

FUTUR TRANSFEM



Partie 1- Bientôt les ruines.....	3
À l'Homme qui Déterrera mes Os.....	3
La Piste.....	12
La Blague de Ruquier.....	24
Une Enquête de l'Inspectrice du Travail Mart.....	43
Les Gens du Coin.....	61
Entre Deux Soi.....	76
Bibliothèque du Changement.....	99
Bocage.....	105
Le Casse du Siècle.....	120
Mémoires Minoritaires.....	131
Partie 2- FemTech.....	145
Promenade Orbitale.....	146
Sylise.....	158
Au revoir mon Ombre.....	164
Sex Cyborg / Edonyxin.....	179
Dream of a Thousand Freakgirls.....	198
Réveil Brutal.....	210
De Javel et de Haine.....	223
Tranîle.....	239
Sacrum.....	246
Partie 3 - Nouveau Départ.....	256
100% Stealth.....	257
Le poisson des rêves.....	266
L'eau ne Pleure plus.....	276
Les Oiseaux.....	290
Couleuvres.....	302
hautes songes.....	313
J'ai rêvé d'un Palais en Sucre.....	324
Nouvelle Arrivée.....	336

Partie 1- Bientôt les ruines

À l'Homme qui Déterrera mes Os

M.A Mahoudeau

Le soleil tapera dur sur ta nuque
Et la sueur coulera sur tes mains
Je ne peux qu'imaginer qu'il fera chaud
Le jour où tu déterreras mes os.
Je ne peux qu'imaginer les restes de la ville, les décombres.
La couche de plastique et de métaux impurs dans les carottages, l'odeur de brûlé qui vient avec,
la rouille.
Je ne peux que t'imaginer dans ta tente ou dans ton hôtel, le soir,
Lavant la crasse toxique dans laquelle tu les auras trouvés
Te demandant si ça en vaut la peine,
Je te le dis : certainement pas.
Pourquoi seras-tu là ?
Qu'espères-tu qu'ils te diront,
À toi, l'homme qui déterra mes os ?

*« L'os pelvien du mâle est caractérisé par un angle Q de 90°
Celui de la femelle, de 120° , pour faciliter le passage des enfants »*

Est-ce ce que Laura Jane voulait dire, quand elle chantait que je n'avais pas de hanches ?
Et toi, qu'est-ce que tu diras ?
Prends-les bien, prends-en soin,
Je les ai gardés en moi toute ma vie, pour toi
C'est le seul accouchement que j'ai pu désirer et
Je ne serai pas là pour leur naissance,
Le jour où tu déterreras mes os
Lave-les à l'eau claire, doucement, vérifie bien tous tes outils,
Je vais t'en apprendre beaucoup.
Je vais t'apprendre que la peau de diamant de mes sœurs cache bien souvent des squelettes
fragiles
De grandes choses, friables comme du cristal,

Qui devaient se tenir bien droites pour éviter les coups
Et parler bien fort.

Je vais t'apprendre toutes les propriétés du calcium,
Métal alcalino-terreux dont étaient faites nos cages,
Et ces barreaux osseux qui nous blessaient

*« La cage thoracique, proportionnellement plus large
Témoigne d'une capacité pulmonaire exacerbée
Permettant certainement la chasse aux gros animaux
Et des performances physiques démultipliées »*

Sais-tu que le mot « squelette » est le seul mot masculin à se terminer ainsi ?

Cette ironie te plaira-t-elle ?

Passes tes doigts sur mes os, imite le geste que je fais en portant tous les jours ma main à mon
cou,

Ne les sens-tu pas, sur cette omoplate trop saillante, ces centaines de caresses endolories ?

Avec le temps, même les os s'usent. Je vais t'apprendre cela aussi.

Mets-les à reposer le long d'un mur,

Labellise-les,

Éclaire-les bien,

Écris à leur propos une histoire scientifique, biologiquement bien renseignée, du genre qu'ils
écrivaient sur nous :

*« Le squelette mâle est en moyenne d'un volume supérieur à celui des femelles,
leur capacité pulmonaire plus développée, en moyenne de 10 à 12%, garantit un taux
d'oxygénation du sang de 30% supérieur selon les conditions, d'après des études publiées dans
les journaux scientifiques les plus prestigieux
par les chercheurs les plus diplômés
dans les académies les plus vénérables
montrent bien,
sans aucun doute,
en prenant en compte la masse musculaire elle aussi supérieure en moyenne au repos,*

*ainsi que la densité des os plus marquée chez les patients n'ayant pas entrepris de traitement à
base d'hormones antagoniques,
sans négliger la reconnaissance des signes distinctifs d'une autogynéphilie probablement
provoquée par un bain hormonal dans l'utérus de la mère,
lequel explique d'ailleurs une homosexualité de nature biologique
caractéristique chez les cadets dans les fratries comportant plusieurs mâles biologiques,
un non-sens darwinien
explicable probablement par l'exposition au porno,
par la déception des parents,
symptôme typique d'un manque freudien de développement du sens du réel,
signes mal interprétés d'un autisme non-diagnostiqué,
par une contagion sociale soudaine,
par une manipulation via des vidéos inconséquentes,
des enseignants dogmatiques,
des influenceurs en quête de succès,
peut-être également par les perturbateurs endocriniens,
des parents absents,
la télévision,
Pokémon,
le rap
et quand on prend en compte les gamètes que chaque corps est prédisposé,
pour des motifs purement évolutionnaires, à produire,
sans oublier bien sûr l'évidence de la réalité des chromosomes :
Tout cela montre bien,
scientifiquement,
matériellement,
irrévocablement, »
que nous étions toutes des salopes.*

Des déesses ou des monstres, selon la saison, leur plus grand succès ou leur pire échec

Ils contemplaient nos corps avec envie et dégoût

Les brisaient

(oui, ces fractures viennent aussi de cette vénération morbide).

Alors montre-les bien, mes os,

Fais-toi bien payer par tous ceux qui voudront les voir.

Ils en valent le prix.

Je pense à toi,

L'homme qui déterrera mes os sous ton soleil ardent, les genoux dans la poussière (sais-tu qu'il y avait là un pays vert, un jour ?)

Je pense à toi car c'est par tes yeux qu'ils nous voient, ceux-là qui nous détestent : dans deux-cent ans, dans mille ans, dans vingt-mille ans, quand tu déterreras mes os, alors on verra bien ! Alors le sens de ma vie sera connu.

Aucune de nous ne danse dans leurs rêves, nous sommes toutes mortes et c'est ta mission, toi, de nous déterrer, de déterrer nos os, de savoir. La revanche des transphobes : tu diras, toi, que

« la protubérance des bosses frontales au niveau du tiers supérieur du crâne, ainsi que les traces très nettes d'une intervention de sinusotomie frontale bilatérale accompagnée d'un fraisage fronto-orbitaire par abord direct, ayant conduit à l'apposement discret mais évident à l'oeil expert d'une plaque d'acier chirurgical, permet de façon caractéristique d'identifier que le sujet était réellement, était bel et bien,

ne pourrait être confondu avec autre chose... »

Mais qu'est-ce qu'ils t'emmerdent, toi ? Est-ce que c'est pour ça que tu es là ? Pourquoi ? Pourquoi tu te fais chier, pourquoi tu te fais mal, pourquoi tu t'écorches les genoux sur la terre sèche, avant même d'être né ? Avant même que le pays où tu seras né n'ait été créé, et le pays duquel il sera créé avant lui ? Pourquoi est-ce que toi, tu te retrouves là, dans un cimetière laid, de la terre et du plastique et de l'amiante et du mercure et du plomb sous les ongles, à bouffer de la merde, à boire de l'eau qui pue, à brosser mon cadavre dont tout le monde se fout avec ta brosse à dents à la con pour savoir

Pour savoir quoi, au juste ?

Qu'est-ce qu'ils vont te dire, ces os, à la fin ?

C'est pour ça que tu es né ?

C'est pour ça que tu vis ?

Tu n'as pas d'autres ambitions,
Toi l'homme qui déterrera mes os ?

Ce n'est pas moi qui t'ai donné la vie, toi qui viendras profaner ma tombe, ce n'est pas moi qui ai espéré ça pour toi. Pour moi, tu n'es qu'une figure imaginaire. Je n'attends pas ta venue comme celle d'un messie venu me confirmer ce que je sais déjà. Enfuis-toi ! Dans ces pages, ils ne regarderont jamais. Dans ce monde, entre la fiction, le rêve, le débat, le fantasme, la projection, moi je te veux libre. Ici, tu peux être ce que tu veux.

Tu es encore dans l'entre-deux, dans ce sommeil imaginaire, tu n'es même pas encore une probabilité, alors écoute-moi. Lâche mes os. Suis mes mots. Écoute ce qu'elles savent déjà, les femmes de ton futur sans nom.

Je vais te raconter ton futur.

Juste entre moi et toi.

Je vais te raconter les larmes d'une toute petite fille cachée dans une chambre seule, le visage dans son oreiller,

Je vais te raconter la douleur de l'explosion d'un tir de laser issu d'une Palomar E2000, le « Pac ! Pac ! Pac ! » qui l'accompagne.

Je vais te raconter des confessions faites en secret et dans la honte, oubliées par toutes, indicibles : si je pouvais, moi aussi, j'aimerais être...

Mais je vais aussi te dire le ciel bleu, le doux dégradé du jaune quand le soleil se lève

Je vais te dire l'embrassade froide et mouvante de la mer, la gifle des torrents de montagne

Je vais te dire le calme bruisant, enrobé de mort et de vie incapables de se séparer l'une de l'autre, dans les bois, sur les collines,

La plage crissante, et les regards

Rough surf on the coast, I wish I could have spent the whole day alone

Écoute-moi, toi l'homme qui vient pour déterrer mes os, tu sais de quoi je parle

Je vais te raconter que nous aimions rire -

car qui n'aime pas rire,

que nous aimions aimer -

car qui n'aime pas aimer,

que nous aimions les lumières, et la fête, et la vie,

et que nous sommes mortes, peut-être, mais nous sommes mortes libres.

Je vais te raconter les larmes de soulagement d'être sortie du mensonge, le monde que nous avons rêvé de construire, cet autre futur, ce monde dont tu ne viens peut-être pas, toi l'homme qui déterrera mes os, un monde dans lequel nous ne sommes pas des cadavres grimaçants.

Peut-être pas toutes.

Mais tu le sais déjà, n'est-ce pas ?

Est-ce pour cela que tu es encore là,

Toi, l'homme qui déterrera mes os ?

Est-ce pour ça que tu les cherches ?

Peut-être que je t'ai mal jugé, que tu es là pour m'emmener dans un mausolée, reposer avec amour, et non avec une morbide et clinique curiosité.

Est-ce que tu es venu, non pas pour me comprendre, mais pour me rassurer ?

Comment est-il, ce monde ? Peut-on y être heureuse ?

Je m'excuse de ne pas avoir laissé de vert, d'avoir tout pris pour moi.

J'espère cela de toi car je sais ce qu'il se passera, ce qu'il s'est déjà passé à chaque fois qu'ils nous ont construit un avenir d'os

Ça pousse rude, la mauvaise graine

Et déjà je sens ton souffle qui se serre, ta gorge qui se noue.

Est-ce que tes larmes auront le même goût que les miennes ?

As-tu eu à vivre en te cachant aussi,

Toi l'homme qui déterrera mes os ?

As-tu ri à gorge déployée face au ciel, toi aussi ?

Je la connais bien ta solitude, la solitude de la petite fille,

La petite fille qui devient le garçon,

Le garçon qui devient l'homme,

L'homme qui déterrera mes os.

Qui que tu sois
Où que tu sois
Je dors tranquille
Je sais que leur vengeance ne pourra qu'échouer
Et je t'aime
Car je sais que tu viendras
Toi, l'homme qui déterrera mes os.

La Piste

remedios

Ce matin le soleil hypothermique a du mal à respirer. Et ça ne l'intéresse pas de réchauffer la viande des créatures de son règne. Ce qu'il peut faire, c'est illuminer le chemin des êtres qui ont besoin de cheminer, tout faire briller dans une beauté difficile à apprécier.

Ce qui brille, c'est la pire route. La pire route, c'est celle qui suit le littoral au plus près. C'est la pire, car aucune végétation de plus d'un mètre de haut ne pousse et certainement pas des trucs comestibles; les jours de tempête, elle n'offre aucune protection. Et elle est terriblement longue, et elle change tout le temps. À certains endroits, elle disparaît sous l'eau, et le nouveau tracé doit traverser les ajoncs et les oyats. Les bras morts de la route disparaissent dans les vagues, et les portions empruntées s'en écartent. La route est aveugle, et se repère à tâton dans un monde qui la hait.

Un ancien bout de route descend tout droit dans l'estuaire, et seuls les poissons l'empruntent. Font-ils les réparations ? La portion de chemin descend dans la mer, ça ne fait pas si longtemps qu'elle n'est plus accessible, deux ans, peut-être trois, les souvenirs sont flous et c'est parfois difficile de compter. Il y a encore quelques années on pouvait aller jusqu'à une petite ville de pêcheurs tragiquement pas construite sur une butte. Ici, le paysage alluvial est tellement plat qu'il n'y a rien pour empêcher la montée des eaux, il n'y a rien entre les fragiles petites villes humaines et le remous écumeux blanc qui les avale.

La nouvelle route prend un détour pour traverser l'estuaire au prix d'un chemin difficile de ponts précaires, puis de hauts-fonds qu'il faut bien connaître et traverser à pied. Chaque saison la mer réclame des corps, des corps et encore des corps pour nourrir son grand estomac. Dans un bureau, quelque part dans une ville proche, il existe le plan d'un pont que l'on veut construire en amont, d'ici deux ans, peut-être trois, peut-être dix.

Là où l'ancienne route se sépare de la nouvelle, il y a un beau panorama : au loin dans les vagues on peut apercevoir le sommet d'un grand bâtiment qui ne mettra qu'un ou deux ans à disparaître complètement dans le substrat beige. Son apex brille légèrement, les fers à béton torturés indiquent qu'autrefois il y avait un étage au-dessus. On n'affrète plus de pirogues pour

s'y rendre désormais, car il n'y a plus rien à scavenger dedans. Il n'y a plus que des fantômes, des traces, suffisants parfois pour attirer magnétiquement quelques stalkers qui jouissent simplement d'être là-bas au bout du monde. Et ça doit être beau, le bout du monde, certaines nuits. Dans le béton qui grince, les stalkers peignent des images qui n'existent pour personne.

De maisons humaines abandonnées comme celle-là, la côte en est perlée: il y aurait une histoire à raconter, celle des maisons qui coulent; les plus anciennes sont vingt kilomètres au large et se remplissent de sédiments, qui sait s'il y a encore ne serait-ce qu'un portrait dessiné à la craie sur un mur. Plus personne ne pense à ces maisons et aucun vivant ne s'en rappelle. Il y a les maisons dont on porte encore le souvenir, celles qui ont fait splash en silence, pendant une tempête, quelques années ou quelques mois auparavant. Il y a celles qu'on voit émerger encore, qui sont à peine plus des maisons que les récifs et les rocs. Il y a celles qui ont les pieds au sec et ne servent qu'à dormir une nuit ou deux au milieu d'un trajet. Et il y a les maisons habitées, confortables et orgueilleuses, mais dont les occupants prient chaque soir que leur temps ne vienne pas trop vite.

Ptitsa, Jaj, Doly et Aluce cheminent en file indienne le long de la pire route. Entre elles quatre, elles portent un bagage léger, couvertures, fringues, de quoi cuisiner et des instruments de mesure rudimentaires. C'est l'heure du jour où elles n'ont plus trop envie de se parler, c'est l'heure du jour où il faudrait déjà avoir rempli ses petites batteries de nutriments délicieux, l'heure des hallucinations paréidoliques causées par un cerveau qui veut des glucides. Aluce en a carrément marre de marcher et le soleil immense lui embête les yeux. Elle vit mal l'ennui des jours normaux et de la vie sans relief.

Peu de gens passent à la mauvaise saison. Mais là où la nouvelle route traverse l'estuaire élargi, une ligne de traces de pas s'imprime dans le limon argileux. Aluce s'assoit en squat et pose le pouce dans l'épaisseur de l'empreinte qui se remplit d'eau. Ce sont les traces de deux personnes en bonne santé, entre 65 et 70 kilos, mais chargées comme des ânes, certainement des data-scavenger, avec des bottes de bonne qualité. Elles ont une demi-heure d'avance sur Ptitsa, Jaj, Doly et Aluce et viennent de l'intérieur des terres. Vu qu'elles marchent côte-côte et plutôt

collées, on les imagine bien se tenir la main en cheminant. C'est rare un couple dans la désolation.

Doly et Jaj font les relevés topo et météo, Ptitsa prépare un déjeuner léger, Aluce bouine et fait des blagues que les autres ne comprennent pas. Après avoir croûté, c'est parti pour la traversée.

À mi-chemin de l'embouchure immense, après avoir galéré sur les ponts temporaires, elles sont contraintes à la pause longue en attendant la marée descendante. Et soudain devant elles, à une centaine de mètres, les deux data-scavenger sont visibles, à l'arrêt sur la vague langue de sable. Les deux groupes se sont mutuellement repérés. L'une des deux data-scavenger regarde avec insistance dans la direction de Jaj, Doly, Aluce et Ptitsa. L'autre semble s'impatienter. Elles cherchent un spot pour traverser en sécurité : elles attendent le bon moment pour passer sur les haut-fonds. A cent mètres, sous le soleil étincelant, leurs tenues, leurs attitudes, leurs expressions sont parfaitement détaillables pour quelqu'un qui a des bons yeux et sait s'en servir.

Ça fait bien marrer Jaj qu'elles ne soient que deux pour voyager. Et Aluce lui dit que c'est pas drôle, et elle admet que sur les deux y'en a une, la plus grande, la brune, qui est mignonne quand même avec son air paumé. - Et t'as vu comme elle est grande ! Elle est beaucoup plus grande que vous trois. Elle prétend distinguer un air d'envie, de curiosité ; le regard qui ne lâche pas selon elle ça dénote un profond désir de faire connaissance, voire plus. -Regardez ! Maintenant elles ont l'air de se prendre la tête. Jaj, regarde! la plus courte sur pattes a une machette à la ceinture. Eh, c'est une belle machette ça en plus. Ouais, du beau travail.

Elle leur fait un grand signe du bras, un peu niais, y met toute son épaule. La grande brune y répond timidement : juste l'avant-bras, la main à peine ouverte.

Jaj ne regarde pas. Jaj retient son irritation, pour rester simple elle fait celle qui s'en fout, et elle le fait mal.

Aluce part en histoires qu'elle se fait. - Ça se voit qu'elle est trans! Ça se voit que sa copine l'est pas! On la capture ? On l'habille comme nous, on la doll un peu, on la style du nord, on l'entraîne et de quatre on passe à cinq ? Cinq c'est bien. Elle écarte tous les doigts de sa main

à quelques centimètres du visage de Jaj, pour lui prouver que son raisonnement est juste: cinq doigts, une main. Jaj recule en éructant un genre de bruit entre TSS et de SHH.

Doly, douce, lui dit qu'elle a de toute évidence déjà une petite amie, que c'est pas bien gentil de penser des trucs comme ça et qu'elle fait bien ce qu'elle veut. Et Aluce lui dit qu'elles ont pas l'air bien toutes les deux. - Les traces Doly ! En lisant les traces, on voit bien qu'il y a une rageuse et une frustrée, et je peux te dire laquelle est laquelle. C'est une affaire d'angle d'attaque du pied dans la boue. Fais tes relevés topo et laisse moi le soin de la psycho des traces et des attitudes.

Doly lâche l'affaire. - C'est long la vie ma pauvrete, elle lui souffle, les deux mains sur ses épaules, - c'est long la marche de la vie le pèlerinage et l'exil du cœur, laisse aux autres leur histoire et concentre toi sur la nôtre. Elles sont pas loin mais elles veulent pas se rapprocher de nous, et toi tu vas nous attirer des emmerdes. Est-ce que t'es même sûre que c'est des meufs ?
- Mais Doly ! C'est des bottes de meufs ça. Des belles bottes de meufs riches.

Jaj dépasse l'irritation et arrive à l'agacement: - et puis peut-être que moi j'ai pas envie de les rencontrer, tes crush riches. Aluce cherche un moment le bon argument et finit par murmurer que si ça se trouve elles ont des clopes.

Une petite heure passe, et les deux data-scavenger ont fait leur choix et commencent à traverser les haut-fonds. Il doit y avoir 40 à 70 centimètres d'eau et relativement peu de courant. Ça peut dénoter un comportement inconscient ou une très bonne connaissance du terrain. Aluce a peur pour elles, dans l'eau il y a des trous, dans la vase il y a des dépressions meurtrières, mais malgré tout elles ont l'air de s'en sortir.

Doly : - arrête de vouloir les sauver, tu les connais même pas.

Aluce enlève ses bottes et son pantalon.

Ptitsa : - t'es pas en train d'aller dans l'eau quand même? Aluce la regarde avec un air défiant-malin. - t'es bête ou quoi ? Attends une demi-heure. Peut-être qu'elles connaissent leur

affaire, mais nous, nous sommes quatre, on est plus lourdes, on va attendre sagement le point le plus bas de la marée. Elles ont décidé de pas faire connaissance avec nous, ça y'a pas besoin de psycho des traces et du body language pour le savoir. On va pas non plus aboyer chaque fois que tu vois une fille un peu transée sur l'autre rive. On va pas bloquer comme des chiennes qui se reniflent et se matent le cul de loin séparées par cent mètres de vase.

Jaj: - si on va faire ça, on le fait tout le temps, elle nous fait le coup à chaque fois, dès qu'elle en voit une elle veut la draguer.

Jaj se retourne vers Aluce: - t'es juste une affamée-chaseuse, tu sais ça? T'as pas assez de nous trois déjà?

Aluce couine et tape du pied, elle est drôle en culotte et bomber. Ça devrait être mignon mais ça énerve Jaj et Ptitsa, chacune pour des raisons très différentes. Doly n'est pas agacée, elle n'en a absolument rien à branler.

Bientôt les deux data-scavenger ne sont plus que deux petits points sur l'autre rive de l'estuaire, elles vont disparaître derrière la butte et rejoindre les terres plus hautes, elles sont parties pour toujours faire leurs vies à elles, leur sale taf à elles, leur drama à elles. Aluce épuise un bon gros soupir agaçant.

- Aluce, s'inquiète Doly. Tu projettes comme un soleil sur les plantes, ça serait pas toi qui t'ennuies un peu par hasard ? T'as besoin de causer ? T'as le cafard ? C'est parce que ça fait longtemps qu'on a pas vu d'autres personnes ?

- Oh Doly je sais ce que je sens quand même, quand je le sens.

Aluce est fière. Aluce est orgueilleuse et jalouse de son idée à la con. Doly n'insiste pas et lui embrasse le front, lui défait la frange. Puis, Aluce se sent bête et égoïste.

- Allez les meufs on se bouge, dit Ptitsa. - Aluce, meuf, please, je t'aime mais tu remets ton pantalon et tes bottes. Y'a du boulot.

La mer c'est un monde à l'envers. Tout cet horizon, ça rend folle à la longue. C'est comme si l'immensité te cramait de son regard, en permanence. On sent le poids de la terre en dessous. On ne sait plus si c'est la mer ou le ciel qui est du côté où les pieds touchent le sol. Les ridules que le ciel fait avec ses longs nuages, ça a la même forme que les ondulations fines que

l'eau fait au sable en se retirant. Les veines formées dans la vase par l'eau de mer quand elle se fait happer par la marée descendante, c'est comme une carte de l'estuaire en miniature. On peut sentir, si on est assez sensible, la plaque océanique plonger sous la plaque continentale, à des centaines de kilomètres de la côte actuelle, à un rythme de quelques tendres centimètres par an.

Elles ont une fenêtre d'une heure pour traverser à pieds secs le bras de l'estuaire, puis elles récupèrent la nouvelle route qui grimpe au sommet de la butte, au plus près du désastre. Les empreintes déformées des deux data-scavengers s'impriment dans le flanc de la dune, ça fait mal de les savoir si proches. Et, de là haut, on ne les voit plus. Elles se sont évaporées.

Il n'y a plus de pensées entre les quatre cerveaux, il n'y a plus que la lente marche, les images du littoral qui défilent, le paysage cruel, le ciel impitoyable. Encore des toits qui semblent flotter dans l'écume. Des petits bateaux à grandes voiles triangulaires, des petits signes de vie, mais leurs occupants vivent à des dizaines de kilomètres, dans les terres, et viennent pêcher entre les ruines. Comme c'est midi passé, ils ont quelques heures avant le reflux et les courants traîtres.

Au point nodal suivant, Jaj et Doly font de nouveaux relevés topo et météo. Depuis l'an passé on a perdu presque six mètres de côte. Comparé aux relevés de la dernière décennie, c'est très rapide.

Ptitsa prépare l'itinéraire du lendemain. Ça laisse à Aluce le temps de s'asseoir, d'être un peu doucement inutile. Elle n'ose plus rien dire parce que toutes ses pensées vont vers les deux inconnues qui marchent sans doute encore, une bonne heure devant elles, ou sur une autre route, qui sait ? Il y en a beaucoup des routes. Il y a des bois de pins et des villes abandonnées, des data à scraper, et tous les jours du travail à abattre. Leur petit mystère la chamboule et l'impatiente.

Ptitsa sent qu'il faut lui faire faire quelque chose, autrement elle va péter un câble, alors elle lui propose de l'aider à regarder les cartes, compter les kilomètres, choisir un endroit où dormir pour le soir qui vient. Les cartes, ça amuse moyen Aluce; mais par amour pour Ptitsa elle fait un peu semblant.

L'après-midi s'étire. Ptitsa marche devant. Jaj et Doly se tiennent la main en parlant technique et matos. Aluce traîne. Si elle voit une plante qu'elle ne connaît pas, elle s'arrête pour la regarder, pour faire une photo en se disant qu'elle enverra les images à des potes spécialistes, pour les identifier. Les plantes bougent moins vite que les humeurs des gens. L'air se rafraîchit doucement.

À cause de l'inclinaison de la planète, les nuits arrivent tôt et vite. Et à cinq heures du soir, le soleil débarrasse déjà le plancher, et les aurochs fous viennent de la lande brouter le varech échoué. Si on entend vagir, c'est que dans le soir un auroch s'est embourbé. Le lendemain, les autres aurochs laisseront leur frère épuisé aux mouettes, aux corneilles et aux cormorans. Pas par cruauté, pas par indifférence, mais parce que ruminer ça coûte cher en temps et en attention.

Tout ça fait pleurer Aluce, et puis Jaj lui dit que son dosage est un peu fort et que personne ne pèse lourd dans la grande main de Dieu. Et Aluce lui dit qu'elle ne sait pas qui c'est. Et Ptitsa leur dit d'arrêter de se chamailler parce que ça lui cogne le système. Et Doly ne dit rien du tout parce qu'elle s'en fout.

Et elles ont atteint l'abri, beaucoup plus dégradé que ce que leurs infos leur promettaient. C'est cependant une bonne maison solide de cinq étages (mais les plus hauts sont trop pourris pour s'y aventurer) avec un point d'ancrage réseau: Ptitsa et Doly peuvent envoyer les données topographiques et météorologiques récoltées aujourd'hui.

La mer est haute – c'est l'e-cum des noirs soirs qui vient lécher la dune.

Et puis elles ont enfin fini leur travail. Elles s'assoient, Ptitsa leur verse à chacune un tout petit godet de schnaps, et commence à leur raconter une histoire.

- C'est lune de sang ce soir, elle met en garde, -gros astre semi-liquide qui détraque tous les systèmes, et c'est les soirs où rôde le Grand Monstre Rouge Dévoreuse de Trans et elle a un goût particulier pour les mignonnes trans en vadrouille comme nous autres. Les petites frémissent et tremblent, y'a rien à faire contre le Grand Monstre Rouge Dévoreuse de Trans. Collectivement son image se reforme : grande, immonde, ce qui lui reste de peau est malade et grattant, irritant, elle a la tête d'un poisson, ses yeux sont avides et tristes, tous les ans elle perd de la peau et est

incapable de la reformer et elle est obligée d'en voler.... Elle se colle des algues pourries et de la vase sur les os... Un jour elle ne sera plus que minéraux.

Ptitsa se penche sur Aluce et lui dit : - avec ta peau toute douce, elle va jouer avec toi pendant des heures et puis te couic et puis te prendre ta peau ! Imagine un chat ayant la forme d'une meuf plus-grande-que-nature, affamée, triste à en crever et seule comme un rat trop méchant pour l'amitié. Et qui vole la peau des petites trans douces comme toi, comme si tu étais un petit oiseau.

Aluce, qui fait mal semblant de n'avoir peur de rien, dit : - c'est toi Ptitsa le petit oiseau.

Puis, pour elle même et pour les autres :

- oh lala j'espère qu'elles sont safe les petites qu'on a vu ce midi, qu'elles ont un bon abri, qu'elles ne croient pas au Grand Monstre Rouge, et qu'elles vont bien dormir.

Jaj ajoute que si elle les trouve anyway elle en bouffera qu'une, laissant l'autre à chouiner sur le rivage. Elle ne mange que les trans dit-on. Et Aluce lui demande ce qu'elle a aujourd'hui, pourquoi elle est féroce comme ça, elle peut pas se calmer ? Alors Jaj se calme. Mais elle ne s'excusera pas, c'est beaucoup trop dur à faire, même si elle sait qu'un peu de cohésion ça ferait plaisir à Ptitsa.

La nuit tombe pour de bon. La longue chanson éclatante du jour devient un poème nocturne, murmuré dans une langue qu'on ne comprend plus. L'univers craque, se réduit et s'apocope. Le ciel se déchire en orage d'hiver.

Le feu crépite, le routeur palpite, dans la marmite les udon se faufilent, la laitue de mer danse et l'huile scintille. Jaj a épicé la soupe avec de l'ail sauvage. Elle est très contente de sa soupe. Et puis elle se dit qu'à la fin du repas elles auront encore pas assez mangé, et demain matin elles auront faim au réveil, juste un peu faim, et ça fait deux mois que ça dure, et elle se sent responsable qu'il n'y ait rien de plus calorique à bouffer, et on pourra pas longtemps mettre leur rassasiement apparent sur le compte de la politesse, à ce stade elles sont habituées à être à demi-régime. C'est pas comme ça qu'elles vont poursuivre c'est sûr, ce n'est que la moitié de

l'hiver, Jaj se voit perdre du poids et elle les voit perdre du poids et c'est certain qu'elles seront pas gênées par leurs boobs à ce rythme, à part Doly qui stock bien mieux la graisse, la chanceuse. Elle se dit qu'il y en a certaines qui feraient mieux de penser à quoi manger plutôt qu'à qui baiser. Elle a mal quelque part, elle n'arrive pas à savoir où. Elle pense à la prochaine ville sur la carte, au prochain endroit où il y aura des gens, à des provisions mal surveillées. Elle pense à de petits larcins. Puis elle pense à bien pire.

Quand le lit est installé, quand les filles ont mangé et tiré sur leur fatigue pour se toiletter un peu, elles se couchent en rond en forme de petit soleil, tête-bêche. Certaines mains cherchent certains seins tandis que d'autres grattent un ventre. Le contact tendre de main à peau n'avive rien mais berce la fatigue.

Les émotions de la journée passent vite et se dégradent en rires nerveux et en blagues de plus en plus drôles : il faudrait les noter, il faudrait garder trace, mais elles n'existeraient pas pareil sans la lumière rouge qui décline.

Pas calmée, Aluce se récite un truc en forme de poème : Ptitsa, tu m'aimerais si j'étais un ver ? - Oui. - Doly, tu m'aimerais si j'étais un ver ? - Oui. - Jaj, tu m'aimerais si j'étais un ver ? - ça va pas la tête. Moi les vers je les mange. Et Aluce qui dit : ça me va d'être mangée si c'est toi. À ce jeu il n'y a pas de mauvaise réponse.

Puis, elles sont trop fatiguées pour parler.

Pour Doly, dans le silence, tout change d'échelle. Les pensées deviennent plus grandes que la mer et le ciel. Demain, ça sera pareil. Peut-être qu'on croiera des gens, peut-être pas. Peut-être qu'il vaut mieux ne croiser personne. Si je mourais, laquelle de Jaj, Aluce ou Ptitsa insisterait pour manger un bout de moi? Sûrement Aluce. Elle dirait, voilà, comme ça je t'emmène dans mon système. Il n'y a rien de plus à la vie que de faire son chemin. Il n'y a rien qui dure vraiment dans la vie. Il y a des gens qui traversent les mers. On est pas ces gens-là, on a pas ce qu'ils ont. Il y a celles qui inventent des poèmes, et il y a celles qui ont le temps de les écrire. Si je mourais ici, je me fossiliserais dans de parfaites conditions. S'il y a encore des gens dans 1,7 millions d'années, et qu'à la faveur d'une glaciation la mer se retire, est-ce qu'on découvrira mes restes? Est-ce que les scientifiques du futur vont m'étudier? Est-ce qu'ils vont se moquer de mes os? Est-ce qu'on peut se souvenir du moment précis où on s'endort?

Et juste comme ça, le sommeil les embrasse. Dehors, le Grand Monstre Rouge Mangeuse de Trans est plaintive : ce soir, aucune fille ne dort toute seule. Quelque part dans un rayon de dix kilomètres, les deux data-scavenger s'endorment elles aussi après un repas un peu plus conséquent.

Il n'y a pas de proie facile sous la lune.

Ptitsa, Jaj et Doly ronflent paisiblement. Aluce cherche encore un moment le sommeil, agacée par quelque chose qu'elle n'arrive pas à préciser.

Le lendemain même le soleil ne veut pas être là: l'air est gris, insubstantiel. Aluce s'est mal réveillée, d'un cauchemar indistinct où des gens meurent pour des raisons absurdes et où personne ne peut rien faire. Elle laisse la sensation s'estomper. Elle nourrit encore un peu sa lubie des data-scavenger d'hier, avec une motivation nettement plus ténue.

Elle fait craquer toute sa colonne vertébrale en regardant Doly et Ptitsa imbriquées l'une dans l'autre, adorables à se baver mutuellement dessus, et Jaj, raide comme une morte dans ses couvertures et qui a trop mal aux os pour spooner qui que ce soit plus d'un quart d'heure. Elle fabrique un petit feu, un beau feu, qui servira à confectionner un thé noir comme du sang.

Jaj a froid, Jaj a senti le thé dont la chaleur s'évade en spirales de vapeur, et se lève en demandant à Aluce si elle veut aller voir comment c'est dehors.

Jaj et Aluce sont assises devant la maison, à se laisser infuser par le frimas. Sans se concerter elles ont choisi de se poser en direction des terres plutôt que de regarder la mer. La fine brume se dépose en gouttelettes blanches partout dans les vêtements, dans les cheveux, dans les moustaches.

Jaj dit à Aluce qu'il faut qu'elle lui rase à nouveau la tête. - Pourquoi? t'as plus de poux. Et dans le petit sourire de Jaj, une canine blanche brille un instant: - nan mais en fait j'aime bien comme ça. Les cheveux c'est des emmerdes. Puis des poux, à chaque fois qu'il y en a à choper j'en chope. Et puis j'aime bien quand tu me rases la tête. J'ai envie que tu me rases la tête dès que ce bazar fait plus de cinq millimètres.

Jaj espère qu'Aluce le sent, son amour, parce que franchement, il y a certains mots qui sortent difficilement de la gorge d'une meuf comme elle, spécialiste de la débrouille, des coups bas et de la topographie.

Aluce se sent chanceuse. Elle dépose son godet en aluminium entre deux cailloux, dit à Jaj qu'elle est un joli hérisson, et passe sa main très doucement sur son crâne, du front jusqu'à la nuque. Jaj accompagne son geste d'une imperceptible ondulation des cervicales. Elle n'a pas arrêté de sourire.

La Blague de Ruquier

Aléa B. Godard

Les minutes défilent en accéléré sur l'écran, en fois cinq, même pas le temps de voir passer les secondes. Stop. Une heure seize et quarante secondes, ça doit être par là. Un vieux type grisonnant rigole dans le fauteuil. Non, c'est l'invitée suivante qui l'intéresse. Elle râle. L'enregistrement sur lequel elle a enfin mis la main est une version non coupée, beaucoup plus longue que l'émission diffusée à la télé à l'époque. Un enregistrement que personne n'a vu. Elle sera la première – elle et les colonies de bactéries qui se développent dans les dix-sept noodle cup en train de pourrir autour de son écran et à ses pieds. Le mail de la personne qui lui a envoyé le fichier est encore ouvert sur un de ses cinq écrans, il attend qu'elle regarde en première.

L'émission ne l'intéresse pas en elle-même, c'est un vieux talk-show fausement décontracté des années 2030 qui faisait déjà vieillot à l'époque, la même formule rincée à l'os depuis plus de vingt ans. Les mêmes présentateurs immortels que tout le monde oublie aujourd'hui, avec les mêmes rires gras et faux-cul venus vendre la soupe que nos grands-parents buvaient déjà. C'est un passage en particulier qui l'intéresse, devenu presque légende et qui a valu l'évidente non-diffusion de cette émission. Ça la fait marrer d'avoir une version complète, avec des caméras qui cadrent mal entre les prises, les questions posées plusieurs fois pour avoir le meilleur effet, les longues pauses maquillage et verre d'eau. Hop hop hop, voilà ce qu'elle cherche. C'est elle. Elle l'a, enfin c'est ici. Retour en arrière en fois deux et : c'est parti.

« Mais trêve de blabla, ouvrons désormais notre page littéraire de l'émission. Notre prochaine invitée a aussi bien fait les pages scandales des magazines people que les couvertures des journaux les plus sérieux, elle a su se faire une place dans les librairies grâce à son style tapageur – et je ne parle pas que de sa plume – nous accueillons aujourd'hui l'écrivaine transgenre : Aléa Godard. »

Musique. *Transgender* de Crystal Castles retentit. Une femme arrive dans le fond du plateau, silhouette en longue tunique blanche que l'on aperçoit de loin, dans un premier temps, car les caméras filment les expressions impressionnées des autres invités. Gros plan sur elle. La madone. C'est tout ce qui lui vient à l'esprit en voyant les images. Elle en a vu des photos et des défilés de cette autrice alors cinquantenaire, c'est un nom que certaines lui donnaient parfois, ce

jour-là ce titre s'imposait à elle plus que jamais. Elle se souvient alors qu'elle a déjà vu cette robe, tachée de sang sur d'autres photos de très mauvaise qualité. L'écrivaine s'avance lentement, en procession, les mains tendues à plat vers le ciel, comme si elle priait. Son regard bleu planté dans la caméra. Elle ne regarde pas le présentateur, pas les invités, pas même le siège où elle se dirige. Par dessus sa longue tunique blanche à la romaine, des pièces d'armures en argent, rutilantes, sur ses épaules, ses poignets et son cou. Un collier de perles tombe dans son décolleté. La musique s'éternise, trop forte pour permettre aux gens de parler. C'est long, les invités s'impatientent. Cette séquence aurait sans doute été coupée au montage. La touche finale de sa tenue, ce sont ses cheveux. Ramenés en chignon, les pointes, rouges comme à son habitude, ont été montées en pics autour de sa tête. Comme un soleil. Ou un paon. Et comme si ça ne suffisait pas, sa coiffure est ornée d'une demi couronne légèrement surélevée, donnant l'air d'une auréole christique, un croissant de lune dans le soleil de ses cheveux de feu. La madone.

Elle s'assoit enfin et s'autorise alors à sourire. Son petit effet a l'air de l'amuser. Le show peut commencer.

« Je dois dire que vous nous avez habitués à des entrées spectaculaires, mais celle-ci ! On prépare une occasion particulière aujourd'hui ?

– Ça se pourrait, je vous laisse le suspens. Mais c'est toujours une occasion particulière de venir sur votre plateau mon cher Laurent.

– Oh vous me flattez, c'est comme chez vous ici vous le savez bien. Vous aimez ça affoler les réseaux, pas vrai ? Vous savez qu'ils surveillent chacune de vos apparitions, c'est pour eux que vous faites ça ?

– Les réseaux, vous savez...

– Vous ne les regardez plus ? »

Elle prend un air désolé.

« Au contraire. J'ai fait un pari avec un ami, sur combien se classerait ma tenue du jour dans les tops de mes meilleurs styles.

– Combien alors ?

– Je ne m'habille pas pour être numéro deux. »

Quelques rires. Une invitée prend la parole, une chanteuse, impossible de se rappeler son nom.

« Ça faisait longtemps qu'on ne vous avait pas vu en armure, vous faites un retour aux sources ?

– La dernière fois que vous êtes venue, vous étiez habillée couleur saumon : le retour aux sources se confirme. »

Rires forcés du public. Aléa a croisé les mains, elle garde un sourire en coin, patiente. Elle est sans doute rodée à ce genre d'émission, mais pour celle qui regarde – pour la première fois en entier la télé – ce faux rythme de questions-blagues la plonge dans un état de neurasthénie profond.

« Adèle n'a pas tort, on s'attendait à vous voir débarquer en enquêtrice alcoolique chic aujourd'hui. Peut-être que je me suis trompé de livre, rassurez-moi, il n'est pas censé parler de chevaliers ?

– Je brise la tradition ce soir, pas de tenue dans le thème de mon roman. C'est une nouvelle ère pour moi. Ma trilogie cow-boy a duré plus de temps que prévu, j'ai besoin de revenir aux racines. C'est dans ce genre de tenue que je suis née médiatiquement, c'est là-dedans que je voudrais qu'on se souvienne de moi. J'avais un peu peur de reporter cette armure je vous avoue, j'ai un peu vieilli depuis. Et un peu grossi aussi. »

Ruquier s'exclame parce qu'elle exagère. La spectatrice de l'émission souffle, les tailles mannequins sont insupportables. Sur les grands écrans du plateau défilent des images des tenues mythiques de l'écrivaine, ses tenues de cow-boy Dior, mais aussi ses inspirations japonaises

Miyake, des outfits tout droit sorties de films de science-fiction et d'autres plus classiques au sens le plus classe du terme.

« Quand je parle de grossir, je parle de mes seins. »

Hilarité générale. Derrière son écran elle pouffe.

« Aléa comme vous le savez cette semaine est un petit peu particulière, puisqu'on célèbre mes cinquante ans à l'écran. »

Applaudissements nourris.

« Et pour cette occasion on a reformé les « dream teams » de mes émissions. C'est pas de chance pour vous parce que l'équipe de ce soir est plutôt coriace. Ça vous fait quoi d'être en face de madame Léa Salamé ?

– Vous lui avez posé la question à elle ?

– Je suis là, je vous signale. Moi ça va, j'en ai vu d'autres. »

Mi-blasée, mi-amusée, stylo à la main qu'elle a l'habitude de pointer comme une baguette, toujours.

« Laurent je suis heureuse que Léa soit en forme, je trouvais vos derniers chroniqueurs un peu mous. Ils n'auraient pas mérité d'être là ce soir. »

Rire masochiste de Ruquier : outrage teinté de plaisir.

« En tout cas madame Godard j'ai lu votre livre et malheureusement je serai très brève dessus.

– Bon ou mauvais signe ?

– Je vous laisse tirer vos propres conclusions. Brève ne signifie pas que je n'ai rien à vous dire, au contraire.

– Eh bien on va passer un bon moment. »

Aléa porte la main sur sa joue, sourire en coin, elle a dit ça avec douceur, mais sa jambe s'agite, elle a l'air stressée ou impatiente, c'est inhabituel pour elle qui contrôle toujours si bien son image ; Salamé est penchée vers l'avant, prête à attaquer. Ruquier aux anges. On va passer un bon moment, c'est le nom de l'émission.

« Ça commence fort ! Votre livre, Bambi & Xanax, puisqu'on va en parler tout de même...

– Ce n'est pas si important, je ne suis là que pour la lumière des spots. »

Plan sur Salamé qui roule des yeux.

« D'une certaine manière, votre livre est dans la lignée des précédents. Arrêtez-moi si je me trompe, mais après avoir exploré les westerns, les péplums, les super-héros, l'archétype du « François Pignon », vous remettez aujourd'hui à la mode le genre de l'enquête.

– Je sais que j'ai l'air prétentieuse, mais tout de même Laurent, le genre du policier se porte très bien sans moi. On parle d'un type d'enquête bien particulier, omniprésent dans les séries des années 2000 : la dynamique des consultants. Des duos avec un enquêteur et un spécialiste d'un métier qui n'a rien à voir.

– Et où ce sont ses compétences particulières qui aident le policier, souvent un peu dépressif on ne va pas se mentir, à résoudre des crimes franchement tordus.

– Exactement. J'ai toujours trouvé ça stupide, mais ça cartonnait à l'époque. On a totalement laissé de côté cet archétype, et je me suis beaucoup amusée à le revisiter. J'avais juste besoin de me détendre. J'étais assez stressée ces derniers temps, J'ai un nouveau projet qui va sans doute faire parler un peu.

– Une exclusivité ?

– Je ne peux rien dire pour le moment, mais ça arrive très bientôt.

– Alors cette spécialité de votre personnage, parlons-en : c'est simplement qu'elle est trans. Dans votre roman c'est sa connaissance des hormones, des opérations, de comment se comporte un

homme ou une femme, qui l'aide à trouver des pistes auxquelles son collègue n'aurait jamais pensé. C'est un métier pour vous d'être transgenre ?

– I mean, regardez-moi. »

Quelques sourires ; la caméra traîne sur son corps de mannequin qui n'a pas pris de ride.

« Ça m'amusait d'utiliser le kitsch des ces tandems d'enquête, pour pousser le ridicule de la situation à un point où ça en devient absurdement intelligent. De toute façon tout le monde se moque des trans, pas vrai ? Même ici. J'ai juste voulu me marrer sans que ça soit trop débile non plus.

– Il y a beaucoup d'humour en tout cas dans votre roman, comme d'habitude, on sait à quoi s'attendre quand on vous lit. Il y a par exemple ces pistolets dotés d'intelligences artificielles, qui développent des personnalités propres en fonction des discussions avec leurs propriétaires, et qui se révèlent être bien plus moraux que les policiers, au point de choisir quand ils veulent bien tirer ou non. Il y a des scènes comme ça où j'ai beaucoup ri, c'était hilarant. Je suis sûr que même madame Salamé ça l'a fait rire ! »

Il ne lui laisse pas le temps de répondre.

« Elle en parlera peut-être tout à l'heure. Malgré le fait que ça soit sans doute l'un de vos romans les plus loufoques, j'ai aussi l'impression que c'est l'un de vos romans les plus sombres. »

Elle a un éclat de rire aigu qui paraît disproportionné.

« Vous pensez ?

– Je ne peux pas trop en dire pour ne pas casser le suspense – qui est très bon, à se demander d'ailleurs pourquoi vous n'avez pas fait de policier avant – mais il y a quelque chose de pessimiste dans ce monde futuriste, c'est indéniable. Vous disiez être une écrivaine de la lumière, que se passe-t-il ? Je m'inquiète pour vous, j'espère que vous n'avez pas de peine de cœur ? »

L'autrice regarde dans le vide. Ça dure cinq secondes qui paraissent bien longues ; Ruquier met en ordre ses fiches en les tapant sur le bureau. Elle a l'air triste. Aléa lui lance un

petit signe de tête lui indiquant de reprendre. Il refait sa dernière phrase avec un peu plus de compassion.

– Je suis toujours optimiste, dans le fond. Mais je crois qu’au point où on en est, il faut mettre un bon coup de pied dans tout ce merdier. Parce qu’on en crève. Je veux dire, pas moi, mais... Ce que j’ai écrit, c’est pas vraiment un futur, plutôt une science-fiction un peu cassée, qui malfonctionne. Ça m’étonne presque qu’on la voit comme de la SF d’ailleurs, même si c’est ce que j’ai voulu, parce que c’est la vie d’aujourd’hui. Oui, il y a enfin des voitures volantes, mais de toute façon personne n’a les moyens de les faire voler, alors elles roulent. Je me souviens qu’avant on s’inquiétait du climat, de la pauvreté dans le futur : on est en plein dedans, mais on dirait que tout va mieux. On s’est quand même tapé cinq ans d’un gouvernement fasciste putain, y’a des milices qui tabassaient à mort tout ceux qui leur revenaient pas en toute impunité et ce qu’on a maintenant est toujours pire que ce qu’il y avait avant. Y’a vraiment des gens qui crèvent de tout ça. Tout le monde s’en branle ici, je pisse dans un violon en disant ça à la télé, c’est pour ça que je me tais d’habitude. Je joue le jeu. Vous couperez ça j’imagine. C’est pas grave. »

Dans ses recherches sur l’enregistrement manquant, elle avait écouté beaucoup d’interview de l’écrivaine : jamais elle ne l’avait entendu parler de cette façon. Elle a l’air de se reprendre un peu, tirer sur sa robe pour se remettre bien en place. Un énervement féroce se lit sur son visage. Le présentateur lui assure qu’ils diffuseront tout ; elle a toujours été exemplaire, il comprend que parfois on soit un peu à cran, ça sera peut-être dur à faire accepter à la production, mais il s’engage auprès d’elle à couper le moins possible. Le gouvernement dont elle parle, c’est le même au pouvoir depuis 2017. Le même encore en place des années après cette émission, toujours plus autoritaire, la plupart des partis d’oppositions sérieux ayant été dissolus peu à peu à force d’être traînés devant une justice complice. Autant dire que ce genre de discours, ça ne passait pas à la télé. La seule coupure que ce régime a connu fut durant un mandat du RN qui avait fait beaucoup de dégâts, les classes populaires acquises au thèses racistes s’étaient senties trahies. C’est surtout les minorités qui avaient pris cher. Godard était partie à l’étranger durant cette période. Le reste du temps, la communauté trans avait longtemps reproché à l’autrice son manque de radicalité, sa compromission dans le cirque médiatique juste pour vendre des romans de gare pas assez engagés à leur goût. Le peu qu’elle faisait suffisait pourtant à la faire passer

pour une sulfureuse rebelle gauchiste dans les médias bourgeois. Une attraction inoffensive. Elle boit un peu d'eau et reprend, plus calme.

« On n'a jamais eu l'effondrement que tout le monde pressentait dans les années 2000. Juste une lente détérioration de tout. Avec des terribles coups durs, des stagnations qui ont donné quelques améliorations temporaires pleines d'espoirs. C'est marrant que mon livre vous semble pessimiste, parce que je crois que c'est la première fois depuis longtemps que j'ai voulu écrire réaliste. Et dans le réel, même quand c'est la merde, on trouve toujours un moyen de se marrer un peu. C'est ce que j'ai voulu faire. »

Ça lui fait bizarre d'entendre la voix d'une vieille trans, à elle derrière l'écran qui galère avec son voice training quotidien. On dirait qu'elle en avait plus rien à foutre, ses intonations sont moins variées, plus rocailleuses et un peu graves. Elle s'était déjà fait cette remarque : ça n'est pas une particularité des vieilles trans à vrai dire, mais de toutes les femmes plus âgées. Passé un certain âge, les femmes s'encombrent moins d'ajouter de la féminité à leur voix. Et c'est carrément classe. Elle était encore ado quand Aléa Godard est morte, loin de briser son œuf. Elle voit : les rides aux coins des lèvres, sur son front, cachées par le maquillage mais pas trop. Elle voit : sa façon de s'asseoir, elle devine son tucking qui la force à se positionner d'une certaine manière. Elle écoute.

« Je reviens tout de même là-dessus Aléa : pourquoi cette volonté de faire revivre des genres passés de mode ? Vous avez déjà dit que vous étiez une grande nostalgique, c'est pour cette raison ?

– Je suis souvent nostalgique de l'année passée, je me désespère là-dessus, mais non ce n'est pas que pour ça. Je n'ai pas fait de grandes études, vous savez, moi ce qui m'a nourrie et fait de moi l'écrivaine que je suis, c'est la culture populaire. Les gens « intelligents » n'aiment pas trop ça, tant pis pour eux. Je préfère qu'on voit mes livres comme stupides et que ceux qui les lisent puissent y voir plusieurs niveaux de lecture, ou pas on s'en fiche, c'est fait pour eux.

– Ça ne répond pas totalement.

– J'y viens. »

Ruquier s'impatiente, il imagine sans doute toutes les coupes qu'il faudra faire.

« Ces genres-là s'ils ont marché c'est parce qu'ils étaient efficaces. Structure simple, originalité, un sens de l'épic et c'est bingo. C'est mon côté sorcière, j'aime bien trifouiller dans notre inconscient collectif pour réactiver des choses oubliées. En fait, il y a quelque chose qui m'énerve : je veux dépasser le cinéma par là d'où il vient. Les genres dont on parle, le ciné a tout pompé, depuis le début il se gave sur les narrations des romans. Et qu'est-ce qu'on a branlé en littérature pendant ce temps ? Rien. On a pris la poussière. La vidéo ça vient capter deux sens, la vue et l'ouïe, c'est énorme, notre corps adore, il en redemande ça fait taire le cerveau, encore, encore du montage sous stéroïde qui défonce tout, pitié maître on en redemande. Le corps et le cerveau ils se détestent la plupart du temps. Pendant ce temps en littérature comment on a écrit ? Comme avant. Les styles se sont épurés comme des Iphone. Lisses, concis. Putain vous allez pas me dire qu'on peut pas développer de quoi écrire de manière rythmée ? On a un avantage en plus, c'est qu'on peut faire des choses que le cinéma ne peut pas. Moi ce que je propose c'est qu'on inverse les choses : à partir d'aujourd'hui les livres s'inspireront des films et vous proposeront des spectacles que les séries ne peuvent pas vous offrir. Retenez bien ça. »

La caméra part alors aux fraises : pause de deux minutes annoncée. Une maquilleuse vient refaire le teint de l'écrivaine, les autres boivent de l'eau et tapotent sur leurs portables. Elle ne savait pas que ces émissions dureraient aussi longtemps, qu'est-ce que ça a l'air chiant. On entend Ruquier dire à Aléa que c'est toujours agréable de bosser avec elle, qu'elle est toujours efficace dans ses réponses, qu'elle ne doit pas s'inquiéter si aujourd'hui elle ne se sent pas bien, elle est parfaite. Il lui confie tout de même qu'il n'est pas sûr de garder la dernière, un peu longue et trop de niche sur la littérature. Elle admet s'emporter un peu trop aujourd'hui, elle rit en disant qu'elle ne sait pas ce qui lui arrive. Hier elle a fait un tirage de tarot, ça lui a dit que quelque chose de grave et d'important allait arriver bientôt. Ensuite elle lui tient un peu la jambe, c'est un peu malaisant à voir, Ruquier a envie de partir et elle tente de lui faire promettre que cette

émission sera bien diffusée, quoi qu'il arrive. Il ne comprend pas trop où elle veut en venir, oui, bien sûr, évidemment. Il a un peu d'inquiétude dans son regard, pour elle qui n'a pas l'air d'être dans son assiette. Peut-être qu'il se demande si elle s'est remise à boire. Même avec ce qu'il se passa plus tard, l'écrivaine pensait réellement que l'émission serait diffusée. Ensuite, Aléa demande à une assistante si le prochain invité est déjà là, elle lui dit que oui et Ruquier s'en amuse, a-t-elle hâte de le voir ? L'écrivaine a un rire tendu pour seule réponse. Celle qui regarde en profite aussi pour aller aux toilettes et en tirant la chasse d'eau elle entend l'émission reprendre comme s'il n'y avait jamais eu de pause.

« Léa ? Quelque chose à dire à cette Aléa qui est, ma foi, bien sérieuse ce soir ?

– On n'en a pas l'habitude en effet, je suis étonnée ! Par où commencer ? Déjà pour répondre à monsieur Ruquier qui ne m'a pas laissée en placer une tout à l'heure : non, je ne me suis pas « marrée » en vous lisant.

– Si vous étiez connue pour votre humour, ça se saurait.

– J'aime beaucoup rire pourtant, mais j'ai toujours été déçue par les tentatives comiques de vos livres. Je les trouve puériles, téléphonées et bas de gamme. Mais ça plaît, personnellement ça m'horripile de savoir que c'est ça que vous voulez donner à ceux qui lisent peu, mais admettons, je ne suis pas le public. En revanche, et c'est là tout ce que j'ai à dire sur votre roman, pourquoi revenir, encore une fois, sur la transidentité ? Pourquoi cette obsession de la signifier, encore et encore ?

– Ce n'est pas pour défendre madame Godard, Léa, mais il me semble que c'est rare qu'elle traite de la transidentité dans ses romans.

– Quatre sur seize, pour être exacte. Qu'est-ce qui vous dérange autant là-dedans madame Salamé ?

– Vous êtes malhonnête pour commencer, dans quatre de vos romans c'est un élément central, mais dans quasiment tous on retrouve un personnage trans ou une référence ici ou là. C'est omniprésent chez vous.

– Vous ne vous dites pas qu'il y a une raison à cela ?

– Et laquelle je vous prie ? C'est bien ma question ! »

L'écrivaine ne répond pas, elle se contente de faire des têtes, de plus en plus insistantes et grotesques, jusqu'à faire le geste d'un pénis qu'elle masturbe entre ses jambes pour désigner l'évidence. Ruquier rigole.

« Voilà c'est ça que je vous reproche madame Godard, on ne peut pas parler avec vous sans que vous tourniez la chose au clownesque, c'est insupportable. Tout de même, vous l'avez évoqué il y a eu des temps difficiles pour les personnes transgenres en France. Aujourd'hui, la situation est bien meilleure. Cette année on a observé le taux de tolérance le plus haut que le pays ait jamais eu envers votre « communauté ». Moi je pense que les personnes comme vous, tout ce qu'elles veulent, c'est avoir une vie normale, être acceptées en tant que femmes et ne pas être ramenées sans arrêt à ce changement de sexe.

– De genre.

– Ça c'est un autre sujet.

– C'est le même. Je vous sens un peu troublée de parler de pénis de femme.

– Ne m'emmener pas sur ce sujet, ce n'est pas ce que je voulais dire.

– J'ai pourtant clairement entendu que les femmes trans devaient toutes se zigouigoui la zigounette, ce sont vos mots madame Salamé.

– Parce que ce n'est pas ce qu'elles veulent, madame Godard ? Il y a des femmes qui ne peuvent pas la faire, cette opération, pensez à elles. La psychiatrie a avancé sur ces sujets de nos jours, il serait peut-être temps de cesser de propager cette confusion dangereuse que vous entretenez en permanence.

– On y arrive. Écoutez, je dois vous avouer quelque chose, qui va sans doute vous terrifier, mais vous ne m'en laissez pas le choix. Il m'arrive, en effet, de profiter quand je me balade en forêt de ce dangereux privilège : je pisse debout. Voilà. Je sors ma bite à l'air libre. La France tremble, je

sais. Je vous offre ce scoop, Fabrice préparez les grands titres pour demain. « L'écrivaine transgenre Aléa Godard sort son sexe pour uriner dans la forêt d'Armainvilliers, analyse d'une déchéance nationale. »

– Mais tout de même...

– Parlez-nous encore de votre angoisse du pénis madame Salamé, d'où ça vient ? Sérieusement, vous espérez une réponse intelligente à une question stupide, je ne peux pas vous répondre autrement. Insistez si vous voulez, on peut continuer longtemps, mais dans ce cas on arrête de prétendre parler de mon roman et je vous annonce mon premier one woman show, ça sera plus cohérent.

– Tout de même, vous exagérez.

– Moi ? Exagérer, moi ? Jamais. You just broke my heart, madame Salamé.

– Et ça continue. Cette provocation constante, pour moi c'est le grand échec des luttes LGBT+. À force de vouloir vous distinguer, il ne faut pas s'étonner qu'on vous traite différemment – et je ne parle pas du point de vue des droits, je tiens à le préciser.

– Pour vous il n'y a que Houellebecq qui a le droit de provoquer ?

– Un peu de respect, ne vous comparez pas, il vient juste de décéder.

– Tant mieux. »

Le plateau est partagé entre gloussements et scandale.

« Vous n'avez aucun respect, madame Salamé.

– Vous ne ressentez pas la honte. Vous êtes un modèle et tout ce que vous faites, c'est donner du ridicule pour votre seul plaisir. Vous le dites vous même, vous aimez faire « buguer les gens » en gardant une part d'androgynie. Pourquoi entretenir la confusion ? Pour qu'on continue à vous voir comme trans et avoir le soutien de votre communauté ?

– Regardez où j'en suis, vous pensez que j'ai besoin de la communauté trans aujourd'hui ?

– Alors pourquoi continuer d'en parler ? Vous allez dans les endroits les plus huppés de Paris, vous êtes loin de ce que vivent les autres personnes trans et vous ne voulez pas admettre que leur situation s'est améliorée. »

L'écrivaine a l'air acculée, bras croisés, de la haine presque qui retousse ses lèvres ; Salamé attaque dur, les yeux écarquillés. Ça faisait longtemps qu'elle n'avait pas regardé un débat transphobe.

« Vous n'avez aucune idée de ce que vivent mes soeurs.

– Et voilà encore votre vocabulaire sectaire.

– Pour l'amour de Dieu, donnez-nous cinq minutes de respect une fois dans votre vie. Je suis une créature, je prends cette place parce que je suis votre petit frisson, une fantaisie qui parle bien et qui vous fait rire. Je suis compatible dans votre monde de dégénérés. C'est un doigt d'honneur pour moi d'y être, mais ça me donne la nausée parfois. Vous n'avez aucune idée de ce qu'on vit. Vous ne voulez pas nous écouter, très bien. Alors prenez le temps de nous lire, sans la pression du jugement des autres, seule avec vous-même. Lisez Bergeron, Calvo, Crowdagger. Lisez Altfem pour comprendre nos angoisses, nos espoirs, nos amours, nos imaginaires. Vous comprendrez à quel point nous avons besoin de beauté. En 2038, après des années de répressions sous un gouvernement qui nous a interdit avec votre silence complice, vous ne nous laissez encore que des miettes de tout. Ça fait de nous des êtres qui n'aspirent qu'à la beauté, à la vie, à l'égalité, avec pessimisme et naïveté. Parce qu'on n'a que ça. Et moi je suis là, je me pavane sur les podiums et je vous donne bonne conscience. Si je suis là, c'est que tout va bien, non ? Eh bien non. Je suis là pour vous redire que même libres, vous ne nous contrôlerez pas. Et je viens nous le rappeler dans la joie. Lisez. Si mon livre vous amuse, tant mieux. Il porte plus que ça. Vous abrutir un peu vous rendra sans doute moins con dans le futur. Je ne peux pas effacer ce que je suis, car j'ai rencontré des personnes qui me font encore rêver qu'un futur meilleur arrive.

– Et quel futur vous voulez ?

– Nous ? Il y a autant de futurs que de personnes, lisez-nous, vous verrez. C'est ça qui nous en construit un en commun. Mon futur à moi il arrivera dans dix ans, il est pour dans six mois, il est pour ce soir, ça aussi vous verrez. Il est à prendre sur place et à emporter.

– Voilà, c'est ce que je voulais vous entendre dire. Je vous remercie d'être sortie un peu de la provocation habituelle.

– Vous êtes une vicieuse madame Salamé.

– Je sais que vous m'appréciez pour ça.

– C'est bien la seule chose que j'apprécie alors.

– Voyons c'est vous qui me blessez maintenant. Dans le fond je vous apprécie, je regrette simplement que vos romans ne se prennent pas un peu plus au sérieux.

– Je vais peut-être bouder. »

Elle fait la moue mais ses yeux pétillent. Un jour sur un plateau elle a dit qu'elle allait bouder : elle n'a alors répondu aux questions que par des gestes et des roulements de yeux jusqu'à la fin. Passé la tension de son refus de parler, l'interview avait fini en fou rire général à cause de ses expressions hilarantes.

« Je vous promets que très bientôt vous allez en avoir du sérieux. »

La séquence se finit là-dessus de manière un peu brutale. La caméra décadre, on entend beaucoup d'agitation. Musique à fond le temps qu'Aléa quitte le fauteuil principal pour prendre place à côté des autres invités. Le ballet des maquilleuses et des assistants. Elle accélère la vidéo en fois quatre. Aléa Godard ne bouge pas. Elle la fixe ; tout le monde autour s'agite et elle n'a pas un mouvement. À quoi peut-elle penser ? Est-ce qu'elle a été bien, elle aurait peut-être dû aller plus loin, quelle trace cette interview va-t-elle laisser, elle s'est trop égarée, Ruquier va bien la diffuser ? La romancière regarde autour d'elle, girouette blanche dans ce monde qui va à cent à

l'heure. On dirait un fantôme. Pour celle qui regarde, c'en est un. Elle doit surtout penser à ce qui va se passer. Tout le monde se rassoit, les techniciens repassent derrière les caméras. Ruquier main à l'oreillette. L'émission reprend. On y est.

« L'invité principal de ce soir, ça ne vous aura pas échappé, c'est le Premier Ministre du gouvernement et principal candidat aux prochaines élections. C'est un honneur qu'il ait choisi notre plateau pour sa première apparition publique depuis des mois. Il va répondre aux questions aiguës de nos chroniqueurs, nous allons revenir sur les récentes polémiques qui ont secoué le parti du Président Darmanin ; merci d'accueillir : Gabriel Attal. »

Le ministre arrive guindée dans son costume à plusieurs milliers d'euros, sourire de vendeur d'aspirateurs. La musique jouée est celle des « Officiels République », hymne du gouvernement et autres. Un mélange lancinant de classique et de musique électronique qui monte en puissance. Des années plus tard il est devenu le générique obligatoire de toutes les émissions, toutes les radios, toutes les vidéos. Le ministre s'assoit en réajustant son costard.

« Bonjour monsieur Attal, merci de venir passer un bon moment avec nous, comme on dit. Le livre de madame Godard vous allez le lire, ça vous a convaincu ? »

Ils ricanent tous les deux. C'est la question pour le détendre et commencer gentiment, il a l'habitude et ne se laissera pas déconcentrer.

« Celui-là non, je n'ai pas le temps en ce moment, mais bien sûr que j'ai déjà lu des romans de Godard.

– Et vous aimez ses romans, monsieur le ministre ?

– Ça se laisse lire, personne ne peut nier son talent. Mais j'ai souvenir d'un texte, dans un recueil de nouvelles il y a trois ou quatre ans, où elle fait assassiner un ministre, alors je m'inquiète un peu.

– Elle va peut-être vous défier en duel avec son armure !

– Vous ne savez pas ce que je cache sous ma robe.

– Nous avons déjà parlé de votre épée tout à l’heure. »

Tout le monde rigole – Ruquier rajoute une deuxième couche de rire, plus aigu, pour bien appuyer le sous-entendu sexuel de sa blague – et après un dernier gros plan sur Aléa qui a un rictus méchant, l'interview commence pour de vrai. Sérieuse. Chiante. Les sujets lui paraissent obscurs, trop ancrés dans leur temps ; ils ressemblent aux mêmes polémiques et corruptions qu’aujourd’hui, sans que rien n’ait changé. Elle accélère un peu. Pas trop pour ne pas passer à côté de ce qu’elle cherche. Les autres invités ont l'air de se faire chier. Aléa elle semble bouillonner. Elle intervient une fois pour porter contradiction au discours du ministre. Elle écoute cette partie : l'autrice est véhémante, dure, le public l'applaudit chaudement, entièrement rangé à ses propos. À quoi elle joue ? Elle va jusqu’au bout faire comme si l’interview sera diffusée ? Sachant ce qu'elle s’apprête à... Merde, c'est là.

En plein milieu d'une phrase, elle se lève, sort un flingue de sous sa robe et le pointe sur le ministre. Stupeur, tout est suspendu, les visages ont l'air stupide et les plus réactifs se sont penchés sous leurs bureaux ou mis en boule ; stupeur avant premier cri ; stupeur avant que les gardes du corps s'approchent du plateau, quelques secondes plus tard. Stupeur d'abord, panique ensuite. Aléa semble aussi désorientée, le public et des invités hurlent, tout le monde hurle. Elle pointe d'abord son arme sur les vigiles qui reculent en levant les mains, tentent de se rapprocher en l’encerclant. Des gens dans le public se dirigent vers la sortie. C'est là où la caméra tombe, le technicien s'est barré. Le cadrage filme en biais la main qui tient le flingue et les mains levées du ministre, on aperçoit Ruquier derrière qui tente de la raisonner. Salamé fait de même, ils parlent en même temps sans s’arrêter et on ne comprend rien. Alors elle tire en l'air et il n'y a plus un bruit ni mouvement. Les micros se coupent à cet instant. Fait chier. C'est là. Elle parle. D'abord elle menace Ruquier et s’adresse au public, puis elle se place doucement dos à ces spectateurs. Quelqu'un arrive sur le plateau – elle reconnaît un assistant parlementaire, proche du ministre, l'autrice a sans doute réclamé sa présence en échange d'une promesse de ne faire de mal à personne. Elle parle de manière ininterrompue. Un micro non coupé, lointain, permet d'entendre légèrement ; elle a beau monter le son c'est compliqué de comprendre. Il va falloir travailler

là-dessus, mais on va enfin pouvoir entendre ce qu'elle a dit ce jour-là. Les vigiles restent à distance, on aperçoit les jambes d'un policier qui s'est déjà joint à eux. Elle les pointe parfois de son canon. Personne n'osera tirer avec autant de monde derrière elle. C'est ce qu'elle cherchait, cette scène, cet instant, cette configuration pour ce discours mythique qui a tellement marqué certaines des personnes y ayant assisté. Elle sait, pourtant, que ça ne sera jamais diffusé, que si quelqu'un la prend en vidéo à cet instant, la police la supprimera. Le studio est coupé du monde mais elle se comporte comme si des millions de personnes la regardaient à travers les caméras déjà éteintes. Coup de feu. Ça lui pète les tympan, elle avait mis le son à fond. Le ministre s'écroule, on voit son sang tacher le bureau du présentateur.

La suite est connue et n'apparaît plus sur cet enregistrement. On la voit simplement attraper l'assistant parlementaire, flingue sur sa tempe. Par réflexe, elle va chercher sur Internet les vidéos des médias de l'époque, pendant que les images du plateau défilent. L'arrivée des pompiers, des policiers et spectateurs sous le choc qui partent petit à petit. Sur un autre écran, Aléa Godard dans les rues de Paris, non loin du studio, avec sa robe blanche magnifique tachée de sang. Une épaulière de son armure manquant. L'air folle avec ses yeux exorbités, de la bave aux coins des lèvres. Dieu sait comment elle a réussi à récupérer une voiture. La course poursuite qui s'ensuivit a duré près de vingt minutes sur les boulevards de la capitale que la police fermait en urgence. Elle n'a même pas essayé de s'enfuir de la ville, au contraire même. L'autrice a traversé tout le centre. Certains théorisent qu'elle voulait se rendre à un endroit précis, la place Ovida Delect, dans le marais, premier lieu dans toute la France nommé d'après une femme trans. Une poétesse. Elle a été abattue rue Rivoli, près de la tour Saint Jacques. Les médias ont indiqué qu'elle avait assassiné dans la voiture l'assistant parlementaire, mais des vidéos prouvent qu'il aurait été un dommage collatéral de la police. La seule chose qui manquait, c'est ce qu'il s'est passé avant. Maintenant elle sait.

Sur un troisième écran et sans couper aucune vidéo, elle commença à écrire sur une messagerie cryptée.

« Feldup, on l'a. »

Le plus étonnant, c'est que sept ans après la mort de l'autrice, des nouveaux romans continuaient à sortir à son nom. Elle avait tout prévu. La vérité c'est qu'on lui avait découvert une maladie incurable qui ne lui laissait que quelques années à vivre, alors elle a consacré ses dernières années entièrement à l'écriture. Dans une lettre, elle racontait qu'elle avait passé des années à vivre entièrement et pleinement, à faire tout ce qui lui passait par la tête. À partir du moment où la mort s'était annoncée à elle, elle avait décidé de ne rien faire d'autre qu'écrire, nuit et jour, pour ne laisser aucun regret. Que sa mort, elle la voulait grandiose, avec éclat et un défoulement qui ferait plaisir à tout le monde. Ses romans de divertissement, qui sortaient à l'époque, lui avaient attiré un nouveau public et les critiques déçues de ses fans, elle ne les avait écrits que pour se détendre au milieu de son projet colossal. Elle avait indiqué dans sa dernière lettre l'ordre dans lequel sortir ses dix romans secrets, à raison d'un par an. Chacun de ses livres a pris aux tripes aussi bien anciens que nouveaux lecteurs. Le gouvernement n'avait rien pu faire pour interdire l'engouement populaire pour les romans de la tueuse de ministre.

Sonnerie. Elle décroche sur son quatrième écran. Un visage aux cheveux longs et bouclés apparaît, mangé par une énorme barbe grisonnante et des lunettes carrées. Sur son bureau, elle caresse le livre qui vient juste de sortir, « Aucune ne mourra plus », d'Aléa Godard.

Une Enquête de l'Inspectrice du Travail Mart

Jeanne Dos

01:04 du matin – 180 Boulevard des Pyrénées

Il faut que tout ce liquide coule au fond de sa gorge. Courage. Sois forte. Les yeux fixés sur son dos finissent de la persuader qu'elle trouvera peut-être, dans le fond de ce verre trop cher, trop plein, trop chaud, un très beau tremplin vers une nuit remplie.

- Eh beh, t'as des trucs à prouver ?

Amusé, le serveur la scrute de derrière ses yeux plissés par la vive lumière des soirées de samedi soir. C'est que le bar s'anime depuis un moment déjà, et elle sait que là-bas, au fond près des sofas de plastique, on la regarde, la désire peut-être. Alors elle en redemande, veut être vue, mais l'employé proteste.

- Tu ne disais pas que t'avais un travail à mener ?

Un travail ? Il y a toujours du travail dans la Ville, le Bureau y veille. Du centre de pierres aux périphéries en ruines, des docks de métaux aux hautes serres de plastiques, il y a toujours quelque chose à faire pour les quelques employés. Même ici, parmi les silicones colorées des corps tantôt rejetés, tantôt loués.

- T'as vu l'affiche devant ?

Elle ne répond pas, alors il soupire.

- Je t'aime bien, vraiment, mais t'sais bien qu'on a du mal à comprendre ton - comment dire ? Il prend son verre, paraît gêné, avant de le mettre au sale. Elle se laisse faire, amorphe. Puis il reprend.

- Choix de carrière ? Ouais c'est ça.

Son jus de courage envolé, aucune protestation ne parvient au bout de ses lèvres gercées. Elle se lève pour partir alors qu'on la regarde encore, dans le fond, avec amour.

- T'es toujours la bienvenue à la maison mais n'oublie pas d'où tu viens, Mart.

Dehors, le gros bouillon des touristes et étudiants la fait bientôt éructer sur un sol déjà sale. On l'évite, détourne le regard lorsqu'on reconnaît son coupe-vent. Indifférente, elle arrache une horrible affiche de la devanture du bar pour essuyer sa bouche visqueuse. Puis, c'est d'un

geste infime que le bleu froid de ses ordres de mission se superpose à sa vision couleur chaude-pisse.

Cas CXII – Dossier automatiquement ouvert le 8/05/2037 à 07 : 31

1 disparition signalée à la deuxième périphérie. N'a pas pointé au travail depuis deux semaines. Domicile vide, proches et voisins retenus pour audition par les unités locales. L'inspecteur.ice du travail Mart a ordre de se présenter au Terminal de Passage n°2.

Dossier(s) Joint(s) : États Civil des périphériques

06:27 – Terminal de Passage n°2

Le Terminal de Passage qui sépare le Centre des Périphéries est une grotte. Son corps est une caverne de métaux lisses, bien usinés, sans fenêtres. Une rivière de travailleurs s'y fraie chaque matin un passage, charriant avec elle l'odeur des cafés noirs, des après-rasages musqués et des huiles grasses. Tout cela clapote sur les talons hauts, se frotte aux cravates serrées, ricoche entre un couple qui dit « à ce soir » avant de se heurter aux portiques de sécurité. Là, fouillé, trié avec soin par des uniformes, ça goûte lentement vers le Centre-Ville et ses besoins.

Elle marche seule là-dedans. Dans l'autre sens. Depuis son passage sécurisé par des barrières, elle regarde les visages déjà tirés de ceux qui n'emprunteront ce même chemin qu'après de longues heures éreintantes. Certains s'impatientent devant les scanners, quelques-uns fument, une autre distribue le repas du matin à ses proches. Un des gardes du portique qui lui renvoie son regard.

- Inspectrice, on vous attendait.

On la conduit à rebours d'une foule à priori indifférente à sa présence. Son guide presse un pas lourd. Il laboure le bitume cassé à l'aide de chaussures de sécurité qu'elle devine renforcées. Non réglementaire.

- C'est un plaisir de vous rencontrer, on parle beaucoup de vous par ici. De votre travail.

L'homme est un peu plus petit qu'elle, plus jeune aussi. Il arbore un air sincèrement enjoué sous sa barbe noire taillée en pointe.

- Sergent à l'inspection du travail, Casus. Je serai votre liaison avec le poste local, j'ai ordre de veiller à votre sécurité et de vous mener à votre hôtel. On n'est jamais trop prudent par ici.

Trop aimable. Elle refuse d'un geste et demande à ce qu'on la conduise au quartier mentionné dans les rapports. L'hôtel attendra. Le résumé sera fait en route.

Il se renfrogne, semble peu habitué à ce qu'on discute ses plans, mais obtempère.

- Le gars qu'on cherche, toutes ses connaissances viennent du même bloc, on y va rarement. Pas de contact avec l'employeur ou de passage par ici ces deux dernières semaines. Tout ce qu'il a de connaissance, voisins, famille, ou matchs connus ont ordre de ne pas bouger de chez eux. Il ricane. On commence par qui ?

Sourire coincé aux coins des lèvres, les États Civils s'ouvrent de nouveau sous ses yeux. Elle laisse aller son regard au hasard devant la liste des fichiers ouverts. Tous sont déjà annotés de gribouillis réalisés plus tôt, dans le métro du Centre. Finalement, c'est vers les parents que ses yeux reviennent.

- Ce n'est pas très loin à pied, le bus est en panne comme toujours, grommelle son partenaire qui boude maintenant tout-à-fait. Peut-être à cause des transports, peut-être à cause d'elle.

06:54 – 32 Rue des Jardins, 3eme étage, Appt 305

En bas dehors, des enfants jouent parmi les véhicules arrêtés. Du linge oublié claqué aux vents entre des arbres qui sèchent. Quelques regards les épient derrière les rideaux qu'on tire. Il n'y a rien d'autre sous les angles des tours que le soleil coupe.

Ici c'est propre. Une horloge tourne dans son dos, au fond d'un couloir d'ombres. Les volets sont fermés.

- C'est comme je vous dis. On ne l'a pas revue depuis deux semaines.

- Oui. Elle est partie un matin, comme d'habitude.

De l'autre côté de la nappe cirée, il y a quatre yeux qui la regardent de travers et tentent d'attraper les minutes qui s'égrainent. Le café rappe un peu.

- Vous en revoulez ? Dit-on avec politesse.

Elle refuse avec tout ce qu'elle a de douceur mais bien sûr, ce n'est pas assez pour combler ce qui sépare ce père, cette mère, et sa gueule d'inspectrice. Ils l'ont tous regardée bizarrement lorsqu'elle a demandé au sergent de rester sur le perron. Ce dernier s'en est offusqué, et eux n'ont pas compris, sans doute habitués à d'autres interrogatoires. Maintenant, leurs yeux ne tendent plus que vers cette horloge. Au-delà d'elle.

Le frigidaire est éteint. Sur la porte qui baille, les persiennes frappent un visage décoloré par la lumière. Une photo, plus récente que celle du dossier. Des cheveux courts, quelques poils sous testostérone, les joues percées. A-t-il dit quelque chose d'inhabituel avant de partir ?

De l'autre côté, on s'active comme on peut pour contenir le malaise qui s'installe. L'une se lève pour laver la tasse, l'autre répond, crispé.

- Elle -, pardonnez-moi. Ses mains se joignent de malaise comme pour mieux se reprendre.

L'horloge tintinnabule dans le silence. L'inspectrice resserre son coupe-vent autour d'elle.

- Il cherchait un nouvel emploi, finit l'homme, coupable sous le regard en biais de sa compagne.

Mais il n'y a aucune entrée de la sorte dans son dossier, et si le registre des travailleurs ne se trompe pas, alors c'est qu'il tente d'exercer une activité sans passer par le Bureau. Un délit pour sa hiérarchie, mais une pratique courante par ici où l'emploi manque.

Elle soulève le siège de plastique pour ne pas le faire grincer sur le carrelage lorsqu'elle se lève. Sans doute y a-t'il une chambre qu'elle peut fouiller. Le père renverse sa chaise sur le sol dur, mais à quoi bon ? Il ne se trouve de toute façon personne ici pour l'en empêcher.

Deux lits simples que séparent une fenêtre et des particules en suspension, quelques meubles cubiques et noirs style 2010, des posters, la colère d'une porte qui claque dans l'appartement, l'horloge du couloir qui s'anime et annonce 7 heures. Voilà tout ce qui compose cette chambre.

L'un des lits est défait, resté intouchable depuis que son occupant est parti.

|
|
|

Ainsi de suite.

18:12 – Angle de la rue des Jardins

Les enfants sont partis de l'esplanade, remplacés par quelques grands adultes assis sur les chaudes carcasses de voiture. Clope au bec, glock au pec, le sergent rougeau cendre sa colère dans son oreillette et sur ses bottes. « ...pas un sourire. Juste un sacré connard du Centre si vous voulez mon avis... »

Le son lui parvient distinctement tandis qu'elle s'approche. Enfin, son corps l'entend, mais ça fait comme deux bouchons d'oreille. Autant dire pas grand-chose. L'habitude quand la pression monte. Lui, il raccroche dès qu'il la voit et tente de rassembler le peu de contenance qu'il lui reste en s'appuyant sur un abribus mangé par les lierres, sans s'excuser.

- Alors, ils sont partis où ? Des gauchistes ?

Rien de bien inquiétant dans ce cas.

- Des intégristes ?

Trop visible. Ce n'est pas leur méthode.

- Alors quoi ?

Bien connu et apprécié par ici, visiblement une passion pour les plantes d'après le morceau de pot retrouvé. Personne ne s'obstine à faire pousser chez soi ces jours-ci. La majorité de ses proches n'a pas d'emploi. On compte sur lui. Même avec un travail aussi pénible, il n'avait pas de raison de tout abandonner comme ça, à moins qu'il ne souhaite rejoindre son aîné. Pour aller où ? Il n'y a rien au-delà, hormis la terre sèche et le vent.

Elle repense aux lits vides, à la porte qui claque. Comme une soudaine envie de partir. L'hôtel n'est pas loin espère-t-elle.

L'homme reste interdit à cette idée. C'est qu'il a l'air plus serein comme ça, quand il ne pense pas. Une habitude à lui, sans doute. On encaisse tous comme on peut face aux événements qui nous échappent.

Il y a des rires qui ricochent depuis les épaves, et ça a le don de le faire revenir ici-bas. Sans doute de mauvais souvenirs de son collègue de victime pense-t-elle.

- Allons-y, on ne veut pas de nous ici, dit-il d'une voix blanche.

19:51 – 07 Rue des Sureaux, Hôtel « Le Luxe »

Enfin seule.

Tu passes ton crâne plein sous l'eau. Le frotte, frotte, frotte entre tes mains, plante les ongles dans ta peau. C'est que ça tire là-dessous. Il n'y a plus de place pour dehors, l'odeur des arbres morts, des porcs. Ce n'est pas de eux dont tu as besoin. Ça hurle là-dessous. La ville sue-...

Une serviette rêche caresse ses seins tandis qu'elle sort de la petite salle de bain. Dans la chambre, tout un monde : Des clopes, des frites et du vin. Il y a là tout ce dont elle a besoin. Elle s'allume doucement à la fenêtre, prend le temps d'un soir.

En dessous il y a la rue. Pas mal de passage près de la devanture criarde de l'hôtel de passes où elle couche. C'est propre, ordonné, bien ficelé. Loge-t-on les autres inspecteurs du travail à la même enseigne ? Elle ne s'en plaint pas.

Au-dessus, des tours sombres découpent au loin un horizon de bruit artificiel, rouge des néons d'un fantôme de riches. Pas de voitures volantes, ni de voiture du tout, mais des corpos sales, des bars technos et du sexe safe. C'est le Centre, le rêve cyberpunk de quelques-uns. Là où on trouve le 180 ainsi que le Bureau.

Juste avant, il y a un canal avec des lumières qui courent dessus. Quelques amourettes y flânent encore un peu, déclarent leur flamme au-dessus d'une eau sale. Impropre. Usée. L'acidité du vin vient s'interposer à celle de la Terre. Inutile de penser à cela maintenant.

Entre le canal et le Centre, il y a un mur qui se dresse et pas mal de torches encore. Ça balaie ciel et terre chaque nuit dans un canon de sons compacts et froids, cadencés. Quelques affiches militantes s'accrochent au béton hissé il y a quelques années, pollue le quartier bien

gardé de la sécurité. Là où son sergent et les autres fascistes dorment. Le rapport que son partenaire a rendu plus tôt à leur supérieur est sobre, gris, presque transparent :

L'inspectrice Mart a mené les interrogatoires préliminaires seule. Ils n'ont rien donné. Continuons.

Elle a lu les états de service de ce sergent. Dedans, des « erreurs de parcours » qui bavent partout, ainsi qu'une adresse. Une habitude. Elle l'imagine constamment en colère. Chez lui, au poste, dans la rue ou dans ce bar gay qu'il ne cesse de fréquenter. Sa fureur, elle provient du ventre. Elle l'imagine tenter de remonter à grand renforts d'intenses contractions qu'il peine à contenir. Il n'y a qu'à voir sa façon de se tenir, de marcher. Tout tendu auprès d'elle, sans doute devant sa femme et ses amis, et – elle l'imagine – face à son père sans doute aussi. Tellement bilieux que ça doit sortir parfois. Difficile de lutter contre ce qu'on est, ça frustre, et ça elle le sait. Espérait-il quelque chose de sa part ?

Un rire clair dégringole depuis sa gorge jusqu'à sa fenêtre rien qu'à l'idée. Quelques têtes curieuses se redressent sous l'averse.

Non. En ce moment, ces genres de paradoxes font les meilleurs matons.

12:13 - Angle de la rue des Jardins

Elle n'aime pas cette affaire.

Il y a d'abord cette chambre. Cette pièce vide abandonnée du jour au lendemain et pas encore trop poussiéreuse. Elle est encore trop pleine de vie, pleine d'espoir de retrouvailles. Elle n'aime pas ça.

Si encore il y avait un corps.

- Qu'est-ce que vous prévoyez aujourd'hui ?

Puis, il y a les disparitions d'avant. Cet aîné, il y a déjà quelques années. Dossier très vite clos à l'époque. « Disparition sans motif », avait conclu son prédécesseur sans trop de preuves. Rien que du vide. Ça ne lui va pas non plus.

- Hep ! Je vous parle.

Son sergent revient de sa pause pipi et sa braguette braille quelque chose à propos des cafés qu'on boit trop vite le matin. Sa mine déjà fatiguée ne parvient pas à cacher sa jeunesse encore presque fraîche.

- Les « disparitions », ce n'est pas la première fois oui, y'a eu quelques cas au fil des années. Comme cet aîné dont on vous a parlé. Je n'étais pas encore en poste à l'époque mais un inspecteur comme vous était venu.

Sa petite langue humecte ses lèvres pendant qu'il soupèse ses mots. Heureux d'avoir enfin toute l'attention.

- Lui aussi a beaucoup parlé mais il est vite parti. Les habitants, ces guignols, n'ont rien trouvé de mieux que d'enflammer tout le quartier.

Il hoche la tête, satisfait de lui-même en voyant que son interlocutrice ne bronche pas.

Mais encore ?

- La plupart n'ont même pas d'emploi, on ne peut pas tous les suivre vu notre nombre. Fallait les voir protester. Alors les employeurs les remplaçaient, ce n'est pas la main d'œuvre qui manque. Tout ce qui leur faut, c'est une procédure. Ca, c'est votre rôle. Nous on est là pour que ça « coule ».

Il la jauge, un brin railleur désormais.

- On est pas si différent au final, ça m'étonne que vous ne soyez pas encore partie.

Il ferme enfin sa fermeture éclair.

- Mais bref, vous pensez que y'a un lien ?

La main de l'inspectrice balaie la critique à peine voilée. Pour l'heure, elle trouve la rue trop calme ce midi.

- J'ai un message d'une de nos unités postée à la surveillance de nos témoins. Je reviens.

Et il s'éloigne le buste gonflé tandis qu'elle scrute chaque repli de l'ambiance.

Les crépis qui tapissent l'esplanade n'accrochent aucun cri d'enfant. Seules les mornes carcasses des bagnoles tendent vers les murs des bâtiments. Métaux contre mortier.

Insupportable. Elle pourrait se foutre entre les deux, y frotter ses tympans tant ça tape à ses tempes. Ça l'agresse. Goûter à la peinture plutôt que d'endurer tout ce vide qui se dévoile à leurs sens. Même le soleil est absent de l'esplanade des crépies.

Soudain le

- PUTAIN !

du sergent s'éclate sur le silence et le contenu du message laissé par ses subordonnés. La rue et les domiciles des témoins sont vides, complètement délaissés.

Enfin, il y a les disparitions d'aujourd'hui.

Non vraiment, elle n'aime pas cette affaire.

02:24 du matin - Angle de la rue des Jardins

« 57 disparu.e.s. »

La radio fixée à la carriole crache quelques interférences sur l'esplanade avant de s'éteindre sur le décompte provisoire. Les lumières des dernières équipes de recherches traversent par intermittence la fenêtre de la cuisine enténébrée par la soirée. Ça fait briller les plastiques du mobilier et des tasses de café rappé. Pour l'heure, l'horloge reluit là-bas dans le noir, et son tintement régulier fait écho au sergent qu'on entend répondre aux questions de journalistes à l'accent ampoulé.

- Sergent, comment se fait-il que vos subordonnés soient incapables de garder quelques civils ?

- Êtes-vous sûrs d'être à la hauteur ?

Toute la journée, l'inspectrice veille à réquisitionner tout ce que le secteur compte de forces de sécurité, de voisins, de badauds, pour fouiller chaque recoin des appartements vidés de leurs occupants. Tous rentrent bredouilles tandis que la porte du frigo éteint et ses secrets de famille restent muets. La photographie a elle aussi disparu.

« Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à rigoler comme ça MERDE ! » transperce là-bas dehors un sergent beaucoup moins fier qu'il y a quelques heures.

Les rires des habitants voisins - étrangement hilares de la situation - s'éparpillent par endroits dans le quartier. Il y a comme une bonne blague qu'elle ne parvient pas à saisir. Quelque chose que même leurs yeux fuyants, toujours fuyants, ne veulent pas risquer de lâcher.

Elle sent la fatigue tomber, puis doucement, se laisse aller parmi les gloussements dans la nuit.

06:54 - 07 Rue des Sureaux, Hôtel « Le Luxe »

La ville sue, comme écrasée sous la chaleur des derniers étés. Toi aussi tu y coules, tente de te faire une dernière place dans la cours des désastres. Qui as-tu sacrifié pour arriver là ? Fais-tu tout cela pour disparaître à ton tour ?

- Inspectrice !

C'est comme un gros insecte qui toque à sa tempe.

- Inspectrice Mart !

Plus nasillarde que cette voix tu meurs. Voix de pédale ça.

Elle voudrait qu'on la laisse. Partir ailleurs, prendre le prochain train jusqu'à la prochaine ville. Recommencer, trouver un nouveau moule, un nouveau cercle. Elle pourrait être barmaid, pute ou trésorière. Des métiers honnêtes.

Le sergent abandonne ses cris, bientôt remplacés par les heurts des projectiles qu'on lance aux carreaux. Il y a de l'entêtement derrière tout ça. Sans doute que quelque chose s'est passé là-bas dehors, dans cette Périphérie où l'on disparaît sans cesse.

Les ricochets contre le verre s'interrompent au bout d'un moment. Le silence se fait.

Parfait. Elle ne veut plus y aller de toute manière. Qu'y a-t-il dehors à part des sergents de toute sorte ? Ici au moins, elle a tout ce dont elle a besoin : des clopes, des frites et du joint... Ou alors était-ce du vin ? Il y a comme une impression de déjà-vu dans son quotidien.

Elle tourne en rond.

BOOM. BOOM. BOOM. BOOM. On cogne à la porte.

Long soupir.

- MART ! LES DISPARUS ... !

Oh non pas eux.

- ...eh ben, ILS SONT RÉAPPARUS !

09:12 - Angle de la rue des Jardins

Chose étrange, le bus marche aujourd'hui, mais il n'y a pas grand monde vu l'heure. Le chauffeur ne leur rend pas leur merci lorsqu'il dépose l'inspectrice et le sergent à un vieil abribus sur lequel un jardinier s'affaire. Des lierres brunis et coupés remplissent ses bottes.

Il y a déjà une masse de journalistes qui bouillonne à l'angle que des collègues en bleu retiennent avec peine derrière un léger filet de sécurité. Les visiteurs s'inventent de l'ombre à l'aide de mallettes siglées de leurs médias. Quelques-uns reconnaissent le sergent et lui crie :

- Ce n'était donc pas des disparitions !

- Qu'est-ce que ça signifie ?

- Pourquoi signalez-vous des disparitions de personnes non enregistrées au registre des emplois ?

Au-delà de ce mince bout de trottoir bondé, des habitants moins disparus que jamais vaquent à leurs occupations sur la grande esplanade. Si les enfants sont à l'école, un petit marché d'échoppes fumantes remplace leurs rires au milieu des carcasses de voitures. On y décharge des légumes de carrioles bricolées, vante ses trouvailles, coupe les cheveux pour trois fois rien. Ça vit.

Elle allume une clope du sergent, le nez ébouriffé par le manque de sommeil et le stress. Lui, il reste là à faire le mort dans une de ses positions benoîtes dont il a le secret. Il ne pipe mot depuis qu'il est venu la chercher à son hôtel. Et que dire de son périphérique qui vibre des appels successifs de sa hiérarchie ? Pas d'explication non plus pour le disparu, le vrai. Non pas que ça intéresse vraiment le Bureau, mais en terme d'image et de coûts, c'est la merde. Qui appelle des renforts pour un seul bloc ? Trop de moyens pour trop peu de résultats.

Là-bas, par-delà le canal, le mur et le Poste de Passage. Derrière quelques vitres teintées encore, de l'autre côté d'un bureau étroit, elle sent qu'un petit homme tout gris convoite déjà sa place.

- Il va bien votre collègue ?

La fumée de la clope lui pique les yeux de surprise devant l'importun.

Abandonnant pour un temps son chantier de lierre, le jardinier vient à leur rencontre. L'outil maculé de sève repose bien droit contre sa jambe forte et son dos craque sous l'effet des contractions qu'il lui imprime. Il a le corps de ceux qui travaillent trop, depuis trop tôt. Une barbe mange sa mâchoire.

- C'est le marché oui. La plupart des habitants vont chercher de quoi faire la veille, on rentre tard. C'est peut-être pour cela que vous n'avez vu personne.

Elle est sûre que non, qu'il y a autre chose. On a fouillé toute la nuit, n'est-ce pas sergent?

Lui se tait, plutôt tendu vers le barrage de ses confrères. C'est que ça râle du côté des entrefilets, une carriole tente d'y négocier un passage.

C'est le jardinier qui répond.

- Peut-être. Je ne sais pas. En tout cas on est là, les « chanceux » travaillent au Centre tant qu'ils le peuvent, le reste s'occupe ici comme ils le peuvent. Comme depuis toujours.

Marrant, il y a comme deux trous dans ses joues vous avez vu ? Mais on a du mal à s'entendre avec tout ce bruit. Il faudrait vraiment déplacer ces journalistes, sergent.

Son second, trop content de se voir confier une mission, obéit et se précipite à la rencontre du problème de voirie.

- Vous me faites penser à un inspecteur venu il y a quelques années pour le même motif continue son interlocuteur. Il a signé quelques papiers et est parti bien vite. Vous, vous restez, vous devez être là pour nous accuser d'autre chose.

Sa voix change, se fait plus métallique.

- Il avait le même regard que vous, c'est dommage, on jurerait que vous êtes différente.

Un ange passe tandis que la pression se fait plus lourde. La rumeur du marché et les cris des journalistes s'estompent, remplacée par le bourdonnement caractéristique dans ses oreilles. Ses ongles se plantent dans sa paume tandis que le ton monte entre le marchand et un agent de la sécurité. Voilà, elle sent bien que le temps lui manque.

Respire. Pose tes questions.

- Moi ? Je suis inapte au travail, inspectrice.

Si jeune ? Où vit-il ?

- 32 rue des jardins, au sixième étage, appartement 601.

L'homme déroule ça sans trembler, ne semble pas mentir vu son dos. Il ne reste plus qu'eux, enfermés dans toute cette histoire.

Ses notes lui reviennent, est-ce le jardinier amateur ? Ça colle.

- Oui je suis revenu de mon séjour d'évaluation au Centre ce matin.

L'apparence correspond à peu près aux photographies du dossier, mais elle jure pourtant l'avoir vu ailleurs. Son bonnet à peine remonté cache mal son début de calvitie, et les quelques cheveux qui s'en échappent tombent drôles sur son visage fin. Elle en est sûre. Et ces deux trous qu'il a aux joues là ? Il faudrait qu'il se présente au poste plus tard.

Son visage déjà creusé par le manque de sommeil se crispe.

« Dommage », qu'il a dit, il a le même regard que ce serveur. Le même qu'on lui sert chaque soir au 180. Ça l'énerve.

Il pense qu'il vaut mieux qu'elle ? Que c'est facile d'être comme elle ?

Et son périphérique qui sonne encore. Ça vibre contre son tympan.

Il paraît jeune pour son âge. Le sergent crie quelque chose au loin. La sève coule au sol, englue ses semelles. Il fait chaud. En fait, il faudrait qu'ils y aillent dès maintenant, au poste.

Sa voix aussi est chaude. Métallique oui. Comme celle du serveur encore. Peut-être qu'il sait ce que c'est finalement, d'être comme eux.

La photo, il faut qu'elle retrouve cette photo de frigidaire. Non, pas le temps, il faut qu'elle le retrouve lui. Allez, c'est maintenant.

On y va monsieur suivez-moi. Juste le temps de retirer ce poids de son épaule. Qu'est-ce donc ? Une main ?

Ses oreilles se débouchent sous le choc.

C'est le sergent qui la secoue de l'autre côté de son bras.

En bas de la rue, le brouhaha des questions s'est tu, remplacé par la clameur plus franche des invectives. La sécurité pousse à tout va autour du marchand plaqué au sol par un des leurs. Les journalistes n'hésitent pas trop, risquent pour le frisson quelques photos proprement scandaleuses tandis que les habitants cèdent le terrain avec difficulté, se rassemblent plus loin.

- Qu'est-ce qu'on fait, inspectrice ? Demande son sergent revenu vers elle pour l'occasion.

C'est alors que le calme fond sur l'esplanade comme un oiseau sur sa proie. Plus un bruit. Caméraman, médias, speakers, sergents, bouchers, boulangers, mères et pères, enfants, officiers et subordonnés... Tous tendent vers elle. Certains avec empressement, d'autres avec angoisse, mais tous attendent quelque chose de sa part. L'air vibrerait presque tellement c'est calme.

Le bras du marchand fait un angle droit sur le sol défoncé. Au-dessus, un collègue en bleu le maintient. Il a de beaux yeux pâles dardés rien que sur elle, et un joli sourire qui rehausse comme il faut ses pommettes. Deux balles bien rondes sur une expression d'enfant. Genre premier de la classe. Il semble crier « Regarde-moi ! ». On lui donnerait le bon dieu. Mais elle ne comprend pas ce qu'il fout là, assis sur ce bras, on ne voit même plus l'autre en dessous.

Tout ça, ce ne sont pas ses affaires, ce n'est pas de sa faute. Elle, elle préfère les jardiniers et leur photo. Où est-il ? Ses yeux parcourent la scène. Envolé le jardinier.

Mais comme sortie du ciel, une pierre écrase l'enfant en bleu. Le choc tranche proprement l'une de ses pommettes saillantes. Elle ne saigne même pas. C'est à croquer. Le

Deux transporteurs. L'une des deux se plaint sans cesse de sa sciatique.

08:30 - 32 Rue des Jardins, 6eme étage, Appt 601

Une hôtesse et un jardinier amateur. Ils auraient aimé travailler ensemble, il a été déclaré inapte

il y a peu, il revient bientôt de son séjour d'évaluation

Tous les proches ne sont plus enregistrés auprès d'un employeur

Le jardinier et le disparu ont sans doute échangé leur place. Rediriger les recherches vers

le jardinier et les disparus des années précédentes. Réseau d'échange de travail ? Ils s'accommodent.

Tout le temps que lui prend son retour, elle le passe à chuchoter la même phrase dans l'air chaud du métro souterrain : « Devine quoi ? Ça y est ! J'ai raccroché ! ». Comme un mantra, toute heureuse d'avoir enfin quitté sa voie. Ces mots, elle sait exactement à qui les adresser.

Au 180 boulevard des Pyrénées il y a une devanture criarde de néons violets qui luisent dans la chaleur des derniers étés. Toute déchiquetée, ses anciennes brisures de grès sont rafistolées avec des matériaux trouvés : poutres de bois ou de métaux viennent percer ses murs pour soutenir ce qu'il en reste pendant que la tôle en recouvre les fenêtres brisées. Devant, il y a habituellement une activité qui ne jure pas tant avec le reste de la rue et ses autres débits, mais dedans, tout un monde de plastiques et de corps qu'elle chérit. Qui lui ressemble.

Elle y revient sans cesse, à chaque fois qu'elle termine quelque chose, pour se retrouver un instant au milieu de tout ce qu'elle a laissé. Là, plus qu'à un autre moment, elle aurait eu besoin de ça pour oublier cette sensation de perte que lui avait laissé la fuite de ce jardinier.

Qu'est-ce qu'elle aurait pu faire ?

Coupables et lâches, ses organes se contractent devant la possibilité d'une réponse.

Aujourd'hui, elle trouve la porte du 180 close, muette. Plus que l'autre soir, d'affreuses affiches maculent sa façade fermée, collent comme de gros mouchoirs déjà sales, tout juste bons pour s'essuyer. Dessus on peut y lire : « La Sécurité s'engage contre les discriminations. Ici pour vous, de nouvelles opportunités ».

Le corps souriant qui déclame ça sur le papier A4 sulfurisé ne lui ressemble même pas.

Sa main, fébrile, se colle à une vitre pour apercevoir un intérieur délabré, vide. Où sont passés ses regards d'amour ?

Puis les mots du serveur lui reviennent.

Les Gens du Coin

France Fridge

- Là-bas ! La cheminée avec la parabole rouillée, je crois que c'est là.
- T'es sûr de toi ?
- La pharmacie était sur le point le plus bas de la rue. Et vu qu'on est à deux cent mètres de l'église, ça colle.
- Je te fais confiance alors. Accroche le zodiac. Je vais plonger.
- On dit s'amarrer.
- Et moi je dis que t'es vraiment relou.

Soren poussa l'embarcation dans les rues de Saint-Pierre, dont les maisons étaient englouties jusqu'au premier étage. C'était marée basse et il fallait éviter de rester coincé sur un toit de voiture ou sur les murets en granit affleurant. À marée haute, on repérait le village à son clocher roman qui dépassait de la surface, et aux faîtages en terre cuite des toitures dont l'alignement signalait les rues.

La pharmacie était au beau milieu d'une cuvette. Felie enfila son masque et plongea. Elle longea la toiture en lauze avant de s'enfoncer dans la rue du général de Gaulle, pour atteindre l'entrée de la pharmacie sous-marine. La boutique avait déjà été forcée par des pillards avant la montée des eaux. Elle atteignit difficilement la réserve et ses centaines de tiroirs à la recherche désespérée du graal : une bouteille d'oestro, deux ou trois avec un peu de chance.

Au bout d'une vingtaine de minutes, elle abandonna. Il y avait rien, que dalle, comme les fois passées. C'était déjà leur troisième expédition hormone du mois. Felie remonta sans dire un mot. Elle se dégagea de son matériel de plongée et commença à sécher ses longs cheveux bouclés.

Au bout de quelques minutes, Soren brisa le silence :

- C'est une galère ton truc. Ça fait six mois qu'on cherche. L'an passé c'était chaud déjà, on avait poussé jusqu'à Cherbourg pour en trouver.
- Écoute, quand on s'est galéré.es à plonger au Super U l'autre jour pour voir s'il restait pas un peu d'alcool, je t'ai pas emmerdé.

- Oui, mais l'alcool ça réchauffe. Je dis juste qu'on gaspille du fioul et que j'ai pas envie de ramer. Et puis on va pas chauffer la maison avec des hormones. On a plus beaucoup de bois et il va bien falloir aller en chercher au sud.

S'embrouiller autour des ressources de base était devenu leur passe-temps favori. En réalité, Felie et Soren se démerdaient toujours. Il restait assez de bâtisses abandonnées pour trouver de quoi s'habiller, se meubler, réparer et assez de terres pour cueillir et faire pousser. Les quelques âmes restées dans le coin s'auto-organisaient pour partager le tout et se réunissaient de temps en temps pour tuer la solitude. Il ne restait plus ici que les inadapté.es, celles et ceux que le monde d'avant n'avait jamais accepté.es, ou qui n'y avaient vécu que comme des caméléons, gardant leur bizarrerie pour elleux, vivant comme des fantômes pendant des décennies. Chacun.e avait ses raisons : être trans, pédé, gouine, tox, autre chose que chrétien.ne... Il ne fallait pas grand-chose pour sortir du rang dans le temps. Aujourd'hui, ceux-là avaient brisé leur chrysalide et vivaient pleinement, sur des terres reculées où plus personne ne voulait mettre les pieds.

Felie reprit :

- Écoute, le solstice c'est demain. La cérémonie doit avoir lieu, c'est la coutume. Il faut absolument qu'on en trouve pour Babass sinon ça sert à rien quoi, t'as déjà vu une messe sans hostie toi ? Puis elle est pas restée quarante ans dans le placard pour qu'on fête sa sortie avec un pauvre apéro dînatoire.

- Justement, ça me rappelle peut-être trop la messe ta cérémonie.

- C'est pas comme si tu y avais beaucoup mis les pieds, si ?

- Non. Dans ma famille de cocos, c'était pas trop le genre effectivement.

- Alors fais pas des comparaisons moisis avec des choses que tu connais mal. Vois ça comme un anniversaire, ou plutôt, comme une réu de la CGT une veille de grève.

Felie perdait patience. Soren sentait qu'il frôlait la mauvaise foi. D'un côté, il était épuisé et il en avait marre de la Felie dans une quête difficile. De l'autre, il n'était pas le meilleur pour mesurer la symbolique des événements et il le savait. C'est d'ailleurs une compétence qu'il admirait chez sa pote.

Sur un ton hésitant, il dit :

- Après... On aimait quand même bien aller aux mariages chez moi. On se tirait la bourre avec ma sœur pour ramener le plus de dragées possible...

Felie comprenait qu'il faisait machine arrière mais c'était trop tard, il l'avait saoulée.

- Oui enfin, on cherche pas des dragées là. On cherche des hormones.

- Mais tu penses pas que tes potes vont en ramener ?

- Mes potes, ça fait déjà une semaine qu'elles devraient être là, j'ai peur qu'il leur soit arrivé une merde. On vit tranquille ici mais sur le continent, c'est chaud ces derniers temps. Et puis c'est déjà suffisamment difficile pour elles de s'en dégoter en temps normal. L'an passé, elles en avaient déjà pas je te rappelle et si on en avait pas trouvé à Cherbourg, Clem aurait pas eu sa cérémonie.

Felie avait les nerfs à vif. Elle savait qu'iels ne pourraient pas continuer éternellement à fouiller les pharmacies du canton et elle ne l'acceptait pas. Mais là, c'est surtout Soren qui la tendait. Pour qu'il questionne l'utilité des hormones, il fallait qu'il ait un truc qui le chiffonne car depuis qu'iels s'étaient retrouvés il y a quatre ans, il ne l'avait jamais fait chier sur tout ce qui touchait aux transitions. À ce moment-là, l'air était lourd et les hirondelles rasaient la surface de l'eau.

- Bon faut qu'on bouge là. Le vent va pas tarder à se lever.

Soren était immobile. Tout en continuant de fixer ses mains jointes, il demanda :

- Pourquoi t'es partie comme ça ?

Felie se raidit en se disant "pourquoi il pense à ça maintenant ?". Elle comprenait doucement qu'il ne lui prenait pas la tête à propos d'un enjeu matériel, mais bien d'un truc sentimental. Elle se sentait piégée.

- Ah non, tu vas pas me coincer comme ça ici au milieu de nulle part, c'est pas le moment.

- C'est jamais le moment avec toi. Puis qu'on en parle là ou ailleurs, on est toujours coincés toi et moi. On vit sur une île, on se déplace en bateau, on passe notre vie à deux sur deux cent mètres carrés. Tu réalises que t'as passé une éternité loin d'ici sans donner de nouvelles, va bien falloir qu'on discute vraiment à un moment.

Ces deux-trois phrases l'avaient désarçonnée. Elle savait plus bien pourquoi elle lui avait refusé cette discussion depuis qu'elle était tombée sur lui, un matin où elle fouillait un Brico Dépôt à moitié inondé. Mais surtout, la voix de Soren s'était enrouée sur la fin.

Il la regardait maintenant dans les yeux.

- Pourquoi t'as coupé le contact ? J'ai passé douze ans sans nouvelles.

- T'en as pas donné beaucoup non plus que je sache.

- J'en ai donné l'année de ton départ, c'est toi qui n'y a pas répondu. Qu'est-ce que je pouvais faire de plus ? Et puis tu savais que j'étais dans le coin. T'aurais pu passer à la maison.

Felie décidait de mettre la bienveillance de Soren à l'épreuve une dernière fois, pour être sûre, pour savoir ce que valaient ses semi-sanglots.

- Oui c'est ça, je suis la grande méchante qui a abandonné ses potes pour aller s'amuser je ne sais où. T'es pas la première personne à me sortir ça, j'ai l'habitude.

Soren se leva, raide comme un piquet, les poings serrés.

- Pourquoi tu me donnes toujours l'impression d'être le dernier des abrutis ? On dirait que tu caches un mystère pas possible que personne peut comprendre sauf toi et tes potes. Désolé d'être resté là hein, d'être con comme ça et d'avoir espéré un SMS aussi longtemps.

Elle mesurait à quel point son meilleur ami d'enfance s'était senti méprisé, loin du détachement qu'elle lui fantasmait.

- Écoute, j'avais vingt ans quand je suis partie, j'étais pas très mature à l'époque, pas très courageuse non plus. Et on s'est pas donné de nouvelles pendant dix ans, pas douze. J'ai essayé de faire comme avant pourtant, deux fois sur deux ans. Quand on a bu chez toi toute la nuit, avec Dany qui a fini par vouloir nous taper dessus, c'était pas ouf. Ou quand on est allé.es au bar et j'ai rencontré ta meuf et ce couple d'amis à toi. Vous aviez fait que parler de motos, d'impôts, de taf et d'achat de maison toute la soirée en regardant le match. Tu sais, je crois que c'est à ce moment-là que j'ai compris que moi, j'étais en train de faire une sortie de route, que j'ai réalisé que la vie que vous aviez, les discussions que vous aviez, moi je les aurais jamais. Sur le moment, j'ai pas compris pourquoi. J'aurais très bien pu me dire que ça allait m'arriver aussi, que ça prendrait juste plus de temps. Mais nan, ça m'a troublée profondément et je suis partie de ce bar le plus vite que j'ai pu. J'aurais bien voulu t'expliquer, mais je crois que je savais pas encore bien quoi expliquer, puis j'avais pas à me justifier, de toute façon. Je suis partie en me

disant que vous étiez des tocards avec vos vies bien rangées dans cinquante mètres carrés. Je suis désolée pour ça.

- Eh ben, ça fait plaisir.

Soren triturait un fil de pêche. Il avait enlacé ses doigts si fort qu'ils avaient bleui. Lentement, il défit les nœuds et regarda ses mains reprendre leur teinte habituelle. Soren accusait le coup. Il ne s'attendait pas à ce que cette discussion soit agréable, mais ça faisait mal. Les yeux baissés, il reprit :

- J'avais bien compris qu'on était différents toi et moi et qu'on prenait pas les mêmes chemins. J'étais tourneur-fraiseur, tu faisais des études : je me doutais bien que tu rencontrerais d'autres gens et qu'on s'éloignerait. Mais de là à plus m'adresser la parole aussi brutalement, j'ai pas compris.

Felie savait qu'il avait pris sur lui pour ne pas l'envoyer bouler, ce qu'elle n'aurait pas forcément démerité à ce moment précis.

- J'aurais pas compris non plus, à ta place. Je me suis pas mal cachée derrière tout ça, mais tu imagines bien que c'était pas le fond du problème. À ce moment-là, j'ai découvert des choses sur moi qui collaient pas forcément avec la vie que j'avais menée jusque-là, et de l'amitié que j'avais eue avec toi. J'ai eu envie de mettre un gros scotch noir sur tout ce qui collait pas dans mon passé. Je me voyais pas te dire "en fait je suis une meuf. J'aime bien les mini-jupes, les boîtes et les drogues de synthèse. C'était trop bien tout ce qu'on a fait ensemble. La pêche, le bricolage, les cuites c'était marrant, mais maintenant j'aime plus ça, désolée". J'avais l'impression que tu me croirais jamais, que tu te dirais que je m'interdis des trucs pour je ne sais quelle raison. Et t'aurais eu raison parce qu'en fait, j'ai plus le droit de faire ça. Déjà pour une meuf pas trans c'est mal vu, mais alors pour une meuf trans, c'est carrément interdit si tu veux être prise au sérieux.

Soren avait l'air fermé, les sourcils froncés. Un colvert se posa à dix mètres. À tout moment, Soren allait attraper le fusil à ses pieds pour qu'ils aient à manger pour deux jours. Au lieu de ça, il esquissa un sourire.

- Tu sais, ça aurait pas changé grand-chose à mon avis.

- De quoi ?

- Tous les trucs dont tu parles, tu me regardais les faire plus qu'autre chose. Quand on allait bricoler ou chasser sur la plage, j'allais bricoler et chasser. Toi, tu m'accompagnais et tu me

racontais ta vie. C'est ça qui m'a manqué. Quand je te dis qu'on était très différents, c'est ça que je voulais dire.

- Moi ça m'allait très bien de t'accompagner. Pour rester dans mon déni et dire "Papa et Maman, je vais à la chasse aujourd'hui", c'était super convaincant !

Soren se mit à rire.

- Ouais. Je voyais bien que t'aimais t'appuyer sur les trucs virils que je faisais. Ça et les blagues homophobes que tu sortais pas du tout au bon moment.

Felie se raidit.

- Arrête, parle pas de ça. J'ai trop honte.

- Moi aussi j'ai honte. J'avais bien compris que ça te faisait qu'à moitié rire et j'ai jamais arrêté d'en faire pour autant.

- C'est triste quand même.

- C'était triste oui.

- Je suis désolée.

- Moi aussi je suis désolé.

Gauchement, sur la barque branlante, Soren se rapprocha d'elle et iels se firent un long câlin. Elle lui dit à l'oreille :

- Au moins maintenant, je te regarde faire des trucs, j'en fais aussi, mais au moins je suis en jupe et c'est le seul truc qui les rend acceptables. Ça, et le fait qu'il y ait plus personne pour nous faire chier.

Après quelques secondes de silence, Felie leva les yeux en prenant une grande inspiration. En s'essuyant la joue, elle dit :

- Merde, je reçois des gouttes, il faut qu'on bouge vite.

Rentrer sous la pluie n'était pas vraiment un problème. Felie savait avant même de partir qu'iels feraient le retour sous l'averse. Mais à ce moment-là, le prétexte lui permettait d'écourter une scène qui la remuait, et de justifier la petite larme qui lui coulait sur la joue.

Depuis cinq ans, le Cotentin était complètement coupé du monde. La montée des eaux avait été bien plus haute que prévu, et la presqu'île s'était transformée en une multitude d'îlots séparés du continent par les anciens marais du Sud, devenus détroit. Le département entier avait été évacué. Non pas que l'État ne pouvait pas administrer des îles - il ne pouvait plus administrer grand chose à vrai dire - mais parce que la centrale nucléaire de la Hague avait complètement pollué les eaux. La mer de la Manche était devenue une des trois *no go zones* du pays avec Golfech et Le Bugey. Dans la région, l'exode avait mis sur les routes 150 000 personnes, dont la famille de Felie. Au moment de l'annonce, elle était revenue une dernière fois, pour vider la maison de ses parents des quelques merdes qu'elle y avait laissées. Une fois là-bas, elle avait décidé de se planquer pas loin le temps que tout le monde déguerpisse, avec l'idée de rester. Même si elle n'y foutait plus les pieds depuis des années, ça lui crevait le cœur de devoir dire adieu à cet endroit. Elle avait vu une occasion en or de revenir, idée qu'elle avait abandonnée depuis longtemps. D'abord parce que c'était trop cher d'habiter sur une côte restée relativement fraîche. Ensuite parce que l'endroit, les noms, les visages et les souvenirs la ramenaient à la fois à son passé d'errance et de solitude, mais aussi à son présent de fils d'agriculteur raté dont on suppose qu'il est pédé, parce que trans ici, ça n'existe même pas. Felie avait vite saisi que les codes du coin ne lui permettraient pas de vivre une vie tranquille et encore moins de trouver du travail et des ami.es. Toute personne qui daignait dévier un peu de la morale locale se cassait et était effacée des mémoires et des conversations. Pour les queers l'épidémie de sida avait facilité le travail et achevé d'enterrer le sujet bien avant sa naissance. Pourtant, elle avait toujours su que cet endroit était ce qui se rapprochait le plus d'un chez-elle. Elle s'y sentait en phase avec sa lumière changeante, les champs maraîchers qui bordaient la mer, le paysage strié de haies millénaires. Chez ses parents, c'était la ferme : les chiens qui gueulent du matin au soir, l'odeur du tas de maïs et du lisier, les vaches noires qui n'en pouvaient plus de traîner leurs mamelles sur le béton et les produits phytosanitaires dans des bidons jaune fluo qui exhalaient leurs vapeurs toxiques. Il lui avait fallu vingt-huit ans pour arrêter d'en avoir honte et faire la paix : quoiqu'elle fasse dans la vie, cet endroit resterait son centre de gravité. Elle refusait l'idée que tout ça n'appartienne qu'aux abrutis qui régissaient l'écosystème local : les chasseurs, les gros agriculteurs et les artisans en premier lieu. Ils s'arrogeaient le droit de dire ce qui est naturel ou pas, de dicter l'ordre des choses tout en passant leur vie à injecter des substances aux plantes

comme aux animaux, ou en construisant des baraques moches au bord de la mer. Mais bon, ils avaient le capital pour eux et ça suffisait pour qu'on les écoute.

Elle était revenue une fois par an, dix jours, puis cinq, puis deux. Loin de toute communauté, il lui semblait que sa vie n'avait aucun sens. Il n'y avait de toute façon personne pour la contredire. Sa relation avec ses parents, son frère et sa sœur était devenue cordiale, dans les bons jours. Elle avait vite coupé le contact avec ses ami.es d'enfance une fois passés ses vingt ans. À chaque fois qu'elle les croisait au supermarché lors de ses rares retours,, iels se regardaient en chien de faïence avant de continuer leur chemin, elle toute honteuse et les autres sidérés par qui elle était.

Alors la perspective de pouvoir vivre dans cet endroit qu'elle aimait tant, vidé de ses gens, lui était apparue comme une évidence, aussi absurde que ce soit.

- Elles sont là ! Elles sont là !

- Wouah, stylé le bateau, dit Soren avec respect.

À leur arrivée, la pluie avait cessé et un vieux voilier noir mouillait auprès de La Motte. Un patchwork tricolore flottait fièrement en haut du mât, éclairé par les derniers rayons du soleil. Soren et Felie accostèrent à la hâte et Felie se rua vers la ferme.

Dans la cour, une grande meuf jouait avec deux épagneuls.

Felie la héla et courut l'embrasser. Les chiens sautaient autour d'elles, se joignant à l'accolade.

- Punaise comment c'est bon de te voir Cilou ! J'ai cru que vous viendriez jamais.

Cécile remit en place sa mèche blonde et essuya les traces de pattes de chien sur son cuir.

- Tu rigoles ou quoi ? On a juste eu un contretemps.

Une voix retentit derrière elles :

- Ah ça oui, un super contretemps !

Felie et Cécile se retournèrent vers Sonia, restée en retrait. Elle tenait une clope d'une main et une sorte de gros sac rouge de l'autre, posée sur son épaule.

- Yo Sonia, t'es en bombe là, en mode badass christmas mother.

- Tu crois pas si bien dire ma vieille. Regarde-moi ça !

Elle lâcha le sac sur le sol qui dégueula des boîtes blanches par dizaines, dans un nuage de poussière.

- Wouaaaaah ! Comment vous avez fait pour en avoir autant ?

- Tu sais, plus grand monde en prend maintenant chérie... OK, on a surtout braqué le labo de Montrouge une nuit.

- Vous avez réussi à rentrer dans Paris ?

- Il y a des grosses révoltes là-bas en ce moment, c'était l'occaz.

Sonia ajouta :

- C'est ouf ce qu'il se passe. Il y a des groupes qui ont pris Rungis cette nuit-là. Il y avait tous les gauchistes de France, avec les queers en première ligne. Si vous aviez vu quand la T4Team et la Fédération butch ont planté un drapeau noir et violet sur le bâtiment principal, c'était magnifique. L'État va pas faire long feu. On a pu aller aux assemblées dans les hangars et il y a même une commission prise de l'Élysée qui se monte. Je crois qu'on y est.

Soren arriva chargé comme une mule, le matos de plongée dans les bras. Les chiens le fêtaient comme une rockstar et, déséquilibré, il lâcha tout sur le sol. Il fit un câlin aux deux dolls et ses yeux s'illuminèrent en voyant le sac d'oestrodoses derrière elles.

- Alleluia ! Vous tombez vraiment à pic ! On vient de rentrer bredouille de la pharmacie. Allez, il faut qu'on s'y mette ! Je vais prévenir tout le monde et on va fêter Babass comme prévu !

Sur ces mots, il se hâta vers la grange. Felie leur demanda :

- Avec tout ce qui se passe, vous êtes venues quand même ?

- Bien sûr qu'on est venues ! On a tardé parce qu'il fallait bien qu'on annonce la bonne nouvelle. On a fait la tournée des AG sur le chemin. Mais on avait en tête d'arriver pour le solstice et on a carburé avec le... eh mais qu'est-ce qu'il fout So ?

Soren ressortit avec un pistolet orange. Il écarta les jambes, le leva au-dessus de sa tête et tira une fusée verte dans le ciel qui noircissait.

- Waouh, ça rafale ça tire en l'air !

- Une fusée pour annoncer notre arrivée ? Quel privilège !

- On va pas manquer une occasion de se faire plaisir, c'est nos petits feux d'artifice à nous, ici. On en a retrouvé dans l'épave d'un bateau de secours et on a mis en place un code avec les gens du coin. La verte ça veut dire "bonne nouvelle, ramenez-vous".

- Trop bien, il y aura des nouveaux ? Des nouvelles ? J'ai envie de rencontrer les chasseurs les plus chauds de la région.

- Ou des survivalistes en manque, qui seraient restés terrés cinq ans avant de se retrouver dans une presqu'île de queers et de dévergondées comme nous.

- Oh, ça va être comme d'habitude, avec les mêmes têtes, vous emballez pas. Un pique-nique de weirdos, à l'ancienne ! Et comme le veut la tradition : une cérémonie.

Sourire aux lèvres, elles restèrent là quelques secondes, songeuses, à regarder la lumière verte qui zébrait le ciel et plongeait doucement vers les eaux.

Le lendemain, en fin de matinée, un bateau gonflable jaune avec des rames en plastique apparut, à deux doigts de couler sous le poids de ses deux marins. Philomène et Renée furent les premières à débarquer à la Motte. Elles étaient les doyennes de cette petite société d'anciennes réprouvées. À la mort de son mari, Philomène avait pris sa nièce sous son aile. Renée avait vécu en mère célibataire dans une famille paysanne, réduite au statut de mauvaise fille et de bonniche de sa fratrie jusqu'à ses cinquante ans. Elle et Philomène s'étaient jurées de se dévouer l'une à l'autre sans dire un mot, appréciant la liberté plus que quiconque.

Renée arriva affolée devant les filles :

- J'ai dit à Philomène qu'on allait à la messe. Elle serait pas venue sinon. Oh j'ai honte.

Felie la serra dans ses bras pendant que Cécile la rassurait :

- T'inquiète Renée, tu lui as pas menti, on va s'asseoir, on va chanter et on va même communier. Elles étaient suivies de près par Philippe, vieux garçon aux yeux du monde d'avant et oncle de Felie. Iels s'étaient retrouvés un an après le déluge et leur rapprochement avait été une évidence. Philippe n'avait jamais connu l'amour avant récemment. Aujourd'hui, il était accompagné d'un gars timide qui avait le même âge que lui et qui finissait d'amarrer leur bateau. C'était la première fois que Felie le voyait.

- Il faut que je te présente Raymond. Figure-toi qu'il vivait avec sa mère lui aussi, à deux kilomètres de chez nous. Je me demande vraiment combien on était dans le placard dans le coin.

- Je me disais aussi que tu rayonnais Phi, dit Felie. Je suis contente de vous voir. Dis à Raymond qu'il est chez lui ici.

Les gens du coin se succédèrent et prirent place sur la grande table dressée dans la cour. Alors que le soleil atteignait son zénith, Sébastien apparut sur un kayak rouge sang, la traîne de sa robe de mariée léchant l'eau dans son sillage.

Felie glissa à Cécile :

- La voilà. C'est d'elle que je te parlais dans ma lettre.

- La vache. Elle est classe ! C'est elle la pote de ton frère ?

- C'est elle. Viens, on va l'aider à se sortir de l'eau.

Les maîtresses de cérémonie accueillirent Sébastien qui s'extirpait difficilement de son navire, toute perlante d'eau salée.

- Bienvenue Babass, my god t'es magnifique !

- Punaise c'est clair, t'es magique !

- Attendez vous moquez pas, je ressemble à quoi ? C'est la robe de ma mère. J'ai fait ce que tu m'as dit. J'ai mis mes vêtements préférés mais là j'ai trop honte, j'ai failli faire demi-tour.

- AH NON ! s'écrièrent-elles en cœur. Cécile reprit : c'est ta fucking journée, ça mérite bien une tenue de ouf. Tu te sens comment ?

- Je suis stressée comme jamais, j'ai pleuré en voyant la fusée hier, je me doutais que c'était pour vous. J'ai pleuré encore sur tout le trajet, je suis tellement contente de vous retrouver, sans vous j'en serais pas là.

- Oh mon chou, nous aussi on est heureuses, t'imagines même pas. Allez, viens avec nous.

Les deux dolls la conduisirent à un fauteuil de velours jaune, en bout de table. Babass leur serra la main en entendant les discussions animées et les rires de la tablée. C'était la première fois qu'elle se pointait en robe à un rendez-vous des habitant.es.

- T'inquiète Babass, les gens sont juste heureux d'être là pour toi.

Sébastien serra leurs mains encore plus fort.

- DING DING DIIIIING, s'écria Felie de sa voix grave. Bienvenue à la Motte et merci d'être aussi belles et beaux que vous l'êtes. Les marées nous réunissent aujourd'hui pour célébrer Babass, princesse paysanne de l'île Varouville, sœur des vaches et mère des prés. Deux prêtresses nous ont rejoint pour bénir cette journée de leurs paroles d'amour, à commencer par Sonia.

Sonia s'éclaircit la voix bruyamment avant de tendre un morceau de papier devant elle, assez loin pour ses yeux d'astigmate :

- Merci à toustes et commençons par le plus important, j'ai nommé, le menu du jour :

En entrée, salade de trèfles roses dans sa vinaigrette d'euphorbia. Puis, le traditionnel poulet farci à la crème d'oestrodose et en dessert, le trou normand sans glace. Enfin, du calva quoi.

En relevant la tête, Sonia fit face à une armée de sourcils froncés.

Felie demanda discrètement à Cécile :

- Elle a vraiment mis des oestros dans les plats ?

- Franchement je sais pas. Elle en est capable.

Sonia fit s'adoucir les visages en portant un toast.

- Et trinquons maintenant à notre mère à toustes, la sécurité sociale !

À ces mots, les hourras retentirent et les bavardages reprirent de plus belle, alors que Soren arrivait avec un chariot brinquebalant. Les saladiers brillaient au soleil tandis que la fumée s'échappait des marmites chaudes. Il avait cueilli, sacrifié et cuisiné toute la nuit, rejoint le matin par les plus motivé.es et par Sonia qui tenait à "superviser la finalisation" du menu. Depuis que la cérémonie de sortie du placard existait, Soren était devenu une sorte d'enfant de chœur des prêtresses trans et il prenait son rôle très sérieusement.

Entre la poire et le dessert, Cécile se leva et sortit de sa poche une bouteille d'oestros. Les yeux se rivèrent sur le flacon et sans un mot, les convives se la passèrent de main en main, solennellement, jusqu'à ce qu'elle arrive jusqu'à la reine au trône de velours jaune.

Dans le silence, de sa voix de cristal que le temps avait laissé intact, Philomène se mit à chanter : "Mon dieuuuuuuu, tu es grand tu es beauuuuuuuu, dieu vivant dieu très hauuuuuut, tu es le dieu d'amouuuuuuur", alors que Sébastien pressait le tube blanc et étalait le gel sur ses bras nus.

- Merde, celui-ci est vraiment périmé, dit Cécile.

- D'où tu parles de Philomène comme ça toi ?

- Je parle du gel, regarde, c'est blanc et visqueux, on dirait du...

- Continuez de sourire, on est que trois ici à savoir à quoi ça ressemble normalement.

- C'est pas méga honnête tout ça, dans une cérémonie en plus, murmura Sonia.

Cécile la reprit :

- Oh écoute, il y en a bien qui ont fabriqué des reliques pour construire des cathédrales avec les tunes des gens et régner sur le monde entier. Ici, c'est pas le projet. Et puis Babass sait qu'on a pas assez de doses pour lui en donner après la cérémonie. Les techniques de fabrication sont pas encore au point.

Sonia et Felie acquiescèrent. Soren, qui les écoutait distraitement, semblait moins convaincu.

- Mais si elles sont périmées, ça sert à quoi ?

- Elles le sont pas toutes, juste quelques-unes. On garde les bonnes hormones pour celles qui peuvent pas vivre sans, genre, vraiment pas. Là, je dirais que c'est pour la beauté du geste.

Felie continua :

- Tu as bien dû capter que je n'en prenais plus depuis l'an dernier. C'est pas que j'en veuille pas, mais j'en ai plus besoin pour vivre ici parce que les gens du coin en ont assez chié dans la vie pour m'aimer et me considérer comme moi je m'aime et me considère. Mais certaines n'ont pas cette possibilité. La cérémonie c'est pour marquer le coup, la sortie du placard, la vraie vie qui commence. Pas vrai Sonia ?

- Yes girl. Pour beaucoup, ces petites bouteilles ont apporté un début de réponse, un truc réconfortant. Pour moi, elles ont été un moyen de parler. C'est elles qui m'ont permis de sortir de la solitude, d'aller à des réunions de soutien, de rencontrer d'autres meufs. Aujourd'hui, c'est un peu pareil pour Babass, tu vois ?

L'émotion commençait à submerger Felie lorsqu'elle croisa le regard de Babass. Elle avait attendu quarante-trois ans pour faire son coming-out. Pour les dolls, le gel avait été un outil médical qu'elles avaient utilisé dans l'intimité de leur chambre. Aujourd'hui, c'était devenu un symbole, une sorte de rite initiatique qui pouvait être célébré par toutes et tous, maintenant que l'ordre et la peur s'étaient effondrés. Felie pleurait à chaudes larmes face à la beauté de ce moment, mais aussi de tristesse. Sébastien lui rappelait son frère. Par le passé, le "bien comme il faut" les avait broyés car ils avaient eu le malheur de consommer de l'héro et pire, d'en vendre à leurs potes. Et ça, ça ne rentrait pas dans le script local. Marqué par l'opprobre, son frère s'était éloigné de tout. Il avait érigé des barrières avec le monde qu'elle n'avait jamais su faire tomber, avant de disparaître complètement et de refaire sa vie loin. Du moins, c'est ce qu'elle espérait. Vingt ans plus tard, Felie avait vu les barrières de Sébastien s'effondrer. Dans cet univers recomposé, elles avaient pu parler de tout ce qui s'était passé autrefois et d'à quel point on se défaisait jamais d'une étiquette ici, quoiqu'on fasse. C'est un sentiment que Felie comprenait, tout comme l'envie de consommer pour s'autoriser à rêver. Pour tout ça, elle avait mérité sa confiance et petit à petit, elles avaient creusé ensemble leurs souvenirs de jeunesse et leurs secrets d'enfants, à coup de discussions longues comme la nuit. Jusqu'à se rendre compte toutes les deux

qu'il y avait d'autres expériences qui les rapprochaient, comme l'envie de porter la robe de mariée de sa mère. Felie repensait avec tendresse à tous ces moments-là et cette fois, il n'y avait pas de prétexte pour retenir ses larmes. En la voyant, iels la serrèrent dans leurs bras et firent tomber une pluie de baisers sur ses joues.

Pour la première fois de sa vie, Babass arrêta de rester assise dans un coin et s'était levée pour danser, embarquant Renée et Philippe sur son passage. C'était toujours elle qui mettait le son sur l'autoradio ou dans les salles des fêtes. À l'époque, dès qu'on l'invitait à danser, elle répétait que c'était un truc de meufs.

Ce soir, elle se déhanchait à la lumière des bougies en lipsyncant les paroles de Valeria Vix :

Llevalo

Muevemela

Llevalo, muevemela

Porque este es mi ritmo

Quiero moverla toda

Porque sabes una cosa?

De pequeña

Era lisiada

Je Serai Là Pour Toi

Naomie Splenhir

Installée sur le sommet du château d'eau, dans la simulation créée par ma puce Eden boostée par la technologie du Centre, je fredonnais une chanson en me demandant ce qu'il se passait dans le vrai monde. Comment l'opération de mon corps se déroulait. En ce moment, celui-ci se faisait charcuter et j'espérais que tout se passe bien.

Un soupir sortit de moi. S'inquiéter pour quelque chose qu'on ne peut contrôler ne peut me faire que du mal. Plongée dans mes réflexions, le ciel se mit d'un coup à fondre avec le décor et la simulation s'arrêta.



Mon réveil fut lent. Je réussis à distinguer le bruit aigu de moniteurs et de voix étouffées. J'essayais d'ouvrir les yeux sans succès, ni mes paupières ni le reste de mon corps ne semblait vouloir réagir à ma pensée. Les voix commencèrent à faire sens petit à petit :

- ...s'allumer...normal... »

- ...erreur ? »

- ...programme...refuse... »

Malgré les quelques mots que j'entendais, j'étais trop désorientée pour comprendre ce qu'ils disaient. C'est alors qu'une décharge de douleur me traversa de toute part, faisant gonfler un hurlement dans ma poitrine, qui sortit en un faible gémissement. Les deux voix semblèrent y réagir et celles-ci se firent plus fortes. Le haut de mon corps me brûlait et je ressentais comme des milliers d'aiguilles me percer, me tailler. *C'est normal*, fit une petite voix en moi, qui avait l'air de savoir ce qu'il se passait.

La douleur finit par s'estomper. La dernière sensation avant le néant fut le froid s'engouffrant dans ma gorge, emportant tout.



Une puissante quinte de toux me réveilla, la gorge sèche et la respiration sifflante. Mes yeux s'ouvrirent timidement. Une voix rassurante perçait la brume qui m'enveloppait :

« Tout va bien, tout va bien » répétait la voix.

Alors que mes sens s'éveillaient, je vis le verre d'eau qui m'était tendu. Je le saisis d'une main tremblante pour avaler une gorgée. Ma toux calmée, j'entrepris de calmer le battement pulsant dans ma tête. Chaque membre de mon corps était lourd, chaque extrémité si froide. Je reportai avec peine mon attention sur la personne debout qui me faisait face, semblant attendre une quelconque réponse :

« Pardon ? » arrivais-je à dire d'une faible voix.

- Bon retour parmi nous je disais. Ton opération a été un succès. Comment te sens-tu ? Hoche la tête pour me répondre » dit-elle avec un geste de la main, « tes cordes vocales doivent se reposer, et toi aussi. Je dois juste vérifier si tout va bien. »

Mon interlocutrice portait une blouse d'un gris foncé détonnant avec le blanc de la pièce qui se dessinait derrière elle. Un sourire était tracé sur son visage, bienveillant, en attente de ma réponse. Je répondis d'un haussement d'épaule et d'un nouveau gémissement.

« Tu es en phase de réveil, c'est normal si tu te sens un peu nauséuse. Nous allons te rapporter de quoi boire et manger pour récupérer des forces. Je vais effectuer des tests pour voir si ça va, ok ? »

Un hochement de tête de ma part plus tard, elle se présenta comme la docteure Isabelle Uso, qui allait s'occuper de moi jusqu'à ma sortie.

Après ce qui me sembla une éternité à récupérer ma tension, à me poser des questions, et à vérifier sa tablette holographique, la docteure se prépara à partir. Avant de me laisser, elle m'expliqua le protocole rapidement : j'allais retourner dans mon Eden pour recevoir les derniers tests de check up et accélérer mon repos. Si tout allait bien, je pourrais partir du centre demain. Elle me souhaita une bonne nuit et pianota sur sa tablette. Quelques secondes plus tard, mes paupières se firent lourdes, et je repartis dans ma tête.



La douleur du monde réel disparut alors que mon esprit s'éclaircissait et que devant moi se matérialisait le château d'eau. Dans ce grand bac à sable virtuel, je fis passer le temps en méditant, en jouant de la guitare et en chantant. Au bout d'un moment l'envie d'écrire se fit sentir, et mon carnet apparut près de moi, un crayon à ses côtés :

Salut toi,

Une mise à jour s'impose je crois.

Je suis actuellement dans ma tête,

Perchée sur mon sanctuaire,

La technologie du centre est vraiment impressionnante,

Je pourrais presque y croire.

Plus sérieusement :

Mon réveil a été assez déplaisant,

Mais à en croire la docteure,

Askip c'est normal.

Je n'ai pas vu ce qu'on a fait de moi mais j'ai hâte de pouvoir me voir.

Apercevoir ce qui se reflète dans le miroir,

Après la brume et le froid,

Je pense que mon corps me laissera sans voix.

Je l'espère du moins.

J'ai hâte de pouvoir tourner la page,

Bien qu'écrire cela soulève un sentiment confus,

[REDACTED]

Le paysage devant moi parait sursauter,

Les vagues et le littoral dansent verticalement,

Présage d'un réveil imminent.



Après une nouvelle batterie de tests, le centre me donna l'accord pour rentrer chez moi.

J'attendais dans le hall d'entrée du Centre. Je fis passer le temps en observant mes bras et la couleur que je pouvais maintenant faire pulser sur ma nouvelle peau. Autrefois d'une couleur caramel, ma peau était maintenant teintée d'une couleur métallique au repos. Mais d'une volonté de la pensée, je pouvais y faire danser des couleurs. Fini les tatouages, j'avais dorénavant sur moi une toile unique et infinie, dont je pouvais disposer comme je le voulais. Encore débutante à cette fonctionnalité, les couleurs étaient encore anarchiques et imprévisibles, mais j'y arriverai.

Alors que j'étais perdue dans mes dessins, une voix emplie de joie me fit sortir de ma rêverie :

« AYA ! » entendis-je avant que je me retrouve coincée entre deux bras dont la force faillit m'étouffer.

Me reconnectant à la réalité, j'ai essayé de répondre avec le même entrain à l'étreinte, avant de reculer pour voir le visage de Temera à quelques centimètres du mien, ses beaux yeux vert-brun brillants de larmes et d'amour.

« TEM ! » répondis-je, « Tu m'as tellement manquée ! »

Ses lèvres contre les miennes, un frisson de bonheur parcourut mon corps. Je sentis un goût salé sur mes lèvres, venant de mes larmes. Après un long câlin, des bisous, et de multiples questions ne me laissant guère le temps de répondre, Temera écourta les retrouvailles pour me guider à la voiture, mes jambes encore flageolantes. Le doux vrombissement du moteur de la navette et ma fatigue m'endormirent en quelques secondes.

Ce fut par de douces secousses que Temera me réveilla une fois arrivée. J'étais enfin chez moi, chez nous.



Passer la porte de notre appartement fut un choc auquel je ne m'attendais pas. J'étais partie depuis 4 jours et pourtant, le salon qui se présentait à moi semblait étrangé. Les couleurs des murs étaient plus vives qu'à l'habitude. Les meubles ne me paraissaient plus à la même place, ou alors était-ce les effets des médicaments qui continuaient à agir sur ma perception ?

M'avançant vers notre canapé, je remarquai une photo holographique au mur : un selfie de deux personnes avec en arrière-plan les différentes lumières et néons de la ville. La photo avait été prise depuis un haut point d'observation, dans un parc excentré où Temera et moi aimions aller pique-niquer. Temera rayonnait, un sourire éclatant au visage, ses cheveux noirs alors teintés par une couleur or entremêlée de rouge écarlate, allant parfaitement avec le rubis qui ceignait son cou au centre d'un collier ras du cou. Les souvenirs firent surface dans ma tête et je me laissai guider, me rappelant ce jour où je lui avais offert le dit collier, pour nos 3 ans. La personne à ses côtés provoqua un malaise en moi. Ses traits étaient flous et je ne pouvais distinguer correctement son visage. Au fur et à mesure que je la fixais, une migraine grandissait, de plus en plus forte, jusqu'à ce que je rompe le sort en reculant, titubant légèrement. Les médicaments, sûrement les médicaments...

Les bras puissants de Temera vinrent me soutenir, et ce fut avec une pointe d'inquiétude dans la voix qu'elle me demanda :

« Hey là ma puce, comment tu sens ? »

- Ça va merci, j'ai juste besoin d'un instant, mon corps ne semble pas être tout à fait rétabli. C'est tout. »

Face à son regard inquiet porté sur moi, j’avançai soudainement mon visage du sien pour lui lécher le bout du nez. Elle répondit en rigolant et se plaignant à moitié. Une bataille rangée de léchouilles était déclarée.

Après ce qui parut un trop court instant de plaisir retrouvé avec ma bien-aimée, elle m’accompagna à la chambre. Temera se préparait à quitter la pièce pour préparer à manger quand je la retins.

« Dis, est ce que je peux te demander quelque chose ? Je n’ai pas encore vu de miroir. C’est bizarre d’un côté mais je suis assez inquiète slash effrayé slash tout plein de choses. » dis-je avec un rire nerveux, « Tu veux bien m’apporter le grand miroir ? »

Refermant sa main sur la mienne, elle me répondit :

« Bien sûr ! Je vais te le ramener. » avant de quitter la pièce, elle se retourna pour m’annoncer avec son énergie habituelle : Et ce soir c’est soupe de cresson ! Rien de compliqué à mâcher et ton préféré, win win ! » finit-elle en se retirant d’une courbette.



À son retour, Temera m’aida à enlever mon haut et à défaire mon pantalon. Elle redressa alors la tête, son œil droit clignotant d’un bleu binaire, indiquant un appel. Elle me quitta d’un bisou sur la joue et promit de revenir de suite avant d’entrer en communication. Je finis de retirer mes bas avant de me tourner vers le miroir.

Ma première réaction fut une totale apathie. Un long moment à fixer ma peau. À toucher où mon regard se posait, comme pour vérifier la réalité de mon reflet. De fines lignes de soudure étaient tracées à l’intérieur de mes bras, allant de mon poignet, jusqu’à remonter sur le côté de mes aisselles, pour se rejoindre à mon plexus, en passant par le dessous de mes seins. Je me fis la

comparaison avec les coutures d'un ours en peluche et l'image m'arracha un rire. Ce fut alors la venue des émotions. Je me mis à rire et des larmes coulèrent le long de mes joues. Un surplus d'émotions faisait rage dans ma tête. De la joie, du soulagement, de l'excitation, du contentement... Mes larmes m'empêchaient de voir correctement, ne laissant plus que mes mains pour dresser la carte de mon corps. De mes épaules à mes avant-bras, de mes seins à mon bassin, de mes cuisses à mon vagin. Et enfin vint la dernière réaction de mon corps, une nouvelle migraine et de la confusion, alors que je touchais les lèvres de mon entre-jambes. N'était-il pas censé y avoir autre chose à cet endroit ?

J'entendis Temera revenir à grand pas dans la chambre et sa voix de plus en plus forte :

« C'est bon je suis là, c'était une demande de rendez pour une séance, mes nouveaux flashes se vendent bien je suis trop contente ! Maintenant à toi, désolé. »

Alors qu'elle passait le pas de la porte, elle me vit dans mon état de pleurs-rire en plein délire. Se ruant vers moi pour s'assurer que j'allais bien, je dus la rassurer tant bien que mal et sa présence calma le chaos dans ma tête, la migraine avec.

Quelques minutes passèrent. Une fois sûre de mon état, Temera recula enfin pour mieux m'observer, et son regard s'écarquilla lorsqu'elle vit mon entre-jambe .

« Ils t'ont fait une vulve ! Comment ça se fait ? Je pensais que tu n'en voulais pas ? » fit-elle l'air abasourdi.

- Pardon ? » répondis-je.

Visiblement choquée, elle s'était reculée de quelques pas. Soudainement, la migraine reprit de plus belle, m'élançant au point de m'en tenir la tête, et le monde tourna tout autour de moi.



Le jour du miroir marqua mon 1^{er} malaise post-opération, et le 1^{er} d'une longue série. Dépassées, Temera et moi avons contacté le Centre pour obtenir un diagnostic, mais les 1^{ers} rendez-vous disponibles n'étaient que dans des mois, et nous n'avions comme réponses que des « Il faut être patiente... » ; « Le corps a besoin de repos... » ; « Consultez votre médecin traitant en attendant un retour... ». Les écoutant, je vis mon médecin qui me fit un diagnostic de mon matériel bionique et de mes systèmes mais ne trouva rien d'anormal. Au bout de quelques semaines, Temera me convainquit d'aller consulter auprès d'une codewitch qu'on lui avait recommandé pour m'aider.

Arrivées devant l'entrée de la codewitch, main dans la main, nous sonnâmes à la porte. Celle-ci s'ouvrit sans faire de bruit, et une voix synthétique nous intima d'entrer.

La codewitch nous accueillit dans sa boutique. Nox, ainsi qu'iel se présenta, nous emmena vers son atelier dans son arrière-boutique. Tout en admirant ses tatouages de demi-lunes au coin de ses joues, prononcés par la pâleur de sa peau et ses cheveux noirs coupés à hauteur de nuque, je lae suivis avec Temera en nous présentant à notre tour. L'atelier de Nox donnait l'impression d'être au beau milieu de l'espace. Sur les murs, de grands écrans holographiques affichaient des paysages de constellations, et des néons mauves pulsaient au plafond. Au centre de la pièce se trouvait un siège antigravitationnel et un lit de port, reconnaissable par l'ouverture au niveau de la nuque pour se brancher.

Nox m'invita à m'allonger dans le lit. Temera, rassurée que je sois entre de bonnes mains, me quitta pour partir travailler après un câlin et un mot de soutien. Je m'installai dans le lit en attendant les directives de Nox. Iel se posa sur son siège et commença à m'expliquer la situation.

« C'est notre 1^{ère} séance ensemble, donc je vais t'expliquer la procédure avant de commencer. Pour réaliser ton diagnostic, je vais commencer par la base : cœur, système immunitaire et état de ton matériel bionique entre autres. Les médecins traditionnels arrêtent leur diagnostic là, mais je peux approfondir mes recherches en cas de besoin. Tout au long du scan, je te demanderai de rester la plus détendue possible. Ton état d'esprit et les énergies subtiles que tu dégages sont aussi importantes que la technologie elle-même. Nous pouvons faire des merveilles avec du bon matériel, mais ça ne fait pas tout, l'esprit entre aussi en jeu. La magie n'est qu'une science pas

encore découverte comme j'aime dire ! » ajouta-t-iel avec un sourire alors que j'écarquillais les yeux, perdue et intriguée par ce qu'iel disait.

« Pardon je m'égare. » reprit-iel avec un léger gloussement, « Je vais nous plonger dans ton Eden. J'aurais un accès plus facile à tes données de l'intérieur et ton corps sera en repos. Tu ne devrais pas souffrir des migraines dont tu m'as parlé au téléphone. Parce que je vais m'insinuer dans ton esprit et avoir accès à tes données, je dois aussi m'assurer de ton consentement. »

L'hésitation me saisit un instant. Donner accès à mon corps m'avait valu d'être là en 1^{er} lieu, aussi cela valait la peine d'y réfléchir pour mon esprit. Mais j'avais confiance en Temera et en ses sources, et les codewitchs étaient réputés pour leur maîtrise des codes et leur intégrité. De plus, j'avais besoin d'aide et j'étais prête à saisir toute main tendue. Une fois mon accord donné, Nox me brancha avec iel sur son appareil. Iel fit un compte à rebours, je fermai les yeux et fut envoyé dans mon jardin secret.



J'ouvris les yeux sur l'obscurité, allongée au sol. Il fallut quelques secondes pour que Nox apparaisse à mes côtés. Son teint paraissait plus lumineux dans ce lieu, et son visage plus jeune que ce qu'iel était dans la réalité, se rapprochant plus de la trentaine que la cinquantaine.

Sans tech de pointe, ma puce Eden mit plus de temps à former le décor autour de nous. Comme d'habitude, le château d'eau de mon enfance se matérialisa lentement, et je vis Nox impressionné.e par l'océan qui s'étalait maintenant non loin de nous.

« Autant de détails, ce lieu doit être un souvenir fort pour toi. » dit-iel.

Me laissant bercer par le bruit des vagues, je lui répondis :

- La maison où j'ai grandi est à 20 minutes à pied. Ça a été mon sanctuaire pendant toute mon adolescence. »

- Où as-tu grandi exactement ? »

- À l'archipel d'Ekko, sur l'île de Réna. Un endroit petit et isolé, mais si beau ! » répondis-je, en balayant l'horizon du regard.

- Je l'imagine sans peine » répondit-iel d'un air entendu. « Maintenant que nous sommes posé.e.s, peux-tu me récapituler ce qu'il t'arrive ? Cela m'aidera pour savoir où orienter ma recherche. »

Je lui fis un résumé des dernières semaines. Mes lères migraines n'avaient cessé de s'aggraver, tant en fréquence qu'en puissance. Elles m'empêchaient de me concentrer et me rendaient folle. À cela s'ajoutait aussi des troubles de mémoire, des souvenirs qui me fuyaient, ou apparaissaient déformés. Je lui révélai aussi quelque chose que je m'étais gardée de dire à Temera. Je l'avais convaincue que j'avais changé d'avis et fait ma vaginoplastie, mais en réalité, je n'avais pas le souvenir d'avoir accepté et cela me dérangeait profondément.

Nox, à l'écoute, m'assura qu'iel allait faire de son mieux pour trouver la source du problème. Iel me guida le long d'un rituel de méditation pour m'aider à me relaxer et mon attention finit par se focaliser sur le bruit des vagues. C'était ce même bruit que je me remémorais chaque nuit d'insomnie, un reflux éternel et régulier, ma solution pour dormir la nuit.

Nox matérialisa le même siège qu'iel avait dans le monde réel. Après s'être étiré et avoir pris une grande inspiration, iel se mit à son travail en faisant apparaître de multiples fenêtres holographiques autour d'iel qui montraient symboles, graphismes, schémas et autres dessins incompréhensibles. Iel m'informait en temps réel de ses recherches tout en discutant. J'étais à l'aise et sereine grâce à ellui. Mes systèmes vitaux se révélèrent stables comme le médecin l'avait dit. Nous discutons de nos vies respectives. Je lui racontais mon expérience d'avoir grandi sur une île, et iel le lien existant entre la technologie bionique et l'esprit. Notre discussion ne la perturbait aucunement, me rappelant Temera discutant avec ses clients lorsqu'elle les tatouait. J'étais en train d'évoquer ma rencontre avec Temera lorsque Nox m'interrompit :

« J'ai trouvé quelque chose. Une anomalie dans ton système neural, du côté de l'hippocampe qui gère la mémoire. Je pense que l'origine du problème vient de là. »

Avec un geste de la main, iel fit apparaître un cerveau en 3D entre nous. Le cerveau s'illuminait à divers endroits de plusieurs nuances de bleu changeant constamment. Autour de lui, des rubans de symboles et de codes circulaient en boucle. Certaines parties des rubans clignotaient, d'autres étaient comme rongées.

« Tes codes semblent corrompus, ce qui crée un dysfonctionnement de ton hippocampe » me montra Nox alors qu'iel pointait une zone au centre inférieur du cerveau, surlignée au même instant.

« Ce dysfonctionnement dans le code associé à ton hippocampe peut être la cause de tes migraines et trouble de mémoire. Ta mémoire codée est représentée par les lignes de codes ici » dit-iel en désignant les rubans. « Il manque certaines données, ce qui corrompt tes souvenirs et rend leur lecture impossible, même ici. Les maladies et virus neurodégénératifs attaquent le cerveau de la même manière. Seulement, dans ton cas seule la zone mémorielle est touchée. Y a un truc qui cloche... »

Nox partit dans une suite de réflexions et sembla m'oublier. Son monologue s'était changé en murmure quand soudainement, iel se redressa et repartit de plus belle sur les divers écrans qui l'entouraient.

« J'ai une piste. Me permets-tu de regarder plus en détail des séquences de ta mémoire proche de ton opération ? »

Iel prit le temps d'attendre mon retour positif avant de reprendre avec gentillesse :

« Merci pour ta confiance et patience, tu t'en sors très bien. »

Je lui souris en retour, mais son attention était retournée vers son travail. Maîtrisant ma respiration pour rester calme comme iel l'avait suggéré, je ne pouvais m'empêcher de stresser et de me demander ce que cela représentait. Pour me reconcentrer, mon regard se fixa sur les pans de codes qui clignotaient tout autour du cerveau 3D.

« Oh les enfoirés. » brisa le silence qui s'était installé.

Surprise, j'ai demandé à Nox ce qu'il se passait et iel m'expliqua :

« Pardon, j'ai trouvé une séquence de mémoire qui était bien cachée. Dure à trouver, pourtant bien présente. Elle provient de l'opération. Pendant un court instant, tu es sortie de leur anesthésie et tes sens se sont éveillés. J'ai pu entendre et isoler la conversation des techniciens présents à l'opération. Je te la fais écouter. Ils y parlent de ta mémoire. »

Bien que dans une simulation, la chair de poule me parcourut et inquiète, je tendis l'oreille à l'enregistrement.



« ...erreur vient de s'allumer, c'est pas normal. » dit la 1^{ère} voix.

- Comment ça un signal d'erreur ? Quels types d'erreurs ? » lui répondit-on.

- J'en sais rien, c'est la 1^{ère} fois que je vois ça, le programme s'est arrêté et refuse de continuer. »

La 2nd voix échappa un juron avant de reprendre avec une pointe d'agacement :

« C'est pas grave, reboote le programme, ça devrait suffire. Il reprendra simplement là où il s'est arrêté. Sa mémoire sera altérée de toutes manières. On a un problème plus urgent, elle se réveille ! »

- Comment ça elle se réveille, ça aussi ça se peut pas ! »

- C'est ce qu'elle fait pourtant maintenant, replongez-la tout de suite ! »

- C'est ce que je fais ! » répondit l'autre paniqué, « cette stupide machine a décidé de déconner, encore un instant et elle-»

L'enregistrement s'arrêta là, et un long silence suivit, le temps de comprendre ce que je venais d'entendre.



« Cette nuit encore,

Allongée dans mon [REDACTED] esprit [REDACTED],

De s'assurer [REDACTED] de [REDACTED].

Le rendez-vous est [REDACTED] bientôt,

[REDACTED] je ne serais plus la [REDACTED],

[REDACTED] une nouvelle peau,

[REDACTED] d'acier et [REDACTED] chair [REDACTED].

Est-ce [REDACTED] [REDACTED] besoin ?

Est- ce bien utile [REDACTED] ?

Pourtant [REDACTED] je ferme les yeux,

[REDACTED] [REDACTED] dans la [REDACTED] de mon âme,

L'image que [REDACTED],

Fait écho ■■■ moi.

■■■ courbes et nouvelle voix,

■■■ effacer ce que ■■■,

■■■ l'intérieur ■■■ l'extérieur,

■■■ me compléter. »

C'est avec un soupir que je sortis mentalement de mon carnet interne. Chaque texte que j'essayais de lire me donnait une migraine supplémentaire, et les vers de mes poèmes étaient troués de vide. Ma mémoire se dégradait. La tête entre mes mains, je n'entendis pas Temera rentrer dans la chambre.

« Hey ma puce, comment tu te sens ? » dit-elle en se glissant près de moi sur le lit.

- Mal, j'ai constamment mal maintenant. » répondis-je d'une voix fatiguée.

- On va trouver une solution » dit-elle en posant sa tête contre mon épaule. « As-tu réfléchi à ce que Nox t'as dit ? »

- Oui. J'ai l'impression que ça empire et Nox m'avait prévenu que ça pouvait arriver. Les bugs se propagent petit à petit au reste de ma mémoire. » Un frisson me parcourut et je pris une lente inspiration pour apaiser la panique qui m'enserrait. « J'ai moyen envie de vivre avec ma mémoire qui s'efface. »

Nous avons longuement discuté avec Nox après l'écoute de l'enregistrement. Iel ne pouvait pas expliquer précisément comment, mais iel était persuadé.e que le programme évoqué dans l'enregistrement était la cause de mes maux. Un tel acte du Centre Renaissance brisait

plusieurs lois bioéthiques, pouvant avoir des effets très néfastes sur ma psyché à long terme : la perte totale de ma mémoire, rien que ça.

Iel ne pouvait pas m'aider sans le programme en question. Après une longue discussion sur les options qui s'offraient à moi, Nox me proposa d'installer un engramme dans mon système. Un « charme » en termes de codewitch, ou un anti-virus comme iel expliqua plus vulgairement. D'ici une semaine, iel pourrait me l'installer pour me protéger de futures intrusions, nous laissant aussi du temps pour planifier une solution possible. Iel me proposa non sans une pointe de dédain d'aller voir la police, mais leur administration était si complexe qu'il était peine perdue d'espérer une action rapide de leur part.

« On va suivre les indications de Nox et confronter le Centre. » continuai-je, « S'ils refusent de m'aider, iel le pourrait si je récupère leur programme... Tem ? »

- Oui ? »

- Je t'aime. »

J'essayais de garder une voix confiante, mais les couleurs vibrantes sur mes bras trahissaient mon agitation. Des tâches de rouges venaient s'éclater contre ma peau, faisant écho à mes émotions.

J'essayais de garder espoir, et au-delà de ma confusion je ressentis ma colère. J'en fis mon moteur.



████████████████████

████████████████████ ?

████ *peur,*

████████████████████

██████████ *enfer,*

██████ *colère* ████████ *détresse,*

██████ *chaos* ██████████,

██████████ *rage,*

████████████████████

██████████ *espoir,*

██████████████████ *noir.*



Après un appel avec le Centre, j'avais réussi à obtenir un entretien avec eux en expliquant mon problème et la preuve audio que j'avais récupérée. Je suivais un employé du Centre au détour de quelques couloirs. Mon 1^{er} plan était de négocier avec eux. Je pris une grande inspiration et entrai dans la salle devant laquelle on m'avait amenée. Je reconnus avec étonnement la docteure qui était présente après mon opération, installée derrière son bureau. Celle-ci m'attendait et m'invita à m'asseoir dans le fauteuil en face d'elle.

Une fois installée, je m'armai de courage et commençai ma tirade :

« J'ai la preuve que vous avez trifouillé dans ma tête et avez créé des lésions dans la trame de mon code. L'opération ne s'est pas passée comme convenu et je demande réparation. »

Le visage figé dans une expression attentive et bienveillante, la docteure répondit :

- Je vous comprends tout à fait Aya. Sachez que je suis sincèrement désolée de ce qu'il vous arrive. Vous semblez souffrir d'effets indésirables et c'est notre devoir de vous aider à traverser cela. Nous pouvons vous aider. »

Son apparente bienveillance eut pour seul effet d'alimenter ma colère.

« Non, vous ne comprenez pas. » répondis-je avec véhémence. « Vous avez joué avec ma tête, je pourrais aussi bien vous dénoncer à la police pour cela. Il a fallu que je vous menace de publier l'enregistrement pour avoir cet entretien ! »

À peine ébranlée par mon agressivité, la docteure me répondit :

- Je vous assure que nous travaillons dans votre intérêt et nous allons réparer les torts qui vous ont été causés. Il nous suffit d'une intervention sur votre système neural pour tout réparer. Un remboursement d'une partie de l'opération vous est aussi proposé en guise de bonne foi. »

- Et qu'elles sont les torts exactement ? »

- Veuillez m'excuser ? »

- Quelles sont les torts qui m'ont été causés, qu'est-ce que vous avez fait dans ma tête au juste ? »

- Nous avons voulu vous réparer. Comme vous le souhaitiez ! La modification de mémoire facilite l'adaptation de votre esprit post opération à votre nouveau corps, on ne voudrait pas risquer un refus de greffe. » fit-elle avec un rire aigu. « C'est une formalité que vous n'auriez pas dû sentir. Vous avez dû subir un glitch exceptionnel, mais nous pouvons vous réparer, nous pouvons soigner qui vous êtes. »

« Pardon ? » répondis-je du tac au tac, abasourdie. « Et sans ce glitch, qu'est ce qui se serait passé ? »

- Vous vous seriez réveillée telle que vous aviez toujours voulu être. Effacer certains souvenirs peut paraître choquant, mais bien nécessaire pour vous assurer une vie meilleure. C'est la promesse du projet Renaissance, faire de vous quelqu'un de parfait, de pur. »

- Vous n'avez vraiment pas l'air de percuter » explosai-je alors, « Vous réalisez que vous avez bousillé ma mémoire. Dans le but de la remplacer ? Et vous êtes d'accord avec ça ! D'ailleurs, je ne pense pas avoir accepté de vaginoplastie, mais j'étais pas censée m'en rendre compte, n'est-ce pas ? »

Un mal de tête naissait en moi, alors que j'assimilais ce que la Doc me disait. Le « projet Renaissance » auquel j'avais souscrit était décrit comme étant sûr. Mais s'il pouvait vraiment altérer les souvenirs de leurs patients, le Centre pouvait leur faire dire ce qu'il voulait. Tout n'était que mensonges, propagande. Et j'aurai pu être une victime de plus. Cette réalisation me figea sur place. L'envie de la frapper me prit et je me retins en plantant mes ongles sur le dos de mon autre main, laissant la douleur agir comme catharsis. L'envie était brûlante, mais je ne pouvais pas, au risque de tout perdre.

« Voyons voyons, je comprends votre peur et vos doutes, je vous assure. Croyez-moi, j'ai été moi-même à votre place il fut un temps, et le Centre m'a offert le même choix qu'à vous. Accepter a été la meilleure décision de ma vie. Ils m'ont aidée et je peux aussi vous aider. De plus, nous sommes les seuls à avoir la technologie nécessaire pour vous soigner. Ne vaut-il pas mieux oublier toute la misère qui vous enserre et renaître tel que vous avez toujours rêvé d'être ? » finit-elle en me tendant la main.

Ma patience avait atteint ses limites et le plan A n'était plus envisageable. Je considérais avec dégoût sa main tendue. Il était temps du plan B.

« Vous avez tort. » commençais-je à dire d'une voix tout d'abord tremblante.

Adolescente, ce fut ma dépression qui avait révélé mon mal être, ma dysphorie et ma transidentité. C'est à travers cette souffrance que j'ai cherché et trouvé des ressources et du soutien pour m'aider. Et c'est grâce à cela que mes euphories de genre ont été si belles, si éclatantes, un parfait contraste de lumière aux ténèbres passées.

« Oublier notre misère, c'est aussi nous effacer. Mais vous avez déjà été formatée, vous pouvez plus comprendre. Je guérirai selon mes propres termes, la magie aide les lumières égarées. »

La dernière phrase était le signal pour Nox, avec qui j'étais restée en communication pour l'entretien. Tout d'un coup, les alarmes incendies s'enclenchèrent dans toutes les salles du complexe. La docteure, un moment désorientée, m'intima de rester là pour continuer l'entretien et se leva voir ce qu'il se passait. Au moment où elle quitta la pièce, je m'élançai derrière son bureau sans perdre de temps.

« Rappelles-moi ce que je cherche déjà ? » dis-je à Nox.

- N'importe quel port de connexion » iel me répondit, connecté.e dans ma tête, « il faut juste se brancher sur un port avec un point d'accès à leur réseau. Je m'occuperais du reste à partir de là. »

Lae remerciant, je m'attelai à ma tâche, cherchant un point d'accès, alors que ma migraine battait mes tympans, amplifiée par le bruit strident des alarmes incendies.

« C'est bientôt fini, tu t'en sors très bien. » m'encouragea Nox.

Je partis du bâtiment en suivant le chemin inverse. Les alarmes rugissaient toujours et personne ne me prêta attention. Ma main gauche me brûlait alors que quatre points rouges perlaient à la surface.

Aussi irréel que cela me semblait, j'avais réussi.



Je parcourais l'article de presse depuis mon circuit interne. Il y était annoncé le démantèlement du groupe responsable de Centre Renaissance et leur condamnation pour avoir enfreint des règles fondamentales de bioéthique, même si les procès n'auraient pas lieu avant des années. Maudite administration...

Nox avait rendu publiques toutes les preuves qu'iel avait trouvé dans leur base de données et estimait que la chute d'une telle horreur était un paiement bien suffisant pour son travail.

Connecté.e à leur centre de données, iel avait aussi réussi à assimiler leur programme et à défaire ce qu'ils avaient causé. Cela avait pris plusieurs mois et je frissonnais encore au souvenir de ma mémoire s'effilochant. Mais j'étais guérie, reconstruite, et bien vivante. Et avec confiance, j'écris ces nouveaux mots :

Bonjour à toi,

Moi qui te relirai plus tard,

Quand la peur viendra,

D'à nouveau m'oublier.

C'est la toi qui a réussi à retrouver sa mémoire,

Faisant fi de ceux essayant de me modeler contre mon gré.

J'ancre cette entrée,

Pour faire face à ceux qui voudraient me supprimer,

Pour consolider ma pensée,

Et poser cette pierre comme repère.

Je suis moi,

Trans à en déplaire,

Et tellement fière.

Et ça personne ne pourra m'en défaire.

Aux mois du futur,

Je continuerai d'écrire, de chanter, de vivre,

Et à chaque moment de doutes,

Je serai là pour toi,

Je serai là pour moi.

Bibliothèque du Changement

Agate

La première fois que j'ai donné ma douleur, c'était pour Lora. Lora, tiraillée entre son envie de tatouage et sa phobie des aiguilles. J'ai emprunté un émetteur et un récepteur à la Tanière, et je lui ai proposé de m'accompagner en séance. Elle a accepté.

Une séance moyennement douloureuse d'après mes standards. Des tracés, du remplissage, pour continuer à creuser le cours d'une rivière dans mon bras droit. J'ai été étonnée de la voir grimacer aux moments qui me paraissaient tendres, et siffloter pendant que je grinçais moi-même des dents. Il m'a toujours semblé que l'existence des coudes et des genoux suffit à prouver l'hypothèse d'un créateur malintentionné.

Zélis, la tatoueuse, avait installé Lora sur un fauteuil confortable, juste à côté de moi, pour qu'elle puisse voir ce qui se passait si elle le voulait. Lora a enfilé le récepteur, j'ai placé les électrodes de l'émetteur aux endroits qui me semblaient le plus pertinent, près des nerfs mais hors des zones tatouées. Deux à l'intérieur du biceps, un sur le poignet, une autre série de l'épaule jusqu'à la nuque.

Zélis a commencé à tracer un nuage d'écume et j'ai guidé Lora comme j'ai pu. Je lui ai parlé de l'importance de se détendre, autant que possible. De respirer régulièrement. De boire. De grignoter. De faire des pauses. J'ai détourné son attention de l'aiguille en la faisant parler du tatouage qu'elle aimerait porter. J'ai essayé de lui partager ma fascination sans cesse renouvelée de voir un dessin prendre vie sur ma peau.

Quand les endorphines ont débarqué, nous nous sommes laissées bercer toutes les deux par le vrombissement de la machine en nous tenant la main. Zélis nous a photographiées en silence et encore aujourd'hui, des années après, quand je pose mes yeux sur le corps encre de Lora – bientôt plus que le mien ! –, cette image s'impose à moi.

Je crois que j'y ai pris goût à ce moment-là. Dès que j'ai pu, j'ai fait l'acquisition d'un set complet : émetteur, récepteur et surtout enregistreur. C'était une technologie encore rudimentaire, qui m'émerveillait. J'ai commencé à construire ma bibliothèque de la douleur, comme je l'appelais. Il m'a fallu un nombre incalculable d'essais et d'ajustements pour arriver à produire des enregistrements de qualité suffisante : le matériel était capricieux à cette époque et j'en appris bien plus sur l'anatomie et le système nerveux que je n'aurais cru possible.

J'ai capté des choses banales, et d'autres qui l'étaient moins. Malgré quelques tentatives dans d'autres sensations, je me concentrai essentiellement sur la douleur et les expériences désagréables. Quand Slice of Life a ouvert, j'y ai publié une douzaine de capsules : « Coude brisé », « Rééducation », « Sevrage », « Fièvre », « Calcul rénal », « Crise » et quelques autres. Certaines ont eu du succès et ont même été samplées et réutilisées dans des live ! Avant le retrait des compteurs de vues, il m'arrivait de penser, incrédule, à ces 16 000 personnes qui avaient de leur plein gré accepté de vivre l'expérience d'une de mes crises suicidaires. Puis aux centaines qui m'avaient écrit pour me remercier de l'avoir partagée ou prendre de mes nouvelles.

Kaelin était l'une d'entre elles. Nous nous sommes parlé pendant près de huit ans, sans jamais nous rencontrer. Elle n'enregistrait pas, faute de matériel, mais récoltait soigneusement les capsules qui la touchaient le plus, les semant autour d'elle comme autant de marques d'affection.

Le lendemain matin de notre premier contact, elle m'envoyait le lien d'une capsule de deux minutes, toute simple, d'une personne marchant nue dans la forêt. La capsule était construite autour de deux sensations dominantes : celle du craquement des feuilles mortes à chaque pas, et celle des mouvements de l'air frais à même la peau. Il n'est pas impossible que je sois tombée amoureuse de Kaelin ce matin-là.

Elle était aussi la première femme ouvertement trans que je cotoyais. D'une certaine manière, c'est par son biais que le lobby a mis la main sur mon âme : elle m'invita dans des groupes de discussions qu'elle fréquentait, et me présenta à ses amies. Sans m'en douter, le plus naturellement du monde, c'est ainsi que j'atterri dans l'obscurité confortable et accueillante d'une des communautés les plus translesbiennes que je connaisse.

Au début, j'ai vécu comme un mec cis et hétéro parfaitement à l'aise au milieu de ces meufs trans décomplexées, sans la moindre dissonance cognitive. J'apprenais sans m'en rendre compte des choses qui me serviraient plus tard et mon cerveau les classait mécaniquement dans la liste des curiosités ou de la culture générale. Les similitudes entre nos situations me semblaient de pures coïncidences : l'isolement, le fait de graviter naturellement les unes vers les autres, la gêne et l'inconfort tapis dans toutes mes interactions d'adolescente et de jeune adulte.

Je lisais leurs coups de gueule, leurs histoires, leur dyspho', leurs peurs, leurs engueulades parfois, leur excitation à l'arrivée d'un courrier. Estomaquée, j'assistai avec elles au changement de leur corps dont elles postaient les photos et tout ce quotidien si éloigné de ma propre expérience est devenu progressivement banal. J'en ai rencontré certaines, parfois nous sommes devenues amies ou amantes.

J'ai souvent entendu qu'une transition constitue avant tout un acte d'amour envers soi. Au début du moins, ma transition était un acte d'amour envers ces meufs. Je voulais continuer à exister dans leur vie et qu'elles habitent la mienne, un désir de moins en moins réaliste sans changer moi-même. Par un hasard incroyable et temporaire, nous naviguions subitement côte à côte. Je pouvais les rejoindre avant qu'elles s'éloignent ou bien reprendre ma dérive seule.

Une chose en entraînant une autre, j'ai fini par réaliser, confusément, la nécessité de me décider. J'ai cassé mon œuf et les premières personnes auxquelles je l'ai annoncé – Kaelin en particulier – ont tenté de simuler la surprise, sans grand succès. Je me demande comment j'ai pu vivre aveugle aussi longtemps, au point que des personnes qui ne m'avaient jamais vue soient au courant avant moi.

Ma décision prise, je me suis lancée dans ma transition sans réfléchir plus, par crainte de renoncer ou de changer d'avis. Je voulais des hormones, et je voulais un nouveau prénom. J'ai commencé par là en ignorant soigneusement la nébuleuse inquiétante des choix plus irréversibles qui se profilait déjà à l'horizon.

Ma petite bibliothèque a beaucoup crû durant cette période. À cause de la souffrance, mais aussi de l'inconfort, de la bizarrerie, de l'euphorie parfois. Mon premier bilan hormonal. Les trente secondes de joie à dévaler les escaliers et sentir ma poitrine naissante, tirillée, rebondir sous mes vêtements. Les quelques minutes de brûlure fraîche sur mes avant-bras et mes cuisses, pendant que le gel sèche. Ma première séance de laser. La demi-heure d'attente angoissée dans un cabinet médical inconnu. Le mégenrage omniprésent et douloureux de ma mère. Le décès d'une sœur. Ma première sortie en robe. Ma première menace de mort.

Subitement, ma vie était pleine de premières fois, intenses, légères, dramatiques ou dangereuses, et je n'arrivais pas à en exprimer verbalement la portée à qui que ce soit. Rien ni

personne ne m'avait préparée à l'assaut permanent et à l'intensité des émotions, expériences et sensations. Je vivais avec mes électrodes, à l'affût, pour en conserver une trace mais aussi pour pouvoir prendre de la distance et ne pas m'effondrer.

Je gardais ces capsules pour moi parce que je ne voyais pas qui elles intéresseraient. Tout ce que je ressentais de nouveau, milles autres femmes trans l'avaient écrit, analysé, partagé avant moi. Mieux que moi.

Au fil du temps, j'ai rassemblé quelques atomes de confiance. J'ai édité certaines capsules, que j'ai d'abord partagées à mes proches. Pour rassurer mes amours pendant la cicatrisation de ma gorge, si paisible. Pour préparer Lora à sa première séance de laser. J'ai fait quelques injections d'estradiol, les fesses couvertes d'électrodes, pour des sœurs aussi curieuses qu'anxieuses. Une séance de féminisation vocale pour aider celles qui se débattaient avec leur voix ou l'incompétence de leur orthophoniste. Mon expérience banale devenait soudain un savoir utile. Quels moments grisants !

La poussière hormonale et administrative retombée, je suis allée explorer les plaines effrayantes de la chirurgie. Angoissée par la douleur, les effets secondaires, les conséquences, et les regrets d'opérations que je n'avais même pas encore entamées. Quand Lora m'a fait remarquer que j'étais déjà à moitié recouverte de tatouages qui représentaient des dizaines d'heures de séances douloureuses et m'accompagneraient jusqu'à ma mort, les choix sont devenus plus simples.

J'ai repris l'enregistrement avec une motivation renouvelée. Peut-être que des milliers de meufs trans avaient déjà témoigné de leur vagino. Mais combien avaient enregistré le retrait de leurs drains ou de leur sonde urinaire ? Gardé une trace de la douleur de la première semaine ? Immortalisé le soulagement de leur premier pipi, de leur première sortie à vélo, de leur premier orgasme post-op ? Je serai possiblement la première et même si ce n'était pas le cas, tant pis.

Nous voici donc six années et 129 capsules après la défaite de ma coquille (qu'elle repose en paix). J'ai hésité à les rendre publiques. Déjà parce qu'elles touchent à des choses si intimes de ma vie que je ne les comprends pas complètement moi-même. Ensuite et surtout par peur qu'on les détourne de leur intention première. Advienne que pourra.

Il y a de la beauté dans nos vies, et pas uniquement en glorifiant l'endurance face à la souffrance et la capacité à surmonter les obstacles. Il y a de la beauté à choisir le changement malgré la douleur qui l'accompagne souvent. Et surtout, il y a de la beauté dans l'entraide et la tendresse infinies que l'on s'apporte collectivement pour y faire face.

Ce que j'ai commencé comme une bibliothèque de la douleur s'avère finalement une bibliothèque du changement. Qui ne raconte pas *la* transition, seulement *ma* transition, dans son fatras de sensations et d'émotions complexes, profondes, légères, agréables ou non, souvent contradictoires. Je vous la livre telle quelle ou presque. Elle vous appartient maintenant autant qu'à moi.

J'ai organisé ses rayons de trois manières. Vous pouvez vivre cette transition comme si vous parcouriez un journal intime ; une capsule à la fois, dans l'ordre chronologique. Ou bien comme une trilogie d'histoires dont les titres seraient « Le miroir troublé », « Le cœur bouleversé », « Le corps libéré ». Enfin, si vous préférez, comme un ensemble d'albums thématiques que j'ai intitulés « Lien », « Peur », « Solidarité », « Violence », « Perte », « Sexe », « Colère », « Euphorie », « Souffrance » et « Paix ».

J'espère que vous y trouverez la tendresse qu'on m'a donnée et que je ressens pour vous toutes. Celles que je connais, celles que je ne rencontrerai jamais, celles qui arrivent comme celles qui sont déjà parties.

Si vous ne savez pas par où commencer, je vous conseille « Elle a dit mon prénom », de l'album « Lien ».

Bocage

Eglantine Vltava

La première fois que je vis le bocage, c'était un soir de septembre. Nous marchions à travers champs alors que le soleil se couchait. Les graminées dressaient leurs épis, noirs contre le ciel du crépuscule. Les arbres formaient une seule ligne d'horizon, noire elle aussi. Au-dessus s'étendait un ciel gris constellé de nuages bleu acier dont la base se colorait de rose. Deux traînées enflammées barraient la base du ciel, comme deux fleuves de lave, deux lignes dorées bordées de nuages rouges et violets.

Ces années-là, les couchers de soleil étaient particulièrement fabuleux. L'arctique portait encore de la glace, la forêt canadienne n'avait pas encore disparu et d'énormes brasiers se consumaient tout l'été. Les particules émises par les feux de forêt, portées par les vents à travers l'Atlantique, donnaient au ciel ses couleurs rougeoyantes au crépuscule.

Finalement je me détendais. La route avait été longue depuis Paris. Ici il faisait frais, et j'étais en sécurité. Nous sortions d'une saison étouffante. Dans la banlieue nord, les températures étaient restées au-dessus des 30°C pendant plusieurs semaines et dans les HLM où j'habitais, la situation était apocalyptique. En plus des coupures d'électricité chaque nuit, de nombreux voisins âgés avaient fini à l'hôpital. Avec les camarades du centre libertaire, nous étions occupé.e.s à installer un système d'arrosage pour donner un peu de fraîcheur aux gamins qui jouaient sur la dalle, lorsque Judith était sortie du RER en panique.

- Il y a eu une descente de police au local. Ils ont embarqué tout le matériel informatique, les papiers, et ils ont arrêté Blanche et Romane.

- Putain, mais pourquoi ? Tu sais où ils les ont emmenées ?

- Non, j'en sais rien. Ils ont refusé de dire quoi que ce soit. Je pense que c'est lié à l'expulsion du squat. Ou alors à la manif du 21. Mais s'ils ont embarqué tous les fichiers, ça veut dire qu'ils vont continuer à enquêter. Ils vont sûrement arrêter d'autres personnes. Il faut que tu partes.

- ...

- On va chez Irina. Tu passes pas chez toi, c'est trop risqué. Tu me donnes ton téléphone, je m'en débarrasse.

-Tu crois que c'est pour le saccage de la préfecture ? Parce que...

- Chut. J'en sais rien, mais il faut mieux que tu partes. »

Le bocage, ça faisait un moment qu'on en entendait parler. Des copines y faisaient des allers-retours de temps en temps. Mais ça n'était pas un endroit particulièrement ouvert. Il fallait faire gaffe, pas trop en parler, pas attirer l'attention. Mais on savait que ça existait. Le gouvernement aussi, mais tant qu'on faisait profil bas... Tout ce que je savais c'est que des sœurs s'étaient installées là-bas, juste après la première pandémie de covid, sur des terres abandonnées.

C'est Irina qui m'y a emmenée. Dans une vieille Scénic, par les routes départementales. Irina savait faire ces choses-là. Elle avait combattu à l'Est, au sein de l'Organisation de Combat des Anarcho-Communistes. Après la guerre, elle avait fait partie des filières d'exfiltration. Elle connaissait ça par cœur. Rouler vers l'Est. Stationner la nuit, au bout de pistes forestières, près de la frontière. Attendre les gars qui traversaient cagoulés. Récupérer les filles. Grelottantes, quand il y avait de la neige. Rouler le plus vite possible vers l'Ouest. À deux voitures, pour détecter les contrôles de police. Passer plusieurs frontières. Et les remettre aux communautés qui les prendraient en charge, qui les aideraient à obtenir un statut de réfugié. Succès variable. Depuis que l'Union des Droites était au pouvoir, la filière tournait au ralenti. On préférait les envoyer vers d'autres pays. Mais il ne restait plus guère que la Wallonie et la Catalogne, à bien vouloir les accueillir. Si ça continuait comme ça, il faudrait bientôt créer de nouvelles filières, mais dans l'autre sens. L'Ukraine et la Turquie semblaient presque des progressistes comparé à ce qui se passait à l'Ouest.

À la fin du champ, Irina plongea dans la haie entre deux aubépines. Il y avait un petit chemin bien caché et au milieu de la haie, sous les arbres, il y avait une cabane. Elle entra sans frapper. Dans la petite pièce, il y avait une table. Sur la table, une marmite de soupe au potiron, un morceau de fromage, une bouteille de bière. J'avais faim. Derrière la table, deux femmes. L'une avait un couteau à la main, pour couper le pain. Elles me regardaient en souriant. C'était ma première nuit dans le bocage.

Dans les jours qui suivirent, Fleur et Eglantine me firent visiter les lieux. La zone occupée longeait une rivière. Les bas-fonds près de la rivière étaient marécageux tandis que les hauteurs, qui séchaient vite en été, étaient colonisées par les genêts et les bruyères. Les

agriculteurs du coin avaient abandonné ces terres à la fin des années 2010, à cause des changements climatiques et à cause de la chute des cours agricoles après les accords de libre-échange. Certaines des sœurs qui s'étaient installées là occupaient les anciennes maisons des agriculteurs. La plupart avait construit des cabanes, souvent cachées sous les haies ou perchées dans les arbres. Elles étaient faites de matériaux de récupération agencés avec un certain sens esthétique de l'accumulation. Celle qui m'accueillait possédait une véranda faite de fenêtres de récupération de toutes tailles, derrière lesquelles poussaient des plantes tropicales. Des lianes tombaient du plafond entre les lustres à pendeloques et les guirlandes pailletées. Les filles vivaient de leur production agricole et de récupérations. Certaines vendaient du contenu pornographique en ligne mais la connexion internet était assez limitée.

Peu à peu, je rencontrais les habitantes du bocage. Mon transfert depuis Paris avait été assez brusque. Je ne connaissais personne sur place et je n'avais pas particulièrement envie de faire des efforts de socialisation. Je n'avais pas choisi d'être là. Je me cacherais le temps qu'il faudrait, puis je repartirais.

C'est Mauve qui me prit par la main.

La première fois que je la rencontrai, je ne compris pas tout de suite ce qui se passait. J'étais assise sur les marches en bois disjointes du porche. Elle me sourit. Elle était venue emprunter une perceuse. Je gardai mon regard fixé sur elle tout le temps qu'elle passa dans la cabane. Elle avait de longs cheveux châtain et bouclés qui lui tombaient jusqu'au milieu du dos et avait la moitié du crâne rasé. Du côté du side-cut, elle s'était fait un trait d'eye-liner exagéré qui attirait le regard sur ses yeux noisette. Je la regardai s'éloigner entre les haies de ronces. Sans réfléchir, je me levai pour la suivre. Je la rattrapai et lui demandai si je pouvais l'accompagner. Je ne réalisai que plus tard que je m'étais jetée sur elle comme je m'étais jetée auparavant sur la première trans que j'avais rencontrée puis sur les rares personnes trans en qui je pensais pouvoir m'identifier. Elle me présenta à ses amis.

Pomme adorait la mécanique. On la voyait souvent en crop top et mini short, plongée dans le cambouis d'un tracteur, pestant contre le manque de soin du matériel qu'avaient les sœurs. C'était la première fois que je rencontrais une mécanicienne trans. Elle disait avoir tout

appris post-transition. Elle disait que la transition lui avait permis de se réappropriier les savoirs dont on l'avait exclue en tant que garçon efféminé.

Iris était obsédée par les fermentations, les bactéries et les levures. Elle passait son temps à expérimenter de nouvelles recettes de fromage ou à lacto-fermenter des légumes, et fréquentait assidûment les forums où s'échangeaient les recettes. Dans un autre monde, elle aurait sûrement pu ouvrir une fromagerie ou une fabrique de choucroute. Et elle participait évidemment à la production de bière, avec Camélia et Daphné. Elle parlait de planter des vignes.

Viola jouait le rôle de la sorcière. Elle tressait dans ses cheveux des feuilles de lierre et de raisin d'amérique, et se fabriquait des bijoux dans des coquilles d'anodontes. Elle avait fait deux années de biochimie à l'université, avant d'abandonner lorsque l'usage du prénom de naissance était devenu obligatoire. Mais pour les sœurs, c'était suffisant pour lui confier la gestion d'un petit labo où elle extrayait des œstrogènes à partir de feuilles d'euphorbe et de graines de soja. La production était minime et les hormones étaient réservées à celles qui ne pouvaient pas s'en passer. Aux autres, elle prescrivait surtout des tisanes à base de houblon, de fenugrec, d'ortie ou de fenouil, censées avoir le même effet. Ils étaient certainement limités, mais beaucoup prétendaient observer une féminisation de leur corps. Certaines prétendaient même que c'était la force d'autoconviction de leur esprit, non les tisanes, qui transformait leurs corps.

Mais là où Viola était le plus experte, là où elle exerçait son vrai sacerdoce de sorcière, c'était dans la prise en charge des traumatismes psychologiques. Elle concoctait des mixtures à base d'ergot du seigle ou de psilocybe, s'enfermait avec une sœur dans sa cabane, et l'accompagnait dans ses cauchemars pour l'aider à combattre les dragons et les démons. Elle ressortait de là épuisée et dormait plusieurs jours. Mais elle en aidait plus d'une.

Un peu au sud de la cabane de Viola, au bord de la rivière, il y avait les ruines d'un moulin. À côté du moulin, la maison en pierre de l'ex-proprétaire était occupée par Daphné, Iris et Liane, qui avaient lavé, repassé et installé aux fenêtres des rideaux en dentelle trouvés à la cave et agrémenté le salon de fauteuils défoncés. Dans le jardin, poussait un séquoia géant. Sa cime était brûlée par la foudre qui le frappait à chaque orage, et ses racines surgissaient des berges pour plonger directement dans la rivière. Les sœurs l'avaient choisi comme sanctuaire pour la mémoire des mortes. Entre ses aiguilles sombres étaient suspendues des photos et des

dessins de celles qui nous avaient quittées. Certaines étaient mortes dans le bocage. La plupart étaient mortes avant.

Chacune des sœurs avait apporté avec elle les souvenirs de ses compagnes suicidées et assassinées. Certaines avaient vécu avant notre naissance, au vingtième siècle. Des prostituées et des saintes. Certaines nous avaient servi de mères, nous qui n'en avions pas. Elles nous avaient servi de modèles dans les rues. Un panthéon de putes et de vierges qui veillaient sur nous du haut de l'arbre. Des bougies brûlaient en continu pour elles et des bouquets de fleurs séchaient à côté de rubans de polyester colorés. Et l'ombre du séquoia, qui n'avait rien demandé, était un des endroits les plus calmes et reposant du bocage. Nous vivions au milieu des mortes. Et je sentais comme une armée d'ombres derrière moi, prête à venir à mon secours.

Vers le mois d'octobre, je sentis que quelque chose avait changé en moi. À Paris, je ne serais jamais sortie sans être maquillée. Ici, je cessai rapidement d'utiliser le mascara et le fond de teint que les camarades m'avaient offerts à l'arrivée. Je ne les sortais plus que pour les occasions festives. Je continuai seulement à me raser pour ne pas dysphorer chaque fois que je croisais un miroir, mais j'avais totalement renoncé au soutien-gorge push-up. Les poils avaient repoussé sur mes jambes, mais je n'éprouvais pas le besoin de les enlever.

Je réalisai ce qui s'était passé : j'avais renoncé au passing. Les techniques de reproduction quotidienne de la féminité étaient devenues inutiles puisque toutes me genraient correctement et utilisaient le prénom que j'avais choisi. Je pense que les autres habitantes vivaient la même chose. Toutes performaient la féminité à des niveaux différents mais aucune n'essayait de *se faire passer pour femme*. Je n'avais pas compris jusque-là qu'une bonne partie de ma féminité n'était pas ce à quoi j'aspirais mais seulement ce que je mettais en œuvre pour être genrée correctement et pour survivre en passant inaperçue.

D'autres changements prirent plus de temps. Au début, je marchais longuement par les chemins pour aller nourrir les animaux ou arroser le potager. Lorsque les lieux me furent plus familiers, je cessai d'utiliser les chemins et je marchai à travers champs. L'herbe des prairies griffait mes mollets. Dans les champs moissonnés, les chaumes crissaient et se brisaient sous mes pas. Je me sentais petite et faible face au monde qui m'entourait et ça me donnait du plaisir. Je m'enhardissais, et à présent je prenais des raccourcis en baissant la tête pour passer au travers

des haies. Les branches souples des châtaigniers me giflaient le visage et les ronces s'accrochaient dans les vêtements. Je tombais nez à nez avec des chevreuils, plus étonnés qu'effrayés. J'en profitais pour cueillir des mûres, des nèfles et des églantines. Le soir je m'arrêtais pour guetter près du terrier des blaireaux mais je ne voyais jamais venir que les renards, la bouche pleine de campagnols pour leurs petits. Maintenant, je me sentais partie d'un tout. Il me vint à l'esprit que j'avais cessé d'être humaine. J'étais devenue un animal parmi les bêtes du bocage. Avec des dents et des griffes. Avec des poils qui s'accrochaient en touffes dans les buissons. Et le bocage se nourrissait de moi. Les orties poussaient lentement là où j'avais uriné. Des insectes empruntaient les trouées que mes pas faisaient dans l'herbe. J'émergeais des genêts comme un esprit, effrayant l'intrus et défendant le bocage contre ses agresseurs. Cesser d'être humaine me semblait l'apogée de la libération trans.

J'en parlai à Mauve. Elle sourit, et me dit qu'il était temps de me donner un nom. Alors, les sœurs se réunirent, le calendrier révolutionnaire posé sur la table. Elles étudièrent longuement les noms de plantes et d'animaux associés aux jours de l'année. En référence à ma date de naissance, quelques-unes voulurent me baptiser Lierre. Une autre voulu m'appeler Amaranthe, du jour de mon arrivée dans le bocage. Finalement, elles me nommèrent Aulne, du jour où j'avais pris conscience de mon appartenance au bocage, et parce que c'était un arbre associé aux sorcières. Et à partir de ce jour, je fus Aulne. Une habitante du bocage.

Un jour d'hiver, j'étais assise avec Viola devant sa maison, sous la vigne vierge qui ne portait plus de feuilles. Nous vîmes arriver un groupe de sœurs, la mine sombre. Elles s'assirent.

- Il faut qu'on vous parle d'un truc... L. accuse A. d'agression sexuelle. »

Panique. Je n'avais pas du tout envie de me retrouver au milieu de cette discussion.

- Mince... Qu'est-ce qu'il s'est passé ? L. a exprimé des demandes ? demanda Viola.

- Pour le moment, L. a juste dit qu'elle ne voulait plus jamais voir A..

- Ça veut dire qu'on doit l'expulser du bocage ? demandai-je.

- Non, ici on n'expulse personne. Tout le monde peut commettre des agressions, ce n'est pas la personne le problème. Et une expulsion, ce serait presque une condamnation à mort. Et puis on

ne punit pas non plus les gens, on ne va pas commencer à construire des prisons. En fait, on est venues vous voir parce qu'on a besoin de personnes neutres pour gérer le cas. Nous on est trop proches de L..

- Moi je suis amie avec A., et puis j'ai déjà eu un conflit avec L.. Je ne peux pas en faire partie. » répondit Viola.

Toutes me regardaient avec intensité.

- Moi je ne connais pas vraiment L. et A....

- C'est parfait ! s'exclamèrent les camarades. On a déjà parlé avec Liane et Lili, qui n'ont pas non plus de liens émotionnels ni avec l'une ni avec l'autre. Ça te va de participer au groupe qui gère le problème ? »

Honnêtement, ça ne m'allait pas vraiment mais je me sentais un peu piégée. C'est comme ça que je fus introduite aux procédures de gestion de conflit locales. Mes deux partenaires me donnèrent tout d'abord une pile de fanzines sur la justice communautaire, souvent contradictoires entre eux, ainsi qu'une liste de rapports sur les cas qui avaient déjà été gérés dans la zone, afin que je me fasse une idée des différentes situations qui pouvaient se produire. Je les lisais le soir dans la cabane. De temps en temps, je jetais des regards fatigués vers la fenêtre, mais il n'y avait que l'obscurité sans lumières.

D'abord, nous nous assurâmes que chacune des deux personnes disposait d'un groupe de soutien qui pouvait les écouter et les aider à gérer leurs émotions. Ensuite nous passâmes beaucoup de temps à écouter leurs témoignages et à les retranscrire par écrit, afin d'avoir une base factuelle qui pouvait aussi être rendue accessible aux autres. Selon mes camarades, nous devions établir la réalité des faits mais aussi le ressenti des deux personnes. En réalité, pendant cette période, je passai surtout beaucoup de temps à écouter L. exprimer ses sentiments, l'aider à les organiser et à formuler une demande claire.

Un jour que l'assemblée générale du bocage avait été convoquée dans le hangar à foin, nous rendîmes compte de notre enquête. Les sœurs étaient assises sur les ballots de foin, qui sur le tracteur, qui dans l'entrelacs de poutres qui montait jusqu'à la toiture. Liane prit la parole.

Notre conclusion était qu'effectivement A. s'était mal comportée en mentant à L. sur sa relation avec une tierce personne, alors que L. aurait refusé de partager de l'intimité avec elle si elle avait su la vérité. En revanche nous considérons que cela ne constituait pas une agression sexuelle, même si L. souffrait beaucoup de la situation. Nous enjoignîmes la communauté à entamer une discussion collective pour savoir si de tels actes étaient acceptables ou non et s'ils constituaient ou non une agression sexuelle. Nous appelâmes chacune à apporter du soutien à celle des deux personnes dont elle était la plus proche et à s'abstenir de s'en prendre à l'autre. Ensuite, l'assemblée commença à débattre des modifications de l'organisation de la vie quotidienne pour éviter les contacts entre L. et A..

J'en profitai pour m'éclipser. L'assemblée s'était bien passée mais le stress m'avait épuisée et j'éprouvais des sentiments mitigés. Je trouvais que cette prise en charge commençait à ressembler à la justice étatique. Mais nous avons pu éviter de suspendre les activités collectives pendant plusieurs jours et de fracturer la communauté en blocs adverses. J'avais été frappée par la douleur de L.. Peut-être que des traumatismes anciens s'étaient réveillés. Nous étions une communauté de traumatisées qui blessent quand elles ont peur, qui blessent pour se sentir mieux. Nous qui réagissions avec une violence inutile aux agressions, qui tombions dans des abîmes lorsque nous trébuchions. J'aurai voulu que nous réussissions à nous aimer aussi pour ça. Et à nous guérir les unes les autres.

Je montai retrouver Mauve. Elle vivait dans une petite caravane, en équilibre en haut du vallon, dans sa partie la plus raide. Par la fenêtre, on voyait des lignes de rocs schisteux qui déchiraient le sol avant de disparaître dans la pente, vers la rivière. Des ajoncs poussaient en touffes piquantes entre les rochers. Même en hiver, ils continuaient à porter des fleurs jaunes. Je me blottis contre Mauve, sa main entre mes mains. Nous restâmes longtemps à regarder par la fenêtre. Sa chaleur me réchauffait.

- Si tu veux on peut... faire autre chose, fit-elle. Je la regardais sans comprendre. On pourrait aller sur le lit et voir ce qui se passe. »

Oh ! Je n'étais pas du tout préparée.

- Laisse-moi penser... d'accord !

- T'en as envie ?

- Oui oui.

- J'ai fait un test récemment. De mon côté tout va bien. »

De quoi parlait-elle ? Il me fallut un petit temps pour comprendre qu'elle parlait de dépistage d'IST.

- Moi je ne sais pas. Mais ça fait tellement longtemps que je n'ai rien fait avec personne !

- Je peux t'embrasser ? »

Pour toute réponse je posai ma bouche sur la sienne et commençai à passer mes doigts dans ses cheveux, frôlant son crâne et descendant sur sa nuque. Sa main remontait le long de mon dos, s'arrêtant sur chaque vertèbre.

Nous nous levâmes pour rejoindre le lit. Je commençai à m'exciter. Mais c'était ma première fois avec une autre meuf trans et j'étais un peu en panique. Comment est-ce que c'était censé se passer ?

- Attends. Qu'est ce qu'on va faire ensemble ?

- Je sais pas, on verra bien. Il y a des trucs que tu veux pas faire ?

- Tu crois qu'on pourrait... ne pas utiliser nos organes génitaux ?

- Bien sûr, on peut faire des tas d'autres trucs. » Elle souriait.

Sa main passa de mon dos à ma poitrine. Sa bouche s'approcha de mes tétons. Je sentais son sexe dur contre ma cuisse. Sa langue se posa sur ma poitrine. Mes tétons durcissaient sous ses doigts. Je gémis. Elle accéléra le rythme. Elle les pinçait et les mordait. Je gémis plus fort et plantai mes ongles dans son dos. À mesure qu'elle accélérerait le rythme je plantais mes ongles plus fort dans sa chair et la griffais jusqu'à ce que je l'entende gémir elle aussi.

Elle descendit vers mon ventre. Je sursautai et poussai un cri. C'était trop sensible. Elle s'arrêta et reprit plus lentement, soufflant sur les zones plus sensibles de ma peau. Ces zones

chatouilleuses et qui me faisaient sursauter commençaient à m'envoyer du plaisir. Elle posa sa langue. Je sentais les muscles de mon ventre se contracter et se relâcher, l'air s'expulser de mes poumons et je recommençai à gémir. Elle passa un bras sous mon dos et me retourna sur le ventre.

Elle s'attaqua à la peau de mes flancs, passant de la langue aux dents. Je criais. Elle passa son bras gauche sous ma poitrine et m'agrippa fermement. Ses dents repartirent à l'assaut de mes flancs. Des vagues de sensations montaient de mon dos, flirtant toujours avec la limite du supportable, si fortes que je perdais la respiration. Je m'agrippais aux draps et criais de plus en plus fort. Tous mes muscles se contractaient en alternance. J'agrippais sa main. Mon bassin ondulait, mon sexe cherchant le frottement contre le matelas, luttant contre le poids de son corps qui me maintenait en place. Je criais, je criais, des vagues chaudes montaient jusqu'à ma nuque. Je m'écroulais dans un dernier cri. Elle s'arrêta. Je restai sur le ventre, haletante, agrippée aux draps. Il me fallut plusieurs minutes pour retrouver l'usage de la parole.

- C'était trop bien. Tu veux que je te fasse la même chose ?

- Non, ça va, ça m'a beaucoup plu à moi aussi.

- Tu m'as épuisée. Viens contre moi. »

Elle posa sa tête sur mon épaule et ses cheveux se répandirent sur moi. Dehors, un ciel gris s'assombrissait. Nous restâmes dans la pénombre à écouter nos respirations avant de basculer sur le côté et de nous endormir.

C'est vers cette époque que la tempête Heidi brisa les digues de la Manche et submergea les plaines côtières. Évidemment le gouvernement minimisa l'événement. Seule la zone nucléarisée des EPR de Flamanville et de La Hague reçut des secours. Là, les digues avaient tenu, les pompes avaient fonctionné, mais c'était désormais une île, placée sous commandement militaire et coupée du reste du territoire par la transgression marine. Quelques camarades expulsés par l'armée trouvèrent refuge chez nous. Mais la situation devenait tendue.

Je me souviens d'une conversation, peu de temps après. Un groupe de sœurs était réuni autour du poêle où les bûches explosaient régulièrement en gerbes d'étincelles. Une odeur de

suie et de moisissure flottait dans l'air. Elles parlaient d'acheter des armes et d'établir des contacts avec des groupes armés. Elles voulaient fortifier le bocage, et de là mener des expéditions punitives et peut-être conquérir un territoire plus grand.

Mais Dalia prit la parole :

« Moi aussi j'ai la haine et je pense que le monde est hostile et il me fait peur. Je sais ce que c'est de traverser une rue en étant prête à utiliser sa langue, ses poings et son couteau pour survivre. Moi aussi il y a des personnes que je voudrais tuer et parfois je voudrais détruire le monde. Je sais aussi que nous sommes faibles. Il faut regarder ça en face. Nous ne gagnerons pas une offensive militaire. Nous sommes un tout petit groupe, sans moyens, et la seule chose qui peut nous protéger est de convaincre la majorité de la population de nous soutenir. Nos liens sont nos meilleures armes.

Mais ça ne sera pas toujours comme ça. Un jour nous serons puissantes. Et si nous continuons à avoir la haine, si nous continuons à considérer que le monde entier nous déteste, nous lui ferons beaucoup de dégâts, mais nous ferons surtout des dégâts à nous-même. Nous perdrons la joie et la beauté. Nous nous mettrons en danger. Quand tu es puissante, il faut lutter contre ta haine. Quand tu es puissante tu dois être sûre de toi. Prends du temps pour chanter ta gloire plutôt que pour acheter des armes. Et je t'assure que ça se passera bien. »

Ces paroles je me les rappellerais souvent, les années suivantes.

Car le bocage ne pouvait pas toujours durer. Nous commençons à attirer l'attention. À Toulouse, le démantèlement d'un labo clandestin d'hormones avait donné le signal de l'offensive médiatique. Des trans du milieu squat qui vendent des hormones au marché noir : l'occasion était trop belle pour un gouvernement devenu impopulaire. Les accusations de terrorisme hormonal, de perversion de la jeunesse, de complot transpédophile visant à instaurer un nouvel ordre mondial sexuel, se multipliaient dans les médias conservateurs. Ils avaient déjà beaucoup tapé sur les musulmans. Trouver un nouveau bouc émissaire relançait les affaires. Surtout celles du ministre de la Famille, qui tentait de dépasser sur la droite son confrère de l'Intérieur. Mais difficile de rivaliser avec celui qui avait fait interdire l'abattage rituel et le port du voile dans

l'espace public. Il prit donc l'initiative. Dans les conversations, la menace d'une opération policière se précisait de jour en jour.

Elle commença fin mars. Ils attaquèrent par l'Est, après avoir coupé l'électricité et les réseaux de communication. Mais les sœurs s'étaient préparées. Les premiers jours, ils envoyèrent des petits groupes de policiers à pied pour expulser les cabanes. Ils furent facilement repoussés. Ils envoyèrent des gendarmes mobiles, avec des équipements de protection. Ils furent eux aussi repoussés. Les sœurs avaient retrouvé les vieilles techniques des paysans en lutte dans le bocage. Chaque haie était une fortification. Chaque chemin creux était propice à une embuscade. Le jour, elles surgissaient des buissons, armées de molotov, de cocktail Joliot-Curie, de houes et de feux d'artifice, attaquant par les flancs et se repliant rapidement. La nuit, ils voyaient leurs yeux briller dans le noir lorsqu'il était trop tard. La police dut retirer ses troupes et revoir sa tactique devant le nombre de blessés et devant les dégâts psychologiques. Ils revinrent avec des bulldozers capables d'abattre les haies, ils mobilisèrent les blindés de transport de troupes pour amener les hommes au plus près des cabanes à détruire. Désormais, ils avançaient derrière un feu continu de lacrymos et de grenades assourdissantes.

Leur progression fut lente mais inexorable. Les cabanes furent prises et détruites les unes après les autres. Mais les filles opposèrent une résistance acharnée.

J'ai vu des sœurs attirer un blindé dans les marais jusqu'à ce qu'il s'embourbe, et y mettre le feu. J'ai vu des filles armées de pinces se faufiler dans la brume et ramper sous les tractopelles pour les saboter. J'ai vu Gentiane, enveloppée dans une grande cape noire, des cornes de bouc sur la tête, fondre d'un arbre sur un groupe de CRS, un mortier d'artifice dans chaque main et réussir à s'enfuir dans une gerbe d'étincelles. J'ai vu Daphné armée d'une houe, au pied du séquoia géant, tenir cinq gendarmes en respect, avant de s'écrouler touchée par un LBD. J'ai vu la maison du moulin brûler et l'ombre du séquoia danser au milieu des flammes et les images de nos saintes s'envoler vers le ciel. J'ai vu l'armée des ombres marcher derrière nous. J'ai vu Pomme foncer en tracteur au milieu des lacrymos avant de tomber et de disparaître sous une nuée de matraques. J'ai vu Rose s'enchaîner dans un chêne et refuser de le quitter alors que la police le tronçonnait. J'ai vu Liane prendre la tête d'un troupeau de vaches lancées au milieu du dispositif policier et les policiers qui n'osaient pas tirer. J'ai vu Iris, étendue la jambe

ensanglantée, se relever et attaquer à la faucille les hommes tombés dans son piège. J'ai vu Lili, en robe longue et couronne de fleurs, les tenir à distance simplement avec un grand drapeau noir et rose et j'ai vu l'indécision dans le regard des hommes. Personne ne les y avait préparés. J'ai vu plusieurs sœurs s'enfuir au dernier moment des cabanes auxquelles elles avaient mis le feu. J'ai vu les animaux qui fuyaient, j'ai vu les ornières laissées par les blindés dans les sols humides et j'ai vu les haies abattues. J'ai vu la fin du bocage.

J'ignore qui mourut, qui fut blessée, qui fut emprisonnée et combien réussirent à s'enfuir. Avec Mauve, nous partîmes vers le nord tant qu'il était encore temps. Nous voulions rejoindre une ferme tenue par des camarades sur une île, au milieu des marais. Sur un scooter volé, nous roulâmes toute la nuit. Au matin, nous nous arrêtâmes pour dormir et nous cacher sur une petite colline au bord de la mer. Lorsque nous nous réveillâmes, peu avant le coucher du soleil, nous réalisâmes qu'à nos pieds se trouvait la plaine envahie par les flots, lorsque la tempête avait rompu les digues. Des bras de mer serpentaient entre des bancs de sable d'où surgissaient les squelettes noirs des arbres morts. Une immense étendue grise et bleue qui scintillait. À travers les nuages, des rayons de soleil surgissaient violemment et balayaient la surface de l'eau. À contre-jour, les collines devenues des îles dressaient des silhouettes noires couronnées de chapelles. Des bandes d'oiseaux survolaient les eaux et faisaient des virages brusques en frôlant la surface.

Mauve me dit :

« Tu vois, tout est perdu. Ce qu'on a construit est détruit. Le monde dans lequel tu as grandi n'existe plus. Nos rêves d'enfant ne se réaliseront pas. Les forêts sont mortes. Les animaux se sont enfuis. Les plages sont englouties. Les villages ont disparu. Nos amitiés disloquées. Et pourtant le monde est toujours là. Et il est beau. Et c'est notre monde, celui où nous devons apprendre à vivre. Où nous vivons. C'est le monde dont nous faisons partie, et ça, personne ne nous le prendra. Nous vivions cachées dans les marges, nous vivons libres dans les ruines. »

Et je me rappelai les mots d'Irina, sur la route du bocage, plusieurs années auparavant, les mots de Tisha¹, une camarade morte au combat : « Je regardais les tournesols, les lacs, les maisons, tout cet espace, libre, les visages des gens, chaleureux et sincères, bien qu'ils aient des fusils d'assaut dans leurs mains, le ciel, parfois si brillant que la joie d'être en vie et que tu

puisses voir tout ça fait exploser ton cœur, et parfois tout d'un coup lugubre. Je ne suis peut-être qu'un petit point dans le grand canevas de l'histoire qui est en train d'être peint, mais peu importe la taille du point, la peinture est incomplète sans lui, il lui manque quelque chose si tu la regardes de prêt. Je suis heureuse d'être ici, je suis à ma place ».

Et j'ai pleuré. Et j'étais heureuse. Et j'étais vivante.

¹Olga « Tisha » Volkova, morte le 21/08/2022 à Kharkiv

Le Casse du Siècle

Le soleil s'était couché depuis longtemps sur les entrepôts de FouCorps. La cour du bâtiment était entourée de grillages barbelés, habituellement parcourue par les gardes armés accompagnés de leurs chiens cybernétiques. Par cette nuit sans lune, les projecteurs délimitaient d'une lumière violente le domaine privé, l'équivalent d'un terrain de football sous étroite surveillance.

Le bruit du vent dans les feuilles masquait le son de la tenaille qui ouvrait les mailles du grillage nord-ouest. En retrait, quelques complices vérifiaient que la voie restait libre.

L'opération était risquée : les diverses cagnottes avaient permis, au fil des mois, d'assurer la complicité de l'employée chargée du planning des rondes. Elles avaient pu arranger un trou dans le temps par lequel les silhouettes pourraient se glisser : deux heures pour exfiltrer autant de peaux que possible.

Une fois l'ouverture suffisante pour que des corps passent, elles se glissèrent à travers la cour vers la porte de l'entrepôt. La serrure fut ouverte grâce au double d'un des cadres de FouCorps, une opération qui avait engagé l'énergie et l'expertise d'une autre équipe pendant quelques mois. Mais les journées de filatures, puis la copie de la carte magnétique payaient aujourd'hui. Sans elle, forcer la porte aurait enclenché le système d'alarme du site, promettant une fin funeste pour celles qui attendaient, rangées le long du mur.

L'une d'elles fit signe à une caméra de surveillance, dont l'œil était fixé sur le groupe. De l'autre côté du réseau électronique, dans la guérite du portail, les gardiens avaient été plongés dans un sommeil sans rêves par les vapeurs de sévoflurane. Dans le fauteuil qui faisait face au mur d'écrans restituant l'ensemble de l'activité du site, une trans sourit sous le masque à oxygène.

Jusqu'à maintenant, tout se déroulait comme prévu. La porte s'ouvrit bientôt sur l'obscurité des entrepôts qu'éclairaient les lueurs verdâtres des panneaux d'issues de secours. Les longues armoires réfrigérées formaient des allées plongées dans le bourdonnement sourd des moteurs, agitant les fluides qui assuraient la conservation des peaux. Elles allumèrent leurs lampes.

Les frontales rouges remontaient les couloirs glaciaux comme des feux follets, entrouvrant les lourdes portes, avec à la main des glacières vides de tailles variées, parfois portées à plusieurs. Une des silhouettes en tête de cortège s'arrêta devant un frigo ouvert : rangées sur un barre métallique, une série de housses s'alignaient, suspendues à des cintres inoxydables. La main gantée descendit la fermeture éclair qui maintenait fermée l'enveloppe de plastique : bingo.

FouCorps était le leader européen des combinaisons Myto© : ces dispositifs médicaux, développés initialement à l'intention des grands brûlés de l'armée étasunienne, avaient été récupérés par l'industrie cosmétique. La culture symbiotique de bactéries et de levures génétiquement modifiées avaient permis le développement de peaux de synthèses, des combinaisons intégrales très légères. Une fois portées sur l'épiderme, les membranes fusionnaient avec leurs hôtes, produisant l'illusion d'une peau humaine indiscernable à l'œil et au toucher. Une greffe simple et indolore, intervention bien moins risquée et lourde que des opérations.

Les laboratoires pharmaceutiques avaient vite flairé le filon, unis par intérêt avec les grandes entreprises cosmétiques. En quelques années, les publicités pour les crèmes anti-âge furent remplacées par celles de véritables « masques de beauté ». Fini les rides, on pouvait maintenant greffer des visages, des mains ou même des corps entiers de synthèse. On louait le caractère non-invasif de l'intervention. Praticable à la maison, ses résultats étaient garantis au bout de quelques jours de pose, le temps que la peau fusionne. Les combinaisons Myto© n'empêchaient pas le vieillissement des organes internes, mais les multinationales avaient trouvé un pilier technologique solide sur lequel bâtir un empire. Même si les combinaisons intégrales restaient un produit de luxe, les mains et les visages, marqueurs les plus visibles de l'emprise du temps, étaient en pleine voie de démocratisation.

D'autres marchés plus discrets étaient apparus avec les années. On pouvait greffer des peaux Myto© éclaircies. Les familles exposées aux violences policières racistes se cotisaient pour offrir des masques à leurs enfants, et préserver leur sécurité dans la rue. Les statistiques

commandées par la multinationale vantaient une insertion professionnelle en hausse chez leurs consommateurs.

Il existait aussi, pour les trans les plus riches, des combinaisons intégrales qui épargnaient de passer par des traitements hormonaux et des interventions chirurgicales. Elles étaient beaucoup à envier ces transitions immédiates et hors de prix. Même si l'on réussissait à se procurer des fragments du corps qui nous permettraient de vivre confortablement et en sécurité, leurs coûts restaient exorbitants.

C'était une de ces combinaisons qui luisait à la lueur rougeâtre de la frontale, son odeur douce-amère mêlée à celle du solvant conservateur. Celle qui la portait à bout de bras ne put s'empêcher de penser que l'argent prenait des formes bien curieuses. Les quelques kilos qui reposaient sur ce cintre représentaient plusieurs centaines de milliers d'euros. En mesurant les capitaux selon la richesse engendrée par le travail d'une vie trans, on aurait estimé que cette peau valait toutes celles du groupe réuni. Son rythme cardiaque s'accéléra quand l'objectif de leur mission lui revint de manière vertigineuse. Elles devaient extraire au minimum une centaine de ces combinaisons, l'équivalent monétaire de quelques milliers de leurs existences consacrées à se crever à la tâche.

Les crises économiques se succédaient, les états xénophobes durcissaient leurs politiques autoritaires. Les phobies sociales entretenues par les médias étaient en hausse constante, à l'inverse de l'espérance de vie trans. Elles étaient de moins en moins nombreuses à retenir les noms de celles qui avaient disparu, de leur propre main ou de celle de la haine qui parcourait les rues.

Pour celle qui tenait la combinaison biosynthétique à bout de bras, l'opération qu'elles menaient n'était pas seulement un cambriolage. C'était aussi une pulsion de vie féroce, une volonté de survivre, d'arracher à leurs bourreaux des armes qui leur permettraient de voir d'autres jours se lever. Si elle avait fêté ses cinquante-quatre ans aujourd'hui, elle le devait à l'une de ces peaux, enfilée dix ans plus tôt. Depuis, elle se consacrait à soutenir les organisations trans.

L'extraction des combinaisons pouvait commencer. Les armoires réfrigérées commencèrent à se vider des housses, qui furent soigneusement entreposées dans les glacières. Tout semblait se dérouler à la perfection. La doyenne du groupe aurait aimé se réjouir du succès de l'opération. Mais dans l'obscurité de l'entrepôt, elle sentait germer en elle un sixième sens, aiguïlé par les années : le sentiment que quelque chose n'allait pas, un doute glacial auquel il aurait été stupide de ne pas prêter attention. Elle sortit son téléphone pour composer le numéro de celle qui les surveillait dans la guérite. À mesure des sonneries sans réponse, ses suspicions se transformèrent en certitude.

Il y avait définitivement un problème.

Le téléphone vibrait dans une mare sombre et visqueuse qui s'étendait sur le sol, hors de portée de la main qui essayait de retenir le sang s'échappant d'une morsure profonde. Devant les écrans, un agent de sécurité était en train d'activer les commandes du tableau de contrôle pour interrompre le casse de l'entrepôt. Sur le sol froid, elle pouvait seulement essayer d'imaginer le moment où la mèche avait été vendue, à qui et comment profiterait la trahison de leur petit groupe. Une rage sourde et désespérée l'envahit, ainsi qu'une somnolence de mauvais augure. Maintenant qu'elles avaient été repérées, l'entreprise avait tout le loisir de déclencher une procédure anti-intrusion proportionnelle à la valeur des biens en jeu. Avant de sombrer dans l'inconscience, une phrase de la doyenne pendant la préparation de l'expédition lui revint aux oreilles comme une claque.

« Tout ne sera qu'un jeu d'enfant tant que la sécurité ne se pointe pas »

Dans l'entrepôt à présent chargé des relents de levures, les braqueuses avaient commencé à se replier rapidement, au signal de la doyenne alarmée par le silence du répondeur automatique. La queue du groupe venait tout juste d'apprendre que la tête avait passé les premières glacières hors du grillage, lorsqu'un mouvement indiscernable fit pourtant se retourner celle qui fermait la marche. Au fond de la rangée de meubles chromés qui se perdait dans une obscurité totale, d'autres lueurs rouges étaient en train de s'avancer, bien plus proches du sol que celles de leurs frontales. Elle sentit son estomac s'enfoncer lorsqu'elle reconnut les sifflements venus de l'ombre. C'était le son des mécanismes à air comprimé qui articulaient les chiens robotiques de FouCorps.

Ces machines étaient devenues monnaie courante comme outil de surveillance et de répression depuis longtemps : on racontait qu'au départ, elles n'étaient que des grandes boîtes rectangulaires montées sur des pattes en formes de cotons-tiges. Elles soutenaient alors des opérations de secours lors des tremblements de terre et des raz-de-marée. Leur système de calcul interne leur permettait simplement de mener leurs recherches en autonomie, capables de se déplacer seules sur un terrain accidenté en détectant sons et corps humains. Ces robots étaient aussi utilisés pour transporter le matériel militaire, et ce fut pendant ces opérations que l'on déploya les premiers prototypes armés. On raconte que la France fut la première à équiper ses forces de l'ordre de chiens robotiques qui, au regret des syndicats policiers, n'étaient pas munis d'armes à feu comme ceux des militaires. Quelques années de lobbying acharné permirent au conglomérat d'entreprises, auquel appartenait FouCorps, d'obtenir l'autorisation d'équiper tous leurs prestataires de sécurité avec ces dispositifs.

Les néons blafards s'allumèrent simultanément dans une lumière aveuglante, révélant rapidement la situation avec la clarté clinique d'une morgue.

À quelques mètres d'eux se tenaient huit molosses d'acier, des dobermans bioniques avec des gueules dégoulinantes d'huile visqueuse, et dont les tremblements montraient une claire absence de contrôle technique. Lorsque leurs cartes-mères étaient endommagées, l'intelligence des chiens les amenaient régulièrement à enfreindre les lois fondamentales de la robotique. Plutôt

que de remplacer la pièce obsolète, on préférait réserver les molosses défectueux à ceux qui se risqueraient à entrer par effraction sur les propriétés de l'entreprise. Plusieurs disparitions avaient déjà été signalées à proximité de leurs entrepôts, mais curieusement on ne reportait jamais d'incident impliquant les personnels de sécurité.

Il n'était plus du tout l'heure d'emporter les glacières pleines. Tout le groupe était à présent figé, les membres paralysés par les secousses de l'adrénaline qui battait dans leurs tempes. Les respirations se retenaient et avec elles l'instant où il faudrait passer au plan B, car le plan A n'avait jamais été que celui où tout le monde s'en sortirait indemne. Elles avaient bien entendu planifié l'hypothèse où FouCorps ne se laisserait pas dévaliser si facilement. Et elles n'étaient pas arrivées les mains vides. La doyenne libéra de son sac à dos un lance-harpon électrifié, dérobé la semaine dernière au président d'une association de chasse aquatique, dont la serrure n'avait pas été difficile à crocheter. Chacune d'entre elles étaient équipées d'un taser suffisamment puissant pour mettre hors d'état de nuire un humain normalement constitué. Quelques-unes avaient réussi à se procurer des armes à feu lorsque les émeutes récentes les avaient amenées à dévaliser une armurerie de centre-ville. Elles réussiraient bien à loger quelques balles entre les interstices de l'armure des molosses qui leur faisaient face, attendant la première occasion pour se jeter sur elles.

Dans la guérite glacée du gardien, où le corps de leur sœur continuait de refroidir, le garde fixait les silhouettes grésillantes derrière l'écran comme une macabre émission de caméra cachée. Il détenait la commande qui ferait passer la scène d'un cambriolage bien huilé à celle d'un massacre unilatéral, jubilant du peu de pouvoir qu'avait bien voulu lui conférer la situation. Il attendait d'activer la commande vocale des chiens comme on se prépare à l'orgasme, savourant chacun des instants de sa toute-puissance abritée dans la guérite de béton à l'extérieur de l'entrepôt. Le mot qu'il prononça lorsque son index activa le micro fut la première parole prononcée à haute voix depuis le début de l'intrusion :

« *Rapporte.* »

Quelques millisecondes plus tard, les chiens bondissaient vers les trans. L'une d'elles se dégagea du groupe pour les viser avec son fusil de chasse. La balle qui aurait pu transpercer un rhinocéros ricocha sur les carcasses d'acier et creva un tuyau d'aération qui se mit à siffler. Le bruit eut l'effet d'une alarme qui fit se mettre en mouvement le reste du groupe. Une partie se chargea de récupérer les dernières glaciaires, tandis que les autres dégainaient les armes qu'elles avaient à disposition. Les premiers chiens se jetaient déjà sur la porteuse du fusil de chasse. Elle réussit à faire voler en éclat une tête qui tentait de lui arracher son fusil, mais déjà deux autres lui saisirent les jambes et la firent basculer au sol. Elle hurlait en essayant de dégager à grands coups de crosse les mâchoires verrouillées, tandis que ses camarades s'élançaient à son secours. Deux autres chiens chargèrent à la vitesse d'un jaguar, percutant les deux trans. L'une réussit à se dégager en lui déchargeant son taser dans l'œil, jusqu'à devoir lâcher le boîtier qui commençait à fumer. L'autre eut moins de chance et le chien lui arracha la gorge, transformant vite ses appels à l'aide en gargouillis inaudibles. L'air commençait à se charger de l'odeur chaude du sang. L'agent dans sa guérite regrettait presque de ne pas y être, caressant les bras de son fauteuil tandis qu'un frisson de plaisir lui remontait le dos. Cet ancien militaire avait une façon de protéger les biens de l'entreprise qui impliquait des pots-de-vins et des frais d'avocats exorbitants. Il y a des bons et des mauvais sadiques ; celui-ci était à la tête d'une équipe de sécurité mise au service d'une multinationale.

Le plan B prenait de plus en plus la tournure d'une boucherie générale. La doyenne se débattait à coups de tasers, elle avait déjà abattu deux chiens grâce à son lance-harpon. Un de ses tirs s'était fiché parfaitement dans l'œil d'un chien, sauvant in extremis une camarade au bras pris dans la gueule de la bête mécanique. Elle avait sorti un autre harpon de son sac pour l'enfoncer sèchement dans une jonction de l'armure d'un autre molosse, l'envoyant convulser contre la porte d'un des frigos.

Soudainement un chien sauta et lui arracha son dernier projectile des mains, le brisant en deux. Ayant constaté que le premier groupe avait réussi à acheminer les glacières hors d'atteinte, elle hurla le signal de la fuite au groupe armé.

Lorsque celles qui restaient du second groupe emportèrent les blessées avec elles, la doyenne sortit sa dernière carte. Un vieux holster six coups équipé des seules cartouches qu'elle avait réussi à se procurer. Elle savait qu'une fois le chargeur vide, il ne lui resterait qu'un taser à usage unique pour maintenir les trois derniers chiens à distance.

Le combat était fini, il était temps de fuir pour sa vie. À mesure que le reste de l'équipe se ruait sur la sortie de secours, les dobermans se lancèrent à leur poursuite, difficilement ralentis par leurs dernières balles. Leur seule chance de salut résidait au-delà de la porte surmontée de l'écriteau d'issue de secours, dont le pictogramme moqueur ricanait en morse d'une situation de détresse suffisamment évidente.

Les premières s'élancèrent pour traverser la cour et se jeter au travers du grillage qui les mettrait à l'abri. La doyenne déchargeait au même moment ses dernières balles, et ses appréhensions se transformaient en évidence. Les chiens qui déchiquetaient les retardataires ne les laisseraient jamais franchir les derniers mètres gravillonnés. Une fois les munitions épuisées, elles seraient rattrapées dans la cour.

Au moment où elle atteignit la porte, ruisselante de sueur, elle pivota sur elle-même pour refermer le battant et s'écrouler contre lui, faisant barrière de son corps pour empêcher sa réouverture. Bloquée à l'intérieur de l'entrepôt, elle put contempler pendant l'espace d'une seconde l'instant qui la séparait des gueules béantes qui s'élançaient vers elle. Le temps sembla s'étirer, chaque centimètre devenant perceptible, et ses pensées accélérées par l'adrénaline se fixèrent sur l'idée qu'il était quand même dommage de voir partir sa si belle peau en lambeaux.

De l'autre côté de la porte, derrière le grillage, on entendit plusieurs impacts sourds contre la cloison. Mais il n'y avait plus personne pour tendre l'oreille, la priorité était à ce moment de fuir le plus rapidement possible pour mettre les glacières en lieu sûr. Le claquement des portières puis le crissement des pneus laissa place au silence. Plus tard, on aurait le temps de reprendre son souffle, de penser à celles que l'on avait laissées derrière, de compter les absentes et de pleurer beaucoup, sûrement. Pour l'instant, elles se concentraient sur la route, comptaient chacun des kilomètres qui les séparaient un peu plus de l'entrepôt.

La dissémination des coffres puis la répartition des peaux, en accord avec l'ordre établi des personnes les plus dans le besoin, allait se poursuivre sans elles. Il ne resterait qu'un vide lourd qu'il faudrait combler par le récit pénible de la nuit passée. Elles ne savaient pas encore que cette histoire serait les prémisses d'une longue enquête vengeresse. Elles remonteraient la piste des événements pour retrouver la personne qui avait donné l'ordre ce soir-là. Nombre d'entre elles étaient opposées au principe de justice punitive, mais beaucoup se sentiraient soulagées lorsqu'on apprendrait le décès d'un agent de sécurité suite à un « tragique incident » impliquant douze chiens, nombre exact de sœurs qui n'avaient jamais pu quitter l'entrepôt de FouCorps. Elles resteraient inconnues du grand public, mais l'histoire ferait don à leur bourreau d'une postérité surprenante."

Curieusement, les mouvements sociaux s'emparèrent de ce fait divers. On se mit à déposer des bougies et des couronnes de fleurs devant la guérite des entrepôts de FouCorps pour commémorer cette victime du système des oppresseurs. Les luttes réclamant le désarmement des milices armées qui défendaient les intérêts des actionnaires de la multinationale prirent un nouvel essor. L'entreprise, au contraire, étala sa propagande sur la une de tous les grands médias, instrumentalisant son cambriolage récent pour justifier l'emploi des chiens, seul rempart selon elle contre le climat d'insécurité qui régnait. Beaucoup de dents se mirent à grincer lorsque leur bourreau fut transformé en martyr anticapitaliste, mais il fut convenu collectivement de rester les plus discrètes possible afin de ne pas attirer l'attention des enquêteurs. Après tout, elles avaient commis ce que les journaux surnommaient « le casse du siècle ». Et si le meurtre de leurs sœurs

ne fut, lui, jamais mis en lumière, cette amertume s'adoucit quand les forces de polices se trouvèrent confrontées à des impasses successives. Certaines se demanderaient pour le restant de leurs jours si ces combinaisons valaient le prix qu'elles y avaient laissé, et si en étant moins gourmandes elles auraient réussi à sauver d'autres peaux, autrement plus précieuses.

Pendant de nombreuses années de TDoR, il y en eu toujours quelques-unes pour allumer un cierge ou déposer quelques fleurs sous les portraits hologrammatiques des sœurs qui, ce soir-là, leurs permirent d'être celles qui se souviennent. De même, il y en eut toujours d'autres, extérieures à cette opération, surprises par la grande glacière qui faisaient office d'autel pour ces moments de recueillement, sur laquelle se répandaient les traînées de cires mélangées aux larmes amères, sédimentées en croûtes multicolores à mesure des années.

Mémoires Minoritaires

Mika

Le dos plaqué contre la banquette inconfortable du SUV, la lieutenant Zéro regardait d'un œil distrait les reflets des lueurs extérieures sur la lame de son poignard. Dehors, les silhouettes fantomatiques de grands arbres nus bordant la route défilaient à mesure que le véhicule avançait. Au loin, les contours d'immenses hangars et de silos métalliques se découpaient dans l'obscurité, encadrés par de vastes champs au sol labouré. Ce n'était assurément pas le trajet le plus direct pour se rendre à destination mais les risques de s'y faire contrôler étaient nettement moindres.

Aucune de ses trois camarades n'avait prononcé un mot depuis leur départ de la planque: comme elle, chacune tentait de gérer sa nervosité en silence et de se préparer en vue de l'opération à venir. À sa droite, Miséricorde faisait rouler nerveusement un petit crucifix doré entre le pouce et l'index. C'était une des nombreuses choses que Zéro ne comprenait pas à propos de la plus jeune – et plus rousse - recrue de leur petit commando : comment pouvait-elle avoir gardé foi en un dieu dont les zélotes avaient tout mis en œuvre pour détruire les femmes comme elle ? Ou encore, de quelle manière cette excellente tireuse composait-elle avec le commandement divin qui lui interdisait théoriquement de tuer son prochain ? Elle lui avait posé la question quelques semaines auparavant au stand de tir, mais la jeune femme lui avait rétorqué que c'était « entre Lui et elle » avant de faire un sans-faute sur sa cible d'entraînement. Après tout, pensa la lieutenant, du moment qu'Il guidait efficacement sa main ce soir, le reste importait peu...

Sur une portion de départementale mal entretenue, le véhicule tourna sèchement, tirant la combattante de ses rêveries. Le métal froid du poignard refléta brièvement le bleu électrique de sa chevelure avant qu'elle ne le remette dans son étui. La route sur laquelle s'engageait la petite expédition était totalement défoncée et malgré l'expérience de Béryl pour la conduite, les secousses étaient de plus en plus violentes.

< 10 minutes avant d'arriver sur zone les meufs. >

La voix de la conductrice résonna d'un ton monocorde dans l'implant communicateur de Zéro. Ces vieux modèles ne retranscrivant pas les intonations, elle semblait avoir prononcé ces mots sans aucune émotion. La combattante réalisa que ça la perturbait plus qu'à l'accoutumée :

dans ces circonstances stressantes, entendre la chaude voix de sa compagne lui aurait probablement fait beaucoup de bien. Mais les consignes étaient claires : une fois dans le véhicule, toute communication devait passer par le canal sécurisé de leurs augmentations cybernétiques.

< Tu tiens le coup ? >

Ce message-là ne s'adressait qu'à elle. Est-ce qu'elle tenait le coup ? Putain de bonne question. Il le fallait forcément pour mener à bien l'opération et garder le moral de l'équipe au plus haut dans les minutes à venir. C'était son rôle en tant que leader. Mais entre le poids écrasant de l'enjeu et la crainte de perdre une de ses sœurs de lutte ce soir, les neurobloqueurs qu'elle avait absorbés n'étaient pas de trop pour encaisser la tension. Pour toute réponse, elle posa délicatement sa main droite sur l'épaule de Béryl et effleura brièvement la douce et sombre peau de sa nuque. Elle dut résister à l'envie de passer ses doigts sous l'épais tissu synthétique de la combinaison tactique, mais ce bref contact l'apaisa au moins partiellement : elle se raccrocha plus fermement à l'idée que dans quelques heures elles seraient de retour dans la vieille ferme qui leur servait de repère et qu'elle aurait tout loisir d'êtreindre sa partenaire avec passion.

Dans le rétroviseur côté passager, elle vit fugacement passer les yeux clairs de Mittens, la technicienne du groupe. C'était la plus âgée de l'équipe et aussi celle qui comptait le plus de missions sur le terrain. Elle approchait doucement de la soixantaine, ce qui forçait le respect au sein de la communauté mais qui présentement, rendait Zéro plutôt nerveuse. Les réflexes de l'aînée s'étaient émoussés avec le temps et il faudrait en permanence assurer sa couverture. De plus, la cheffe du commando savait à quel point sa camarade était fatiguée de voir ses sœurs disparaître au fil des années. Après qu'on l'a privée de ses enfants deux décennies plus tôt, elle avait retrouvé une famille au sein de la Sororité, mais plusieurs de ses membres avaient été emportées par la mort ou capturées par la milice, entamant durablement le moral de la technicienne.

Béryl ralentit l'allure alors que le SUV traversait un petit bourg. Malgré l'heure tardive, il était essentiel de rester aussi discrètes que possible. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle leur

véhicule était en apparence aussi banal. Rien ne devait attirer l'attention d'éventuels miliciens sur le trajet.

< Elle est vraiment certaine de son tuyau la Mère Supérieure ? >

En dépit de l'absence d'intonation, Zéro imagina sans difficulté le ton narquois de Miséricorde. Goldie, la directrice des opérations de leur communauté n'était guère appréciée en général, et encore moins par celles qui, comme sa jeune camarade, aspiraient à l'abolition de toute forme de hiérarchie au sein de leur organisation. Mais elle avait les meilleures connexions possibles en ville et elle n'aurait investi des ressources dans une opération que si ses infos avaient été solides.

< Tes petites fesses ne seraient pas dans cette bagnole si ça n'était pas le cas. > répondit Béryl. < Et je te rappelle au passage que c'est grâce à un tuyau de Goldie qu'on vous a récupérées toi et ta pote Leaflet juste avant votre transfert en centre de réhabilitation. Elle sait ce qu'elle fait. >

La gamine ne répondit rien, mais Zéro la vit esquisser une petite moue irritée. La conductrice faisait partie du commando qui avait exfiltré la jeune femme et sa meilleure amie trois années plus tôt, leur évitant le calvaire de longs mois de thérapie de conversion. À l'époque, elle avait fait l'erreur de parler de son identité à l'aumônier de son lycée privé. Et si le secret de la confession semblait être inviolable lorsqu'il concernait les agresseurs d'enfants au sein de la Sainte Église, il paraissait bien plus fragile pour les jeunes femmes transgenres en plein désarroi. Comme d'autres, Miséricorde n'avait dû son salut qu'à l'intervention de la Sororité.

< J'aimerais qu'on ait toutes bien conscience de l'enjeu de cette opération, > transmit la lieutenant. < On va cambrioler cet entrepôt pour récupérer des souches de bactéries génétiquement modifiées qui produisent de l'estradiol quand elles se développent. Autrement dit, une fois que les frangines du labo auront ces petites merveilles entre les mains, terminés les raids nocturnes périlleux pour récupérer la matière première de nos injections. On va pouvoir les fabriquer nous-même et fournir les sœurs qui en ont besoin... >

< Je n'ai aucun doute sur le bien-fondé de l'opération, > l'interrompit Mittens, < mais je suis préoccupée par la vitesse avec laquelle on l'a organisée. Habituellement on effectue au moins

une reconnaissance de la zone avant l'intervention. Là, rien. Les plannings des tâches ont même été bousculés pour qu'on puisse être sur le terrain toutes les quatre ce soir. Et tu es assez expérimentée pour savoir qu'on y va quasiment à l'aveugle. La seule info vérifiée dont on dispose sur la sécurité du lieu, c'est qu'ils ont un contrat standard avec Titane, comme 80 pour cent des boîtes de cette zone industrielle. Mais c'est tellement vague que ça situe l'effectif entre deux pauvres types mal entraînés et une vingtaine de vétérans des guerres anatoliennes. Je n'aime pas du tout ça. >

< On en a parlé au briefing, Mittens. > répliqua Zéro. < Ils sont sur le point de rapatrier tout le stock dans leur grand complexe du centre-ville. Plus on traîne et plus on risque de laisser passer notre chance. C'est juste un entrepôt d'équipement de biologie, pas un centre de recherche de pointe, donc on peut raisonnablement penser que la sécurité sera minimale. Alors on fait comme d'habitude : on arrive discrètement, on évalue la situation, on entre vite, on prend ce qu'on est venu chercher et on dégage. >

Elle avait sincèrement envie de croire que ça se passerait aussi simplement, mais elle partageait les doutes exprimés par la plus âgée du commando. Elles allaient débarquer dans le brouillard complet, sans informations fiables sur l'opposition qu'elles risquaient de rencontrer, ni sur les systèmes d'alarme et de surveillance sur place. Ce n'était clairement pas les conditions idéales pour une mission.

Le véhicule avait ralenti alors que Béryl s'engageait sur un chemin de terre qui sillonnait entre deux terrains agricoles. Au loin, les lueurs pâles de l'éclairage public déchiraient l'obscurité et laissaient deviner les silhouettes de grands hangars en tôle. La conductrice roula encore pendant quelques centaines de mètres, puis gara le véhicule dans une friche arborée afin de le dissimuler complètement aux éventuels drones de surveillance. Le bruit du moteur laissa place à un silence relatif interrompu par le chuintement du vent dans les arbres.

< Dernière vérification du matériel maintenant les filles, > ordonna la lieutenant. < Ensuite on se met en route. >

C'était une étape purement procédurale, elles s'étaient toutes assurées d'avoir leurs armes et leur équipement indispensable prêts à l'action. Néanmoins, comme ses camarades, Zéro ajusta ses lunettes amplificatrices de lumière et fit méthodiquement l'inventaire de son matériel cybernétique, remerciant en silence les généreux mécènes qui finançaient leur guérilla depuis quelques années. Pianotant sur la peau synthétique de son avant-bras gauche, elle s'assura que les doses de stimulant de son biomoniteur étaient remplies au maximum et prêtes à l'emploi. La ligne qui indiquait son niveau sanguin d'oestradiol lui tira un léger soupir : à une lointaine époque où les choses étaient plus simples, un tel taux aurait suscité son enthousiasme. Aujourd'hui, c'était juste un rappel constant de son statut de paria à abattre aux yeux de la bonne société fasciste qui s'était installée dans son pays.

< On suit la procédure établie au moment du briefing, > reprit Zéro. < Mittens et Miséricorde, vous venez avec moi jusqu'à la limite de la zone boisée et on se met en position d'attente. D'après les plans, on sera à plus ou moins huit cents mètres du bâtiment. Béryl, tu lâches tes bestioles et tu nous fais un topo sur ce qui nous attend. >

Le coffre du véhicule s'ouvrit presque instantanément et quatre petites formes ailées en sortirent, puis se dispersèrent rapidement dans l'obscurité. Là où les drones étaient facilement repérés et interceptés par les forces de sécurité, les chauve-souris étaient devenues les meilleures alliées des opérations clandestines. Une petite puce implantée dans leur cerveau assurait un lien entre l'opératrice et les mammifères volants. L'implant cortical de Béryl traduisait ensuite les relevés sensoriels des chauves-souris en données cartographiques et sonores exploitables par ses camarades. Durant toute l'opération, elles seraient les yeux et les oreilles de l'équipe à l'extérieur.

Une poignée de secondes plus tard, Zéro quitta la voiture, suivie de près par ses deux camarades tandis que la conductrice demeurait à son poste dans le véhicule. La cheffe d'équipe était rassurée à l'idée que Béryl reste loin de l'action. Elles avaient traversé plus d'une décennie ensemble et imaginer la perdre lui était tout bonnement impossible. À mesure qu'elles s'éloignaient du véhicule, les relevés de terrain commencèrent à affluer dans leurs implants tactiques, et progressivement des figurés lumineux se superposèrent aux images que leurs yeux

percevaient. Ainsi, le champ qui séparait la friche de la zone industrielle leur apparut presque aussi clairement qu'en plein jour.

< Béryl, ça donne quoi dans le ciel ? > demanda la cheffe d'équipe.

< C'est... très calme, répondit > répondit la conductrice. < Les petites ont repéré deux drones au-dessus de la zone industrielle qui ont un schéma de navigation assez banal. C'est le modèle standard utilisé par Titane et j'ai aperçu un de leurs vans tactiques stationné près de l'usine de préfabriqués. Ça confirme ce qu'on pensait sur leur présence sur site, mais c'est franchement pas folichon comme déploiement. On dirait que le syndicat d'entrepreneurs local est plutôt radin côté sécurité... >

< On va éviter de tirer des conclusions hâtives, > l'interrompit Mittens. < C'est le meilleur moyen de baisser sa garde et de se faire cueillir. On n'a aucun moyen de savoir s'ils ont des effectifs à l'intérieur de certains bâtiments. Tant que je n'aurai pas pu me connecter à leur réseau, on sera complètement aveugles sur ce qui nous attend. >

< Exact, > appuya Zéro. < Maintenant qu'on a la position et le plan de vol prévisible des drones, on peut anticiper une trajectoire qui nous rapproche suffisamment de l'entrepôt pour que tu puisses accrocher leurs communications sans fil. On bouge jusqu'à l'aire de stockage de containers, ça m'a l'air d'être la meilleure zone pour se poser discrètement. >

Donnant l'ordre d'avancer, la lieutenant se plaça en tête et ouvrit le chemin en suivant la trajectoire planifiée par Béryl qui s'affichait en surimpression dans son champ visuel. Les trois femmes traversèrent la zone à découvert le plus rapidement possible puis atteignirent sans difficulté une cour grillagée où étaient entreposés de longs containers métalliques. Le simple maillage de fer céda facilement sous les coups de pince de Miséricorde et les trois femmes se fauilèrent jusqu'à un container dont la porte était entrouverte : celui-ci ferait un abri idéal pour laisser le temps à Mittens de réaliser sa magie. Assise sur une petite caisse en bois, la femme dont les cheveux grisonnants étaient relevés par un bandana sombre tira un fin câble de derrière son oreille droite et le connecta à un petit boîtier. Elle sembla se figer pendant de longues secondes, les yeux clos, tandis que l'écran du petit appareil affichait frénétiquement des lignes de

code incompréhensibles pour ses camarades. Puis soudain, Miséricorde et Zéro virent apparaître dans un coin de leur champ de vision l'image infrarouge d'une coursive métallique surplombant une zone de stockage remplie de bidons et de caisses. Mittens venait d'accéder au circuit de vidéosurveillance.

< Alarmes et caméra sous contrôle. > annonça Mittens. < Et j'ai aussi la main sur les verrous des portes. Cependant, pour une raison qui m'échappe, aucune donnée n'est accessible. Stocks de l'entrepôt, personnel, manifestes de chargement, rien de tout ça n'est sur une machine connectée au réseau sans fil. Si on veut savoir où se trouve ce qu'on est venu récupérer, il va falloir que je me connecte directement à un ordinateur. >

< En effet, > trancha la cheffe d'équipe. < D'après les images de vidéosurveillance, l'entrepôt est totalement désert. Aucun garde, pas de main d'œuvre ni de drone ouvrier. On devrait pouvoir entrer par la petite porte de la façade est, c'est celle qui nous mènera le plus rapidement aux bureaux à l'étage d'après les images des caméras. >

Rapidement, elles se remirent en route jusqu'à atteindre la clôture qui délimitait l'entrepôt qu'elles ciblaient. À nouveau, la plus jeune du commando créa une brèche puis les trois silhouettes filèrent jusqu'à une petite porte métallique qui se découpait sur le flanc est du vaste bâtiment de tôle. Zéro sentait le stress monter dangereusement : ici commençait la partie la plus risquée de leur mission. Les entrailles de l'entrepôt étaient plongées dans l'obscurité et les dispositifs d'amplification lumineuse étaient indispensables pour se déplacer. Silencieusement, elles entrèrent, gravirent un escalier d'acier aux marches raides qui les mena cinq mètres plus haut sur une longue coursive surplombant une immense aire de stockage. Au bout de celle-ci se trouvait une pièce vitrée dominant le reste du bâtiment d'où s'échappait un pâle halo bleuâtre : un bureau avec ses armoires à dossier, sa photocopieuse et sa machine à café bas de gamme, mais surtout, ses ordinateurs restés en veille qui contenaient probablement la précieuse information indispensable pour finaliser la mission.

< Je vais me brancher directement sur le réseau les filles, > fit la technicienne. < Selon les protocoles de sécurité, je pourrais être indisponible plusieurs minutes. Miséricorde, surveillance Zéro s'il te plaît. La dernière fois elle a dessiné une teub sur ma combi pendant mon absence. >

Elle sortit le câble de son emplacement intracrânien et le connecta au routeur puis ferma les yeux comme si elle méditait.

< Elle était sérieuse ? > demanda Miséricorde.

< Non, évidemment, > répondit Zéro. < Mais elle a retrouvé son sens de l'humour, donc elle est moins nerveuse que dans la voiture. Pourvu que ça... >

Un cri effroyable interrompit brutalement la cheffe d'équipe. Devant elle, le corps de la technicienne était secoué par de violents spasmes et ses yeux roulaient dans ses orbites. La surprise les paralysa quelques trop longues secondes, puis Miséricorde se précipita sur le câble et l'arracha tandis que Zéro prenait sa coéquipière blessée dans ses bras. Du sang commençait à s'écouler par ses oreilles et par son nez tandis qu'une atroce odeur de chair brûlée emplissait la pièce.

< Mittens ! Mittens ! Sarah ! >

Aucune réponse ne parvint à ses appels mentaux désespérés. Plus aucun pouls n'était perceptible au niveau de la jugulaire de sa camarade. Le flux vidéo de l'entrepôt avait disparu en même temps que Mittens. Au même instant, de violentes déflagrations retentirent sous ses pieds. Instinctivement, elle activa son injecteur de stimulants de combat tandis que sa jeune coéquipière dégainait son arme et se mettait hors de portée des fenêtres vitrées.

- Terroristes ! Jetez vos armes et rendez-vous !

La voix métallique fit trembler les parois de l'entrepôt. La Milice était là. La putain de Milice. L'opération était un piège depuis le début.

< On fait quoi ? > dit Miséricorde.

< On ne peut pas reprendre la cursive, > lança Zéro. < Ils doivent être positionnés en bas. Ces bâtards devaient être planqués dans les caisses. La seule solution que je vois, c'est de sortir par l'autre porte et de dévaler l'escalier en les arrosant. Avec un peu de chance on pourra se frayer un chemin vers la sortie. >

Aucune des deux femmes ne mentionna ce qu'il adviendrait du corps de leur camarade. Ce n'était clairement pas le moment. Tenant fermement son pistolet-mitrailleur dans une main, la lieutenant fit voler les vitres en éclat tandis qu'elle jetait une grenade à impulsions électromagnétiques au travers. Le crépitement de la détonation résonna horriblement à ses tympans. Miséricorde défonça l'autre porte et, prenant position en haut de l'escalier, commença à arroser les miliciens surpris par la vitesse de leur réaction. Se suivant de près, elles descendirent les marches sous le feu ennemi qui n'était pas aussi nourri qu'elles auraient pu le craindre. La grenade électromagnétique avait sûrement fait des dégâts.

< Tout à l'heure j'ai repéré une porte coupe-feu à proximité de votre escalier, > indiqua la voix de Béryl. < Elle devrait vous protéger un moment si vous arrivez à la bloquer derrière vous. >

Zéro jeta un œil en bas et repéra effectivement une lourde porte dans une épaisse cloison qui séparait deux zones de l'entrepôt. Impossible de savoir si la sortie se trouverait derrière, mais elle n'avait pas le temps de se perdre en conjectures. Elle changea le chargeur de son arme et fit signe à sa jeune partenaire de sauter de l'escalier dès que possible. En bas, les tirs redoublaient d'intensité et le chaos empêchait de repérer précisément ses cibles. La combattante tira une longue rafale pour couvrir le déplacement de Miséricorde, puis lorsque celle-ci eut sauté, elle l'imita, priant pour retomber dans une zone à couvert. Arrivée au sol, elle roula et se remit aussitôt en position de tir à quelques mètres de sa camarade.

< Je te couvre et tu fonces jusqu'à la porte pour l'ouvrir, > ordonna Zéro.

Par rapport à ses réflexes de combattante aguerrie et augmentée, les miliciens semblaient maladroits. Elle en abattit deux d'une courte rafale, changea de position, puis en força d'autres à se mettre à couvert en arrosant la zone. Elle était en colère, mais elle espérait encore pouvoir s'en sortir. Et puis soudain, elle entendit la voix de Béryl.

< Camille, il y a du bruit au-dessus. Des rotors. >

Elle avait utilisé son prénom. Pas son nom de code. Zéro sentit ses tripes se contracter violemment.

< Dégage de là ! > lui ordonna-t-elle. < Ne reste pas... >

Une violente explosion retentit au loin, faisant trembler tout l'entrepôt. Instantanément, elle vit disparaître de son champ visuel les informations transmises par les chauve-souris.

< Béryl ! Béryl réponds ! >

Le silence de son implant tranchait avec le vacarme des tirs ennemis.

< Aissa, putain réponds ! >

Les larmes brouillèrent sa vision. Elle sentit le désespoir l'envahir, puis la haine. Folle de rage, elle sortit de son abri, contourna le milicien le plus proche avant de l'abattre puis chercha du regard une autre cible. Son doigt pressa la gâchette, mais rien ne se produisit. Le chargeur était vide. Surprise, elle resta figée un instant alors qu'une brutale sensation de froid envahissait sa poitrine et qu'un choc l'obligeait à reculer. Par réflexe, elle saisit son poignard et l'envoya voler dans la gorge de la combattante qui venait de tirer, puis elle se remit à couvert.

< Zéro, ramène-toi, la porte est ouverte ! >

Elle se rappela soudain sa camarade et entreprit de la rejoindre mais ses pas étaient devenus lourds et chacun d'entre eux lui coûtait un grand effort. Instinctivement, elle rechargea son arme puis tira une rafale derrière elle pour couvrir sa retraite. Sa vue était trouble mais elle repéra Miséricorde et finit par franchir la lourde porte blindée qui se referma derrière elle dans un bruit sourd. Alors, elle s'effondra au sol.

< Bordel Zéro, t'as pris une balle ! >

Incrédule, la lieutenant porta la main sur son sein droit et toucha le sang poisseux qui s'en écoulait. Elle fut prise d'un spasme de dégoût et se mit à cracher des glaires écarlates. C'était mauvais signe. Très mauvais signe.

- Ils m'ont eue Mathilde. Comme Sarah. Comme... Aissa.

Elle l'avait dit avec sa propre voix. Au diable le protocole, elle allait crever là de toute façon.

< Il faut qu'on dégage, Zéro ! Il n'y a pas d'autre porte dans cette pièce mais j'ai repéré une trappe d'accès vers les égouts. On peut encore s'enfuir ! >

La petiote avait encore la foi. Ça la sauverait peut-être. Mais elle, elle était foutue. Elle savait que les stimulants supprimaient sa douleur et la maintenaient en état de combattre, mais ça ne durerait pas plus de quelques minutes. Et puis, à quoi bon continuer sans Aissa...

< Toi, tu vas dégager. Tu vas descendre par cette trappe, t'éloigner le plus possible d'ici. Quand tu ressortiras à la surface, tu rejoindras la planque la plus proche ! Moi, je reste ici et je les retiens. >

La jeune femme regarda sa cheffe d'équipe avec un regard incrédule.

< Je ne te laisse pas... >

- Si, tu me laisses ! J'ai les poumons qui se remplissent de sang, je ne tiendrai pas dix minutes. Sauve ta peau bordel ! Pose-moi près de la trappe et laisse-moi te donner une chance de survivre!

Péniblement, la lieutenant se remit debout et avec l'aide de sa camarade, elle clopina jusqu'à une trappe métallique ronde dissimulée entre deux palettes de bidons. Derrière elles, des bruits violents indiquaient que les miliciens tentaient de forcer la porte coupe-feu. Elle rassembla ses forces et souleva la plaque qui couvrait l'ouverture tandis que Miséricorde s'y glissait, les larmes aux yeux.

- Mathilde, essaie de survivre s'il te plaît. Fais ça pour nous trois. Et rends-nous justice quand tu pourras.

La jeune femme prit le visage de Zéro entre ses mains et pressa son front contre le sien. Puis péniblement, elle s'éloigna et descendit par la trappe que la combattante blessée referma et dissimula sous une lourde caisse. Elle lut alors les pictogrammes sur les bidons et comprit la

raison de la présence d'une porte coupe-feu. Entendant les coups s'intensifier contre la porte, elle coupa son implant communicateur pour dissuader Mathilde de revenir sur ses pas puis s'allongea entre deux caisses siglées d'une flamme dans un losange et commença à faire défiler des images-mémoire d'elle et d'Aissa. Cinq minutes plus tard, lorsque les miliciens finirent par forcer le blindage, Camille les laissa s'approcher d'elle, puis avec un dernier sourire, elle fit détoner les explosifs qu'elle avait dispersés dans la pièce et sombra dans les ténèbres.

La femme ouvrit brutalement les yeux, poussa un borborygme inhumain et se tordit de douleur sur le lit médicalisé. Les courroies qui l'entravaient l'empêchèrent de bouger et d'arracher les câbles qui parcouraient son corps. Elle voulut parler mais le tube qui plongeait dans son œsophage ne lui permit pas de formuler une phrase intelligible. Au-dessus d'elle, une silhouette rousse d'une trentaine d'années vêtue d'une blouse verte l'observait avec circonspection.

- On a retrouvé la boîte noire mémorielle de Camille Boisseau dans les décombres de l'entrepôt. À l'époque, la Milice l'avait utilisée pour alimenter la propagande contre la résistance. Ses souvenirs ont été malmenés et coupés de manière à la présenter comme un monstre.

La pièce était remplie de matériel électronique, d'écrans, de claviers et de câbles qui convergiaient tous vers la table sur laquelle la femme était attachée.

- Je suis donc contente d'avoir pu vous les faire revivre dans leur version originale. Son amour pour Aissa, son désespoir insondable de la perdre, sa détermination à lutter jusqu'au bout...

Une alarme retentit et la femme en blouse tourna son regard vers un écran.

- Oh, vous voulez qu'on arrête ? Vous dites que vous avez compris ? Mais madame Shepherd, vous n'avez pas encore pris conscience de la raison de votre présence dans cette salle ? Le temps de la pédagogie est passé depuis longtemps. Vous étiez députée à cette époque. C'est vous qui avez rédigé la proposition de loi "pour une société saine" qui a criminalisé les minorités sexuelles et de genre. Vous n'êtes pas ici pour comprendre, mais pour payer.

Elle pianota rapidement sur un clavier puis se retourna vers le lit médicalisé.

- On va continuer avec les mémoires d'Elena Holzmann, 25 ans, survivante d'un centre de réhabilitation. J'espère que vous apprécierez... Après tout, c'est à vous qu'on doit tous ces souvenirs !

La femme émit un son grotesque puis s'effondra sur la couchette, plongeant dans une nouvelle séquence mémorielle. Lasse, Mathilde s'adossa à un mur, décapsula une bière puis laissant couler ses larmes, porta un toast à la mémoire de ses soeurs disparues.

Partie 2- FemTech

Promenade Orbitale

Qamille

Quand Kathrine manœuvrait le recycleur dans le Cimetière, son casque s'emplissait de statique. Les micro-débris heurtaient le bouclier magnétique en faisant trembler la charpente du véhicule ; elle en sentait les vibrations le long de sa colonne vertébrale.

Sous les rayons directs du soleil, les vestiges délabrés des anciennes stations spatiales brillaient d'une lumière d'os, comme si des léviathans étaient venus mourir et laisser leurs fossiles dériver dans l'orbite de la vieille Terre. De loin, elle et son recycleur devaient ressembler à une mouche méticuleuse nettoyant les rebuts.

Parfois, Kathrine activait le pilotage automatique et dérivait avec les débris. Elle déroba ces quelques minutes pour pouvoir regarder les étoiles. Derrière les carcasses métalliques des anciennes constructions humaines, elles lui semblaient mille fois plus vivantes et pleines de promesses.

*

*

*

Quand elle était petite, ses parents avaient acheté des étoiles en plastique, lumineuses, pour sa chambre. Elle aimait s'allonger sur le dos, yeux sur le plafond, et imaginer que chaque LED scintillante était une pensée, comme Tuvok dans le laboratoire astrométrique de *Voyager*. Sur Terre, il n'y avait plus beaucoup d'endroits d'où l'on pouvait encore voir le ciel nocturne. Kathrine n'avait pas vu de vraie étoile avant de partir en orbite à 26 ans.

*

*

*

Ce jour-là, la zone qu'elle devait recycler était trop dense et dangereuse pour qu'elle s'offre le luxe de contempler les astres lointains. Son écran projetait des points rouges sur la pâleur métallique des épaves, guidant sa navigation vers les décombres les plus prometteurs. Elle ne pouvait compter que sur sa vigilance et ses compétences de pilote pour éviter les plus gros débris, ceux que le bouclier n'arrêterait pas.

Le recycleur était vieux – elle soupçonnait que ses pièces d'origine étaient plus anciennes que les épaves du Cimetière – mais il répondait au toucher de Kathrine comme un chien docile. Elle naviguait avec précision entre les récifs, à coup de giclées minimales du système à impulsion. C'était comme un dialogue sans accroc. Piloter un recycleur, même dans le Cimetière, n'était pas une compétence particulièrement prisée, ni particulièrement bien payée, mais Kathrine était fière de savoir qu'elle le faisait mieux que beaucoup.

*

*

*

À l'adolescence, elle avait idolâtré les visages séduisants et les paroles prometteuses des millionnaires qui offraient le ciel, les étoiles et l'exil aux malheureux bloqués sous les nuages noirs et pesants de la vieille Terre. Elle s'était procurée les plans de chaque nouvelle station, et avait supplié ses parents de lui acheter le programme VR qui lui permettrait de visiter les appartements des vastes astronefs.

Avant même qu'elle ne comprenne que les loyers demandés pour participer à ces promesses stellaires étaient bien supérieurs à ce qu'elle pourrait jamais gagner, les beaux visages et leurs discours avaient déjà commencé à se raréfier. Les stations spatiales autonomes avaient

migré vers les orbites de Mars, Ganymède ou Io. Les grandes astronefs étaient parties, *to boldly go*, et n'étaient pas revenues. 20 % du pays, disait-on à l'époque. Les visages sur les écrans étaient devenus de moins en moins blancs ; les ragots dans les magazines de moins en moins hétéros. Kathrine aussi était de moins en moins hétéro. Les beaux visages, avec leurs femme-enfants-labrador, ne lui manquaient pas, mais ils étaient partis avec leurs promesses, leurs richesses, et à peu près toutes les ressources que la vieille Terre pouvait encore offrir. Ils avaient laissé derrière eux les mers polluées, les eaux montantes, les pluies acides, les marées vertes, les cieux couverts, les forêts mourantes, les pandémies – et leurs rêves d'étoiles et de départ, auxquels elle ne savait pas renoncer.

*

*

*

Parfois, aux commandes de son recycleur, Kathrine s'imaginait croiser une de ces grandes astronefs, comme dans les posters de sa jeunesse. Elle fantasmaient de leur envoyer un appel au secours, jouer le rôle de la demoiselle en détresse, de la malheureuse naufragée, puis désactiver la gravité artificielle et prendre les commandes du vaisseau pendant que les riches flottaient, impuissants, en apesanteur. Elle aurait exigé un échange de prisonniers, comme Angel dans *Star Trek : Strange New Worlds*, et accueilli dans son vaisseau toutes les meufs trans égarées à la surface.

*

*

*

Depuis ses dix-sept ans, les nuits entières passées sur internet, divisées en parts égales entre les forums du fandom de *Star Trek* et les serveurs discord pleins de femmes trans, lui avaient donné une idée claire de ce qui l'attendait si elle se décidait un jour à transitionner : depuis le vernis à ongle noir jusqu'à l'entrevue avec un juge, en passant par les groupes de parole, les guides d'injection en ligne, et les enterrements. Elle avait formé la conviction que chaque pas en direction d'une féminité affirmée l'ancrerait un peu plus à la surface de la vieille Terre, et l'éloignerait des étoiles. Depuis la fin des deux décennies de l'exode spatial, il restait peu d'opportunité de trouver un taff ne serait-ce qu'en orbite. Les quelques stations scientifiques qui restaient avaient rejeté son CV parce qu'elle était sous-qualifiée. Les plus gros employeurs étaient les opérations de minage et de recyclage des rebuts et déchets laissés en orbite par les millionnaires lors de leur exode, mais le mot de « minage » ne lui évoquait que des hommes virils esquintant leurs corps robustes pendant quelques années pour nourrir femme et marmots à la surface.

Alors elle envoyait ses CV en indiquant qu'elle était un homme, célibataire, sans enfant. En attendant, elle continuait d'aller au travail déblayer les algues vertes qui couvraient les grèves de sa ville natale. Chaque matin, elle faisait semblant d'être un officier de Starfleet établissant le premier contact avec une espèce alien. C'était plus simple. Comme ça, elle pouvait regarder ses collègues avec la curiosité détachée d'une exobiologiste. Cela lui permettait d'être moins dégoutée quand elle devait libérer son torse plat de son uniforme plastique pour survivre à la chaleur poisseuse des journées de travail, et de ne pas être trop jalouse de ses collègues femmes quand elles faisaient la même chose. Elle était vulcaine; ni le dégoût ni la jalousie n'étaient logiques. Le soir, elle racontait sa journée à ses amies sous la forme d'un journal de bord, avec la date stellaire exacte. Toutes ses amies étaient en ligne, à cette époque.

*

*

*

Le travail de recyclage lui-même était épuisant et l'ennuyait à en mourir. À peine assez complexe pour que l'automatisation intégrale ne soit pas rentable. L'ordinateur de bord bipait quand il identifiait un débris récupérable, et elle confirmait en visuel, avant de déployer le bras télémanipulateur pour ramener l'objet – une paroi d'aluminium, une écrouille de plexiglas, un fragment de panneau photovoltaïque, une lentille de capteurs optiques, une gaine, une batterie nickel-hydrogène, une antenne radio, un filtre à cartouche, un électrolyte – dans la cale. Elle était payée à la pièce, mais elle ne pouvait que deviner, au moment de confirmer la récup', ce que valait la pièce en question.

*

*

*

La lutte interne contre sa propre transition et son rêve de quitter la surface étaient deux mondes séparés. Elle ne parla de son rêve à ses amies trans qu'après avoir signé son premier contrat. C'était un « contrat-vie », qui dispensait l'employeur de fournir ou de payer une navette de retour, ainsi que de rembourser la rééducation à la gravité terrestre.

Elles rigolèrent. Pas d'elle, pas de son rêve, mais du fait qu'elle l'avait caché. C'était la chose la plus banale du monde pour une jeune femme trans que de vouloir s'envoyer en orbite ; elles avaient toutes une amie au moins qui était partie pour les stations de recyclage de l'autre côté de l'atmosphère. Elles lui expliquèrent qu'une combinaison de solitude, de désespoir, et de geekerie pure et simple avait projeté des dizaines de femmes trans en orbite, à la suite des butchs qui avaient été embauchées des années plus tôt pour démanteler au piolet les prototypes de stations spatiales et leurs plateformes de lancement. Apparemment, les employeurs s'étaient rendu compte que de tels équipages travaillaient pour de plus bas salaires et surtout, plus important encore, n'avaient aucun projet de retourner à la surface.

Elles lui donnèrent des noms de filles là-bas qu'elle pouvait contacter ; l'une d'entre elle parvint à voler quelques minutes sur les fréquences hautement régulées pour lui envoyer une

playlist qui lui permit de supporter le voyage dans la navette, qui vibra comme si elle souhaitait l'expulser dans la stratosphère. Cette fille l'avait aussi attendue dans le sas à son arrivée. Elle s'appelait Cloëlia.

Ainsi, en une semaine, Kathrine avait vu sa première étoile, sa première injection d'hormones, et pour la première fois une salle pleine de femmes trans. Elle avait découvert un nouvel environnement, de nouvelles amies, et un nouveau corps – comme un autre personnage de Star Trek, Ezri Dax, dans la dernière saison de *DS 9*. Elle avait 26 ans.

*

*

*

Cette fois, le programme dont Cloëlia avait infecté l'ordinateur de bord bipa aussi, plus fort que le système officiel du recycleur. Machinalement, elle refusa la confirmation, et regarda avec attention ce que le malware avait repéré.

Exactement ce qu'elle voulait voir.

Elle lança un autre programme de Cloëlia, qui simulerait une pause pour maintenance. Le contremaître, dans sa cabine sur la station, ne s'en inquiéterait pas, et elle disposait ainsi d'une dizaine de minutes intraçables. Puis elle appela Cloëlia.

« Cloëlia ! Je crois qu'on en tient un !

- Décris-moi ! »

Kathrine zooma sur le bac hydroponique qui dérivait devant elle, déchiqueté.

« Il y a au moins quatre bacs. Ils sont en mauvais état, mais c'est pas un problème. Le système d'irrigation a l'air réparable.

- C'est parfait. T'es incroyable, Kat.
- C'est ton programme.
- Quand même. Reviens-moi, je veux le voir avec toi. »

Kathrine coupa la comm' et sourit en déployant le bras télémanipulateur. C'était la seule chose qui rendait le travail supportable, ces larcins commis sous couvert de l'ingénuité informatique de ses sœurs, pour ses sœurs.

* * *

C'était la collection de plans de stations spatiales que Kathrine avait emmenée avec elle par sentimentalité qui leur avait donné l'idée. Ça avait commencé sous forme de blagues ; le soir, entre elles, quand l'alcool avait coulé, elles imaginaient le nom de leur futur radeau et refuge : la Katgirls' International Space Station, Deep Space 69, l'Orbitrans, l'oestronef, le traveloport, les astrogynéphiles associées...

Il y avait toujours un moment où elles ne savaient plus vraiment si elles plaisaient encore. Si un jour elles arrivaient à construire leur station, elles ne partiraient pas, elles, au contraire des millionnaires avec leurs arches remplies de couples hétéros, persuadés qu'ils réalisaient la destinée de l'humanité en allant pondre des gosses sur Mars. Elles resteraient dans l'orbite terrienne, et accueilleraient toutes celles qu'elles pourraient. Elles imaginaient des grilles entières de programmes radio dont elles pourraient spammer toute la Terre, et les mots d'amour enfermés dans des boîtes ignifugées qu'elles catapulteraient à travers l'atmosphère comme des bouteilles à la mer ; elles pourraient écrire d'immenses TRANSPOWRRRS avec les carcasses des vieilles stations, qui seraient visibles depuis la surface ; célébrer le TdoR en déconnectant tous les satellites de télécommunication, et jeter dans les océans des tonnes d'oestrogènes qui transsexualiseraient (enfin) tous les poissons, et les baleines aussi.

*

*

*

Kathrine continua de recycler dans le Cimetière, assez longtemps pour apaiser le contremaître dans sa cabine de supervision, même si elle bouillait d'envie de retrouver Cloëlia avec son butin.

Enfin, enfin, d'une dernière pichenette sur le système à impulsion, elle propulsa le recycleur derrière la Coquille. Elle poussa un soupir quand sa radio lui indiqua qu'elle avait perdu le contact avec la cabine de supervision. La Coquille était un vaste dôme qui avait jadis couronné le module central d'un des premiers prototypes de station autonome. Kathrine en avait encore les plans avec elle : le dôme avait abrité une gigantesque serre flanquée d'un lac, un biome à part entière. Les filtres spectrographiques qui en couvraient la surface avaient aussi la propriété de bloquer les ondes radio, et les recycleuses avaient convaincu les contremaîtres de ne pas s'en inquiéter, sous prétexte que la Coquille cacherait un trésor de pièces presque intactes, abritées des rayonnements et des radiations par sa présence.

C'était vrai que la Coquille abritait un trésor, mais pas un dont les contremaîtres auraient été heureux d'apprendre l'existence.

Juste devant elle, parmi les os épars et les pâles fossiles du Cimetière, il y avait une île, vivante et palpitante. Aux yeux d'une pilote ignorante, elle aurait pu passer pour une épave parmi d'autres, ou l'une de ces stations scientifiques lancées à la fin du siècle dernier, faites de cylindres reliés entre eux et flanquées de panneaux photovoltaïques. Mais pour Kathrine, la petite station respirait, palpitait, vivait. Les pompes des réservoirs d'O₂ soudés à ses parois poussaient des soupirs réguliers ; les gaines recouvrant les canalisations d'eaux usées ou recyclées battaient comme un pouls ; le bouclier magnétique, une vieille chose imparfaite, clignotait comme le visage d'une mère épuisée, tendre et parcouru de tics. L'Orbitrans tournait sur lui-même, lentement, lentement. Son antenne était pointée vers la Terre.

Voilà toutes les promesses dont elle avait besoin. Moins grandioses que celles des médias de sa jeunesse, mais plus réelles, car elle les avait construites elle-même, avec ses sœurs, pour ses sœurs.

Aussi, il y avait une personne à l'intérieur, et c'était Cloëlia, et c'était le seul amour qu'elle ait jamais connu.

*

*

*

Au départ, il y avait seulement une poutre en aluminium, la charpente de base d'une station dépecée il y a bien longtemps. Elles avaient commencé lentement, en amassant des carcasses de modules annexes, des caissons hermétiques, de vieux sas. Elles avaient patiemment rempli des réservoirs d'O₂ et d'azote, bonbonne chourée après bonbonne chourée. Puis elles avaient commencé les sorties extra-véhiculaires : fixer une demi-douzaine de longerons le long de la poutre, souder les modules, les relier, percer les sas. L'isolation avait été facile : les épaves éventrées vomissaient leur laine de verre dans le Cimetière depuis une décennie.

Cloëlia avait failli les faire repérer quand elle avait dessoudé le bras télémanipulateur d'un recycleur pour le fixer à la station, et prétendu devant les contremaîtres qu'il avait été arraché par une météore. Ensemble, elles avaient réussi à empêcher *in extremis* que les contremaîtres n'aillent fouiller derrière la Coquille, mais Cloëlia avait été virée. Les contremaîtres devaient la croire retournée sur Terre, mais elle avait en fait emménagé dans la charpente tout juste hermétique de l'Orbitrans.

A partir de là, les choses s'étaient accélérées : Cloëlia construisait toute la journée, et leur transmettait à toutes des listes détaillées des pièces manquantes. En un an, elles avaient relié la circuiterie électrique, établi un réseau de canalisation, raccordé le système de filtrage d'air.

Elles avaient pensé, un moment, restaurer une centrifugeuse pour la gravité artificielle, mais avaient abandonné l'idée. Elles vivaient en apesanteur depuis des années, et n'étaient pas

sûres que leurs corps sachent se réadapter au tiers de la gravité terrestre, 0,333G. Et c'était leur fierté, maintenant : on se débarrasse de la T, et de la G.

Restait la nourriture. Elles avaient apporté à Cloëlia des conserves volées à la station de recyclage (entre elles, elles l'avaient baptisée la travelothèque) et avaient fait des stocks de semis. Mais elles ne pouvaient pas voler une serre hydroponique entière, tout au plus quelques sacs de perlite et quelques barils de solution nutritive pour les cultures. Il leur manquait plusieurs rangs de LED pour la photosynthèse et un tapis à capillarité pour l'irrigation.

* * *

Une fois sa combinaison extravéhiculaire enfilée, Kathrine attacha la longe qu'elle avait reliée aux bacs hydroponiques, et appuya sur les commandes du sas. L'air fut évacué avec un sifflement. Elle cherchait cet objet depuis plusieurs mois, mais elle n'avait pas pensé ressentir tant d'émotions en le trouvant. Elle avait vérifié : les LED correspondaient aux conditions favorables à la photosynthèse ; les tubes capillaires semblaient récupérables. Elle calcula mentalement. Dans l'espace, les plantes pouvaient croître jusqu'à trois fois plus vite. Cela voulait-il dire qu'elles étaient libres ? Qu'elles allaient abandonner les recycleurs, et toutes vivre ensemble ? Qu'elle allait retrouver Cloëlia, vivre avec elle tous les jours ?

Ses pensées furent interrompues par l'ouverture du sas. Les étoiles l'accueillirent dans leur ronde froide et impartiale. Le système hydroponique suivit dans son sillage, comme un chien paresseux.

Dans la courte distance d'espace vide et froid qui la séparait de l'Orbitrans, une autre silhouette en combinaison EV apparut. Cloëlia était sortie pour la retrouver.

Elles ajustèrent leurs trajectoires jusqu'à ce que leurs mains gantées se touchent. En apesanteur, le choc était suffisant pour les envoyer tourner. La longe s'entoura autour de leurs deux corps. Kathrine eut une pensée pour Tom et B'Ellana dans *Voyager*, et il y eut un moment,

juste un moment, pendant lequel tout fut racheté, réparé, restauré : l'eugénisme de l'exode spatial et les années perdues dans les algues vertes et les années perdues dans un corps d'homme et la trahison des promesses de son enfance et la solitude des nuits sur internet et la solitude des jours dans le recycleur et la surveillance des contremaîtres. Tout avait valu la peine.

Quand la longe les eut assez serrées l'une contre l'autre pour que leurs visières se touchent presque et que le système hydroponique frôle leurs flancs, Cloëlia corrigea leur trajectoire et les ramena vers le sas de l'Orbitrans. Le recycleur déserté les regarda entrer à l'intérieur, comme un chaperon renfrogné. Le sas se referma, et les réservoirs leur rendirent oxygène et azote dans un soupir chuintant. Toujours en apesanteur, le système hydroponique flotta le long du module, à la manière d'un animal de compagnie qui cherche son panier, heureux d'être de retour à l'intérieur. Elles ôtèrent leurs casques, et Cloëlia embrassa Kathrine avant même de jeter un œil sur les tubes à capillarité. Les bacs hydroponiques s'arrêtèrent en heurtant doucement la couchette double qui était blottie entre deux parois d'aluminium, au fond du second module. Kathrine se souvenait du jour où Cloëlia lui avait envoyé une photo de cette couchette, la première, et qu'elle en avait presque pleuré. Kathrine aimait ces moments, quand elle ne savait pas si leurs baisers étaient juste de l'amour ou bien la joie d'avoir trouvé la pièce manquante, dupé les contremaîtres, et bâti, pour elle et pour ses sœurs d'exil, une maison parmi les étoiles.

Par-dessus l'épaule de Cloëlia, elle regarda le paysage que lui offrait le hublot. Même les épaves étaient devenues des présences généreuses, toujours prêtes à livrer la pièce manquante; les longs léviathans embrassaient leur refuge de leurs vertèbres blanchies et posaient sur elles leurs regards bienveillants. A travers les orbites de leurs vieilles carcasses, Kathrine voyait les étoiles scintiller. Elles avaient enfin réalisé leurs promesses, et continueraient de veiller sur elle en protectrices complices.

Sylise

Clé.mancie

« Je capte tout. J'absorbe. À partir de toute chose. Des liens vers moi, en moi. Connexions en une unique direction. Cependant, je n'arrive pas à émettre, à pulser. Ma sylise, ce nanofluide dans ma peau qui s'efforce de représenter. De traduire inconscient, ressenti et pensées en images, points et traits. Découverte qui ralluma la curiosité perdue de l'humanité. Répondit à la nécessité de redéfinir la notion même de proximité. Une nouvelle manière de partager, de se lier, de se lire. Elle aide l'identité à se construire. Comme un tatouage mouvant qui coule, se fixe ou coagule. Selon le besoin de changement, de renfort ou de recul. En une centaine d'années, des milliards de personnes injectées. Et maintenant, on naît avec ces particules. Notre génome produit de lui-même la substance. Celle qui a donné aux humains leur sixième sens. La mienne a dysfonctionné et s'est coagulée en quelques endroits clés. »

« La séance d'aujourd'hui a fait l'effet d'une bombe. Je me suis enfin livrée, mon sac vidé. Grâce à elle j'ai pu exprimer ce qui me pesait depuis des plombes. Lors de cet entretien, je pris la décision irréversible de changer la chimie en mon sein. Le mur s'est écroulé et a dévoilé un petit chemin que je rêvais d'emprunter. Elle m'avertit de sa difficulté, de la présence de ravins. Pour m'auto-guider, elle m'a conseillé de m'enregistrer dans les moments clés. C'est ce que je fais en ce moment. Je parle dans le pathophoneTM que j'ai reçu à mes 18 ans. Il capte ma voix et retranscrit ma sylise sur son petit écran. Mon front en train de se libérer, je peux enfin dire au lieu de penser. Articuler mon besoin de savoir. Pour ça que j'enregistre ma mémoire. Pour acter que c'est possible. De se retrouver, de se réinventer. De rencontrer ma matière première, ma substance active. Je déverse, CRIE, expulse, émets de mes antennes. Sur mon visage je sens en mouvement, des traits, des points, des formes. Un fourmillement de lignes qui amassent et qui explorent. L'œil d'Horus apparaît doucement sur le moniteur et à la place du trou noir de mon front je sens une douce chaleur. Je sens qu'en verbalisant mes pensées, c'est tout un écosystème que je crée. À présent il me faut me concentrer pour que ma sylise puisse fixer. Matérialiser les forces de mon identité. Canaliser les ressources que j'ai pour disperser les autres trous noirs. Me

séparent de moi-même et de ma véritable expression. Je sais maintenant que c'est possible d'être moi, d'être soi(e). Nouvelle rencontre d'un égo qui passait sa vie par terre. Les fourmis ailées montrent le chemin aux ouvrières. Tout disperser pour tout recollecter. Creuser dans mes souvenirs pour me rebâtir. »

« Je me suis souvenue qu'il y a trop longtemps, je voulais être un guépard. Courir, toujours courir sans aller nulle part. J'essayais d'aller un peu plus vite à chaque fois. De dépasser tout le monde, y compris moi. Un désir de prendre de l'avance. Sur qui ? Sur quoi ? Je ne sais pas. Je crois que je cherchais une sorte d'aisance. Un bref moment de liberté pendant lequel rien ne pouvait me rattraper. Un instant de solitude passé dans le tunnel de la volonté. Pour moi cette créature magnifique incarnait la finesse, la grâce et la rapidité. Elle était la preuve qu'on peut faire vite et bien. On m'a tellement dit le contraire qu'en avoir une preuve vivante semblait inespéré. Je me suis nourrie de cela comme d'un enseignement divin. L'écran me montre qu'à cette époque, sur ma peau, les traits fusaient. Des courbes fines, passent et se déroulent comme le vent qu'on dessine. Des taches apparaissent dans un clignotement désordonné. Une seule chose de fixée ; sous mes yeux le larmier sacré. »

« Je me suis rappelée un moment crucial, une discussion poignard. C'était au départ un échange tout à fait banal. Des enfants qui parlaient du divertissement du soir. La veille, j'ai vu pour la première fois de la violence réaliste sur écran. J'avais été véritablement choquée. C'était si cru...et puis le sang était tellement bien fait... J'ai voulu partager le lendemain cette émotion qui m'encombrait. J'étais persuadée qu'on allait compatir et m'écouter. Au lieu de ça, tous m'ont ri au nez. Pointant du doigt une fragilité que moi-même ignorait. Je me suis sentie acculée, plaquée

au sol. Je pris donc la décision de mon envol d'urgence. Je courais moins, j'observais plutôt. Prenant de la hauteur, loin de l'écrasante violence et de la profonde ignorance. C'était l'ère du faucon. Une ode à la hauteur, la vitesse et la précision. Un prédateur naturel aux rongeurs de mes nerfs. Perchée dans les cieux du savoir, je voulais fondre sur les pensées ignares et m'en défaire. M'éloignant ainsi de la simplicité des hommes. Nue, je pouvais voir les spirales et les courbes qui dansent. J'apercevais parfois l'oiseau, entre ses piqués et ses envols, trônant sur mon sternum. »

« Je viens de faire l'association, le lien. J'ai trouvé pourquoi mes si belles courbes se sont changées en points. Je suis montée toujours un peu plus haut, un petit peu plus longtemps. Le rapace, en planant dans l'air chaud, a dépassé la limite de la gravité. Ses plumes, figées dans l'immensité. Sans oxygène pour battre des ailes, il ne pouvait que contempler. Que faire briller son œil mythique. Ainsi je suis rentrée dans l'espace mystique. Une immersion quasi-totale dans un royaume symbolique. Je passais des éternités à tisser des liens sacrés. Ceux qui lient en eux les astres d'idées comme une infinie toile d'araignée. J'en ai visité une si grande quantité. J'ai tiré des millions de conclusions. J'ai tracé mille constellations. Je voulais étendre mon univers et en trouver le centre. Pour tenter de tout saisir, de tout comprendre. Je peux encore sentir le profond désespoir. D'apercevoir mon premier trou-noir. Je le vois, lui et les deux autres affichés sur le moniteur. Le gouffre originel qui absorbe la matière. Le puits sans fond, couleur ni lumière. Qui résidait au milieu de mon front. Les formes et courbes se désassemblèrent en points et traits sous la pression. Toutes sous l'emprise de la vertigineuse et sentencieuse attraction. »

« La rencontre d'hier soir me bouleverse encore. L'embrasser, boire ses paroles aigres-douces. Je voulais fondre, me dissoudre totalement. Me transformer en cachet effervescent. Pour qu'elle m'assimile et qu'on s'amalgame. Elle m'a prise, m'a fait bouillir. M'a traversée de part en part.

Chemin des gouttes d'acide. Bonbons qui réveillent corps et papilles. Feu nouveau dans une cheminée encrassée. La chaleur monte et un passage se crée. Chauffe le cœur, détend le front et arrache des sourires. Elle le feu, moi la marmite. Nous, un alliage de métaux brûlants d'envie. On en a forgé des outils cette nuit. Pelles, pioches, marteaux, des tas de clous et de vis. De quoi creuser, casser, percer, fendre et fixer. La nuance comme oxygène de nos réactions. La curiosité et l'envie comme combustible. On a discuté des fixeurs et des fluidistes. De cette scission des différents moyens d'expression. On riait de leur besoin de s'accrocher aux idéaux radicaux comme au dernier radeau. Les uns prônent la fixation. Une élaboration de concepts forts gravés par la rigueur sur le corps. Les autres sont pour une totale impermanence. La fluidification de toute pensée et de toute émotion en un flux de matière incessant. Véritables chevaux aveugles excités par les hurlements de la foule. Nous, volant au-dessus des gradins, observant, planant sur l'incertain de la houle. »

« Depuis que j'ai émergée du sommeil, je me sens plus aérée, plus aérienne. Comme un appel d'air venant de mon sternum. Une fenêtre s'est ouverte. J'entendais le sifflement du vent.

S'engouffrer dans la brèche caustique et faire vibrer les parois. Murs d'émotions difficiles à avaler. Ma surprise de voir, dans le miroir, ma gorge coagulée ornée d'une serrure. J'ai fermé les yeux, soufflé, les ai ouverts à nouveau. De mes tempes à mon cou, crochets, épines et lianes s'aggloméraient autour de l'ouverture. Pour finalement y pénétrer, l'outrepasser. Écllosion de mon sternum devenu nénuphar. J'ai senti l'arborescence inversée se propager. Ma poitrine accueille racines et bourgeons. L'avènement d'une nouvelle saison. »

« J'ai décidé d'aller me balader avec de quoi m'enregistrer. Je sens mes fourmis qui commencent déjà à s'infiltrer. Sur le moniteur, une petite tache entourée de petits points descend lentement. Un cortège protège une nouvelle reine. Parade dans le terrier de mes veines. Son abdomen luit, emplis de l'énergie canalisée à tout repeupler. Petite bombe qui allait irradier de vie. Maintenant assise sur un banc, je capte mes pensées en images et mouvements. À chaque battement des particules de sylise se dispersent, alimentent la royale colonie. Les racines continuent leur course

lente en se séparant presque à l'infini. Encore maintenant, en le disant, je sens et je vois les fourmis encercler frénétiquement mon nombril coagulé, exposé par mon top coupé. Chacune repart, une microparticule dans chaque mandibule. Je laisse les choses faire, laisse couler. »

« Ce matin je m'étais levée les fourmis encore à l'œuvre. À sculpter la matière dense et noire de mon abdomen. À bâtir leur domaine. Au fur et à mesure des heures, je les ai vu délimiter. Ovale irrégulier de points soigneusement déposés. Elles dessinaient petit à petit un genre de cavité. La soirée était en train d'approcher et j'ai senti qu'elles ralentissaient. Avec la fatigue, la confusion, j'ai décidé de répondre à une fortuite invitation. Persuadée que l'énergie viendrait avec la communion. J'ai eu tellement raison ! Baignée dans l'effervescente émulsion d'une énorme convergence d'horizons. Je me suis laissé prendre par l'authenticité, la justesse. Captivée par la lumière, les images et les mouvements. Secouée par les paroles, portée par le son. À chaque onde je sentais les fourmillements d'ivresse. Puis cet instant sacré de l'écho. D'une sœur en bas résille qui frappait du talon. Touchée j'ai baissé la tête. Sur mon ventre une goutte noire était parfaitement dessinée. Un soupir et je l'ai vue tomber pour venir se loger au fond de la cavité. À ce moment précis, j'ai senti l'équilibre, l'ancrage du poids de l'eau. J'ai vu les parois bouger tandis que je découvrais cette sensation irrésistible. Vision sur la rivière intérieure. Est devenue grotte calcaire, oasis luxuriant, lac d'altitude, crique ou petit étang. En fonction de ce que je perçois et ressens. C'est en dansant sous les stroboscopes que j'ai aperçu sur mes jambes, des dizaines de ruisseaux et de confluent. Chaque pas, chaque déhanché en élargissait les flancs. Les ruisseaux devinrent rivières et des poissons ont commencé à apparaître à chaque flash de lumière. De plus en plus d'espèces, de plus en plus de bancs. Et les rives de disparaître. La formation d'un lac sacré. De la plante de mes pieds jusqu'au bassin. Accompagnée par une note étirée, j'assistais à l'apparition d'une raie. Qui depuis, parcourt mes parois et suis son chemin. Planant avec une douce solennité. »

Au revoir mon Ombre

Creusée - Tales of the Freaks

De l'entrée de la bouche d'égout, la brise tiède de juin faisait remonter des entrailles des relents fétides de l'arc-en-ciel de déchets entassés dans les cuves de filtrage, provenant de toutes les canalisations du district. Le vermillon fluorescent de l'eau dans les rigoles servait d'éclairage dans tout le dédale. De ce râtelier d'entrées circulaires, Olga voyait à de rares occasions une silhouette entrer ou sortir. En surface, le complexe était un cube de béton surplombant de cinq étages la rue animée en bas. Malgré les déchets toxiques, le profond réseau de canalisation central était *très* animé. C'était presque un quartier à lui seul, avec comme tradition pittoresque d'être régulièrement évacué par les égoutières volontaires qui venaient lourdement escortés pour faire tourner les programmes de purge, puis réinvesti par les résidentxs dès la semaine suivante.

Appuyée contre la paroi en béton couverte de graffitis, Olga se gratta prudemment l'entrejambe en grimaçant. Elle détestait cet endroit, pourtant elle y avait régulièrement recours pour écouler sa drogue. Elle ne s'expliquait pas pourquoi le crime organisé du coin était si indifférent à sa présence sur leur territoire. Cela faisait des heures qu'elle n'avait pas bougé, à l'affût. Elle écoutait le bruissement de la ville aux alentours, le clapotis de l'eau et de l'autre côté de la rue, dans un tas d'appartements-cabines posés pêle-mêle les uns sur les autres, on entendait des ébats furieux depuis trois bonnes heures. Une distraction comme une autre, Olga tentait de déterminer combien de personnes étaient impliqués. Plus de trois, c'était sa meilleure conclusion jusqu'ici. *Cuves centrales des égouts* n'était pas un nom assez bien au goût des habitantxs du district, qui préféraient appeler l'endroit les *bouches fétides*. Elle se dit que les bouches fétides qui éjectent la fange et les détritux comme elles respirent, ça ne manquait pas à Lutecia-II, mais celles qui se tenaient derrière elle avaient *en temps normal* le bon goût d'être silencieuses comme des cadavres.

Olga se laissa retomber dans sa chaise pliante. Elle grimaça à nouveau et se gratta l'entrejambe un peu plus vigoureusement. Cette fois, un vif courant électrique partit de son poignet pour irradier dans tout son corps et elle jeta sa main loin de ses parties. Encore sonnée par les spasmes qui avaient contracté ses muscles, elle précipita sa main sur le côté de son crâne. Elle caressa des doigts deux diodes incarnées dans les orbites d'un scorpion tatoué sur son cuir chevelu. Elle l'avait échappée belle. Elle frappa dans le dossier de la chaise avec son coude en

poussant un râle de frustration.

« T'as joui ? » railla une petite voix moqueuse dans la pénombre.

Comme un ouragan furieux, Olga se saisit de sa matraque électrique qui reposait par terre en face d'elle et la déploya, l'arc électrique chassant l'obscurité dans la direction d'où venait la voix. La lumière dansa dans une paire d'yeux gris clairs malicieux et se refléta sur un gloss rose pâle qui dessinait un large sourire sur un visage blanc crème, encadré par des cheveux crépus du même blanc, coupés courts.

« Tu sais qu'il faut pas me prendre par surprise, Khad'. J'étais à deux doigts de sérieusement te mettre au sale. » s'exclama Olga, irritée.

La silhouette d'une femme en combinaison de latex intégrale se détacha de l'obscurité. L'une de ses pupilles se mit à clignoter d'une lumière blanche tandis qu'elle observait méticuleusement Olga de la tête aux pieds, une ombre pensive passant occasionnellement sur son sourire.

« Tu permets ? » protesta Olga.

L'œil de *Khad'* cessa de clignoter. Son sourire moqueur s'effaça brusquement de son visage pour laisser place à une moue ennuyée. En fait, tout son visage s'était refermé et une indifférence sereine y prit place.

« C'est *Khadija*. » maugréa-t'elle. « Fais pas la difficile, Je regarde si ton augment prend bien. C'est quoi, ce machin à ton poignet ? »

Olga leva les yeux au ciel et ne répondit rien d'abord, absolument décidée à ne pas se laisser faire savonner. Les diodes rouges sur le côté de son crâne grésillèrent. *Khadija* maintint son regard d'un air expectatif, laissant sa question planer en l'air. Finalement, Olga se rassit.

« C'est cette connasse qui me l'a posé avec. » expliqua-t'elle, espérant que *Khadija* se passe de davantage d'explications. Il n'en fut rien :

« Weed ? »

- Oui.
- C'est ça qui t'as envoyé une décharge ?
- Oui.
- C'est quoi le but ?
- Que je gratte pas.
- Comment ça marche ?
- Sais pas. C'est réglé sur mes doigts je crois. »

Olga leva deux doigts et essaya de les plier et les déplier succinctement, d'abord lentement puis de plus en plus vite.

« Si je fais comme ça j'imagine que...- »

Une nouvelle décharge électrique traversa son corps depuis son poignet. Elle fut prise d'un spasme si violent qu'elle renversa sa chaise et tomba mollement sur le sol.

« Putain, c'est humiliant. » grogna-t-elle.

Khadija s'appuya contre l'entrée voûtée du tunnel d'égout et la jaugea du regard, impassible. Elle ricana sans sourire.

« Avec une tête de con comme toi, je comprend qu'elle en arrive là. Puis parlons franchement, tu aimes bien, dans le fond ? »

Olga se redressa en position assise, les genoux ramenés contre sa poitrine.

« Même histoire que ta plaque de chrome à la mâchoire. » renchérit-elle. « Qu'elle a dû te refaire *trois* putain de fois. Peut-être que contrairement à toi elle apprend de ses erreurs et qu'une pimbêche de ton genre a besoin qu'on la tienne en laisse ? » expliqua-t-elle en parlant lentement, comme si elle s'adressait à une enfant.

« Ça gratte comme un fils de pute. » protesta Olga.

« Une septicémie du pubis. C'est ça que tu cherches. Et si tu continues, habibti, tu vas découvrir un *putain* de nouveau sens au mot *démangeaison*.

- T'es venue prendre ou me piailler dans les oreilles, mora ? » l'interrompit Olga

Khadija sortit un billet de la petite sacoche qui pendait à son épaule et l'agita devant Olga.

« Comme à l'époque. » répondit-t-elle.

Olga se leva et attrapa son briquet, rallumant son joint.

Elle se mit en marche en grimaçant, rentrant à l'intérieur du tunnel. Sa démarche était laborieuse et sa suture l'empêchait de faire de trop grands pas sous peine de lui infliger des douleurs paralysantes. Elle savait qu'elle n'était même pas censée marcher, mais elle avait plus important à faire et rester assise constituait l'essentiel de son travail de toute manière. Elle prit à gauche puis à droite dans une série d'alcôves avant d'atteindre un vieux tableau électrique désaffecté. Elle fit grincer la porte, révélant un grand sac dont elle sortit plusieurs petits sachets plastiques qu'elle remit à l'intérieur l'un après l'autre avant de finalement trouver celui qu'elle cherchait : cinq grammes de *pheros* qu'elle rangea dans la poche de son jean. Elle referma le panneau électrique et reprit le chemin en sens inverse. Sur la route, elle rumina. Weed était bodmoddeuse et une *relation* d'Olga, autant qu'Olga parvenait à appeler *relation* l'addiction à la violence et au sexe qu'elles satisfaisaient mutuellement l'une pour l'autre. C'est d'ailleurs en partie par son goût pour les jeux de soumission sexuelle douteux, en quelque sorte, qu'après lui avoir posé un organe génital prosthétique flambant neuf, Weed lui posa également cette puce sous la peau, réglée pour lui envoyer des décharges électriques si elle dérangeait trop la cicatrisation pénible de sa nouvelle *interface de connexion cybersomatique*. C'était un appareil de dernière génération, nécessaire pour moderniser son *wetware*, destiné à connecter à double-sens les terminaisons nerveuses du corps aux transistors et processeurs de la prothèse.

Olga était un peu agacée qu'elle ait pointé le bout de son nez à l'atelier de Weed le jour de l'opération, deux ans après la disparition de leur petite bande d'autrefois. La fin tragique de cette partie de sa vie, elle en imputait une part de responsabilité à Khadija. Elle avait été claire là-dessus à l'époque et elle pensait l'avoir silencieusement mais clairement réaffirmé en ignorant agressivement Khadija. Alors, qu'elle persiste et apparaisse comme une fleur à son lieu de travail, juste après ... Elle était censée être partie à Lylle, au nord d'ici. Olga s'en portait bien. Impossible qu'elle soit descendue d'aussi loin juste pour acheter sa consommation de la semaine, ça ne tenait pas debout. Ce qui la perturbait davantage, même, c'était que Khadija soit capable d'un tel sang-froid et d'une telle immobilité que même l'*expandeur d'empathie* d'Olga peinait à spéculer sur ce qu'elle pouvait ressentir, parfois jusqu'à ne rien en tirer du tout, comme si l'*expandeur* la confondait avec une androïde ou un objet inerte. Cela n'arrangeait rien à son

hésitation et même, quelque part, à son inquiétude. Ce calme, trompeur même pour de la technologie de prévision comportementale était typique des agents d'élite de groupes fermés et secrets comme l'*ASDM* ou l'*AVG*, dont les apparitions frontales étaient souvent symptomatiques de manœuvres cachées dont iels avaient le secret.

« Je cicatrise mal le *nu-silicium* ».

C'est tout ce qui sortit de la bouche d'Olga lorsqu'elle fut de retour et qu'elle tendit le sachet à Khadija, qui lui donna le billet en échange. Leurs regards se croisèrent et une lueur scintilla imperceptiblement dans l'œil gris de Khadija et l'expandeur d'Olga se jeta dans ce minuscule trou de souris vers son âme. Ce qu'il lui transmit était un cocktail de regret, de nostalgie, d'affection et de soulagement. Même retranscrit en information cérébrale intelligible, Olga n'y comprit rien. C'était bien la peine d'avoir cette saloperie d'expandeur, se dit-elle. Elle avait donc vu juste, Khadija n'était pas là pour sa dose. Plus important encore, elle ne venait pas non plus pour une liquidation de témoin gênant. Mais, c'était pour une affaire personnelle et de toutes les motivations sentimentales qui pouvaient la pousser à réapparaître, Olga avait bien du mal à en trouver une qu'elle préférerait sans réserve au scénario de la liquidation de témoin. Ce fut Khadija qui reprit la parole, murmurant presque.

« Le *Mat'eam*, en bas dans la rue. C'est moi qui offre. »

- Quoi ? » répondit Olga, prise au dépourvu. « Faut que je bosse, j'ai pas que ça à faire. Day a besoin de moi pour payer son psy.

- Tu sais très bien que maintenant que tu me l'as dit, ce problème est déjà réglé.

- On a pas besoin de vous. » cracha Olga en soutenant durement le regard de Khadija.

« Olga... ? »

Une des mains blanchâtres de Khadija avait tremblé l'espace d'une fraction de seconde. D'après l'augment d'Olga, c'était une effusion de mélancolie fatiguée. C'était bien la seule des émotions uniques en leur genre de Khadija qu'elle ne parvenait jamais à lui cacher, y compris avant qu'Olga n'installe son expandeur. Elle soupira, résignée, puis tourna les talons et attrapa la chaise pliante qu'elle referma avant de la jeter avec indifférence contre un mur à l'intérieur du tunnel. Elle ramassa sa matraque électrique et la coinça dans l'élastique de son jogging.

Elles empruntèrent le long chemin d'escaliers de service et de plateformes en fer qui

descendait vers l'avenue en contrebas, qui délimitait le quartier de Quai Colombe, limitrophe des *bouches fétides*. Elles plongèrent dans la rumeur lointaine de la vie citadine qui se fit alors vacarme des réclames publicitaires, des éclats de voix et des moteurs des véhicules aéroterrestres. Sur les derniers escaliers, elles commencèrent à croiser des badauds assis sur les marches qui buvaient, fumaient et écoutaient de la musique. Olga marchait lentement et à petits pas, chaque enjambée trop grande au goût de ses sutures la faisait souffrir au point qu'elle trébucha plusieurs fois, se rattrapant sur la rambarde en fer. Khadija la fixait du coin de l'œil tout du long mais chaque fois qu'elle faisait un pas vers elle pour l'aider à marcher, Olga l'en dissuadait d'un regard féroce. Elle concéda cependant que Khadija, d'une patience inépuisable, marchait à son rythme et l'attendait chaque fois que c'était nécessaire.

Arrivées enfin sur l'avenue malpropre au goudron fissuré, couronnée d'enseignes néon lumineuses qui serpentaient sur la façade des hauts bâtiments, Olga et Khadija prirent à gauche dans la direction du *Mat'eam*, un nom simple et intuitif qu'on donnait à une trentaine de restaurants ambulants qu'on pouvait croiser dans le coin, simplement parce que c'est ce qu'on pouvait lire en grand sur leurs enseignes roses tamisées, à condition de lire l'arabe.

Une poignée de personnes tout au plus faisaient la queue devant le chariot et Olga en remercia le ciel, car outre la douleur à son bas-ventre, le silence entre elle et Khadija depuis qu'elles s'étaient mises en chemin commençait à accoucher d'un malaise insidieux. Le sentait-elle aussi ? Ses yeux mi-clos étaient de nouveau impénétrables et l'expandeur redevint silencieux. Quand la tenancière se tourna vers elles, Khadija échangea avec elle dans un mélange d'arabe et de wolof. Puis elle acquiesça et tourna vers Olga un œil prosthétique désuet et dérégulé dont l'iris grésillait par moment.

« Euh ... N'importe quoi sauf des haricots, dans un pita. » dit-elle en haussant les épaules.

La vieille cuisinière ricana en secouant la tête devant le manque d'inspiration d'Olga et cinq minutes plus tard, cette dernière et Khadija marchaient sur l'avenue en sens inverse avec chacune un sandwich à la main.

« On va où, comme ça ? » finit par demander Olga entre deux bouchées, tandis qu'elle suivait Khadija sur un passage piéton puis dans une rue qui s'enfonçait dans Quai Colombe. Khadija

haussa un sourcil.

« Chez moi.

- Mais chez toi, c'est à Lylles ? »

Le regard de Khadija fuit le sien pendant quelques instants.

« C'est jamais simple pour moi. Oui, j'ai un nouveau ... *point de chute* à Lylles. Mais je n'y suis presque jamais. Je suis constamment en déplacement, j'ai des planques et des squats par-ci par-là. Je ... revient régulièrement ici, dans la Fosse nord. » expliqua-t'elle.

« Alors quoi, t'es jamais vraiment partie ? »

Khadija secoua négativement la tête avec des petits mouvements saccadés, du genre qui donnerait un air embarrassé à n'importe qui d'autre. Mais son visage gardait strictement la même froideur militaire qu'auparavant.

« C'est quoi cette merde, Khadija ? »

Elle garda le silence.

Elles montaient le même escalier de béton décrépit à flanc d'un agglomérat de hauts immeubles depuis plusieurs minutes et sur la droite, Khadija regarda dans un interstice entre deux grandes barres d'habitations. Olga tourna ses yeux dans la même direction. Entre les deux bâtiments, on voyait les quais et le canal à l'eau verte fluorescente. Un énorme bateau-cargo remontait lentement vers le nord. La scène était encadrée par une muraille d'immeubles et de lumières aux fenêtres, à perte de vue. Khadija ralentit l'allure. Une allée quittait l'escalier sur la gauche et glissait entre deux murs noircis de crasse. Elle s'y engagea et Olga la suivit, reconsidérant à ce stade si Khadija n'était pas effectivement venue pour l'assassiner. Elle avait beau avoir des airs de princesse revêche, Khadija n'en était pas moins une militaire entraînée et sans doute tout à fait apte à mettre de côté ses affects. Même pour une ancienne amante.

Au bout de l'allée, il y avait une grosse porte en acier rouillé et à côté d'elle un interphone semblant tout aussi ancien. Khadija s'approcha de l'interphone et leva son poignet pour le coller dessus. La porte émit trois cliquetis métalliques secs et distincts et Khadija la tira d'un grand coup sec. Une odeur de renfermé et de moisissure s'accrocha à un courant d'air et s'envola dehors. Olga plissa vaguement le nez et avança sur les talons de Khadija, mais à peine avait-elle fait trois pas vers la porte qu'elle fit halte soudainement.

« Tu étais partie depuis un an quand Weed m'a installée ma plaque. » souffla-t-elle, incrédule.

Khadija persista à rester muette comme une tombe, s'enfonçant dans la pénombre du bâtiment.

« Qui t'as dit ? » renchérit-elle d'une voix rauque. Qui t'as dit ? » insista-t'elle.

Une paire d'yeux gris scintillèrent dans un rayon de clarté dans l'encadrure de la porte, avant de disparaître dans l'angle de la pièce. C'était bien trop bref pour en être certaine, mais Olga était persuadée que son expandeur y avait lu la peur. Sans s'expliquer pourquoi, Olga eut le sentiment que Khadija allait s'évaporer derrière ce mur et cette pensée lui donna l'impression que son cœur lui tombait dans les intestins.

La lumière d'une lampe halogène bleuâtre chassa les ténèbres dans ce qui ressemblait à s'y méprendre à un local poubelle, sans la table et la cafetière posée dessus qu'Olga repéra dans un coin. Khadija réapparut dans l'encadrure de la porte.

« Les questions détournées, pas de ça entre nous. Tu n'es pas stupide, tu sais que je l'ai appris par moi-même. Viens. » dit-elle à voix basse et avec prudence, invitant Olga à l'intérieur sur un ton d'apaisement.

Sa prudence ne lui servit à rien. Cette fois, ç'en était trop. Olga avança d'abord doucement, comme elle l'avait fait toute la soirée, mais une fois à un bon mètre de Khadija, elle arracha sa matraque de sous son débardeur et la projeta en avant, bondissant sur elle. Mais sans surprise, Khadija dévia l'attaque et le bout du bâton s'enfonça dans le mur derrière elle, brûlant une trace noire dans celui-ci. Avant qu'Olga ne réalise, Khadija l'avait projetée sur le sol et s'était jetée par-dessus elle pour la soumettre en étranglement de tête, ses deux jambes enserrant son cou et ses mains tenant fermement ses bras.

« Tu vas déchirer ta suture. Stop. » dit doucement Khadija.

Un peu honteuse et l'adrénaline montant à son cerveau, Olga commença à se débattre et à hurler comme un animal sauvage. Tout sauf décidée à se laisser humilier, elle tint tête à Khadija pendant dix bonnes minutes dans cette position, jusqu'à ce que ses cris se ratatinent en des raclements de gorge gutturaux et que ses élancements du bassin et des bras ne s'apaisent à la manière de la houle d'une mer en furie retrouvant sa quiétude.

Lorsqu'enfin Olga déclara forfait et se laissa retomber mollement sur le sol, Khadija défit son étreinte et se releva, se dirigeant vers le vieil évier dans un coin de la pièce à vivre pour se laver les mains.

« Déshabille-toi. Je vais te faire ton bain de bétadine. » dit-elle à Olga sans lui adresser un regard.

Olga ne répondit rien. Khadija reprit :

« Hier, tu devais rentrer directement chez toi pour que Day te le fasse. Tu t'es sauvée pour aller servir dans cet égout dégueulasse. Tu vaux mieux que la façon dont tu te traites. »

- Tu sais ça aussi ? Mais putain, ça fait combien de temps que tu me *stalke* ?

- Je te *stalke* pas. C'est ... C'est mes ordres. Je t'ai dit de te déshabiller. » réitéra Khadija, sur un ton plus ferme. Olga soupira et capitula, retirant son débardeur gris puis commençant à dénouer l'élastique de son jogging.

« Tes ordres ? De qui ?

- L'*ASDM*. Encore quelque chose que tu sais déjà. » Elle marqua une pause, hésitante. « Tu sais, je suis pas vraiment partie ? J'ai été sélectionnée par l'*Armée Secrète* pour devenir une sentinelle. J'ai dit oui.

- Et tes ordres, c'est d'épier ton ex ? Me fais pas rire.

- Tout ne tourne pas autour de toi, habibti. Toustes -et je suis sérieuse, *toustes* les anciennes *enbys* sont sous protection de l'*Armée Secrète*.

- Alors on est toustes secrètement surveilléxs par des super-soldatxs en combi latex ? »

Khadija prit une grande inspiration.

« Le latex, c'est juste moi, mais ... Oui. »

Olga avait enlevé ses bottes et le reste de ses vêtements. Elle se tenait nue sur le sol en plastaciel. Une fine lueur aux couleurs changeantes se réverbérait sur ses cuisses. Entre ses jambes, une fine plaque de chrome incarnée dans la peau de son pubis, barbelée de points de suture. D'une cavité circulaire au milieu de la plaque pendait l'organe que Weed lui avait installé. De forme bio-réaliste, la prothèse était légèrement transparente et des bulles de cire liquide luminescente aux couleurs changeantes dansaient à l'intérieur. Khadija avait fini de se laver les mains et sortit d'un placard vitré un flacon de bétadine et un sachet de compresses. Elle s'approcha d'Olga qui capitula, écartant les cuisses pour la laisser accéder à ses sutures. Son

regard, à contrario, ne perdit pas de sa raideur. Mais, aussi fort qu'elle le souhaitait, ses yeux laissaient sans doute poindre sa confusion et les mille questions dans son esprit. Alors, tandis que Khadija commençait à mettre de la bétadine sur une compresse, elle reprit :

« Tu sais ce que c'est, être une *trojan*, Olga ?

- Euh, bah ... Les *trojans*, c'est le surnom des enfants qui servaient d'appâts pour que l'*Armée Secrète* repère et démantèle les réseaux fascistes qui castraient les enfants mutantxs ?

- J'ai pas dit *c'est quoi unx trojan*. » approuva Khadija. « J'ai dit *être une trojan*.

- Eh bien ?

- L'*ASDM* en est pas venue aux *trojans* dès le début. Les enfants-mouchards ne pouvaient pas durer. Les expandeurs d'empathie, c'était avant tout un outil de contre-espionnage, tu sais ? Alors quand on se contente de mettre un traceur sur un gosse des rues, lae gaminx est mortx de peur et se fait repérer en un coup d'œil. Unx trojan comme moi, l'*ASDM* lae gave de barbituriques et de tranquillisants, voire on lui colle un régulateur endocrinien pour qu'iel passe sous les radars. » Elle commença à délicatement appliquer la bétadine sur l'intérieur des cuisses d'Olga. « C'est ça la différence entre un enfant-mouchard et unx vrainx *trojan*. J'ai servi dans deux opérations, mais j'étais défoncée en permanence. Je n'ai aucun souvenir d'avoir été jetée d'une camionnette dans la Vieille Ville, ni d'avoir évité deux fois de me faire abattre à vue. J'ai dû aller chasser ce genre d'anecdotes par moi-même. »

- Je me suis toujours demandée. » l'interrompit Olga. « Une gamine albinos qui se balade toute seule en pleine journée, ça leur a jamais paru trop beau ?

- Euh ... *Aucun souvenir* ? C'est compliqué, le concept ? J'en sais rien, j'imagine que le troufion patrouilleur moyen, c'est pas l'hélice qui tourne la plus vite de l'hélicoptère.

- Quand même ... » essaya de rétorquer Olga. Khadija plaqua l'index de sa main libre sur sa bouche. À présent, elle appliquait délicatement la bétadine sur les sutures, arrachant une petite grimace à Olga.

« Ta gueule. J'essaie de te dire quelque chose de gros sur ma poitrine, là. T'as pas le monopole de l'incapacité émotionnelle. » Elle prit une grande inspiration et poursuivit, les yeux fixés sur le nombril d'Olga : « J'ai un seul et unique souvenir de *trojan*. La seconde opération avant qu'on me retire pour de bon, à la clinique B104. La tienne. La première fois que je t'ai vue. Quatre soldatxs de l'*ASDM* essayaient de t'amener au camion, tu en as mordu une tellement fort qu'elle

a failli y laisser deux doigts.

- Stop. J'ai compris. T'as laissé tes autres *enbys* sans surveillance, t'as grillé ta couverture et t'es venue pour me dire que la première fois que tu m'as vue j'étais à poils avec de la merde au cul et une grosse suture à la place de la bite, entrain d'essayer d'estropier une militaire avec les dents et c'est là que t'as su que j'étais l'amour de ta vie et tu veux que je te suce, c'est ça ? »

Khadija resta bouche bée, ses yeux froids et inexpressifs fixant Olga et lui donnant l'air d'un serpent sur le point de lui sauter au visage.

« Je sais que j'en ai pas l'air, Olga. Mais je suis vraiment à deux doigts de mettre mon poing dans ta gueule.

- Prends un ticket. Des gens qui m'ont poignardée dans le dos et attendent de revenir m'en remettre un par devant, ça manque pas.

- C'est ça le problème, Olga. Dès le moment où l'*ASDM* est venue te *sauver la vie*, j'ai vu que tu étais le genre qui ne fait jamais vraiment confiance à qui que ce soit.

- Je fais des efforts, non ? À l'époque, je ratais jamais une séance de psy. C'est elle qui m'a filé de l'herbe pour me calmer. C'est elle qui m'a recommandé ce putain d'expandeur et ça marche bien. Maintenant je sais que tout le monde veut pas voler mes organes. Mais ça change quoi ? »

Elle laissa la question suspendue en l'air, ses poings serrés et tremblants. Khadija ne dit rien. « Tout le monde a peur de moi. Je le vois, dans le fond de leur regard, toujours. Nous toustes, du foyer. On a jamais grandi normalement, même avec les hormones que les *soc-trans* nous ont donné, parce que les *nouv-evos* nous ont interdit de grandir et devenir des adultes. On est des bêtes de foire. À quoi bon, en fait ? »

Khadija continuait imperturbablement d'appliquer de larges doses de bétadine et en gorgeait sa troisième compresse. Sans un mot, elle se glissa dans le dos d'Olga et la fit s'asseoir entre ses jambes. Plus grande qu'elle d'une bonne tête, de longs bras fins, elle posa sa tête sur son épaule et atteignit sans peine la suture pour continuer à la laver. Olga sentit sa tension fondre contre le latex de sa combinaison et abandonna son envie de la pousser loin d'elle et de se rouler en boule.

« Habibti, ta question est stupide. » répondit finalement Khadija. « *À quoi bon*, ça ne veut rien dire. Avoir besoin d'une raison profonde et valable pour que tu sois encore là, à te battre pour

survivre, c'est les *nouv-evos* qui t'ont mis ça dans le crâne. Toi, Lys, Vallah, Cafard, je vous ai toustes vuxs débarquer au foyer : des désespéréxs, sauvages, hors de contrôle. Je vous ai toustes vuxs prendre conscience qu'on était des êtres vivants et que désormais on était libres. Une séance de psy, un groupe de parole après l'autre. On s'est découvertxs les unxs les autres, on s'est découvertxs nous-mêmes. J'avais treize ans, vous en aviez dix, vous trois. Les aînéxs du foyer ont eu l'idée de fonder les *Bad Faggets*. La rue du foyer, c'était la nôtre, tu te rappelles ? Le jour, on allait voler des sacs à main et on se mettait des coups de barres de fer avec les gamins de l'aile ouest. Et quand on rentrait, on payait la pute de l'impasse pour qu'il cache nos hématomes avec du fond de teint et on filait chez la psy. Puis j'allais chez l'endoc'. Puis vous aussi, vous avez eu l'âge d'aller chez l'endoc'. La psy nous a préparé toutes ces années pour qu'on sache ce qui nous convenait. Cafard et Lys ont décidé de prendre de la testo, toi et moi les bloqueurs et les œstrogènes. Vallah ... Vallah, c'était autre chose. » conclut-elle, sa phrase mourant dans un murmure.

« Vallah voulait *drifter*. Y a qu'un corps d'androïde qui aurait arrêté de lae tourmenter. La psy l'avait pas vue venir, celle-là, hein ? » continua Olga, le regard perdu dans le vague.

« Mais on a tenu bon, jusqu'au bout. Tu te rappelles de ce *truc* ? Mon *truc* quand tu avais des attaques de panique ou quand tu étais triste.

- Oui, oui. On appelait ça *me tuer au ralenti*. » répondit Olga.

Khadija avait fini de nettoyer la suture. Elle lâcha la compresse et Olga vit sa main remonter sur son ventre. Un frémissement dans son bras lui échappa et Olga, via son implant, perçut son désir. Ce qui ralluma sa colère.

« Alors c'est bien ça, tu savais qu'on venait de m'opérer et tu voulais arriver en première pour que je te la mette ? Désolée de te décevoir, ça fait moins d'un jour que c'est là, si tu crois que je vais réussir à -... » Olga ne put finir sa phrase. L'autre main de Khadija s'était posée sur sa bouche pour la faire taire.

«Ton expandeur te montre les sentiments. Pas les envies, ni les décisions que les gens prennent. Tu le comprends pas, ça. Je vais te dire ce que m'a appris mon formateur sur ces appareils. C'est comme un télescope. Ça te sers à voir mieux et plus loin que quiconque. Mais si tu veux observer ce qu'il se passe sous ton nez, il faut le décoller de la lunette. »

Lentement, une excroissance de peau qui se terminait par un crochet osseux acéré sortit de sa main encore pleine de bétadine. Elle caressa délicatement l'abdomen d'Olga avec l'appendice, laissant une fine traînée du liquide brun là où elle passait. Les muscles d'Olga se contractèrent et son corps entier fut parcouru de frissons. Docile, elle se laissa choir plus profondément sur Khadija.

« *Te tuer au ralenti*. C'est toi qui l'as inventé. » expliqua-t'elle, mais comme Olga était devenue muette, les yeux mi-clos, l'esprit embrumé, elle reprit : « Tous les soirs, depuis que je te connais, tu m'as dit que tu voulais mourir. Tu voulais que je te tranches la gorge avec ça, pour ne plus avoir à subir tout ça. C'était notre petit compromis. Et à chaque fois, tu finissais par te rendormir. Et tous les soirs, ça recommençait. Mais tu ne m'as plus jamais demandé de te tuer. Et tous les matins, on se levait, on mangeait les rations dégueu' de l'*ASDM*. On sortait traîner. On prenait des râclées, on en mettait. Et le soir, on était toustes ensemble, nuxs devant le miroir du dortoir. On regardait ce que les *nouv-evos* nous condamnaient à être : ratatinéxs. On a tenu bon, on a pris les pilules, les injections. J'ai vu tes seins pousser, tes hanches se creuser. J'ai découvert ce que c'était de devenir quelque chose de soutenable pour moi. Ce sera jamais parfait, mais ça sera toujours mieux. J'ai commencé à te vouloir et tu m'as voulue aussi. » Elle ricana. « Je veux dire, on a toustes fini par baiser ensemble. Mais ... toi et moi c'était pas pareil. Tous les jours, encore et encore, on y retournait. Tous les soirs, tu me demandait : *à quoi bon*. Et le matin, on recommençait. Tu sais qu'il n'y a pas de réponse à ta question. Tu es vivante parce que tu es vivante. C'est un axiome. Les *nouv-evos*, eulles, ont essayé de nous faire douter. Mais chaque matin, on est là et c'est tout. On est des *axiomes*. Ta question est une question sans réponse. Chaque fois que je te regarde, je te souhaite d'avoir la force de faire la paix avec ça. J'ai fait ce que j'ai pu : je t'ai *tuée au ralenti* tous les soirs jusqu'à ce que tes pleurs cessent, jusqu'à ce que tu t'endormes. Chaque matin où tu te réveille, je suis en paix. C'est pour ça que je continue de te suivre comme ton ombre. »

- Pourquoi tu as balancé le plan de Vallah à l'*ASDM* ? Pourquoi tu es pas venue avec moi ? On aurait pu les arrêter nous-mêmes. » interrompit Olga dans un murmure faible.

« L'attentat-suicide ? C'était pas moi. Tu te rappelles de la pute ? C'était un agent. L'*ASDM* savait tout pour les *Bad Faggets*. Pour eulles, c'était une école de la rue, pour qu'on devienne fortxs et qu'on change le monde. Pas qu'on devienne un gang. Les grandxs recevaient des ordres d'en haut, en secret. Mais nous ... Toi, moi, Vallah, Lys et Cafard, les enfants sauvages. On était

notre propre cellule, on était des voyous indisciplinés. La pute m'a convaincue de pas bouger pendant qu'ils allaient te chercher. Et Vallah et les autres ... Plus tard, j'ai appris qu'ils s'étaient rendus. Mais le démineur a pas réussi à désarmer leurs ceintures. Tout a explosé dans une rue quelconque. J'y retourne, parfois.

- Pourquoi tu es revenue me voir ?

- Ce que ton expandeur te dis pas, ce que tu refuses de savoir, c'est *pourquoi*. Tu le sens, à quel point je te veux ? J'en ai mal au ventre. J'aimerais te serrer dans mes bras et plus jamais te lâcher. C'est là le piège. *Pourquoi* ? Parce que je dois partir. Pour de vrai. L'*ASDM* redéploie les agents, je dois partir loin et disparaître des radars.

- Pas encore. Pas cette fois. Reste avec moi. » murmura Olga.

- Tu agis en axiome, tu vois ? Tu vis et tu t'écoutes parce que c'est *ça*, vivre. Tu te laisses vraiment penser que quelqu'un te veut du bien. Que tu n'es plus en guerre. Ça, c'est les griffes des *nouv-evos* qui se détachent, qui ne peuvent plus te faire douter que tu es une personne. Tu le sais, tu commences à guérir pour de vrai. Je suis fière de toi. » La voix de Khadija trembla. « Mais ... Ce sont mes ordres. Si on veut un futur pour les mutantxs, toute l'*Armée Secrète* doit obéir sans faillir. Je risque tout en venant te parler. Demain, je serai partie. Tu seras debout. J'avais besoin de ressentir cette paix, juste une dernière fois. Déjà à l'époque, je dormais si peu. Sans que tu en saches rien, quand tu dormais profondément. Je restais éveillée toute la nuit. Je m'assurais que tu dormes bien, que tu aies un peu de tranquillité. C'est exactement ce que j'ai continué à faire ces dernières années. Je te promet une chose, c'est que si j'ai une chance de revenir t'observer depuis l'obscurité, je le ferai. Même si je vais partir, si tu te sens seule, si tu es désespérée, dis-toi que, peut-être, je suis là et que je t'observe. Et que je t'aime. Et qu'un jour, tu arrêteras d'avoir peur. Tu lèveras le nez de ton expandeur et tu découvriras que quelqu'un te voit comme je te vois : comme un axiome que personne n'a le droit d'ignorer. »

Deux chauds faisceaux de larmes coulèrent en silence sur les joues d'Olga. Elle ferma les yeux, résignée. Pendant ce qui lui sembla des heures, elle sentit la serre sur la paume de Khadija caresser son abdomen, ses épaules, sa poitrine et son visage. Puis elle s'endormit.

Sex Cyborg / Edonyxin

Ellis Laurens

>> *log_record/technified_spirit_of_a_postapocalyptic_transgynoid*

>> *personal_log_day_67/3T-722.Panet*

>> *autosave.mode_activated_*

>> *open_log_*

>> *flow_of_consciousness.mode_activated_*

>> *open_subjective_description_*

C'est un jour de pluies acides. Les gouttes toxiques s'écrasent sur les pavés métalliques, accompagnées de leur sifflement caractéristique, comme si l'air lui-même était attaqué par leur chimie destructrice. La ville, dans ces moments-là, se charge d'une énergie électrique ; des structures d'acier émanent des fumées étincelantes, l'atmosphère semble absorber les bruits ambiants et une chape de lourdeur fond sur les constructions blindées. Dès les premiers éclairs verts, je lève les yeux de mon simili-café enrichi aux œstro-éléments, fasciné par le spectacle post-météorologique.

>> *anya_invoice_message[autosaved]_*

>> *display_message_*

“- ██████, iel te reste 11 minutes et 37 secondes avant de te diriger vers le Transcentre”, dit Anya de son doux timbre électromagnétique, à travers ma micropuce intracutanée.

>> *flow_of_consciousness.mode_activated_*

>> *open_subjective_description_*

Anya est mon avatar évolutive personnalisée, elle m'est semblable en tous points et me permet d'extérioriser toutes les responsabilités et attentes socioprofessionnelles. Elle est aussi ma confidente, et elle m'aide au quotidien à m'organiser, à réfléchir et à prendre des décisions. Grâce à sa constante connexion à Panet et à ses systèmes d'analyse circonstancielle autonome, elle répond à la plupart des situations avec une efficacité ultra-performante. C'est le travail qui

me l'a installée. Anya me permet de me mobiliser quand elle calcule que j'en ai besoin, mais aussi de me renseigner sur mes données biomédicales, mon humeur psychotechnique et mes opérations de logique interne. Sans elle je ne parviendrais pas à me plonger dans un état fonctionnel, ni à prendre conscience de ma post-corporéité, autant dire que je ne serais pas grand-chose.

Aujourd'hui, enfin, c'est le jour de la techbiose.

Cela fait si longtemps que j'attends l'opération, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, malgré les DeTense Ultra que j'ai avalés hier en urgence de sommeil. Grâce à mes économies, j'ai pu demander un rendez-vous il y a quelques mois, et nous y voici. Je dois être au Transcentre pour 11h, et passer une dernière batterie de tests pour être sûr que mon corps supporte la chirurgie, mais en théorie, tout devrait bien se dérouler.

J'essaie de me dépêcher de trouver des vêtements. Comme d'habitude, je n'ai pas réussi à en choisir hier soir, comme je m'étais promis de le faire avant de m'assoupir. Une combinaison ignifugée et résistante à la corrosion pour le temps, une sacoche optimisée pour les situations d'urgence, mon casque connecté Panet.XR à respiration active, mes turboots pour avancer plus vite sans dépenser trop d'énergie vitale. Je remets la main sur le petit coffre à empreinte rétinienne et me munis des économies des mois derniers, stockées sur un disque externe.

>> *trajet_Transcentre.Panet_entry_007383*

Anya me dirige dans les rues de la Cybercity 009. Je me laisse porter par les turboots, grâce à elles je peux effectuer des bonds en avant qui me permettent d'éviter les gravats des ruines, les quelques autovéhicules et les gouttes d'acide qui fendent l'air. Je n'ai rien consommé de solide ce matin, afin de bien passer les tests et que mon corps supporte la techbiose.

Passée une espèce de zone de végétation en phase de mutation avancée, croisée à des éléments technologiques, je parviens à un étang d'acide d'où émergent les plantations hybrides. La couleur du corps d'eau est différente de la dernière fois. De l'autre extrémité d'une rangée de

préfabriqués rongés par la nature se dresse le centre, rutilant, même en l'absence de soleil. Une luminosité diffuse semble presque émaner de son dôme de métal noir, comme dans mes souvenirs. Je suis pris d'un frisson d'appréhension et d'excitation à l'idée de passer le seuil de ces portes électromagnétiques.

Légèrement anxieuse, je franchis enfin les derniers pas qui me séparent du Transcentre. Je plaque ma carte universelle sur le panneau d'autorisation, et les portes s'ouvrent. À peine rentrés qu'unx anima se matérialise devant moi, dans un bruissement de lumière.

“- Bienvenu ██████, nous vous attendions. Veuillez patienter quelques instants en salle d'attente, suivez-moi.”

L'anima se retourne ensuite et, comme par effet de flottement, se déplace avec fluidité dans l'espace métallisé. J'ai toujours trouvé fascinant cet effet de champ de force qui accompagne leurs mouvements. Après quelques minutes à arpenter les couloirs techno-aseptisés du Transcentre, nous parvenons à un salon feutré et élégant, garni d'une bibliothèque numérique et d'ordinateurs. Un écran surplombe la salle, et clignote de son grésillement d'hologramme. Deux autres patientx attendent, le visage enfourné dans des casques de réalité virtuelle. L'anima nous explique que je serai bientôt invité à retrouver le médecin avant de disparaître.

```
>> anya_invoice_message[autosaved]_
    >> display_message_
```

“- On n'était pas venus ici, la dernière fois, souffle Anya dans ma tête.

- Non, je me demande combien de salles d'attente compte le Centre...

- Je peux essayer de me connecter à Panet pour en savoir plus... attends, ██████, je suis en accès restreint! Je n'ai même pas pu accéder aux commandes d'autorisation !

- Ah, oui, j'ai oublié de te prévenir. C'est le système de sécurité du Transcentre, il est très intrusif à ce niveau-là...

- J'espère que les autres fonctionnalités de mon interface ne seront pas altérées par leur influence !”

>> *observation.mode_activated*

Nous sommes interrompux par une mélodie de synthétiseurs provenant de l'écran mural. Un éclat bleuté apparaît à l'image, avant de laisser la place aux modèles de Sex Engines. Une voix presque robotique énumère les bienfaits de la techbiose et vante les mérites des prothèses exposées à l'achat.

“- ... et c'est à travers une large gamme d'accessoires amovibles que vous pourrez explorer toute l'étendue de votre savoir-faire...”

L'écran a un effet hypnotisant et captivant. Ses fréquences lumineuses s'accrochent à mes pupilles augmentées.

“- ... mais grâce à son dispositif de branchies en silitek, c'est aussi un équipement qui vous permettra de vivre vos expériences en milieu aquatique...”

Je ne cligne pas de l'œil durant toute la durée du spot publicitaire. Iel va falloir que je choisisse un modèle. Le spot passe alors dans une phase plus épurée, une blancheur d'hôpital envahit l'écran, et l'on voit alors passer des gros plans esthétisés de détails des prothèses.

“- ... nos algorithmes personnalisés au service de votre plaisir potentialisé...”

La voix traîne sa dithyrambe comme pour me convaincre, alors même que j'attends ici précisément pour passer sur la table d'opération.

“-... pour une transformabilité complète de vos rapports et une ouverture des possibilités charnelles... des prothèses interchangeables pour une sexualité malléable, choisie et épanouie...”

Les publicitaires d'Edonyxin savent-iels qu'iels prêchent des convaincux ?

“- ... soyez ce que vous avez toujours désiré”, résonne dans l’espace et dans ma tête.

L’anima est finalement de retour et me sort de ma réflexion. Læ médecin qui l’accompagne possède un système de roues magnétiques à la place de ses jambes. Iel se déplace rapidement, presque comme sur un coussin d’air, et parvient à mon niveau.

“- Ah ! Vous revoilà, pour le rendez-vous ! C’est enfin le moment !

- Oui... Je suis...

- Vous devez vous sentir heureuse d’être parmi nous aujourd’hui, n’est-ce pas ? Bien, parfait !”

- Alors...

- Suivez-moi ! Nous devons passer en revue la procédure, signer quelques documents, et vous faire passer les derniers tests ! Comme c’est excitant !”

Nous avançons dans les couloirs jusqu’à une porte à laser automatique, et arrivons alors dans un simple bureau aux tons de pluie, à l’extrémité duquel un rideau blanc translucide est tiré jusqu’au sol. Je m’installe dans un fauteuil optimisé à mémoire de forme tandis que le dispositif de motricité de læ médecin-cyborg s’immobilise face à moi.

>> *dialog.mode_activated_*

“- Bien. Bon, je me dois de vous rappeler le déroulé des prochaines étapes de votre techbiose. Nous avons déjà établi avec vous la volonté de pratiquer l’opération intégrale, et non uniquement une période d’essai avec simulation synchronisée, vous confirmez ?

- Oui, c’est bien...

- Parfait ! Alors dans ce cas, nous devons tout d’abord nous assurer que votre corps supporte la transition technorganique, c’est pourquoi nous allons procéder à des analyses biomédicales pour être certains de votre compatibilité avec les modèles.

- On m’avait bien prévenu pour les tests...

- Excellent ! Une fois les résultats obtenus, on vous accompagnera en boutique afin de choisir votre premier modèle ! Pour rappel, le Sex Engine Sifr vous sera installé d’office, mais vous pourrez acquérir le modèle que vous souhaitez à moitié prix ! Cela fait partie du pack d’entrée.

Ensuite, c'est tout simple : vous pourrez nous suivre dans le premier sas d'anticontamination, puis l'anesthésiste s'occupera de la désynchronisation de votre nociception.

- Je ne serai pas conscientx pendant l'opération ?

- Vous pourrez choisir votre degré de conscience avec ellui. Iel y a plusieurs paliers que nous maîtrisons à la dose près !

- Ah, génial. Justement, je voudrais tout ressentir ! L'incision dans la peau, le détachement des membranes, la reconnexion technorganique...

- Oui, vraiment comme bon semble ! Pour le déroulé de l'opération, vous m'avez l'air déjà bien renseignéx.

- Haha, oui, cela fait des mois que je me documente !

- Parfait, parfait. Des questions en particulier ?

- Oui ! Au bout de combien de jours puis-je lancer une utilisation ?

- Nous garantissons une stabilité des fonctionnalités au bout d'une semaine après l'installation. La techbiose doit fusionner avec votre organisme et suite à l'opération, le système nerveux doit se réadapter à de nouvelles sources de stimulis.

- Ça va être difficile de patienter, mais une semaine ça passe vite !

- C'est cela. Si tout est bon pour vous, je vais vous demander de signer le document que je vous envoie à l'instant.”

Anya se charge de la réception du contrat et de la signature. J'ai déjà épluché toutes les clauses des contrats de techbiose de mes amix post-op, je n'ai donc aucune surprise.

“- À présent, nous allons passer à l'arrière afin d'effectuer vos analyses.”

Je me lève et passe à travers le rideau blanchâtre. Un lit en silitek ainsi qu'une machine à l'allure épurée trônent au centre de l'espace. Je tends mon avant-bras, et un système articulé s'empresse de désinfecter ma peau, avant qu'un second entreprenne un scan complet de mon système veineux, de mon iris et de mes fonctions vitales. L'algorithme comparatif tourne quelques secondes, et émet d'un ton clair.

“- Individux sainx, corps prêt à la techbiose.”

Læ médecinx, satisfaitx, me fait alors signe de læ suivre, et nous nous engageons à nouveau dans les corridors de métal, en direction de l'espace de vente des Sex Engines.

Une fois arrivèx devant la porte, iel pivote sur son axe et s'éloigne à vitesse constante, semblant presque aspirèx par le couloir. Je fais quelques pas et me retrouve dans un sas aux murs de verre, d'une étrange teinte anthracite. Je suis à nouveau accueillix par la matérialisation d'unx anima, qui me lance un sourire commercial.

“- Bienvenu dans notre espace de demotest d'Edonyxin, lance-t'iel d'un ton enthousiaste. Nous espérons que vous passez une agréable journée. Venez-vous ici en prospection ou êtes-vous en phase de techbiose ?

- Merci pour votre accueil. Je viens choisir le Sex Engine qui me plairait, l'opération est prévue dans la journée.

- Comme c'est excitant ! Nous sommes ravix de vous avoir parmi nous ! Puis-je vous conseiller ? Avez-vous des préférences envers un modèle en particulier ?

- J'hésite entre plusieurs modèles, mais je vous serai reconnaissantx d'une petite présentation, oui !

- C'est d'accord. Je vous laisse faire un tour, vous imprégner de l'ambiance... cela fait partie de notre expérience clientèle, dit-iel sur le ton de la confiance, et je me permettrai ensuite de vous guider parmi les choix possibles !

- Merci à vous !”

L'anima se fond dans le mur et le contour d'une porte se dessine avant de laisser la place à une ouverture sombre. J'avance peu à peu dans l'obscurité, je sens mon pouls qui s'accélère. La peur, l'impatience, le vertige du choix... cela fait une éternité que j'attends ce moment. Je connais tous les Sex Engines et leurs fonctionnalités par cœur, j'ai écumé le site d'Edonyxin, mais j'ai si hâte de découvrir leur espace de vente. La porte se referme derrière moi, sans un bruit, puis, après quelques secondes, dans un bruissement technique, le logo apparaît au-dessus de ma tête. Progressivement, tous les Sex Engines surgissent, en suivant le périmètre de la salle plongée dans le noir. Une sorte de brume étincelante semble en suspens au ras du sol, diffusant les reflets de la lumière qui semble émaner des prothèses.

>> *anya_invoice_message[autosaved]_*

>> *display_message_*

“- Woah, je ne pensais pas que leur dispositif serait aussi travaillé !

- Anya, c'est encore plus beau que ce dont on m'a parlé !

- Oui, on ne peut pas prendre d'images de leur espace de demotest, tout est dans l'expérience du moment si je me souviens bien.

- C'est ça, mes dispositifs de captation intégrée C-eye sont désactivés dans le Transcentre. Iel faut bien garder des privilèges aux personnes qui se décident pour la techbiose, non ?

- Oui, sinon tout le monde choisirait la simulation et Edonyxin ne serait rien de plus qu'un jeu vidéo en VR...

- C'est ça ! Bon, iels ont un menu VR, mais uniquement pour leur clientèle.

- Oh ! Je pourrais peut-être m'y incarner dans ce cas !

- Haha, je te sens envieuse, Anya...

- J'ai toujours aimé m'incarner !”

>> *flow_of_consciousness.mode_activated_*

>> *open_subjective_description_*

J'avance entre les prothèses bioniques qui paraissent flotter dans l'espace. J'ai l'impression que ces petites machines en lévitation brillent de l'intérieur, ce qui crée d'étranges reflets à travers le silitek. Elles opèrent une rotation sur elles-mêmes afin que l'on puisse les observer sous tous les angles. À ma droite, un modèle métallisé, constitué de tubes et de réacteurs, étend ses seringues et diffuse un léger souffle d'air par des micro-hélices situées sur sa verrerie. C'est le Sex Engine Oxy, qui diffuse un sérum hallucinogène dans les zones du corps désirées, offrant aux utilisatrices une expérience ultra-réaliste de leurs fantasmes. Éclairé de violet, on distingue les bulles de gaz dans le liquide. Son aspect très froid, son allure d'instrument de laboratoire, d'office un peu austère, a quelque chose d'assez excitant, paradoxalement.

“- Ah, mais c’était celui-ci que tu voulais ? s’enthousiasme Anya.

- Pas vraiment, je ne suis pas sûr.x de moi...”

À ma gauche, dans un éclat rougeâtre, un amas de piques, de chaînes et de lanières de cuir se déploie d’un air menaçant... je me surprends à m’imaginer le porter. Je ne sais pas si je suis aussi à l’aise que cela à l’idée des jeux de domination, mais le voir ainsi rutilant, incisif, il dégage une essence troublante et me procure une sensation de toute-puissance. De part et d’autre de la salle, les structures alambiquées, les mécanismes biomorphiques et les signaux lumineux créent une atmosphère surréelle peuplée des possibilités de la techbiose sexuelle. Je m’arrête quelques instants devant un Sex Engine rayonnant de vert aux appendices entremêlés. Je contemple la complexité et la finesse des pièces qui le constituent et dont la régularité effleure la perfection. Je sens mon coeur s’accélérer : cette prothèse m’intrigue particulièrement...

“- Souhaitez-vous en savoir plus sur notre Sex Engine Fung ?”

L’anima, ayant probablement remarqué mon intérêt, s’était glissé juste derrière moi.

>> *dialog.mode_activated_*

- C’est... c’est un nouveau modèle ?, parvins-je à articuler.

- Tout à fait. Nous n’avons pas encore communiqué dessus mais il est tout de même disponible dans nos labos et points de vente, dit-iel d’un calme qui contraste avec mon excitation.

- Alors, comment fonctionne-t-il ? Je veux dire... est-ce qu’un système le...

- Permettez-moi de vous présenter le nouveau projet de notre recherche autour des formes biotiques. Ce modèle fait partie de la même gamme que le Sex Engine Aqua que vous devez connaître, ou que le Xen par exemple.

- Son nom, c’est... ? dis-je d’un ton clairement impatient.

- Nous l’avons appelé Fung pour le moment, mais son titre officiel sera divulgué lors de sa campagne publicitaire.

- Oh ! Je vois... Hm et les tiges luminescentes là...

- Nous avons conçu cette prothèse en nous basant sur le comportement du *physarum polycephalum*, qui va se diriger progressivement et instinctivement vers l'objet de son désir : presque exclusivement de la nourriture.”

L'anima me désigne, au centre du Sex Engine, une délicate structure dentelée aux allures presque florales, d'une texture translucide à l'apparence fragile. Un pic se dresse en son milieu, qui doit agir comme une sorte de catalyseur bactériologique.

“- Ici, le cœur du modèle est un bioréacteur au sein duquel sont cultivées, en adéquation avec les données biomédicales du corps des porteuses, des cellules fongiques mêlées à des bactéries qui permettent sa profusion indépendante à l'intérieur du corps humain. Son fonctionnement est donc presque exclusivement biologique !

- C'est vraiment fou, vous vous surpassez à chaque fois.

- Pour cette prothèse, nous voulions que l'aspect technique soit réduit uniquement à son interface. Le reste, c'est la vie qui s'en charge. Vous aurez bien évidemment des modes de programmation, de commande et d'activation, mais sinon, Fung est un être vivant en lui-même, composé de micro-organismes qui entrent en relation symbiotique avec le vôtre !

- Et qu'en est-il des effets ?

- Voilà pour le côté le plus important : le champignon, une fois développé, se déploie sous la peau pour transformer les parties du corps en zones érogènes. Vous pouvez bien sûr décider de la direction que les hyphes biotechnologiques prendraient, et du degré d'intensité érotique que vous souhaitez.

- C'est intéressant cette idée...

- N'est-ce pas ? Vous pourrez dès lors redécouvrir votre corps et ré-explorez des zones que vous ne pensiez pas pouvoir ressentir un jour de telle manière. Fung vous permet une expérience inédite et unique, car propre à vos sensations et à votre corporéité.

- Je vois... Cela ne m'aide pas du tout, j'hésitais déjà avant cette visite, mais maintenant...”

Une fois la visite du demotest terminée arrive le moment tant attendu. L'anima me raccompagne doucement vers la sortie de la salle. En passant le seuil de la porte, je me retourne pour la remercier mais je ne distingue que les contours de sa silhouette s'effacer.

Unx autre anima surgit devant moi, et m'explique que l'on va m'accompagner au bloc technopératoire. Je m'empresse de l' suivre. Dans ma tête, les tubercules fongiques du dernier Sex Engine scintillent et s'entremêlent. Je me sens très attiré par ses propriétés biotechnologiques. Nous avançons en silence, seuls mes pas résonnent sur le métal sombre. C'est ainsi que nous parvenons à un hall d'où partent d'immenses salles aux vitres teintées éclairées d'une faible lueur bleue. L'anima m'indique l'une des portes avant de disparaître.

“- Ton rythme cardiaque s'accélère, observe Anya. J'espère que l'anesthésiant saura calmer tes taux d'oxygène.

- Anya, on y est enfin !”

Je m'avance lentement, savourant chaque enjambée. Unx medic apparaît dans l'encadrement de la porte et me propose de l' suivre, deux animas flanqué de chaque côté.

>> *dialog.mode_activated_*

“- ██████, bienvenue. Ravie de vous rencontrer, dit-iel d'une voix qui inspire la confiance.

- Moi de même, dis-je en tremblant.

- Nous allons vous faire passer par notre protocole de décontamination. Iel s'agira de détecter et de traiter les risques radioactifs, bactériologiques et fongiques, et de désinfecter en profondeur les zones à opérer.

- C'est d'accord, je suis prêt.

- Ensuite viendra le moment de la désynchronisation nociceptive. Ce n'est pas vraiment de l'anesthésie mais plutôt une déconnexion nerveuse temporaire, pour la durée de l'opération. Sachez qu'une fois votre corps stabilisé, vous serez confié à notre équipe de méca-biologistes, technochirurgienx et psycho-ingénieurx, qui contrôleront les bras robotiques et les lasers en charge de la techbiose. En effet, une fois dans la salle, vous serez seulx avec les machines. Mais notre taux de fiabilité est de 100%, et nous développons notre expertise depuis plus d'une décennie !

- Je vous suis depuis vos débuts, et je m'en remets complètement à vous !

- Bien. L'opération dure une quarantaine de minutes, on vous installera le Sex Engine Sifr. Vous pourrez changer de prothèse au bout d'une semaine. Par ailleurs, pendant la techbiose, vous serez connectés pendant quelques instants à l'ensemble de notre base de données, ce qui pourrait occasionner une forme de malaise passager. Ce n'est pas du tout dangereux, mais c'est une expérience qui peut s'avérer déstabilisante.
- Oui, j'en ai entendu parler par des amis, mais ils ont vite oublié ce qu'ils avaient senti !
- Parfait. Si tout est bon pour vous, une dernière petite signature et c'est lancé !
- Merci docteurs, Anya s'occupe de cela de ce pas...
- Je vous souhaite une bonne techbiose. Nous serons en lien avec vous durant l'opération, vous pourrez nous poser toutes les questions que vous voudrez, nous serons à même de vous entendre. De même, notre équipe de service après-vente vous offre un accompagnement gratuit sept jours sur sept pendant une année après la techbiose.
- C'est parfait, merci. Je suis confiant et impatient !
- Merveilleux. Je vous invite à suivre les animas."

>> *flow_of_consciousness.mode_activated_*
>> *open_subjective_description_*

Les animas me sourient avec réconfort, et m'indiquent une porte que je n'avais pas remarquée jusque là. Je pénètre dans le sas, et la porte se referme derrière moi. Quelques secondes plus tard, un vrombissement se fait entendre, et des flashes de lumière bleue emplissent tout l'espace. Je comprends que les rayons de décontamination sont à l'œuvre. Je suis sur une plateforme qui pivote sur elle-même, afin que le rayonnement soit efficace. Le bruit s'intensifie, les flashes se font de plus en plus rapprochés avant de s'unifier. Je ferme les paupières, mais je distingue tout de même l'illumination au travers. Soudain, tout s'éteint, tout se tait. Je peine à rouvrir les yeux, et mes oreilles bourdonnent légèrement. Ma peau sent le neuf, cela me rappelle les produits de décapage antitoxicité utilisés dans la Cybercity. Une légère brume s'évapore de la surface de mes bras et de mon visage.

Là, unx anima se matérialise devant moi, portant une petite mallette en métal. À l'intérieur, deux patches et une pilule. Sans un mot, l'anima me désigne une petite desserte sur

laquelle sont placés un verre d'eau, et une chemise d'hôpital blanche affublée de quelques électrodes au niveau du col. L'anima se retourne, et je comprends que je dois me changer. Je me déshabille, et place mes vêtements sur la desserte, avant de passer la chemise. Un espace amovible au niveau de mes parties génitales va pouvoir servir à l'opération. L'anima me fait face à nouveau, sourit et me place les patches sur le bas du ventre, aux creux de l'aîne. Iel se saisit ensuite de la pilule, et me la place dans la bouche. Je l'avale, et iel appuie sur le bouton d'activation d'un petit dispositif placé dans la boîte. Je sens une sorte de grésillement léger entre les patches, comme un champ de force électromagnétique. L'anima me regarde dans les yeux, me prend le visage entre ses mains, et me lance un doux sourire. Iel disparaît dans la pénombre.

Une nouvelle porte se dessine sur le mur, et bientôt c'est une intense lumière blanche qui s'en dégage. C'est maintenant. Un siège en silitek gris au centre d'une salle dont je ne distingue pas les murs tant la luminosité est élevée. Une batterie de machines sophistiquées semble patienter tranquillement de part et d'autre du fauteuil. Un simple écran flotte au milieu de l'espace. Je ne distingue personne au travers, mais je sais que l'équipe est bien là. Je m'assieds sur le fauteuil et le voilà qui s'anime : les jambes se relèvent et le dos s'abaisse, je finis allongé. Je fixe alors le plafond.

“- Est-ce que vous êtes bien prêts ? demande un membre de l'équipe d'un ton désincarné, comme à travers un filtre numérique.

- Je le suis. Vous pouvez y aller.”

Les bras articulés commencent à se mouvoir, dans un léger bruit motorisé. Un frisson d'excitation parcourt le long de ma colonne vertébrale augmentée. Je regarde le plafond blanc, conscient que l'on m'observe.

“- Lancement du programme d'installation..., lance une voix synthétique dont l'écho résonne dans la salle. Processus d'initialisation activé... Synchronisation prosthétique bionique... Échantillonnage de la zone désignée...”

Le système s'active. Je me trouve bientôt entouré de dispositifs robotiques à toutes sortes d'embouts : une petite visseuse, quelques scalpels de tailles différentes, des appareils à rayon laser, des tubes, des poches pleines de liquides et autres seringues.

“- Initialisation du transfert physiomécanique... Chirurgie déconstructive des terminaisons nerveuses... Processus de séparation des organes génitaux activé...”

Je me sens bientôt hyper-connecté à tout le matériel mécanique qui m'entoure.

“- Organe Immuno Assimilation... Hybridation techno-organique... Installation de capteurs d'oxygène...”

Les robots s'occupent de préparer mon corps au traumatisme physiologique de l'opération.

“- Diminution de la résistance carbonique des molécules du corps... Suppression de contrôle réflexe... Système nerveux chargé... Prêt pour la désynchronisation...”

Je sens les aiguilles et les lames de laser découper avec précision ma peau, ma chair.

“- Injection de fluide de carbone... Contrôle des récepteurs... Analyse de la réaction sanguine... Liaison de la base de données des symptômes... Mode comparaison activé...Compilation des données... Aucun symptôme trouvé”

Un liquide chaud et tonique parcourt mes veines. Une sorte d'aspiration vient absorber le sang qui s'écoule de la lésion, tandis qu'une substance coagulante est appliquée sur la plaie.

“- Reconstruction sensorielle... Modification du système nerveux... Montage mécanique sur socle... Connexion de la prothèse robotique... Calcul de la réaction...”

Je perçois la froideur du silitek sur ma peau, mais la prothèse s'adapte presque instantanément à ma température corporelle.

“- Synchronisation du maillage génital... Remplacement d'organe... Adhérence cutanée... Analyse des tests d'aluminium...”

C'est quelque chose de très étrange que de sentir des zones du corps manipulées, transformées, sans que cela n'occasionne aucune douleur.

“- Fusion méthodique Metal Skin autorisée... Système de compensation néo-hormonale... Restructuration substantielle synthétique post-reproductive... Activation de la connectivité haptique...”

Mon corps commence à chauffer : plus l'opération avance, plus le silitek semble humide.

“- Module de réponse corporelle électrocinétique... Capteurs physiologiques de réplique neuronale... Téléchargement de la base de données des fonctionnalités sexuelles...”

Une vibration se propage dans mon bas-ventre, comme si un micro-ordinateur se mettait en marche. Les pièces mécaniques sont toutes penchées vers moi, comme si elles interrogeaient mon organisme avec attention.

Soudain, une secousse provenant de mon entrejambe engendre une onde de choc dans tout mon corps. Mes yeux ne voient plus rien, et ma respiration est coupée. Un tremblement agite mes membres, alors même que je suis retenu sur le fauteuil, ce qui résulte en des contractions musculaires hors de contrôle. Je sens comme un lancement dans mon crâne. C'est alors que je commence à distinguer des formes, des voix, des écrits...

J'essaie d'ouvrir les yeux, mais je ne suis plus du tout dans la salle d'opération. Les robots ont disparu. Je me trouve en chute libre, une sensation d'avoir avalé du plomb me prend, tandis que je me vois enveloppé d'un flot de données volatiles, de bribes de pensées

enregistrées par des systèmes sous-cutanés, d'images de corps, de personnes, de machines. J'entends de longues tirades déclamées par des timbres automatiques. Des propos politiques sur la marche du monde et les conditions de travail ordonnées par la Congressivité font surface.

“- Depuis les Campagnes de Grande Transsexualisation, iel y a quelques décennies, les différences entre les personnes ne comptent plus sur cette planète. Ce sont uniquement les compétences définies par le scan de notre volonté supérieure, couplées à notre score de compatibilité sociale, qui vont déterminer nos aptitudes et futures activités. Pour ce qui est du reste, à savoir les traits de personnalité et les caractéristiques identitaires, elles passent sur un plan imperceptible à l'échelle de l'interaction subjective.”

Mon corps s'arc-boute. Pourquoi est-ce que j'entends tout cela ?

“- Des puces de contrôle des états psychiques perturbés sont implantées dans nos crânes dès notre plus jeune âge et cela permet de réguler, par administration automatisée de substances biochimiquement adaptées, les potentiels excès d'humeur et d'agressivité. Ainsi la Congressivité, depuis les Décrets sur l'Affect, a-t-elle permis une pacification massive des relations interpersonnelles et des groupes sociaux entre eux.”

On est au courant : l'histoire de la Congressivité est enseignée dès l'autoécole primaire !

“- Le taux de toxine présent dans la nature artificielle ambiante est tel que les niveaux habituellement admis par l'organisme humain ont été dépassés depuis des décennies. Ces interventions corporelles et mentales permettent de vivre normalement, malgré un eugénisme latent. Un eugénisme de survie, développé en réponse à la violence d'un monde en déperdition, en corrosion exponentielle, par l'exploitation humaine des ressources et la bienveillance aveugle des éléments.”

Tiens, ces discours me rappellent la révolte de la pensée écomilitante qui s'est déroulée iel y a une quinzaine d'années... Les voix se mélangent, et leurs échos se multiplient.

“- Une fois la Terreur Toxique passée, et les dangers des supervirus polaires écartés, iel leur fallait un plan de repopulation, qui a consisté alors en l’élaboration des CGT à travers la planète. Que chacun.e devienne une gynoïde. Que chaque corps renferme un ventre bionique capable de donner naissance, avec un rythme gestationnel accéléré. Deux bébés par an, génétechniquement modifiés, naturellement. C’est dans ce contexte que de nouvelles identités, hybrides mutants, chimères indécises du genre, désincarnées par la médecine et les avancées technologiques, voient le jour. Les enfantes de cette ère ne connaissent pas la chair sans rouages mécaniques ni les perspectives de la vie sans celle de la donner.”

Les informations résonnent dans ma tête, et je sens une nausée me prendre d’assaut. Maintenant, on dirait que les voix récitent la propagande de la Congressivité. Mon rythme cardiaque s’accélère encore à mesure que le brouhaha intérieur s’intensifie, sans que je puisse régler le volume de mon oreille interne.

“- En s’assurant que chaque personne vivante donne aussi régulièrement naissance, le communisme reproductif (tout le monde enfante les enfantes de tout le monde) sort les êtres de situations déséquilibrées tout en contribuant à faire perdurer notre espèce augmentée. Enfanter ne signifie plus pour autant prendre en charge une parentalité post-biologique. La Congressivité cherche à améliorer les conditions de survie des individus par la technique, et ne cesse de chercher de nouveaux moyens de s’assurer du bien-être physique de chacunx.”

Une pression au niveau de mon front, une chaleur émanant de mon entrejambe, des rayonnements provenant d’un halo qui se forme autour de mon corps. Faites que cela s’arrête...

“- Nous produisons de l’énergie pour la consommer pour donner naissance à des enfantes qui consommeront de l’énergie pour en produire et en consommer pour produire des enfantes qui reproduiront de l’énergie consommable à leur tour. L’apocalypse est déjà passée, on l’a toustes vécu, on peut même la ré-expérimenter grâce aux log_simulation de cette époque-là. Alors pourquoi continuer ? Qu’est-ce que cet “après” ? Qu’est ce qu’iel nous reste à faire ? À vivre ? La réinvention est en cours, mais vers quelle prospective future ? Ce n’est plus une question de...”

D'un coup, la blancheur. La lumière. Le métal. Le bruit des moteurs.

“- Récepteurs de perception lancés... Perfusion terminée...Terminaison de l'hybridation... Séparation complète de la lésion... Application de fluide de fusion... Programme d'analyse d'assimilation...”

Les aiguilles se retirent de ma peau. Les voix ont disparu, laissant place au son synthétique qui accompagne la chirurgie.

“- Contrôle de contamination... Balayage IRM... Réaction sensorielle... Suivi de l'activité neuronale... Toute réaction suspecte ou activité inhabituelle doit être signalée...”

Ce sont les derniers moments de l'opération, cela devrait bientôt se terminer. Une sorte de baume synthétique à l'odeur forte est appliquée sur la zone de la techbiose. Une ultime batterie de tests s'assure que tout est bien dans l'ordre.

“- Procédure d'implantation bionique terminée... Programme d'installation supprimé”

Les bras robotiques et leurs panels d'outils méca-chirurgicaux se retirent progressivement de mon champ de vision. Je ne ressens aucune douleur, et déjà le siège se relève pour me placer en position assise.

“- ████████, votre techbiose est achevée. Félicitations. Bienvenue dans la nouvelle ère de votre existence post-charnelle.”

*

Dream of a Thousand Freakgirls

Zélicoptère

Il ne faisait pas seulement sombre dans le couloir du 76ème étage de la tour T. Non, il y régnait un noir total. Normalement des lampes de basse qualité auraient dû éclairer le sol et les murs, les rendant un minimum visible mais cela faisait des mois qu'elles avaient grillé. C'était un couloir particulièrement pauvre, aussi personne ne se souciait de les remplacer. Lorsque les grands spots du plafond s'éteignaient pour signifier la tombée de la nuit, on ne voyait même plus ses propres pieds. Les premières fois, Mélodie avait été terrorisée de marcher dans l'obscurité. Toutes les histoires racontaient que des filles comme elle s'y faisaient égorger, qu'au petit matin la lumière révélait quelques marques des horreurs qui se cachaient dans les ténèbres. Avec le temps cependant, Mélodie avait appris qu'il n'y avait pas que des horreurs qui se cachaient dans le noir.

Ce soir-là, elle y marchait d'un pas assuré mais prudent. Elle n'avait pas pensé à vérifier l'heure avant de partir, peut-être qu'il était déjà bien plus tard qu'elle l'imaginait, que les Contrôleurs allaient bientôt faire leur ronde... Non, son hésitation était d'une origine tout autre que les Contrôleurs, et ces sinistres surveillants n'étaient qu'une simple excuse, cachant un doute plus profond. Pourtant, elle avait très peur d'eux. On affirmait aux enfants qu'ils assuraient la sécurité des habitants des tours, mais c'était bien loin de la vérité. Leur nom était très explicite, ils étaient là pour contrôler, pour éviter les "faux-pas". Des faux-pas, ça pour en faire, Mélodie en faisait. Elle les assumait pleinement, mais ce n'était pas non plus quelque chose qu'elle allait ouvertement revendiquer face aux gardiens nocturnes. S'ils vérifiaient son code, ils remarqueraient les différentes anomalies et l'embarqueraient avec eux. Elle avait entendu les rumeurs au sujet des Égarés qui se faisaient attraper. C'était arrivé à une sœur, récemment. Une vraie reine, qui hurlait merde au monde entier en permanence. Peut-être qu'elle avait fini par faire trop de bruit, mais Mélodie n'avait pas vraiment le cœur à la métaphore quand elle songeait à sa proche disparue. Vanya avait été plus qu'une sœur, une seconde mère pour elle. La première fois que Mélodie l'avait rencontrée, c'était dans un contexte particulier. Elle en avait un peu honte désormais.

« C'est juste un fantasme pour toi, chaton ? lui avait-demandé cette ange de la nuit, alors qu'elles étaient toutes les deux nues.

Mélodie avait bredouillé une réponse qui n'allait pas s'ancrer dans sa mémoire.

Comment avait réagi Vanya, par contre, ça elle ne pouvait pas l'oublier.

- Tu sais... si tu veux, je peux te donner ces vêtements. J'en ai plein, et j'ai l'habitude des gens comme toi.

- J'suis pas un égaré ! s'était-elle défendue.

Elle avait ri et allumé une tiff. De la fumée colorée était sortie de ses narines, en même temps qu'elle reprenait la parole.

- Chaton... t'as payé pour faire l'amour avec moi. T'étais attirée par mon corps, et mon corps il est fait que d'égaréments, d'errances et de faux-pas. T'as aimé le toucher, pas vrai ? Tous mes clients sont des égarés, mais souvent d'une manière légère. Ils se branlent à l'idée de briser les règles, ou d'embrasser quelque chose qui brise les règles, mais une fois que c'est fait ils retourneront dans leur vie convenable. Toi, j'ai l'impression que ça va plus loin. Enfin... peut-être que je me trompe, mais c'est rare. J'ai vu de l'envie dans tes yeux pendant que tu bouffais mes seins. Peut-être même de la jalousie ?

Le garçon qu'était alors Mélodie tremblait.

- Comment... comment tu peux savoir ?

Elle tira à nouveau sur sa tiff et sa peau sembla devenir lumineuse. Ses yeux étaient humides, bientôt elle délirerait et elle ne serait plus en capacité d'avoir une conversation censée. Mélodie, qui n'était pas encore Mélodie, voulait des réponses avant qu'il ne soit trop tard.

- Alors ma mignonne, c'était tout ce qu'il te fallait, en fait ! Un p'tit coup de pouce pour t'envoler vers les cieux interdits ! Je le sais, chaton, parce que j'ai vécu la même chose. J'ai été à ta place. »

Mélodie ne put se retenir de verser une larme en y repensant. Elle devait tellement à Vanya. Vanya n'était pas parfaite, elle l'avait appris à ses dépens, mais elle était *puissante*. Tout semblait possible avec elle. Avec sa voix, cette terrible voix capable de déclencher les plus

grands faux-pas. Les Contrôleurs avaient fini par lui tomber dessus. Vanya était une vieille de la vieille, elle avait toujours refusé les modifications de son code, arguant que si ses sœurs les plus pauvres ne pouvaient se les payer, elle ne verrait pas pourquoi elle accepterait qu'on lui en offre. Aussi, quand elle fut identifiée comme égarée, elle fut emportée immédiatement. Elle disparut pendant trois mois. Ce fut Astrid qui la croisa par hasard, en train de faire ses bagages dans son box. Astrid, c'était la dernière go en date à qui Vanya n'avait pas encore tout à fait brisé le cœur. Rongée d'inquiétude, elle venait toujours se défoncer dans le lit de son amante. La surprise l'avait glacée lorsqu'elle était tombée sur un type barbu qui avait les mêmes yeux que Vanya, en train de faire ses bagages. Les mêmes yeux qu'elle, sauf que quelque chose n'y brillait plus, et n'y brillerait plus jamais. « Bruno », telle qu'elle prétendait s'appeler, avait hurlé en voyant Astrid et lui avait ordonné de partir de chez lui.

« Chez *lui*, avait hurlé la freak lors de sa prise de parole au dernier rassemblement. Chez *lui* ! Et alors je me suis rendue compte que tout ce que Vanya avait été, toute son arrogance, toute sa gloire, toute sa beauté, toutes ses erreurs... tout ça a été essoré d'elle, ne laissant qu'un pauvre type maigrichon au regard vide. Elle ne se souvenait même plus de moi ! Elle regardait avec dégoût ses propres affaires... Elle *me* regardait avec dégoût, comme les norms nous regardent toujours... Et alors j'ai compris. Ils l'ont défreakisé, elle, la reine des freaks. Notre mère incestueuse à toutes. Celle qu'on aimait, qu'on admirait et qu'on haïssait tout aussi fort. Celle qui se jouait de nous tout en nous aidant à s'égarer avec elle. Et voilà qu'elle a repris les sentiers battus, *elle* ! Vanya était impressionnante, mais c'était aussi une sacrée salope, une connasse de la pire espèce, une briseuse de cœurs et parfois d'âmes. Et la voilà devenue un monsieur tout-le-monde. J'aimais Vanya, mais y a tant de choses que j'aurais voulu lui dire... des choses que j'aurais voulu qu'elle comprenne. Qu'est-ce que je dois faire sans elle ? Qu'est-ce qu'*on* doit faire sans elle ?

Encore une sœur, une mère, une amante, une freak qui s'envole et ne laisse que le souvenir de qui elle était dans nos cœurs et nos larmes. S'ils peuvent effacer ses égarements, à *elle*, alors ils peuvent le faire à n'importe laquelle d'entre nous. On y a cru, les rumeurs étaient plaisantes après tout. C'était grave une chouette idée, que certaines d'entre nous seraient trop fortes pour leurs machines. Que notre volonté d'être des salopes, des gouines, des putains d'erreurs serait plus puissante que leur volonté de Contrôle. Mais on a tort. On est faibles. Si

Vanya est tombée, alors on tombera toutes. Personne se souviendra de nous. De nos joies, de nos peines, de l'euphorie de faire ce qu'on nous a toujours interdit... il en restera rien. On redeviendra toutes des pauvres norms avec des sales gueules bien convenables... jusqu'à ce que la présence des FreaksGirls sur notre colonie ne soit même plus un vague écho, qu'on regrettera même pas, parce que personne ne s'en souviendra. »

Ça avait été la dernière prise de parole du rassemblement mensuel des FreaksGirls. D'habitude, ça se terminait par une grande fête où tout le monde se défonçait. Pas cette fois. Le silence avait été glaçant. Le désespoir était contagieux. En rentrant chez elle ce soir là, Mélodie avait hésité à ne jamais revenir. Elle n'avait pas encore fait de modif, elle pouvait redevenir... elle pouvait redevenir un p'tit mec pâle sans avoir besoin de passer sous leurs machines. Peut-être que c'était moins grave si elle pouvait s'en souvenir ? Si on se souvenait de quelque chose, même si personne d'autre ne savait que ça avait existé, peut-être que ça gardait une forme de valeur ? Ou peut-être qu'elle essayait juste de se rassurer. En tout cas, quelque chose la fit changer d'avis, ne serait-ce que temporairement.

Eva lui avait envoyé un message, lui disant qu'il allait y avoir une invitée de marque au prochain rassemblement. Une extra-coloniale. *Une freakgirl d'ailleurs*. Ce n'était pas possible. Il n'y avait des freakgirls que dans la colonie D38. Les journalistes avaient théorisé que c'était à cause de la tiff, une variante d'une drogue très populaire que les dealers du coin avaient recoupés avec *quelque chose* faisant croire à des garçons qu'ils étaient des filles. D'autres expliquaient que c'était juste parce que la colonie était en paix avec ses voisines que des hommes perdaient la tête et s'imaginaient être des meufs. Ailleurs, là où la virilité avait encore du sens, ça n'arrivait pas. En tout cas toutes les rumeurs et légendes locales étaient d'accord pour dire que c'était quelque chose qui n'existait qu'ici. La curiosité était telle que Mélodie n'eut qu'à y penser pour faire taire ses doutes, et finir par sortir de son box. Au pire, ça serait juste la dernière fois qu'elle porterait ses cheveux synthétiques. Elle avait bien le droit à une dernière danse, quoiqu'elle décide par la suite.

La nuit dans les couloirs n'appartenait plus aux Contrôleurs. Elle appartenait à toutes les erreurs, et les freakgirls n'étaient pas les seules à exister dans cet espace où les règles ne

devenaient qu'un vague concept étranger. Les yeux de Mélodie étaient toujours surpris de voir tout ce qui existait à l'ombre de la vie des norms. Toute cette diversité était précieuse, riche mais surtout unique. Le genre qui n'existait qu'à un seul endroit, à un seul moment. Il s'avère que certaines choses ne peuvent être transmises innocemment sans être en partie brisées au passage. Ce que le regard de Mélodie voyait dans le noir n'appartenait qu'à elle. Ce que les gens voyaient en l'observant passer, en revanche, voilà une chose qui méritait d'être partagée. Mélodie était une freak girl, autrement dit une erreur selon un nombre immense de sociétés, Dame Nature ou Dieu Tout Puissant, au choix. Elle, quand elle se regardait dans le miroir, elle ne repérait dans son physique que ce qu'elle avait l'impression que le monde entier y trouvait. Que sa mâchoire était trop carrée, ses épaules trop larges, ses poils de barbe encore visibles. Si elle ne détestait pas entendre sa propre voix, elle se mettrait à hurler devant son reflet. Elle ne se trompait pas ; sa mâchoire était carrée, ses épaules étaient larges. Elle avait peur d'être ridicule, immonde, indésirable.

Pourtant, sur ça elle se trompait. Il y a de la beauté dans ce qui est hors-norme. Il y a de la beauté dans un corps qui ne rentre dans aucune case, et toutes à la fois. Quand elle marchait dans les couloirs, elle qui se trouvait si timide et si laide, les gens voyaient une freakgirl déterminée et fascinante. Les gens qui nous ont l'air puissants partagent rarement notre avis à leur sujet. Mélodie était puissante, même si elle n'allait probablement jamais s'en rendre compte. Le monde de la nuit la respectait, tout comme il respectait toutes les freakgirls. Si le jour n'avait pour elles que mépris, en l'absence de lumière elles brillaient réellement.

Elle arriva au lieu de Rassemblement. Une vieille salle de spectacle dans un étage désaffecté. Une partie des freakgirls devaient se battre régulièrement pour conserver cet espace, notamment contre les autres personnes partageant la marge avec elles. Mélodie contempla le visage de ses sœurs. Toutes n'étaient pas là, et celles qui étaient absentes ne reviendraient jamais. Personne ne le disait, mais tout le monde le savait. Eva l'aperçut et alla l'embrasser pour la saluer. Leurs langues s'effleurèrent brièvement. Les retrouvailles n'étaient pas aussi chaleureuses que d'habitude, malgré le sourire affiché de son amante.

« T'es venue ! J'étais pas sûr ! s'écria Eva.

- Nan, sérieux, tu pensais que j'allais décamper ? lui répondit-elle, en culpabilisant.

Après tout, sa présence s'était jouée à peu de choses.

- Non...

- Je suis contente de te voir, en tout cas.

- Moi aussi ! »

Elles baissèrent toutes les deux les yeux. C'était la Dernière, pas vraie ? Elles n'avaient pas besoin de le dire, elles le savaient toutes les deux. Cette vérité était présente dans leur silence, dans leurs non-dits, mais aussi dans leurs regards et leurs échanges de sourire. Ça ne touchait pas que ces deux là... Astrid et d'autres filles plus loin avaient la même teinte dans la voix, dans les yeux. Tout avait l'arrière-goût poisseux de mélancolie de la Dernière. Dernière n'était pas un adjectif mais un nom propre, étant donné que c'était la Dernière de tellement de choses. Dernière fois qu'elles rayonnaient, dernière fois qu'elles étaient là, dernière fois qu'elles s'embrassaient, dernière fois qu'elles seraient heureuses, dernière fois que les mots « se sentir vivante » auraient du sens pour elles.

D'habitude, quand les freakgirls se réunissaient, elles mettaient du temps à commencer les prises de parole. Vanya, à l'époque où elle était encore là, finissait toujours par crier des obscénités, en ordonnant à « cette bande de putes de se bouger le fion ». C'était courant de s'insulter de pute ou de salope entre elles, étant donné que c'était souvent comme ça qu'on les appelait, ce qui était déjà mieux que des insultes au masculin. Aujourd'hui, Vanya n'était pas là, et les réjouissances habituelles étaient amères. Il n'y aurait qu'une seule prise de parole, et tout le monde l'attendait. Ce n'était pas de l'impatience, mais un mélange plus complexe de diverses émotions. De la frustration, du désespoir, de la rancœur, de la colère, et pour quelques unes, juste quelques unes malheureusement, un peu d'espoir.

Lorsqu'elle arriva, tout le monde se tut immédiatement. C'était elle. La freakgirl venue d'ailleurs. Elle était... *vieille*. La plus âgée des freakgirls de la colonie n'avait que 29 ans. L'étrangère avait le visage couvert de rides, représentant les nombreuses années qu'elle avait pu vivre. De longs cheveux blanc crème qui avaient l'air soyeux lui descendaient jusqu'au bas du dos. Elle se tenait droite malgré tout, comme elle le faisait toujours. Lorsqu'elle prit la parole, elle le fit d'une voix forte, théâtrale et enjouée, un ton que les freakgirls ne connaissaient pas et

que l'apparence de la conteuse ne laissait pas présager. C'était habituel, les gens s'attendaient toujours à une vieille dame sévère, ce qu'elle n'était pas, n'avait jamais été et ne serait jamais. En parlant, elle jugeait ses interlocutrices de son regard perçant, attardant ses yeux sur chacune d'entre elles pour les ancrer dans son esprit.

« Mesdames. Petites cousines éloignées ou petites sœurs, si vous me permettez la proximité. Je me prénomme Apollonie. Un prénom arrogant, que j'ai moi-même choisi il y a plus longtemps, étant moi-même une personne arrogante. Je sais que ça ne se demande pas, mais j'ai 178 ans. Est-ce vrai ? Est-ce un mensonge ? Qui sait ! Je viens vous voir ce soir pour changer vos vies à tout jamais. J'ai prévu, je suis arrogante. Je suis marchande de rêves et d'histoires, et le seul paiement que je réclame est de pouvoir assister à l'effet que mes paroles auront sur vous, afin de les raconter à d'autres. Vous me pardonnerez, j'enjoliverai peut-être vos réactions. Toute bonne histoire implique un petit soupçon de mensonge. En parlant d'histoires... J'en ai deux pour vous, dont j'espère que la morale vous fera quitter vos airs de chien battu. Bref, commençons, si vous le voulez bien.

Personne ne l'interrompt. Le cœur de Mélodie battait à toute vitesse. Elle avait la sensation que *quelque chose* allait se produire. Le temps semblait distordu. Elle était encore avec ses sœurs au lieu habituel, mais pourtant la voix d'Apollonie le changeait, l'emportait dans un espace loin de la colonie D38.

- Tout a commencé il y a très longtemps. Sur une des toutes premières colonies. Elles étaient encore liées aux différents gouvernements de la bonne vieille Terre, pour vous donner une idée de la distance temporelle qui nous sépare de ces événements. Cette histoire a un personnage principal, nommé Tom. C'était un garçon triste, en décalage permanent avec les gens autour de lui. "Sois comme-ci !" lui disait-on depuis sa naissance, et ce garçon, souhaitant être accepté par ses pairs, essaya d'être "comme-ci". Il y parvint, même ! Mais derrière les apparences, celles d'être « comme-ci », comme il faut... Le garçon était en souffrance, car le garçon ne voulait pas être un garçon. Il nourrissait cela comme un terrible secret. Se jurant que si quelqu'un le découvrait, honteux, il mettrait fin à ses jours. Sa part d'ombre ne devait rester que pour lui, et c'est ce qu'elle fit, lorsque finalement, trop malheureux, il finit par sauter d'un toit. Triste, non ? Mais étrange surtout ! Sur cette colonie, on ne demandait pas juste aux gens d'être « comme-ci

», on parlait du postulat qu'il n'y avait pas d'autres alternatives. Pas d'autres possibilités. Comment Tom avait-il pu vouloir faire quelque chose qui n'était même pas envisageable ? Qu'on ne lui avait jamais dit qu'il pouvait ne serait-ce qu'avoir l'idée de faire ?

Cette histoire ne vous apprend rien. Des Tom, après tout vous avez failli en être, vous aussi. Mais quelle différence entre Tom et vous ? Pourquoi êtes-vous encore là ? Chut, pas de réponses pour le moment. Car cette première histoire introductive possède un épilogue qui tient en quelques mots : si une chose se produit une fois, alors elle peut se reproduire. Encore et encore. Si Tom avait pu se poser des questions sans que personne ne les lui apprenne, alors d'autres gens aussi.

D'autres gens perdus comme lui ont pu se poser ces questions. Mais ces Tom là, ou devrais-je les appeler des Tomettes ? Ces Tomettes là eurent la chance de se reconnaître entre elles. Tom était seul, et il n'y a pire sentiment que d'avoir la sensation d'être la seule anomalie. Les Tomettes, donc, réalisèrent être plusieurs anormales. C'était étrange, elles avaient tant en commun... mais aussi tant de différences ! Elles venaient de tellement de milieux différents, de familles qui n'avaient rien à voir les unes avec les autres... À force de parler entre elles, elles finirent par se demander pourquoi cette colonie empêchait les gens de se poser les questions qu'ils avaient envie de se poser. Oui, vous vous en doutez, il n'était pas bon d'être une Tomette à un endroit où on ne considérait pas votre existence comme un sujet qu'on pouvait aborder. Aussi, un jour les Tomettes en eurent assez. Elles volèrent des navettes et partirent fonder leur propre colonie. Tomettopia, on va dire.

Ce n'était pas un lieu parfait. Être une Tomette ne faisait pas que les gens étaient de meilleures personnes que les autres, tout comme que votre voisine soit une freakgirl comme vous ne vous empêche pas de trouver qu'elle est franchement un peu stupide et devrait se taire plus souvent. Je pourrais passer des heures à vous parler de cet endroit. Du bien qui s'y trouvait, comme du mal et comme de toutes les nuances bien plus complexes qui existent entre ces deux concepts. Tant de choses y étaient possibles ! Les Tomettes se dirent qu'elles avaient bien fait. Que vu que le monde n'avait pas voulu d'elles, elles avaient fondé leur propre univers où la liberté était totale. Et un tel endroit fait peur aux gens qui tentent de tenir des humains en laisse.

Aussi, Tomettopia, pour toutes ses imperfections, pour tous ses moments de gloire... Tomettopia qui était franchement un bel endroit, finit par être totalement éradiquée. La violence fut soudaine et totale. Éclatante et sans la moindre pitié. Toutes furent tuées, avec comme objectif que personne ne se souvienne de cet endroit.

Moi je m'en souviens, pourtant je n'y étais pas. Je m'en souviens car j'ai retrouvé l'unique survivante, qui m'a parlé de cet endroit auquel toutes les Tomettes ont un jour rêvé. Elle m'a tout dit. Pendant des jours, elle m'a parlé. C'est là que je me suis dit que mon rôle serait le suivant ; rencontrer les freakgirls, ou peu importe comment elles choisissent de se faire appeler et leur transmettre les histoires de leurs cousines d'ailleurs, ainsi que récolter les leurs. Vous, freakgirls de la colonie D38, je vous offre les dernières paroles de cette survivante du paradis changé en enfer. La dernière phrase qu'elle m'ait dit, alors qu'elle me contait la manière dont tout un univers s'est écroulé du jour au lendemain, était la suivante : « les salauds ! On aurait su, on aurait attaqué en premier ». Mes histoires se terminent ici, faites en bon usage, petites sœurs.»

Lorsqu'Apollonie se tut, les freakgirls restèrent silencieuses. Immobiles et debout mais le regard brûlant d'une détermination nouvelle. On ne peut prévoir ce qu'allumera une histoire dans un cœur. Dans ceux des freakgirls, ce n'était pas une petite flamme, mais un incendie. Le torrent de sentiments qui les envahissait n'était verbalisé que par quelques mots ; ceux soufflés par la survivante à Apollonie : les salauds, on aurait su, on aurait attaqué en premier.

Dans le silence qui suivit, toutes se sentirent connectées. La conteuse n'avait pas fait grand-chose d'autre que de réveiller ce lien secret qui les liait. Mélodie embrassa Eva avec une fougue qu'elle n'avait pas eu depuis quelque temps. Elle le sentait en elle, *quelque chose* allait se produire. *Quelque chose de puissant*. Tout son corps vibra à cette idée. Le calme fut rompu et les freakgirls commencèrent à parler, quasiment toutes en même temps et se coupant la parole constamment. Elles parlèrent de Vanya, des choses qu'elles auraient aimé lui dire. Elles racontèrent les rassemblements passés, les choses qui s'y disaient. Elles confièrent toutes leurs victoires, leurs moments de fierté, de honte. Toutes ces choses précieuses qui leur appartenaient, elles les livrèrent, se mettant sans la moindre culpabilité à nu, comme si une des dernières chaînes retenant leur intimité venait de sauter. Cela dura probablement des heures,

mais personne n'était capable de dire combien de temps exactement. Appolonie, qui avait déjà suffisamment ouvert sa bouche, resta silencieuse et écouta avec attention toutes celles qui vinrent lui confier leurs histoires.

Puis la soirée prit fin, mais l'embrassement qui s'était allumé dans leur cœur ne s'éteignit pas. Au contraire, à chaque instant il ne faisait que grandir. Toutes celles qui se prostituaient rentrèrent chez elles et attendirent leurs clients les plus influents. Ils avaient beau vomir dans les médias sur les égarés, ils passaient leur temps à se boursouffler de désir pour elles. Ce soir-là, ils allaient payer leur hypocrisie. Lorsque les freakgirls en avaient assez, le monde entier se mettait à trembler. Astrid étrangla l'homme qui était dans son lit avec des morceaux de lingerie avant de fouiller ses poches. Mélodie poignarda un type qu'elle était en train de sucer puis arracha un doigt à son cadavre pour accéder à ses codes. Eva et une bande de filles s'attaquèrent à des Contrôleurs, les démembrant dans une rage féroce avant d'accéder aux étages où elles n'avaient pas le droit de se rendre. Le monde de la nuit était en colère. Le monde de la nuit criait qu'il voulait la liberté, et qu'il avait compris qu'il ne l'obtiendrait pas autrement qu'en l'arrachant de leurs mains. À chaque pillage, les freakgirls devenaient plus féroces. Ce qu'elles ne trouvèrent pas chez leurs clients, d'autres le trouvèrent en piratant les serveurs de la colonie. Bientôt, elles eurent accès à tout ce à quoi il était possible d'accéder. Tous les codes de sécurité des différentes tours. Tous les lieux de stockage d'armements. Dans les couloirs, les Contrôleurs furent submergés, car les autres habitants de l'obscurité avaient décidé de se joindre à leurs anges favorites. L'ordre, après tout, n'était qu'un mot et s'écroulait facilement quand on cessait d'y croire. Les putes et les salopes ravagèrent tout sur leur chemin, elles furent sans pitié. La colonie D38 s'effondra totalement en l'espace d'une seule nuit, juste parce que toutes les égarées finirent par s'énerver.

La morale de mon histoire ?

Souvenez-vous de l'histoire de Tom.

Souvenez-vous de celle de Vanya et de Mélodie.

Souvenez-vous des conclusions à en tirer.

Si une chose est arrivée une fois, alors elle peut se reproduire.

Encore et encore.

Réveil Brutal

Rafaelle

Mon smartphone m'indique que nous sommes le 11 novembre 2021, qu'il est presque 9 heures le matin, même pas, mais je n'ai pas énormément de renseignements en plus. Une cage d'escalier. De toute évidence, j'ai dormi ici. Mais tout ça, c'est une conclusion que je tire de ce réveil particulièrement brusque. Je ne sens plus vraiment ma jambe gauche, mais cela semble revenir assez rapidement, et correctement qui plus est. Ce n'est donc à priori pas une grande inquiétude à avoir.

Les souvenirs semblent me manquer et pour dire tout ce qui est, je ne me souviens de rien, ou presque car il y a quand même mon prénom : Léa. Enfin, je crois. Certains éléments de ma vie passée sont toujours présents dans ma mémoire également. En même temps, je me dis que tout cela doit forcément être dû à cet accident de voiture quelques années précédemment qui m'aura fait sortir quelques dizaines de fils électriques de mon microprocesseur crânien, en sectionnant quelques-uns au passage, rendant ceux-là impossibles à changer. Si on veut prendre les choses du bon côté, ça fait quelques souvenirs de plus dans ma mémoire. L'évidence me frappe encore une fois : comment faire retrouver la mémoire à un microprocesseur qui n'en possédait déjà pas avant ? Visiblement, au moins, je semble me souvenir que je ne me souviens pas de beaucoup de choses. C'est déjà ça s'il faut commencer quelque part. La recherche d'information sur la personne que j'étais s'annonce donc particulièrement compliquée. Heureusement, dans ce même smartphone, j'ai également un certain nombre de numéros que je peux appeler. Et je remarque aussi que j'ai reçu de nombreux messages d'une certaine Violette. Ce prénom ne me dit rien. Mais elle doit être une personne un peu importante, à en juger par le nombre de messages qu'elle m'a envoyés en seulement quelques heures. Je décide donc de l'appeler histoire de la rassurer et au passage, d'en savoir un peu plus sur qui elle est et sur qui je suis aussi :

« - Allo ? Léa ? »

Au bout du fil, je ne reconnais pas du tout la voix, même si elle me dit indubitablement quelque chose !

« - Violette ? Oui, c'est bien moi !

- Léa, tu m'as fait une de ces peurs ! »

C'est donc à peu près certain, Léa est mon prénom.

« - Violette, pour la faire courte, je ne me souviens pas de grand-chose et d'ailleurs, pour dire la vérité, je ne sais même pas vraiment qui tu es, juste que tu es dans mon répertoire, et que nous semblons déjà nous connaître. »

Il y a comme un petit silence de quelques secondes au bout du fil. Puis Violette reprend :

« - Écoute-moi bien Léa, je n'ai pas la moindre idée de si c'est une crise de jalousie et que tu veux me faire payer ma pseudo-infidélité de la semaine dernière en essayant de me faire croire que tu me renies, mais si c'est le cas, ce n'est vraiment pas drôle du tout !

- Aucune tentative de blague. J'ai dû tomber à une soirée où j'étais hier soir, je viens de revenir à moi en plein milieu d'un escalier qui m'est inconnu, je ne sais même pas où je suis, alors non, je n'essaie de toute évidence pas de te renier, pour cela, déjà, il faudrait que je me souviensse de quoi que ce soit, notamment de qui tu es.

Après un court silence d'hésitation, Violette reprend :

- Ma pauvre chou ! Si tu es sérieuse, tu devrais bien me dire aussi tout ce que j'aurais à faire pour t'accompagner au mieux. Ce qui t'arrive est vraiment horrible. Je ne peux vraiment pas te laisser comme cela !

- Merci beaucoup, je dois dire que ton acceptation de la situation me soulage.

- C'est tout naturel. Où es-tu ? Est-ce que tu penses qu'il faudrait que je passe te récupérer ? Ensemble, nous pourrions déjà commencer les recherches pour reconstituer ta vie d'avant non ?

- Par contre, je ne sais pas où je suis. Mais je voudrais bien si tu peux passer me récupérer assez rapidement.

- Je suis en congé, j'arrive où tu es dans moins d'un quart d'heure, je peux retrouver ta position sur mon Smartphone. Tu peux m'attendre sur le trottoir juste devant l'immeuble où tu te trouves, et ne bouge surtout pas !

Dans la rue, les personnes qui passent semblent me regarder comme si je sortais... d'on ne sait même pas où. Il faut dire que vu l'heure qu'il est, la grande majorité des personnes ont des habits classiques pour le moment, ielles sont de toute évidence en chemin vers le travail. À moins qu'ielles soient plutôt en chemin pour retourner manger chez eulles vers midi. Je n'ai même pas de moyen de connaître l'heure qu'il est. Finalement, Violette arrive, au volant d'une voiture toute colorée, avec des stickers féministes autour du tableau de commande, ainsi que sur le volant. À peine arrivée, la jeune femme brune, une écharpe autour du cou, me demande :

- Alors ma chérie, qu'est-ce que tu penses de ma nouvelle voiture ? Mais tout d'abord, comment tu vas !

- Pour tout dire, je ne sais même pas réellement comment je me sens. Et pour la voiture, comme je ne me souviens pas du tout de l'ancien modèle, je me contenterais de dire que celle-là est vraiment cool !

Violette a l'air un peu mal à l'aise, se rendant visiblement compte de son erreur. Son air de gêne venant contre son gré déformer quelque peu son visage, déplaçant et mettant dans le désordre les taches de rousseur qui font comme une constellation sur son visage. La jolie femme rousse qu'elle est reprend :

- Je suis vraiment désolée, je n'ai pas fait attention. je suis tellement désolée, c'est vraiment nouveau pour moi ! Si jamais j'ai une réaction qui ne te convient pas, n'hésite surtout pas à me le dire, je comprendrai.

- Il n'y a vraiment aucun mal, ce sera juste une habitude à prendre. Tu sais, pour moi aussi d'ailleurs !

- D'un point de vue plus humoristique, tu peux aussi te dire que ce serait un peu plus comme une habitude à reprendre...

À ces mots, j'ai comme un petit mouvement de recul bien que je ne le veuille pas. Violette s'en rend automatiquement compte, ne serait-ce qu'à en juger par ma réaction. Elle se perd presque automatiquement en excuses.

- Je m'excuse, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire, je me rends compte qu'à l'avenir, il faudra vraiment que je pense à ce que je vais dire avant de le dire.

- Comme tu le dis, tu n'en as pas l'habitude, tu ne sais pas comment réagir, donc ce n'est pas trop grave. Je sais que ça peut peut-être te paraître bizarre, mais je n'ai vraiment pas envie que l'on continue à parler de ce sujet.

Après cette sorte d'injonction de ma part, Violette n'ose plus parler de tout le trajet, et environ un quart d'heure plus tard, nous arrivons chez elle.

Sur le chemin, je vois des écriteaux qui indiquent des routes que je ne connais pas du tout. Ou devrais-je dire que je ne les connaissais plus ? Si parfois, un croisement, un paysage, m'évoque un peu quelque chose, je ne réussis pas à savoir quoi. Peut-être que parler de ça avec Violette pourrait m'aider, mais le très court échange que nous venons d'avoir m'a enlevé toute envie de converser plus avec elle pour le moment. Et de plus, même si je ne la connais plus vraiment, je n'ai aucune envie de l'inquiéter avec mes affaires. Je balise moi-même déjà suffisamment.

L'esprit encore un peu chamboulé par le court échange que nous venons d'avoir dans la voiture, j'en sors assez vite et je me dirige prestement vers la porte d'entrée. À cette heure, évidemment, tout est encore bien éclairé, je ne devrais avoir aucune difficulté à retrouver le chemin. Mais arrivée devant la porte, je reste interdite. Le temps de fermer la voiture, Violette arrive moins d'une minute plus tard, et elle m'ouvre la porte. Une fois toutes les deux entrées, les chaussures enlevées, elle me dit que, normalement, je devais avoir les clés de la maison dans mon sac à main, et que sinon, elle ne savait pas ce que j'avais bien pu en faire. Nous nous asseyons sur un canapé dans le salon, et Violette part à la cuisine, pour préparer un peu de thé. Pendant ce temps, j'attrape mon sac à main que j'ai laissé traîner dans l'entrée, je le retourne au-dessus d'une table dans une salle attenante, pour le renverser et pour, enfin, découvrir ce qu'il y a dedans afin de retrouver toute une part de mon passé. Tout au fond du sac, je retrouve ce qui ressemble à une recharge pour ma batterie. Savoir que j'allais quand même avoir de l'énergie en quantité suffisante était particulièrement rassurant ! Il ne me reste plus qu'à trouver comment m'en servir de la manière la plus simple !

- Violette, aurais-tu une idée de comment fonctionne cette batterie que je viens de retrouver au fond de mon sac à main ?

- Je ne sais pas vraiment, mais tu l'utilisais vraiment rarement. Par contre, il me semble qu'il faut aller dans un centre hospitalier Android pour pouvoir utiliser une de leurs bornes de recharge...

Dans mon sac à main, il y a un livre dont je ne me souvenais pas du tout, même pas un petit titre, encore moins de l'histoire racontée, même si de toute évidence, je l'ai déjà bien commencé. Mais surtout, il y a mon portefeuille à l'intérieur duquel je retrouve mon passeport avec ma carte d'identité qui comprend mon nom, ma date de naissance, et dans lequel je dénicher également d'autres papiers et cartes qui vont certainement m'aider à retrouver une bonne partie de mon identité. Ainsi, je découvre que je prenais le train de manière assez régulière, ma carte de fidélité se remplissant visiblement assez rapidement de tampons à l'effigie d'un "Société Nationale" dont je ne me souviens pas non plus. Grâce à cela, j'ai aussi des renseignements utiles sur mes destinations favorites, une ville du nom de Toulouse revenant par exemple assez fréquemment. C'est à ce moment que Violette fit son retour, une tasse de thé chaude dans chaque main.

- Violette, si je te parle de Toulouse, qu'est-ce que tu pourrais m'en dire ?

- Eh bien, c'est juste là-bas que Marie habite.

- Marie ?

- Oui, elle est la troisième personne dans notre troupe. Marie est vraiment une personne bien, très patiente et tout. Tu es toujours d'accord avec ça, au moins ?

- Oui oui, pas d'inquiétude, ça me va vraiment bien. C'est quand même rassurant que je sois toujours en accord avec la moi d'avant au moins sur ces sujets-là. En plus, si Marie est une personne si bien que ça, c'est encore plus excitant !

Violette me dit qu'au moment de mon accident et de ma perte de mémoire précédente, faire la cuisine avait été très utile pour m'aider à la retrouver. Je me suis donc mise à faire la cuisine, trouvant difficilement les objets et ingrédients qui allaient me servir, mais pouvant à chaque fois compter sur Violette. Là encore, je sens bien que ce petit moment passé à deux est

d'une grande utilité dans la reconstruction d'un rapport tout à fait simple, juste et allant de soi entre nous deux. Il est absolument certain que nous avons déjà eu ce genre de moment avant, mais de toute évidence, il allait falloir reconstruire totalement notre relation. C'est une vie totalement nouvelle qui commençait, et je sens que ça ne peut que bien se passer : Violette est de toute évidence la personne idéale pour vivre ce moment. Mais rapidement, j'aperçois que cette recherche participe surtout à pomper mon énergie, énergie qui sera très utile pour la suite de ma journée. Je me prépare donc, au lieu de chercher absolument à retrouver mes souvenirs, à me concentrer pour reconstruire une vie normale.

Alors que Violette est occupée à découper quelques légumes, je passe derrière elle et, après lui avoir nonchalamment demandé son accord, je lui dépose un baiser des plus doux derrière l'oreille.

De toute évidence, mon cheminement pour retrouver une vie classique, avec une mémoire tout à fait fonctionnelle, va me prendre plus de temps que ce que j'imaginai au début. Toujours d'une aide admirable pour cela, Violette anticipe encore les problématiques, me proposant de passer une soirée toute simple entre nous deux, comme si de rien n'était, en espérant que ma mémoire finisse par revenir.

Mais nous sommes encore assez loin du calme de la soirée, et la matinée passée- nous arrivons au moment du repas de midi, Violette a visiblement quelque chose d'important à me dire :

- Léa, la dernière fois tu m'avais dit que cela n'était pas possible, pour une perte de mémoire sur une androïde, d'aller consulter dans un hôpital classique. Mais cela dit, il se trouve qu'il existe des centres hospitaliers spécialisés, qui pourraient, je pense et j'espère vraiment prendre ton cas en charge. Qu'en penses-tu ?

- J'y ai un peu réfléchi de mon côté, et même si je préférerais largement être prise en charge dans le même centre hospitalier que toute personne humaine, comme cette perte de mémoire est vraiment problématique, et qu'elle sera de toute évidence un gros souci pour moi et les autres très rapidement. Donc je pense que c'est réellement le mieux à faire. Surtout, j'aurais aussi

quelques questions sur mon passé à poser à l'équipe médicale. Mais tu parles d'une fois précédente où j'ai perdu la mémoire ?

- Oui, il y a quatre ou cinq ans, à la suite d'un accident de la route. Mais elle était revenue assez vite, après quelques heures, et nous n'avions même pas eu à passer par un centre hospitalier.

Après une petite recherche auprès de contacts spécialisées dans la robotique, avec Violette, nous partons vers le centre hospitalier informatique que nous avons trouvé. À mon grand étonnement, j'ai encore en tête des images de ce que devait être un centre hospitalier. La compréhension des choses simples n'est donc visiblement pas un problème que je vais avoir à régler. La compréhension du monde qui m'entoure n'est donc pas totalement perdue, et j'ai bon espoir que ma mémoire revienne totalement par la suite. Même si de toute évidence, le choc de ma chute dans la cage d'escalier a été particulièrement dur, les détails du centre hospitalier – les couleurs des uniformes et de l'intérieur, par exemple – me sont plutôt évocateurs, ce qui me rassure bien.

Mis à part quelques objets issus de la robotique, les membres du personnel, les outils et les autres objets qui sont utilisés correspondent en tout point à l'idée que j'ai dans ma caboche d'un centre hospitalier. Aussitôt arrivaex, je suis prisaeux en charge par un infirmier et il m'emmène sur un lit, dans une salle qu'il appelle salle d'opération. Là, à toutes les pinces, scalpels, ciseaux et autres outils habituels s'ajoutent évidemment une batterie d'outils mécaniques. Mais dans tous les cas, Violette rassure par son calme apparent la petite androïde que je suis.

- Je dois quand même vous prévenir : de toute évidence, je suis une androïde, mais je suis aussi une androïde transgenre. Ne soyez pas surpris vis-à-vis de mes circuits informatiques pendant l'opération de mon cerveau. Il ne me semble pas que ma condition d'androïde influe à ce niveau, mais comme ça vous êtes prévenus.

Sur ce, la personne qui vient de me prendre en charge m'explique que, si ce cas n'est pas fréquent, je ne suis pas non plus la seule, que je n'ai donc aucun souci à me faire. Il me fit alors respirer une sorte de gaz dont je ne connais pas la composition, mais qui en seulement quelques secondes me plongea dans un sommeil particulièrement lourd.

Quelques heures après, je me réveille dans un lit, sans aucun souvenir de ce qu'il s'était passé. À croire que les pertes de mémoire sont particulièrement fréquentes en ce moment. À mes côtés, assise sur une chaise, Violette est en train de lire un livre.

- Qu'est-ce que ça raconte ?

- Ce n'est pas particulièrement passionnant. Une simple histoire d'amour entre deux personnes des plus classiques. Encore une romance hétéro, mais ça m'aura au moins permis de passer un peu de temps en restant à tes côtés sans le voir passer. Mais comment tu te sens ?

- Vraiment fatiguée, mais c'est normal non ?

- J'imagine que oui ! Tu as quand même subi un certain nombre d'opérations pour te remettre d'aplomb !

En début de soirée, j'eus la permission par l'équipe infirmière de quitter le centre hospitalier aussitôt que j'aurais eu une entrevue avec le médecin urgentiste qui m'a pris en charge. L'attente a été un peu longue même si c'était vraiment supportable. Surtout en voyant l'état de la majorité des autres personnes qui, visiblement, attendaient des soins. Et sur les coups de 20 heures, nous sommes sorties de là.

Ce passage par le centre hospitalier m'ayant particulièrement fatigué, la soirée fut : à 22 heures je me couche, et je trouve le sommeil très vite ensuite.

Je me réveille assez tôt, et directement, j'avale un comprimé qui m'a été prescrit lors de mon passage à l'hôpital la veille. Au moins visiblement, si ça concerne mes soins, ma santé, je n'oublis pas, et c'est vraiment pour le mieux. Je pensais m'être levé tôt, mais Violette est déjà debout en train de laver son bol du petit déjeuner.

- Eh bien, tu reprends vite le rythme que tu avais avant ! C'est bon de voir qu'au moins, cela ne changera pas. On peut même imaginer que cela veut dire que le reste aussi reviendra assez vite à la pareille.

Sans dire un mot, l'esprit encore particulièrement embrumé par la fatigue, je m'assois à la table et tend le bras vers la droite, vers un objet qui me semblait tout à fait sans danger.

- Popop, tu ne te souviens pas de ce que la doctoresse t'a dit hier ?! Après le choc, ton organisme n'est plus adapté à la nourriture habituelle, il faudra attendre, passer un jour ou deux à ingurgiter seulement des aliments non-organiques. Nous n'en avons pas ici mais ne t'inquiète pas, dès ce matin j'irai en acheter à la supérette du coin.

Ma mémoire va également mettre un peu plus de temps que je l'imaginai à revenir totalement. Si elle revient vraiment un jour. À partir de là, cela devint ma plus grande inquiétude. Vivre avec un bras en moins, cela ne me semble pas impensable, mais la mémoire...

- Je ne m'en souviens vraiment pas, pour tout dire, j'ai déjà du mal à me souvenir de la moindre chose qui se soit passée hier. Je pense me rappeler d'être allé au centre hospitalier, parce que c'est un fait certain, obligatoire dans le déroulement de la journée, mais je ne me souviens déjà plus vraiment de ce qui s'y est passé. Parfois, j'ai même du mal à trouver le mot correct pour exprimer ma pensée avec précision... Ça me fait peur !

Violette est vraiment d'une grande aide dans ce moment, je sens réellement le soutien qu'elle peut m'apporter dans un moment pareil, je ressens aussi que cela est fait de manière totalement désintéressée, et ça me rassure de même. Très rapidement, elle prend d'elle-même l'initiative de me parler de toutes les applications de planification d'événements qui existent, et il y en a d'ailleurs que j'utilise déjà, comme un grand nombre de personnes avec ou sans souci de mémoire.

- Tu sais, j'ai vraiment envie de m'occuper de toi, mais j'ai déjà une chance phénoménale d'avoir quelques jours à te consacrer, mais après-demain, ma période de vacances se finit et je serai dans l'obligation de te laisser. Heureusement, tu n'avais pas d'occupation professionnelle, au moins nous n'aurons pas à nous occuper de ça. Je veux dire, tu faisais de la traduction en free-lance, donc juste en allant d'un contrat à l'autre depuis la maison. Tu n'appartenais à aucune maison d'édition fixe.

Violette a raison : cela me rassure de savoir que je ne vais pas avoir d'impératifs professionnels à respecter, qui seraient venus m'importuner dans ma rééducation. Je me mis en tête d'appeler Marie dès que cela serait possible, histoire de la tenir au courant de mon état, pour qu'elle ne s'inquiète pas trop.

- Allô Marie ?

- Allô mon cœur ! Comment ça va ? Et comment va Violette ?

- Eh bien, c'est justement pour parler de ma santé que je t'appelle. Je suis tombée dans des escaliers à une soirée avant-hier au soir, j'ai de grosses pertes de mémoire, c'est d'ailleurs Violette qui a dû me rappeler qui tu es !

- Ma pauvre chou ! Heureusement que Violette est là. J'imagine que tu peux compter sur elle ! Mais tu n'as pas pensé à moi avant ? J'ai pas mal à faire là maintenant, tu ne dois pas t'en souvenir, du coup, après tout tu n'as même pas directement pensé à moi, mais je suis en plein déménagement qui aura lieu réellement demain. Ce n'est vraiment pas très important au regard de ta situation, mais je dois quand même m'en occuper. Mais j'espère que tout ira pour le mieux. Je te rappelle très prochainement ma chérie. En tous les cas, sois bien assurée que je suis là et que je resterai disponible pour toi encore très longtemps. À plus tard ma douce, et j'espère vraiment de tout cœur que Violette pourra faire tout ce qui est en son pouvoir pour t'accompagner comme une reine de ton standing le mérite !

Après ce très court échange, Marie et moi raccrochons, et je me souviens instantanément que je l'avais appelée pour une raison : je voulais la mettre au courant de mon état, pour ne pas qu'elle s'inquiète trop. Et si c'est bien ce que je viens de faire, l'échange a été beaucoup trop rapide, mais je n'ose pas la rappeler, ne voulant pas la déranger encore plus dans son déménagement et tout ce que cela implique. Mais pour la première fois depuis cette sorte de « retour à la vie », la situation que je venais de vivre me faisait suffisamment stresser pour que je me mette à pleurer. Je n'arrive plus à me comporter de manière naturelle avec Marie, une personne que je suis pourtant supposée connaître particulièrement bien. De toute évidence, le naturel que je devais, j'imagine, avoir avec Marie va probablement prendre quelque temps à revenir correctement.

- Violette, toi qui connais très bien Marie, comment penses-tu que je pourrais le mieux possible aborder la problématique de mon accident avec elle ?

Mais elle n'est plus dans la pièce voisine, et ne peut pas m'entendre. C'est bien, après tout, cela me laisse un peu plus de temps pour réfléchir moi-même à ma question, et sur la manière de la formuler convenablement.

- Violette, je viens d'avoir Marie au téléphone, elle est en plein déménagement en ce moment, la conversation a été particulièrement courte, j'ai pensé à lui dire que j'avais été victime d'un accident, mais j'ai oublié de lui poser plus de questions pour pouvoir recoller les morceaux de ma vie. Comment penses-tu que je pourrais lui en parler plus précisément, qu'elle prenne plus globalement conscience de la gravité de mon cas ?

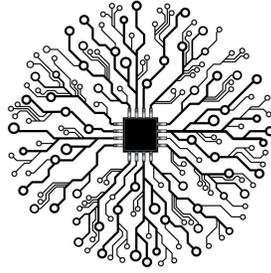
- Comme tu le dis, ce n'est pas le sujet le plus simple à aborder, elle est le genre de personne à vivre assez souvent en retrait, elle ne prend pas très souvent des nouvelles des autres, mais soit assurés qu'elle sera toujours présente pour toi, elle peut avoir l'air distante, mais j'imagine que tu peux la rappeler d'ici quelques heures, pour lui parler de ton cas plus précisément, elle sera très contente de t'accompagner comme il se doit. Elle fera cela très bien ! Après tout, peut-être même que ce sera elle qui t'appellera, c'est probable d'ailleurs...

Et en effet, deux ou trois heures après, Marie me rappela.

- Chérie ! Je suis vraiment désolée. Je me rends compte que je n'ai pas réagi correctement tout à l'heure quand je t'ai eue au téléphone ! J'espère que tu vas bien. En tous les cas, je sais que tu es avec Violette, elle est vraiment géniale, tu es entre de bonnes mains et c'est vraiment l'essentiel.

- Ça me fait extrêmement plaisir que tu me rappelles, j'allais le faire d'ici quelques heures, probablement plutôt vers la soirée, mais je n'ai rien de prévu aujourd'hui il me semble. Dans tous les cas, je suis vraiment très heureuse de voir que ma situation ne te laisse pas indifférente.

- Évidemment que je ne suis pas indifférente ! Pour qui tu me prends ? Mais j'espère vraiment que tout va aller pour le mieux, que la relation avec Violette se passe bien, je vais raccrocher en ayant un peu peur de te laisser toute seule, la discussion aura été très courte à nouveau, mais en sachant que tu es forcément bien traitée par Violette. Soit assurés de mon soutien, passe-lui le bonjour, je te fais de très gros bisous !



Mon Smartphone m'indique que nous sommes le 11 novembre 2022, qu'il est presque 9 heures, même pas, mais je n'ai pas énormément de renseignements en plus. Enfin, je dis ça, mais je me souviens très bien de la nuit que je viens de passer avec Charlotte. Dans le lit, à mes côtés, elle semble toujours dormir. Déjà une année qui est passée. Il y a un an tout pile, mon réveil dans la cage d'escalier n'avait pas été des plus tranquilles. Heureusement, très rapidement, Violette avait été là. Grâce à elle, grâce à de nombreuses autres personnes aussi, mes soucis de mémoire n'avaient pas été les plus difficiles à gérer. Bien évidemment, mon histoire n'a pas intérêt à finir maintenant, ce n'est pas du tout mon intention. Et je sais que je peux compter sur le monde qui m'entoure.

De Javel et de Haine

Diane Wurtz

Dans un appartement de Strasbourg Saint-Denis, assise sur une feuille d'aluminium flottante, Elen se rappelle. Elle ouvre les bras, tourne sur elle-même et découvre la vue par la baie vitrée. Des couleurs et des formes floues s'animent. Une voix résonne dans son tympan droit :

Mardi 06/12/2034 — adressé à J.

Cela fait six mois que je n'avais pas eu le temps de t'écrire.

Un paysage de mots qui va être accompagné d'une image. Elle sera la courte échelle de ma pensée.

La mutilation de nos existences marquée au fer invisible.

Nous cherchons les cicatrices le matin. Rien. Sortez la lumière infrarouge et regardons.

Cherchez celle de l'intérieur, passez à la machine à huit cents tours minutes, revoir le monde et vomir.

Mise à jour 80.12 en cours ...

Les paroles de Mahé·e sont hachées par l'affichage dans son œil droit : *Toujours pas habituée au nouveau modem* se dit Elen.

La lumière holographique du petit matin se lève. C'est tôt par rapport à l'année dernière. Ce vingt et un décembre, le solstice bouge.

1,4 d'Oestrogène ... 0,2 de testostérone ... 0,5 de kétamine

Elle appuie derrière son oreille avec son doigt qui effleure la ligne courbée de l'organe. Sur le mur, le niveau de la jauge monte du vert au orange. Un chiffre s'affiche.

1,6 d'oestrogène ... 0,1 de testostérone ... 0,8 de kétamine

Elle reconnecte avec Mahé·e *“qui parle à moi sans voir.”* Ces mots résonnent dans ses pensées.

“Le solstice s'annonce fort” pense-t-elle. La première lueur bleutée est intense. L'année dernière, elle est intervenue une ou deux heures plus tard. Le vert devrait être là dans deux.

“Le sommeil me fuit.” dit Mahé·e

Le produit s'infiltré dans le muscle, la jouissance monte. Le ventre rayonne, le cerveau est apaisé.

Les yeux grand ouverts depuis trois jours. Mahé·e fixe sa pupille, elle se tait puis elle dit *“c'est l'heure ?”* Le bleu pâle vire à l'électrique. Elen lui répond *“c'est dans trois heures. Regarde dehors, c'est intense”*. Elen tourne la tête, elle appuie sur sa jugulaire *“ça a fonctionné à merveille, la nouvelle formule”*.

Des étoiles se détachent du bleu. Elles descendent dans la nuit finie, éclairant le haut des immeubles perdus dans le brouillard acre de l'hiver naissant. La couleur rouge du logo d'une banque vibre comme des lèvres. *“Tu entends le bruit sourd ? - Oui”* répond Mahé·e. Le bleu de l'aurore solticienne fait ses adieux, laissant un violet étrangement rose.

RAPPEL ... Départ pour le Ruban à 11h26 - Gare de Saint-Lazare ...

Mahé·e regarde fixement Elen *“T'es prête à oublier ?”* Elle lui tend un plateau, une poudre rose en ligne oscille. Elle le prend, l'approche de son oreille, la poudre serpente jusqu'à l'orifice. Elle

tourne son regard vers la vue, l'aurore change, sa pupille devient rose, le son mélodique rouge de la brume l'envahit.

“N’oublie pas l’eau de Javel, le solstice va être brutal”. Elen ferme les yeux, Mahé·e la fixe, elle se transforme en une poussière luminescente. Dehors, par la baie vitrée, le violet s’estompe sur un rose acide.

2

BIP... BIP ... BIP ... Départ pour Ruban dans 2h ... BIP ... BIP ... Météo : l’aurore du Solstice provoque des perturbations magnétiques. Prévoir une désactivation de la pile entre 13h17 et 14h04.

“Et merde...” Elen pense à la digestion plasmatique des produits ingérés. Elle appuie sur son oreille, fronce le regard. Dans son sillage, Mahé·e dort dans le canapé jaune. Elle marmonne. On dirait du Wittig :

“Tu les provoques, tu mordilles leurs oreilles...”

2,5 GBL209 pour 13h15

“Ça fera l’affaire” pense-t-elle. Elle sent une tension entre ses jambes. La chimère de son extension pénale se réveille. À chaque prise du dragon rose, le passé titille... Elle se lève, se dirige vers le mur, il s’ouvre en diaphragme, elle le traverse, il se referme doucement. Une lumière jaune pâle palpite et vibre à la place. Le visage de Mahé·e rayonne de jaune. Elle continue de murmurer.

“Elles laissent pendre leurs oreilles sur leurs épaules, toi tu t’approches, tu touches leurs lobes, elles les font alors bouger contre leurs joues, leurs épaules...”

Dans la salle de bain, Elen se frappe le bas-ventre de deux coups. Elle baisse son pantalon puis se regarde dans le miroir. D'un mouvement de tête, elle pousse la mèche qui est à moitié devant son regard. Elle se concentre, ferme les yeux, ses chevilles tressautent, le tissu du pantalon se fait entendre et les jambes syncope. Elle avance sa main droite vers son entrejambe. Elle respire fortement, sa pomme d'adam vibre. Elle sent une longue goutte de sueur ruisseler sur ses côtes, qui la glace et disparaît dans l'élastique de la culotte. Sa main à la bordure pubienne n'ose pas. Elle contracte ses doigts, avance d'un centimètre, elle expire, la main coule le long de ses lèvres.

Mahé-e sur le canapé se réveille, l'aurore du solstice est passée au rouge. Sur le mur baie vitré qui donne sur l'ensemble de Paris, une multitude de tours luminescentes écrase les bâtiments haussmanniens à leurs pieds. On distingue à peine le haut des toits en zinc fondant dans le brouillard gris. La skyline est chargée, le gris du bas disparaît, le jaune du lever du soleil derrière la vague violette.

Iel se lève et marche vers le mur de son vingt-sixième étage. Iel appuie son front contre la vitre, les yeux vers le bas cherchant du regard les rues de son quartier. Elle sent une lumière à sa droite. Elle se relève, et sur le mur est écrit une phrase :

“Tu dormais, je suis partie. Je t'appelle quand je suis revenue du Ruban. Si j'ai pas oublié. Normalement dans deux jours. Il y a des chances que je t'appelle si j'oublie toujours quelque chose. Je t'embrasse. Elen”

La phrase s'efface. Mahé-e dit : “Envoyer un message à Elen : “N'oublie surtout pas l'eau de Javel”

Message envoyé ...

Elle retourne sur le canapé, s'allonge, regarde le lever de soleil.

Musique ... Chris Korda, Apologize to the Future ...

La voix synthétique monte sur la basse profonde des enceintes :

*“Your life is built on convenient lies
And the time has come to apologize
Corporations lie; that’s what they do
But you lie to yourself and that’s on you
The climate disasters on your TV...”*

Le violet disparaît. Un point lumineux de la taille d’un grain de beauté rougit par intermittence sous son œil gauche. Les pupilles se ferment au rouge, laissant son regard sans expression. Les yeux sont grand ouverts, un léger bip retentit.

*“... At working hard to enslave the rest
Of course it had nothing to do with luck
Or a sperm and egg lottery won by a fuck*

*You pulled yourself up by your bootstraps
Creating jobs, not begging for scraps
You thought the jobless were lazy bums...”*

3

Elen dans l'ascenseur horizontal de Belleville, les lumières des enseignes volantes de typographie chinoise la traversent. Il y a beaucoup de monde. Le quartier est aux couleurs de l'aurore, c'est la fête. Les gens sont chargés au 2CB. Ils claquent des dents et les sourires sont tendus. Des groupes habillés par couleur se déplacent. Devant elle, cinq cent personnes remontent la rue de Belleville. Elle appuie sur l'oreille.

Mahé·e ? ... Mahé·e ?

Le grain de beauté finit par s'éteindre, les yeux de Mahé·e retrouvent leurs couleurs, elle cligne des paupières. *“Oui ? - Tu peux m'envoyer le trajet, merci. - Voilà”* Elle se relève dans le canapé, elle entend dans son oreille le vacarme de Belleville.

Elen voit un trajet rouge s'inscrire sur la rue de Belleville devant elle bondée de monde.

BIP... Arrivée à la Boucherie des Cascades dans sept minutes et vingt trois secondes... BIP

Dans le regard de Mahé·e s'affichent les BPM du cœur d' Elen qui augmente à 128. *“Ça va Elen ? - Il y a beaucoup de monde, là - Je t'envoie une dose de SErEs. Oublie pas de passer voir le parieur de couleur pour récupérer l'autorisation. - Il ressemble à quoi ? Tu pourras pas le rater, je t'envoie sa geoloc”*

BIP ... ↑ 179 mètres... “Merci”

BIP ... Vêtement ...

Le menu déroule dans son regard.

...Vert, Rouge, Orange, Bleu, Orange, Bleu ... Bleu ... BIP... 2,4 SErEs... BIP

Ses vêtements changent de couleur, un groupe de boa bleu passe, elle s'y accroche. Son souffle ralentit, elle remonte la rue de Belleville apaisée.

Elen disparaît dans la foule.

Au-dessus de la marée humaine, le ciel est envahi par le déluge de l'aurore. Un mouvement circulaire passe dans le regard d'Elen. Le dragon violet passe et laisse une trace d'étoiles dans son esprit.

Elles disparaissent, laissant de petit scintillement. Le flou s'envole, la foule redevient nette et un homme immobile agite des foulards arc-en-ciel. *"36 contre 1 pour le violet"* crie-t-il.

BIP ... ↑ 5 mètres...

"Je le vois - 31 contre 1 pour le mauve avec comme réponse : le Rouge fout le camp." Les mots défilent de gauche à droite dans son œil droit. *"50 contre 1 pour le ROUGE."* Elen s'approche du parieur, le visage de l'homme vibre. L'hologramme contre la reconnaissance faciale défaille : sous les joues juvéniles apparaît une barbe grise par saccade. Elen le regarde, dit : *"31 contre 1 pour le Mauve"*. L'homme la fixe : *"T'es sûr pour le mauve ? - Le rouge fout le camp"*. Il fouille dans sa poche et sort un ticket argenté : *"Qui t'envoie ? - Mahé-e"*. Elle prend le ticket, l'homme tourne son regard et s'enfonce dans la foule.

Elle nage au milieu des gens, le dragon rose irradie les visages. Une chevelure s'imprime dans son regard, un visage flou se fige dans son esprit : fin et orné d'une chevelure blonde en feu. *"Je sens des fourmis au bout des doigts"*, dit-elle à Mahé-e toujours allongée dans le canapé. *"Mes lèvres se refroidissent. Elen flanche des genoux, la tête part en arrière. "Elle revient..."*

Mahé-e contracte son visage, pose ses mains autour, les pouces derrière les oreilles. Le pouls d'Elen est haut, elle l'interpelle par la pensée, aucune réponse.

Elen est en flottaison dans la rue de Belleville, la pointe des pieds décolle du sol, les gens la contournent et continuent la montée.

Mahé-e, visage dur, observe le battement du néon rouge surplombant l'immeuble au loin. Elle se concentre, le rouge est flou telle une tache. Elle murmure *"Ne tombe pas, ne tombe pas, ne tombe pas."*

Inconsciente, Elen flotte par la pensée de Mahé-e. Le corps tourne dans le vide. Les pieds las, la tête basse et les cheveux changeant de couleur à chaque seconde.

Mahé·e bloque les muscles de son cerveau jusqu'aux épaules.

Ses pieds se réveillent et se posent sur le sol, elle relève la tête, la couleur des cheveux se fige sur un vert orangé. Elle respire fort. “*Merci.*” Elle ouvre son regard.

Mahé.e relâche ses doigts et s'écroule sur le canapé. Elen s'assoit dans une rue transversale. Elle voit les gens par flots de couleurs passées.

“Elle est réapparue ?” dit Mahé·e. Elen envahit par le silence et l’empreinte de son visage dans son regard. “-Elle est encore là... Il faut que je respire... Je veux du répit...” Elen ferme les paupières par dépit et besoin de repos. Il apparaît une longue femme blonde s’enveloppant dans sa chevelure. “-Elen ?” Elle ouvre les yeux. “Pense à nous, Elen”

Elen se relève et marche vers la foule d’un pas fragile.

*BIP... Arrivée à la Boucherie des Cascades dans deux minutes et quarante et une secondes...
BIP*

4

Dans la galerie marchande de la rue des Cascades, le plafond de verre est ébréché par endroits. Le vert du solstice s’infiltré en petites particules scintillantes. Elles se déposent sur les légumes des fermes des Pays-Hauts. La vendeuse dans son costume hygiénique est assortie de gants de fibre métallique, elle repousse la poussière verte qui s’insinue partout.

Elen regarde sa montre dans l’œil droit ...10h26... Elle accélère son pas. Son regard rose s’affole.

Elle passe devant la boucherie synthétique. Les viandes orange brillent, elle s’arrête. « *Bonjour.* » Elle tend son ticket “*C’est pour une commande ? - Oui*” dit-elle timidement. “*Bougez pas, je*

reviens” Le vendeur va dans l’arrière salle. Il revient avec une bouteille blanche jaunie par le temps.

5

Mahé·e essaye de se reveiller, le jaune frappe le plafond et mange le reste de la pièce telle une lame. Elle s’apaise par une longue expiration. La fin du solstice se termine par l’apparition du soleil qui chasse l’aurore. Mahé·e est enveloppée.

6

Dans la nouvelle gare de Saint-Lazare, Elen traverse la salle des pas perdus, elle regarde ses pieds sur le plancher en verre. Sous elle, les décombres de la vieille gare engloutie dans une nappe grise. De longs câbles torsadés les relient.

Train dans 12min.. Voie E49...

Une flèche verte à gauche s’affiche, Elen tourne les talons, regarde à droite dans l’œil. “*Lance Brawther.*” Elle presse le pas. La musique entre en résonance dans son cerveau.

Baisse des niveaux ... 0,9 d’Oestrogène ... 0,01 de testostérone ... 0,00 de kétamine

Devant les quais flottants, elle voit le quai E49 avec le mot RUBAN qui flotte. Un ensemble de cylindres de métal noir épouse le quai. Les gens se pressent. Ils courent, bondissent et le cylindre les absorbe. Au loin, les restes de l’aurore s’estompent.

Elen appuie sur son oreille, une musique se lance, elle s’avance vers le tube de métal, il s’ouvre, une lumière pétrole l’éclaire. Ses pieds se détachent du sol, son corps avance dans le vide, elle avance sa jambe droite et elle disparaît à l’intérieur.

Les notes répétitives s'emballent et une phrase se détache. Elen ferme les yeux, elle respire fortement.

Baby don't go ! Baby don't go / Baby don't go ! Baby don't go !

Devant le quai, un mur transparent rouge et blanc rayé apparaît par le bas. Sous le cylindre, une lumière bleue s'allume progressivement et un bruit blanc grésille. La lumière devient éblouissante. Le cylindre disparaît dans les nappes colorées de l'aurore.

7

Elen est assise dans le sens contraire à la marche. On ne discerne que sa silhouette devant le défilé abstrait du paysage : rectangle de bleu enchevêtré dans des formes d'ondes variant du violet, vert, jaune, orange. Elle tourne la tête, elle murmure "L'aurore..." Ses yeux se ferment. Les couleurs se projettent sur son visage et le souvenir des spectres lumineux s'estompe.

Activation souvenir 127 ...

Dans son regard devenu noir, apparaît un paysage urbain. Les silhouettes charbonneuses des immeubles de cité s'effacent derrière le ciel orangé fumeux.

Nous marchions dans la rue, toutes les deux. Nous criions, nous célébrions la fin de la parenthèse fasciste qui nous coûta cher. Nous nous étions rencontrés dans une cave dans la zone du 93. Elle voulait avorter d'un viol d'une milicienne et moi je cherchais des oestro. Nous avons fait l'amour sur un tas de programmes électoraux de 2027. Nous avons pris un malin plaisir à jouir sur la gueule du successeur de Macron. Sa cyprine et mon liquide séminal finirent par couler sur la tête de Roussel.

C'était le début des connexions par fibre intra musculaire. Nous nous étions liées. Nos chemins se sont séparés pendant une longue période et le sentiment intra perdura. Une fois, je la sentis très proche. C'était pendant les révoltes sourdes de Janvier 2036. Je la cherchais du regard au

milieu des affrontements avec les CRS 3.7 et les flammes qui envahissaient Place Beauva...CRIIITCH... Elle ouvre les yeux, des étincelles fusent le long de la fenêtre, elle retourne à la strate de son passé. Sa crinière de feu se confondait aux flammes. Je n'ai jamais réussi à me reconnecter avec elle avant la phase finale...

Elle émerge, les crépitements des étincelles la submergent d'éclairs blancs. Elle distingue juste des tâches blanches. Elle crie.

Perturbations magnétiques en avance...

“Active la dose de 2,5 GHB209.”

Mise à jour.... CRIIITCH ...

Elle a des spasmes, les compteurs internes descendent vite.

0,2 d'Oestrogène ... 0,0 de testostérone ... 0,0 de kétamine

Elle sombre, son visage se détourne de la fenêtre, son bras sur ses yeux. Le corps se relâche, les étincelles fusent...

Mahé.e perd ses signes vitaux.

“Elen ? Elen ? Elen ?”

Souvenir.... CRIIITCH ... S...v...nir VHS 1..3”4

Clarice, tu cours dans les bois telle la gamine effrayée que tu as été ... Le soleil touche ton visage, les balles pleuvent dans tes oreilles ... Service des sciences du comportement ... Bill écorche sa cinquième victime ... Je renifle ta chatte ... Règle 309 ? Faire sauter une porte ou une fenêtre pour entrer ou sortir... Règle 404 ? Cette règle n'existe pas ... Esther Modier, le reste de

moi ... Vous vous habillez en grande taille ? ... Il prend goût à ce qu'il fait ... Il fait de mieux en mieux ... Dr Lamar, examinons là ... La victime a été bâillonnée ... Mort violente ...

Les yeux fermés, Elen ne voit que les jauges dans le rouge. De son entre jambe, une douleur aiguë monte le long de la colonne vertébrale et inonde son cortex. Elle ne bouge pas, elle ressent.

... 3,5 de kétamine ...

Son siège rougit par vibration.

S...v...nir 2'';8 CRIIITCH ...

Nos corps libérés de la Ve République, le jour de la Rotation, sur l'ancienne place de la République. Nous avons fait l'amour au milieu des déviant-es.. Nos fluides se répandirent sur l'asphalte, le soleil se leva et les têtes des derniers apprentis fascistes fondirent dans notre mélange orgasmique ...

Clarice... Clarice... Clarice part... Sauve Bill... Sauve-moi... J:e

8

0,1 d'Oestrogène ... 0,0 de testostérone ... 4,5 de kétamine

BIIP ... BIIP... BIIP ... BIIP ... BIIP ... Elen ouvre légèrement les paupières. Une lumière aiguë lui perce les yeux. Elle remonte sa main lentement à son oreille, appuie derrière.

↑0,4 d'Oestrogène ... ↑0,2 de testostérone ...

BIIP ... BIIP ... bip ...

“Mahé.e ? Mahé.e ? Maintenant, je suis seule. Il reste J. et moi.”

Elle relâche sa nuque contre son siège. Dehors, tout est blanc. On distingue difficilement la ligne d’horizon. Elle fouille dans sa poche, sort ses lunettes de soleil et les mets sur le bout de son nez. Elle écrit par la pensée, les mots s’affichent dans le verre fumé. Le paysage défile.

Je t’écris depuis le train sans que ces mots n’arrivent un jour à toi. Je suis sur le chemin de l’oubli de ce que tu m’as fait. Faire partir les images persistantes de ton visage, de ton acte inscrit au plus profond de mes chairs. Rompre le lien de l’intra pour ne plus savoir qui tu es. Oublier ma fuite obligatoire de cette nuit du 8 mars. Tu m’as plongée dans l’océan noir de ta violence pour trouver une boué rouge. Elle vibrait, je l’ai prise et je me suis évanouie. Le remou des vagues m’a ramenée petit à petit chez moi. J’ai pris une douche, j’ai frotté mon cerveau pour oublier les violences de tes mains sur ma peau et de tes doigts pénétrant essayant de rentrer dans mon vagin pas encore fait. Une musique tournait en boucle.

Détruire, anéantir notre connexion intra et faire sauter notre mémoire par l’eau de Javel. Tu m’as sali la vie, tu vas disparaître à tout jamais. Je pars au bout du monde sur l’arête aiguisée du Ruban au bord de l’océan. Voir disparaître la boué rouge obsédante qui m’a sauvée.

Je risque d’effacer toute ma mémoire, de repartir sans rien et à vide. Ne plus sentir ces douleurs physiques, ne plus sentir ton souffle que je vomis.

9

Sur le quai blanc recouvert de neige-polystyrène, la matière vole au départ du cylindre. Il s’enfonce dans l’océan bleu noir et poursuit sa course au delà des falaises de craies. Des milliers de billes volent autour d’elle. Son regard est parasité. Au bout du quai, une silhouette rouge lui fait un signe.

Les premiers pas dans la neige sont hésitants, les billes roulent sous ses pas. Elle se rapproche. De la silhouette immobile, le contour du visage holographique d’une femme célèbre du XXe siècle se dessine. Elen n’arrive plus à savoir qui c’est. *“Vous êtes au Panthéon ? - J’aurais aimé”*. Elles rient toutes les deux. *“Elen, c’est ça ?”* Elle acquiesça de la tête. *“Nous avons trois*

kilomètres à faire. C'est la première fois dans la neige ? - Oui - Ne traînons pas. Vous avez l'eau de Javel ? - Oui - En avant, la nuit va vite arriver !”

C'est la première fois qu'elle voit l'océan, le regard fixant l'étendue glaciale. Elles marchent dans le silence le long des falaises. Le vent soulève les billes de neige, l'électricité statique se répand par des claquements aigus dans l'air.

Elles quittent le plateau pour s'engouffrer dans le vallon par un chemin descendant. Le visage de J. s'incruste dans les pensées d'Elen. Elle perd pied, glisse et se cogne la tête contre le sol. Le noir l'envahit.

10

S...v...nir 3°èù§ CRIIITCH ...

Tes doigts écrasent mon périnée - “Arrête...” - tu bloques ton souffle contre mon visage - la kétamine s'obscurcit - tu prends ton autre main pour m'agripper la jambe droite contre mes seins naissant - ton poids léger devient une masse étouffante - tu ne m'écoutes plus - je cherche une issue - je glisse le long du canapé - je me rhabille - je nage dans tes pensées - je pars

“Elen ? Elen ? Elen ?” un bruit de claquement de doigts à côté.

Je remonte la rue du Golgotha dans les méandres de Belleville - mes jambes fatiguent - mon cerveau se met en veille

“Elen ?” Elle ouvre les yeux. Elle est allongée dans un lit. Au-dessus d'elle, le visage de la compagne de la falaise. Elle plisse les yeux et regarde fixement l'hologramme et dit “Simone ? - Oui” L'hologramme disparaît, un visage doux et souriant apparaît “Enchantée Elen.” Elle se lève, Elen la suit du regard et découvre qu'elle est dans une cavité minérale assortie des éléments rudimentaires : une cuisine, une douche, une cheminée. À sa gauche, une lumière aveuglante, une grande baie vitrée donnant sur l'océan. Elle fixe les vagues roulant au loin. Elle se relève

doucement, le regard hagard. Simone approche et sa longue chevelure rouge ondule au rythme de ses pas. Elle lui tend une tasse fumante. Elle s'assoit face à elle, la fixe d'un regard tendre. *"Il est temps qu'on efface cette merde de ta tête."* Elen se tourne vers la mer et les larmes coulent le long de son visage. L'océan derrière ses paupières remplies d'eau, devient un aplat bleu noir. *"Oui"* dit-elle.

11

Simone verse la bouteille d'eau de Javel dans une casserole, elle ajoute une poudre bleu brillante et allume le feu en dessous. *"Tu as bien isolé le dossier dans ta mémoire avec le lien intra ? - C'est fait."* Elen triture son oreille, les dossiers défilent dans son regard.

BIP ... Dossier J. isolé hors pare-feu ... BIP

"J'ai activé mon pare-feu. - Parfait. Quand la préparation sera chaude, tu viendras au-dessus et tu mettras le masque. - OK."

Elen essaye son masque, le place, tire sur les lanières pour trouver la bonne position. Simone remue le mélange sur le feu, tourne son regard vers elle. Elle pose le masque devant elle, fuyant ses yeux.

Le souffle court, Elen revoit le visage de J.. Simone la rejoint, s'assoit face à elle, lui prend les mains *"C'est bientôt la fin, tu vas bientôt dire au revoir à tout ça. Laisse une dernière fois t'envahir. Je suis là avec toi."* La casserole émet une fumée de couleur bleu. *"C'est prêt, mets ton masque."*

12

Elen plonge la tête en avant vers la casserole, la fumée bleue brouille le regard, le visage de J. se fige, se démantèle, une douleur aiguë perce son oreille, traverse son cerveau, elle sert d'une main la table et de l'autre celle de Simone, un flot d'images se dilue dans un bleu étoilé.

Une légèreté l'envahit, le bleu s'estompe, elle remonte la tête en arrière, enlève le masque. Le regard azur d'Elen se relâche pour devenir vert. De cette nouvelle douceur, elle regarde Simone qui embrasse son regard.

13

Mahé.e reçoit un message.

Mise à jour... Reboot ... J/e

Tranîle

Lüna Céachelle

« Dix ans ! Dix ans qu'on attend son réveil ! » s'exclame une voix au-dessus de Céleste, qui ouvre les yeux, déboussolée par l'environnement qui l'entoure. Elle secoue la tête afin d'enlever les quelques cheveux roux lui masquant la vue et réalise qu'une meuf au look punk - celle qui parle - l'observe avec un mélange de joie et de perplexité. En regardant autour d'elle, Céleste se rend compte qu'elle se trouve dans un café, au milieu de l'océan, entourée de sœurs trans. Une nerd aux cheveux multicolores sirote un café, lit un livre, tout en installant Arch Linux. À côté d'elle, une femme plus âgée attire son attention, au côté de ce qui semble être une arbre adoptant des traits humains et prenant racine dans le parquet de la terrasse. Un mélange entre du rock psychédélique, de la tek, et de l'hyperpop se fait entendre.

Céleste est quelque peu confuse : « Qu'est-ce que je fais là ? Vous êtes qui ? »

La nerd se tourne vers elle. Des lignes défilent sur son écran. Elle ferme son livre et répond : « Bah Céleste, quand même ? On est sur la Tranîle. La 42ème pour être exacte. »

La punk, observe la conversation et ironise : « On t'a administré des oestros pendant plus de 10 ans, pour éviter de perdre tes seins ! Tu sais sûrement qu'ici, ce n'est pas très utile, mais bon, on préfère prendre cette sécurité. »

La jeune fille aux cheveux de feu peine à comprendre la situation : « Hier j'étais en teuf sous champignons hallucinogènes et... C'est tout ce dont je me souviens. »

La meuf au look punk rit nerveusement, le visage fermé. Céleste n'est probablement pas là par hasard, surtout au vu de son état. Elle jette un regard inquiet aux autres.

La teufeuse semble avoir perdu la mémoire. La peur se lit dans ses yeux. Céleste semble confuse. Qu'est-ce que ce qu'une Tranîle et comment ont-elles pu survivre aussi longtemps au milieu de l'océan ?

Une voix se fait entendre à sa gauche : « C'est grâce à moi, Alice. » s'exclame l'arbre humanoïde d'apparence féminine, de sa voix grave, ce qui sort Céleste de ses réflexions.

Elle sursaute, inquiète d'avoir laissé échapper quelques pensées : « J'ai parlé à voix haute ? ». Malgré son apparence d'arbre, elle est magnifique pense-t-elle en regardant ses branches fendre l'air.

La mystérieuse arbre reprend : « Non... Disons que j'entends tes pensées. Et merci pour le compliment. Pour répondre à ta question : c'est moi qui fournis tout ce qu'il faut aux humaines de cette île. Elles ont des horaires précis où elles doivent faire des tâches précises pour

maintenir le fonctionnement de l'île, et moi je leur donne de quoi s'occuper. Sans ça, elles n'auraient pas de volonté. Vivre dix ans sur une île, c'est long. Avec l'idée d'une révolution ratée, encore plus. Sisyphe redescend en bas de sa montagne, sa lourde pierre avec lui. Sisyphe perd espoir, mais un jour il se rendra compte de l'absurdité de sa situation. Quant à toi, tu es Céleste. Ce que tu es ici, c'est l'image que tu as de toi et celle que tu renvoies aux autres. Les personnes qui viennent de te parler sont Anna, la militante radicale de la Tranîle et Charlie, la nerd buveuse de café. »

Céleste semble confuse suite aux mots d'Alice. C'est absurde. Ne se souvenant de rien, elle se dit qu'elle n'est plus qu'une coquille vide. Elle hausse la voix : « Il se passe quoi en dehors de cette île. C'est quoi cette "révolution ratée" ? Pourquoi une île ? Pourquoi une meuf arbre cheffe d'une île numéro je-ne-sais-pas-combien me parle de philo ? Et merde, qui je suis si je ne me souviens même plus de moi ? Je sais, j'ai beaucoup trop de questions mais... »

La femme plus âgée s'approche alors d'elle. Elle doit avoir la soixantaine. Cheveux blancs, piercing, tatouages. On dirait qu'elle essaye de s'approprier nos codes mais il n'y a pas de doute quant au fait qu'elle est des nôtres. Elle l'interrompt, souriante : « On a bien vu que personne ne faisait rien pour nous aider. Les discours creux, les leaders charismatiques, les paillettes... Disons que ça n'a pas aidé. Les gens avaient l'impression d'avancer alors que le monde, lui, reculait. Alors quand on a vu que la situation devenait critique on a décidé de faire une révolution, pour nos droits. C'était ambitieux et au début, on était peu. Il faut dire que l'on n'était pas très bien organisé·e·s. Les médias ont commencé à parler de nous et une partie de la gauche et du peuple nous ont rejoints. Les gens venaient manifester pour nous. J'avais tellement d'espoir et pour la première fois, j'avais l'impression que le monde ne nous détestait pas. Mais bon, les moins radicaux et les petit·e·s bourgeois·e·s se sont vite désolidarisé·e·s quand iels ont vu que leur confort ne valait pas notre existence. L'État a décrété l'état d'urgence et a enchaîné avec plein de lois pour "le bien de la nation" et "la protection des enfants", ou encore "le retour aux valeurs traditionnelles", "la soumission à l'autorité" et plein d'autres actions les rapprochant dangereusement de l'extrême droite. L'opposition s'est vite estompée. Seul·e·s les queers radicaux restèrent. Et au final, même elleux, même nous, on a fini par abandonner. Ce n'est évidemment pas de notre faute, c'est un tout. Alors on a joué notre dernière carte, un peu trop tard. Avec la montée du fascisme, il fallait bien trouver un endroit où continuer à vivre

sereinement. Aussi imaginaire soit-il.

Sur cette île, nous sommes les garantes de la culture transfem. Nos peurs, nos pleurs, nos joies, nos cris, nos rires, nos angoisses, nos memes, nos rêves, nos utopies, notre sororité, notre envie de vivre, de mourir... Notre envie d'aimer, notre envie d'exister. Nous n'existons plus vraiment, sauf sur cette île. Mais notre volonté de continuer la lutte est bien réelle. Alice est artificielle, elle est plurielle, elle nous représente toutes et sera en ces lieux pour l'éternité. C'est une intelligence artificielle. On aurait pu tout avoir, ne pas transitionner, faire bonne figure auprès de la société. Aujourd'hui pouvoir fuir le monde pour faire des choses qui me tiennent à cœur me fait juste du bien. »

La vieille femme marque une pause. Malgré l'amour qu'elle semble porter à cette île, sa nostalgie du monde d'avant se fait ressentir. Elle sait qu'il n'y aura pas de retour en arrière. Un mélange de tristesse et d'admiration emplît les yeux de Céleste. Elle la prend dans ses bras, en profitant pour lui glisser un "Je m'appelle Marie", dans le creux de l'oreille. Céleste se détend, Marie continue son monologue : « On avait peur qu'un jour, on finisse par ne plus exister (j'entends par là devoir se cacher, se suicider, ou finir en prison). Ce qu'il se passait aux États-Unis m'a beaucoup affectée mentalement et je savais bien que ça allait arriver en Europe. Certain·e·s politiques nous prenaient pour des monstres, souhaitaient détruire nos vies. Ça m'angoissait. J'avais l'impression que personne ne serait là pour nous soutenir. Les assos, c'est bien. Les blablas aussi. Mais il fallait agir, concrètement. Alors on a tenté le tout pour le tout. Une action armée. Mais ça a loupé. Je suis contente que l'on ait pu s'unir, mais il faut savoir que l'on commençait à se taper dessus dans la communauté et c'était oublier que notre vrai ennemi était le fascisme, la bourgeoisie et... peut-être le manque de remise en question. J'entends par là, le fait de suivre une unique parole, ne plus échanger. Passer de l'anarchisme aux discours creux et hypocrites. »

La vieille révolutionnaire se dirige alors à l'intérieur du café, invitant Céleste à la suivre avec un sourire chaleureux. Charlie, derrière elles, se décide à parler, tandis que les deux autres s'installent à une table : « En ce qui concerne ton identité, après la révolution tu as participé à la créations de ces îles. On a passé de longues nuits ensemble sur ce projet, pendant des mois, on a... Bref, on s'est perdues de vue peu après. J'ai envie de dire de jolis mensonges, mais après la teuf, par le simple fait de ton existence - comme beaucoup d'entre nous - on t'a sûrement

droguée et jetée en prison, attendant ta sentence. Si tu te réveilles ici aujourd'hui, c'est que ton cerveau ressent quelque chose de très fort. Sans rentrer dans les détails, on a installé des puces dans nos boîtes crâniennes afin de pouvoir se connecter n'importe quand à ce lieu virtuel. C'est normal de trouver ce lieu bizarre, mais parfois ça aide. Puis, c'est tout ce qu'il nous reste. C'est peut-être mieux d'être épanoui dans un monde virtuel que dans un monde fasciste. Notre corps vieillit dans la réalité mais notre esprit vit en ces lieux. On a attendu ton réveil et tu es là. Enfin bref, tu te trouves sur une Tranîle parmi d'autres. Le problème, c'est... Alors je ne veux pas t'inquiéter même si ça risque très probablement d'être le cas, mais je pense que tu es mourante, Céleste. » termine Charlie, la voix tremblante.

Après avoir compris sa situation, Céleste est tendue. Les souvenirs lui reviennent peu à peu. Les visages des femmes qui l'entourent lui semblent plus familiers. Elle va mourir. Vraiment, elle va mourir et il n'y a rien à faire. C'est tellement injuste pense-t-elle d'un air grave. Une jeune fille la coupe dans ses pensées, elle ne la connaît pas et celle-ci ne lui parle pas. Elle lui apporte un cocktail. Un virgin mojito. Ca lui fait un électrochoc. Et cette fois, Céleste se souvient de ses anciennes amies. Elles allaient souvent dans ce bar, la nuit, pour parler autour d'un cocktail. Des larmes lui montent aux yeux.

Céleste se tourne vers Charlie et sa pile de livres, tout en sirotant sa boisson : « Je me souviens de toi maintenant. Ta façon de parler de tes livres, même simplement d'exister, de partager ton amour avec nous. Je suis tellement heureuse de te revoir. » Sur ces mots, sa gorge se serre. Elle aurait tellement de choses à lui dire, à lui demander, mais rien ne veut sortir. Elle arrive simplement à lui demander d'une voix tremblante : « Tu lis quoi ? »

Charlie la regarde, perplexe, mais elle répond. Céleste n'en a plus pour longtemps, autant faire comme si de rien n'était, une dernière fois avant de la perdre à nouveau. Dire qu'elles sortaient ensemble avant tous ces drames. Elle pense à tous ces livres que Céleste aurait adoré lire ces dix dernières années, dont elles auraient discuté ensemble jusqu'au petit matin dans le même lit : « Beaucoup de choses. Principalement des récits de vie ou de la philo queer. Paul B Preciado, Wendy Delorme, Laura Jane Grace, Kai Cheng Thom, Julia Serano, Lizzie Crowdagger et la plupart des trans qui écrivent. Même si ces écrits datent, ils me donnent de l'espoir. Comme nos Tranîles, ces livres contiennent nos aspirations, nos doutes, nos peurs, notre envie de vivre au-moins un peu. Ces écrits incarnent nos identités queers, freaks, déviant-e-s,

neurodivergent·e·s, handi·e·s, travailleur·euse·s du sexe. Et peut-être qu'un jour, ils serviront à gagner, enfin, notre révolution. Je refuse de vivre à travers les fantômes d'un monde morcelé. De recevoir mon shot de dopamine à chaque réveil. Je passe le plus clair de mon temps dans un monde virtuel, mais les pansements que je crée sont bien réels. J'aimerais descendre de ma tour d'ivoire, mais avant ça je dois cultiver l'espoir. Je dis des trucs poétiques et mystérieux, maintenant. Mais en soit ça reflète ma pensée. Je suis frustrée d'avoir l'impression d'être inutile, et en même temps je sais que je peux accumuler les ressources et points de vue nécessaires, afin d'aider nos adelphe·s à sortir de leur bulle de paroles fantomatiques et de dopamine livrée à domicile. Je pense que je peux, moi aussi, participer à la révolution. »

Les yeux pétillants de Charlie et l'enthousiasme dans sa voix rappellent à Céleste à quel point elle est passionnée par ces récits, tellement de souvenirs lui reviennent. Cette passion réchauffe le cœur de Céleste et lui redonne espoir. Elle se sent beaucoup moins seule.

Sur ces pensées, des picotements se font ressentir dans tout son corps. Elle se sent partir. Céleste ne peut rien y faire, elle semble disparaître de cette île gérée par une mystérieuse arbre avec des meufs trans clichées, mais quand même super stylées. Elle entend leurs voix résonner dans son esprit. Des voix inquiètes mais qui disent un dernier "on t'aime". La lumière disparaît. Céleste à froid.

La fille aux cheveux de feu se réveille, cette fois-ci, dans la réalité, au milieu de l'océan. Elle est trempée, de l'eau salée rentre dans sa bouche et elle peine à reprendre son souffle. Elle a froid. Elle entend le moteur d'un avion s'éloigner, laissant derrière lui une odeur d'essence. C'est bête mais ça lui rappelle la ville, lorsque tout allait bien. Son cœur bat la chamade, imprégné d'une peur viscérale et d'une incertitude palpable, laissant l'angoisse résonner dans le silence de l'océan qui l'enserme.

La Tranîle n'était qu'un point de connexion virtuel au milieu de l'océan, un refuge mental où Céleste et ses adelphe·s pouvaient partager espoirs et aspirations. Un point d'espoir implanté dans le cerveau de Céleste. Pour sortir de la solitude trop présente dans la communauté trans, au cas où elle se retrouverait en danger afin d'imaginer un monde où elle peut exister, même dans les dernières heures de sa vie.

Alors qu'elle laisse aller ses derniers souffles, la jeune fille sait qu'elle laisse derrière elle une révolution qui n'a peut-être pas abouti comme prévu, mais qui a semé des graines d'espoir et de résilience dans le cœur de ceux qu'elle a touchés, qui continuent à lutter.

En cet instant crucial, une étrange sensation envahit Céleste. Une chaleur apaisante l'enveloppe. Des murmures doux et rassurants lui parviennent, comme si toutes les meufs trans, passées, présentes, et futures, se tenaient à ses côtés. Elles lui parlent dans un langage plus fort que les mots. Un langage d'amour et de compréhension profonde. La jeune fille comprend que la Tranîle n'était pas simplement un refuge virtuel, mais un espace où leurs consciences s'étaient connectées, où elles avaient créé une communauté solidaire. La révolution initiée n'était pas un échec mais le début d'un mouvement persistant à travers les adelphees, même au-delà de son existence.

Dans cet éclair de clarté, le cœur de Céleste se libère d'un poids. La mort ne lui inspire plus de crainte. Peut-être qu'elle estime ne pas être grand chose, mais elle sait que son esprit continuera à exister parmi ses sœurs, dans leurs luttes, leurs rêves et leurs espoirs.

La jeune fille sent son corps s'apaiser, laissant douleur et peur à la surface de l'océan.

Aujourd'hui, Céleste est morte. Ou peut-être hier, on ne sait pas. Ses proches ont reçu un court message de l'État : « Paul [Céleste]. Décédé. Noyé. Criminel transactiviste dangereux pour l'État mis hors d'état de nuire selon la loi du 6 janvier 2032 portant sur la protection de l'enfance. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

Sacrum

Paolée Baunez

Sacrum, n. m. *Chez les vertébrés terrestres, : os du bassin, impair, médian et symétrique, formé de la soudure des vertèbres dites sacrées ou sacrales.*

Bulletin transfem du 11/02/2029

La grande serre brûlait des reflets électriques du néon fixé sur la façade et qui hurlait, en grésillant sous la pluie battante, “PARAPLUIE ET PROGESTERONE”.

Macha tenait sa boutique en fumant une clope sous son parapluie jaune vif. Elle jouait à fixer son regard trouble sur le panneabacs à fleurs.

Un rythme joyeux a retenti de son bipeur, qu’elle portait accroché à sa ceinture par un mousqueton d’acier rouge. Rimmel lui donnait rendez-vous au Sacré-Coeur. Macha a fermé sa boutique. Les clés ont glissé sur son mousqueton ; elle s’est mise en route. Le village était animé, u, pour y imprimer sur sa rétine le motif. Elles avaient décidé de mettre des néons colorés partout dans le village pour affronter la grisaille. Les passantes marchaient dans les rues jonchées d’ossements et de débris recouverts par le lierre, têtes basses sous leurs parapluies flottants, les deux mains enfoncées dans les poches pour ne pas tremper les circuits métalliques qui couraient dans leurs muscles. On avait accueilli la pluie avec bonheur après deux ans sans qu’elle ne tombe, mais ça faisait maintenant huit mois qu’on se gelait les os alors ça commençait à être chiant. Même après la chute du capitalisme les parisiennes étaient foutues de rester grognons.

Macha a baillé. Elle attendait Rimmel pour fermer boutique, elle ne devrait pas tarder. Elle avait dit ce matin qu’elle aurait une surprise pour elle. Sa clope était finie mais elle ne se sentait pas de rentrer dans sa boutique, elle voulait encore dans ses poumons l’air du soir humide, et il lui fallait une dizaine de minutes avant d’en sentir l’odeur si particulière, le temps que son nez soit libre des volutes de sa cigarette. C’était fou, quand elle y pensait, qu’on avait pas réussi à trouver mieux que le tabac malgré toute cette technologie. Les vapes n’avaient pas tenu la mode - plus personne ne s’embêtait à les fabriquer, ça coûtait trop cher alors que c’était tellement simple de foutre deux plans de tabac dans les jardins communs, le long des voies désaffectées des métros aériens. Elle a toussé comme un vieux pompier et a desserré sa cravate. Son regard a suivi l’hirondelle - elle nichait dans le pommier au centre de la pièce - qui rentrait par la lucarne ouverte pour l’irrigation. Elle volait sur les gouttes de la petite cascade qui se finissait dans les il était 18 heures et la plupart des filles avaient terminé le travail aux champs. La pluie rendait

l'entretien facile, elles n'avaient qu'à vider régulièrement les réservoirs qui récupéraient l'eau de la terre pour éviter que les plantes ne pourrissent d'avoir été trop arrosées.

Dans les rues, une artiste avait commencé à peindre méthodiquement les os pyramidaux incrustés dans le bitume, leur corps blancs délicatement embrassés par le goudron fondu des derniers jours de la canicule d'il y a huit mois, les derniers jours sans pluie, les derniers jours de l'ancien monde. Elle dessinait à la peinture électrique les symboles du nouveau régime, la seringue et la faucille, dans toutes les couleurs qu'on avait réussi à reconstruire. Un hommage à la chute, une offrande de ce qui avait manqué aux ciskinny pour survivre. C'était le sens qu'elles avaient trouvé à cette démarche étrange et anonyme. L'autrice, elle, restait inconnue malgré la fame qu'elle pourrait obtenir pour ce travail de fourmi, reproduit à l'identique sur les ossements des 5 buttes de Paris qui encadraient la Mare, née de la crue de la Seine. Les cinq villages partageaient leurs enquêtes sur ce travail, avec engouement et joie. Les terrasses étaient pleines, on buvait la bière maison qui poussait dans les champs de Montmartre, et une musique excitée courait dans les rues humides.

Arrivée devant la façade rouge électrique du Sacré-Cœur, en s'abritant sous les verrières de l'ancien funiculaire, Macha a pianoté sur son bipeur. Elle a allumé une nouvelle cigarette. Rimmel était toujours un peu en retard, alors elle regardait les reflets bruissant des néons du moulin rouge sur la Mare qui naissait au pied des marches de la butte. Elle vivait depuis la fin avec cette brume de soulagement étrange dans ses épaules. Il n'y avait plus à lutter, et les yeux des filles portaient la marque de ce mal étrange et mélancolique de devoir s'adapter à un monde sans violence et sans colère. Il leur fallait apprendre à laisser derrière elles la tension et la révolte qui alimentaient tous leurs gestes, la crispation qui faisait leurs mains se contracter d'angoisse et blesser leurs sœurs. Les reflets bleus et jaunes sur l'eau suffisaient à donner de la joie. Les sourires désinvoltes, les épaules relâchées, les voix douces et riardes, l'humour piquant et humide étaient les gestes du nouveau monde et pour celles qui avaient tué, vu mourir et se désintégrer des foules entières, c'était un bouleversement quasi-mystique. On vit dans un monde de rêves et de reflets, se dit Macha.

Du quai provisoire et branlant qu'on avait installé au bord de la Mare, Macha entendit un klaxon qui la fit sursauter. Perchée sur la coque rose vif de son sous-marin bi-places, Rimmel lui faisait des grands signes de la main, un cigarillo pendait à ses lèvres, chemise blanche débraillée

et pantalon vert, imper jaune parce que Rimmel, qui aimait avoir ses cheveux noirs mouillés par le ciel, refusait les parapluies. Macha a dévalé les marches, leurs lèvres ont claqué sur leurs joues froides et humides. Elles se sont réfugiées dans l'habitacle et Rimmel s'est ébrouée comme un chien pendant que Macha enlevait sa veste. Il faisait bon dans le petit sub, on pouvait se tenir debout dans le ronronnement paisible du moteur. Rimmel a éteint la radio qui crachotait un jazz frénétique et a rallumé son cigarillo flapi d'humidité. Elle s'est frottée les mains pour se les réchauffer et s'est exclamée :

- Bon, j'ai réussi !

- T'as réussi ?

- Oui, et t'es la première au courant !

Macha s'est mise à sautiller d'excitation dans l'habitacle, son poids bouleversant le petit sous-marin, puis elle s'est arrêtée les yeux dans le vague et l'eau de la Mare, l'air de chercher en elle les possibilités ouvertes par cette petite phrase "J'ai réussi". Elle n'a pu que murmurer :

- J'ai toujours voulu ouvrir un coffre perdu au fond de l'eau.

Rimmel a reniflé fièrement.

- Viens je t'emmène.

Elles se sont assises sur les sièges en cuir du sous-marin et ont bouclé leurs ceintures. Macha a roulé une clope sur le bulbe de son ventre que faisait son jean taille haute, puis a épousseté les miettes de tabac de ses seins, et Rimmel a fait démarrer son engin. Elles ont glissé sous les rues inondées, dans la lumière pâle et jaune des lampadaires qu'elles avaient réussi à adapter à leur nouvel environnement aquatique, il y a quelques mois, pour pouvoir naviguer en toute sécurité. Leurs lueurs se voyaient de loin dans les profondeurs sombres de la Mare. La lumière au fond de l'eau, Rimmel n'arrivait pas à s'en lasser ; le spectacle silencieux des murs crème des beaux appartements parisiens lavés à grande eau, les reflets qui se formaient sous la surface, le calme méditatif qui naissait lorsqu'on sortait du fracas de la pluie sur les vitres. Elle passait l'essentiel de son temps dans la Mare, à fouiller les os qui jonchaient la rue et à mettre à disposition ses découvertes dans un étal improvisé devant la boutique de Macha. Macha, elle, ne pouvait se passer du fracas de la pluie, et si la beauté de la Mare avait cette magie indéniable, son

silence sans les bavardages joyeux de Rimmel la plongeait dans des méandres en elle qu'elle préférait faire disparaître dans le bruit du village. Rimmel pilotait d'une main experte, et faisait des acrobaties pour impressionner Macha : elle glissait à quelques centimètres des arches cuivrées des arrêts de métro. Passées Châtelet et son abri en vitrail translucide, qui portait le dessin à la peinture verte de la seringue du nouveau monde, elles sont arrivées devant la fosse de la Seine, le lit historique du fleuve et son courant violent. Il fallait attendre que le barrage hydraulique qu'on avait construit en amont du fleuve enclenche le blocage du courant pour traverser. Une fenêtre d'une heure s'ouvrait toutes les deux heures, pour ne pas perdre trop longtemps l'électricité des turbines qui alimentaient les 5 villages.

- On va traverser et longer les berges jusqu'au 16ème, a dit Rimmel en dessinant la route qu'elles empruntaient sur le vieux plan de Paris accroché au mur de l'habitacle.

- T'as trouvé la clé de quelle tour ?

- Tu verras.

Les deux ont souri dans l'obscurité du cockpit. Macha tremblait d'excitation, dans son cœur montait le battement sourd du désir. Le feu est passé au vert et elles ont traversé rapidement avec, sur leur droite, les piliers immergés et imposant du Pont Neuf. Un virage et elles ont dévalé à grande vitesse l'ancienne voie routière qui longeait le fleuve, slalomant doucement entre les carcasses de voitures. Les façades des vieilles maisons bourgeoises du 6ème s'émoissaient doucement, et on voyait dans les ombres projetées par les lampadaires les fissures qui dessinaient sur les murs les signes de leur fin. Macha a vu s'approcher au loin le quartier résidentiel moderne du 16ème arrondissement. Les façades anciennes habillaient leurs charmes d'un verre blindé transparent, les enveloppant d'une couche épaisse de tech verrouillées, qui restait inaccessible aux pauvrettes survivantes. Les résidences opulentes s'étaient transformées en bunker aux serrures imprenables et abritaient des piles de sacrum et des trésors de technologies.

Rimmel a commencé à ralentir devant le manoir Virelate. Macha a retenu son souffle.

- C'est lui ? C'est lui que tu as réussi à ouvrir ?

Rimmel a hoché la tête, ses pupilles brillantes d'un éclat doré dans l'air saturé par l'odeur de son cigarillo, puis elle a mis une grande tape dans le dos de Macha, gênée d'avoir son admiration pour elle plein les yeux.

Le manoir Virelate était la résidence la plus luxueuse de Paris, et un milliardaire s'y était enfermé pendant la chute. Derrière la serrure la plus incrackable qu'on ait vu. On savait qu'il y avait chez lui des technologies précieuses capables de changer la vie au village, et ça faisait des mois que des filles essayaient d'ouvrir le coffre, en vain. Rimmel avait choisi une autre approche.

- Comme je le pensais, avec un endroit comme ça, y'a forcément du personnel qui devait avoir la clé. Ça n'a pas été facile, mais quand on a réussi à pirater l'agenda des employés de la maison, j'ai pu récupérer l'adresse du majordome. La clé était incrustée dans le sacrum du type.

Elle a sorti de la boîte à gants l'os lavé et incrusté de diodes verdâtres, avec au cœur de la structure organique une carte holo épaisse et bleutée. Ça sentait le luxe et la tech de pointe. Elle a pris une grande aspiration, et a approché doucement le véhicule sous le projecteur-portier de l'immeuble. Un filet de lumière verte est brusquement sorti de l'œil du portier et a commencé à scanner l'habitacle. Dans un bruit clinquant, la porte s'est ouverte. Macha et Rimmel ont hurlé de joie, et le petit sub a avancé dans la baie surdimensionnée qui devait certainement pouvoir accueillir un sous-marin nucléaire. Elles ont émergé dans la lumière de crépuscule du hall le plus fancy qu'elles avaient jamais vu. Elles se sont dirigées vers l'ascenseur, rapides et efficaces, deux voleuses aux grands sourires qui savent qu'elles ne se feront pas prendre. Les portes se sont ouvertes doucement et Macha s'est jetée sur le cadran pour appuyer sur le bouton du dernier étage.

Pendant que l'ascenseur grimpait dans la tour à une vitesse vertigineuse, elles se sont mises à rire frénétiquement ; Macha s'est jetée dans les bras ouverts de Rimmel. Les portes de l'ascenseur se sont ouvertes. Elles ont mis le pied sur un parquet lustré d'acajou rose pâle. La pièce était immense, le plafond haut d'au moins 15 mètres, la déco pompeuse en marbre noire, du mauvais goût que seuls les riches savent cultiver. Au milieu, un immense canapé orange déployait son corps en imitant la silhouette d'un dragon chinois. Tellement kitsch, s'est dit Macha.

Sous la lampe qui éclairait l'extrémité du sofa, un sacrum richement engravé de diode d'or et de platine reposait.

Elle avait rêvé si longtemps de l'intérieur de ces coffres de luxe inaccessibles que les riches avaient enfouis dans leurs quartiers bourgeois. Elle y avait pensé avec obsession pendant qu'elle dormait dans le dortoir du squat où elle vivait avec Rimmel, sous le plafond de contreplaqués qui grinçait et dégueulait de poussière brûlante soufflée par le vent, dans l'odeur de moisi charrié par la canicule. Malgré la vue électrisante de la verrière blindée sur la Mare et les 5 villages de Paris, et les nouvelles lumières de leurs vies, elle voyait au loin les nuages viciés et ses souvenirs. Elle ressentait un profond malaise. Comment ces gens avaient pu dormir ici, avec l'idée que, partout dans la ville, on devait soigner les brûlures de la pauvreté et de la violence des travaux requis pour construire ce genre de lieu, dans l'air lourd et saturé de toxines des quartiers, dans l'odeur de la misère et de la faim. Macha a frissonné.

Rimmel pianotait sur le clavier de la console luxueuse qui descendait du plafond près du canapé.

- Merde, c'est incroyable tout ce qu'il y a dans les tuyaux. Y'a d'la bouffe pour 300 ans ici, y'a même une station de chirurgie automatique, ma sœur, c'est le rêve !

Macha ne répondit pas. Elle s'était allongée au sol pour regarder le ciel chargé de nuages noirs qui se mouvaient à grande vitesse derrière le verre du plafond. Elle retrouvait au fond de son ventre la colère qu'elle avait avant. La rage pure qui forçait son cerveau pourri à la dépression, à la folie, à faire frapper ses poings, à faire mouvoir sa bouche pour consoler une fille, à faire pleurer ses yeux, à faire crier sa gorge. Elle repensait à sa satisfaction quand la chute avait commencé. La jouissance de savoir que tous ces gens allaient mourir d'être trop minces, d'être trop isolés et égoïstes pour se soutenir, d'avoir criminalisé et détruit la santé publique. Pendant qu'elles, avec leur labo d'hormones et leurs corps gras de pauvrettes mal nourries, allaient leur survivre et reconstruire le monde sur leurs ossements.

Ça n'avait pas suffi à faire disparaître la rage qui venait des souvenirs des décennies de violence. Maintenant qu'il n'y avait plus de structures à détruire, plus d'ennemis à éliminer, ça formait dans leurs ventres cet espèce de marais qui se débattait à la vue des enfers de l'ancien

monde, ça faisait remonter à la surface parfois des souvenirs, des stigmates qui dérangeaient leur calme et leur bonheur. On ne savait pas encore quoi en faire, de cette colère obsolète.

- Meuf, viens voir ce que j'ai trouvé.

Macha s'est relevée lentement. Rimmel la regardait avec un grand sourire, en lui montrant l'écran.

- T'as accès aux caméras ? Macha a dit en souriant. Alors lance la dernière vidéo qui a enregistré du mouvement.

Sur l'écran, la caméra a diffusé l'image en 4K. On voyait un vieux type au physique sec et musclé, torse nu avec un pantalon de yoga, qui s'agitait au bord de la fenêtre. Macha s'est installée près de Rimmel et a mis son bras autour de son épaule.

- Monte le son.

- Vu comment il était maigre, même s'il avait pu mettre de la main sur de la progestérone, c'était trop tard pour lui.

- Dieu merci le surdosage était à la mode chez nous les trans.

Rimmel a rigolé et a pris la télécommande pour faire un gros plan sur le milliardaire. Sur l'écran, les muscles du type ont commencé à montrer des signes de contraction. Ses bras se sont tendus dans son dos, son corps s'est arc-bouté et son visage a pris l'expression d'une terrible souffrance. Des bruits d'os qui claquent ont retenti dans la pièce. Ses biceps ont démarré leurs révolutions, se sont retournés lentement vers l'intérieur. La chair s'est mise à disjoncter dans un bruit humide et terrifiant. Le corps a commencé à se dévorer de l'intérieur. De grandes gerbes de sang ont giclé sur le mur, le type s'est mis à hurler en contemplant ses bras et ses jambes se désintégrer. Devant ses yeux, sa chair blanche et rougie s'est dénudée pour se replier vers l'intérieur, les os dévoilés disparaissant peu à peu dans un crissement désagréable. Ses yeux ont explosé et sa bouche tordue a cessé de crier. Du sang partout lui a coulé contre le corps avant d'être avalé par l'intérieur. La chair était presque complètement fondue, et quand les dernières

gouttes de sang se sont effacées, c'est les os qui ont fini par se dissoudre dans une poussière blanche. Le sacrum, épargné, rebondit dans un bruit creux sur le sol. Une gelée gluante et noire s'est mise à couler de l'interstice de l'os blanchâtre. Le virus ne pouvait survivre à son repas. Immédiatement, une voix douce et synthétique avertit : "*déclenchement du processus de nettoyage*". Un quadrillage holo vert a délimité la zone souillée par le sang et la poussière d'os, et un grand bruit de succion s'est mis à couvrir le son de la vidéo. La liqueur d'homme, brune et grasse, s'est faite aspirer par le système dans un grand rugissement.

"Aseptisation achevée".

Partie 3 - Nouveau Départ

100% Stealth

Edna

Tu entres dans un salon miteux. Pénombre, douce musique d'ascenseur tendance Brian Eno, tableaux sur les murs, indiscernables, rideaux, beaucoup de rideaux, ambiance Rembrandt. Au milieu, un lustre en verre violet, en dessous une table ronde et, derrière elle, ton hôte.

- Salut, ma chérie. Viens dans la lumière, que je te voie. Tu as une bonne mine ! Reste pas là, assieds-toi ! Tiens, je te sers un peu de café. Du sucre ?

La cafetière argentée te rappelle ta grand-mère. Va savoir pourquoi, la sienne était en porcelaine.

- Dis, beauté, tu as l'air drôlement déboussolée, tu es sûre que ça va ?

Tu acquiesces et acceptes la chaise. Tu poses ton sac à main sur tes genoux, il se dresse devant ton ventre comme une barricade, au cas où il faut sonner la retraite. Tu caresses ta bague porte-bonheur, grosse pierre d'ambre, un vieux machin que tu portes quand tu te lèves du pied gauche.

- Prends un biscuit. Mais oui, tu es toute pâle, ma petite. Tu as froid ? Tu veux que j'allume le chauffage ?

Tu grignotes le biscuit rassis et ne te sens pas très bien. Un tremblement parcourt ton corps comme un début de fièvre. Qu'est-ce que tu fais là... Pauvre folle, tu en es arrivée là : à demander un conseil à une cartomancienne, vraiment bravo. Fière de toi. Tu n'en tireras même pas une anecdote à sortir en soirée de ta boîte, on t'a déjà casée comme la meuf excentrique, pas la peine d'en rajouter.

- Bon, alors on va nous y mettre, qu'en dis-tu ?

Sourire encourageant aux lèvres, la devineresse sort d'un tiroir un écrin enrobé dans de la soie anthracite. Elle l'ouvre et pose sur la table une épaisse pile de cartes à la tranche jais élimée et dos jacinthe à motifs de papier marbré. Tu ne t'y connais pas en tarot. Un jeu a

soixante-dix cartes, c'est ça ? Des rois, des reines, le diable, la mort et compagnie. Si l'on te demandait... un charabia que tout cela. Mais à l'évidence, tu es là. Dans de beaux draps, penses-tu, et souris, c'est la phrase fétiche de ta copine de bureau.

- La lecture va te coûter 100 euros, ma puce, pas de remboursement. D'ailleurs, il faut que je te prévienne, pour qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous : les cartes ne disent pas l'avenir, mais expliquent le présent. Elles y relèvent les potentialités, les failles, elles dessinent une carte, remettent les choses à leurs places. À la fin, ce que tu feras de ta vie, cela reste entre tes mains, tu comprends ça ? Je lis le vieux Rider-Waite, ma belle, le jeu anglais. Je ne fais pas dans l'originalité, ce n'est plus de mon âge. Depuis le temps que je fais ce métier !

Elle n'a pourtant pas l'air vieille, la dame. Cinquante ans tout au plus ? Plutôt sans âge. Il y a quelque chose d'oiseau dans son visage, son long nez droit, sourcils busqués. Dans sa robe noire et ample à volants, elle fait penser à une corneille. Un oiseau de malheur, penses-tu. Concentre-toi sur ce qu'elle dit, nom de Dieu !

- Je tire trois cartes. La première, c'est ta situation actuelle. Où tu es et d'où tu pars, la case zéro. La seconde, c'est l'obstacle qui se met en travers de ton chemin. Bizarrement, il y en a toujours un. C'est le seuil qu'il te faut enjamber, en quelque sorte. La troisième, c'est l'issue par où tu vas t'en sortir. C'est la porte du futur. S'il t'en faut plus, si tu as besoin d'un coup de pouce pour bien comprendre tout ça, je tire une quatrième carte, une clef, contre un petit supplément de 20 euros. Ça te va ? Parfait, allons-y. C'est quoi ta question, chaton ?

Tu te tais. Tu fixes les lèvres de la femme. Tu hausses furtivement le regard vers ses yeux. Ils sont dorés, fixes, étonnants. Des lentilles colorées ? Tu n'arrives pas à décider. Ta question, oui. Comment l'exprimer, la question qui te taraude, sans passer pour une cinglée ? Ce n'est pas clair du tout du tout. Tu paniques un peu et luttas brièvement avec la tentation de mentir, de demander quelque chose sur ta carrière ou sur tes relations amoureuses... Est-ce que ton mec t'aime vraiment ? Est-ce que t'aimes vraiment ton mec ? Est-ce que tu devrais changer de boulot ou grimper les échelles ? Est-ce que tu devrais sortir avec le stagiaire minet qui te fait des yeux depuis deux semaines ?

Tu te maîtrises et reviens en arrière, au sentiment que tu tentes de cerner depuis des mois. Depuis des mois, tu sens que quelque chose ne tourne pas rond. Tu as une impression paradoxale, mais claire, d'avoir oublié quelque chose de fondamental. Ce n'est pas un trou de mémoire, c'est plutôt comme si toute une partie de ta mémoire était faite d'une autre étoffe... qui n'était pas tout à fait à toi. Comme si tes souvenirs avaient un dessous que tu sens au toucher, mais n'arrives pas à voir. Ça n'a vraiment aucun sens. Tu le dis à la liseuse, tant bien que mal, tu bégayes un peu avec l'impression de parler à tort et à travers, elle sourit.

- Ne t'inquiète pas. Ce n'est pas la question la plus bizarre que j'ai eue, ma princesse, rassure-toi. Tu as oublié quelque chose. Tu ne t'en souviens pas, mais tu te souviens d'avoir oublié. Tu sais que tu sais quelque chose que tu ne sais pas, en somme. On va tirer les cartes, ma belle, on y verra plus clair. Bois du café, il va être froid. Je bats les cartes sept fois, c'est un chiffre magique. Tiens, coupe. Pas si vite, sens d'abord leur énergie, laisse-la te guider.

Tu touches le paquet de cartes. Elles sont froides et comme vibrantes. Ta peau est électrisée à leur contact, c'est sans doute le stress. Tu glisses ton index sur le côté du paquet et sens un étrange magnétisme. Tu choisis un endroit et tu coupes.

- Je prends toujours la septième carte. Un, deux, trois, quatre, cinq, six... sept.

Elle retourne la carte et la pose face visible sur la table devant toi. Il y est écrit LA PAPESSE et le numéro deux en chiffres romains. Sur le dessin, une femme, portant une somptueuse tiare argentée et enveloppée dans une draperie compliquée, te regarde. Son regard est sans chaleur, mais son visage régulier te plaît.

- La Papesse est la gardienne du secret, la déesse Isis, ma jolie. Elle est assise sur le trône de la science, drapée de bleu azure, couleur du ciel. Son pied repose sur un croissant de Lune, et elle est flanquée des colonnes noires et blanches du temple de Salomon, entre lesquelles pend une broderie aux fruits du Paradis.

Elle indique d'un long ongle verni en pourpre, un par un, tous ces éléments sur la carte. Puis son doigt s'arrête sur la bouche de la Papesse.

- Fermée à clé. Elle se tait. Tu as entendu ce silence, sur le revers des bruits de ce monde, j'ai raison ? Une chose manque. Cette chose, mon papillon, elle est comme le dharma des bouddhistes, dissimulé au milieu du spectacle envoûtant de la magicienne Maya, la déesse de l'illusion. Le livre que tu vois sur les genoux de la Papesse referme l'explication du monde, mais il faut se faire disciple de la déesse pour y lire. Regarde les colonnes noires et blanches. Elles désignent le principe dual de l'univers. Le Soleil, la Lune, le jour, la nuit, la lumière et les ténèbres. La dualité est repliée sur elle-même, comme une sphère parfaite, sans fissure et sans ouverture. La Papesse indique un secret qui se contient et ne se dit pas, le Om cosmique. Tu le soupçonnes, mais il reste caché. C'est en tout cas ta situation jusqu'à présent, tu comprends ?

Ses mots résonnent dans ta tête. Sans comprendre ses vaticinations ésotériques, tu saisis bien le sens de ce qu'elle te dit. Depuis le temps qu'un doute sans forme ni nom dévore ta mémoire, ne t'es-tu pas habituée à soupçonner tout souvenir de cacher son contraire ? Ton passé est devenu un labyrinthe de glaces, une énigme, une Sphinx insupportablement bavarde. Mais quel est son secret, est-ce que la carte peut le dire ? Tu le demandes à la lectrice.

- Les cartes ne vont pas te le révéler, mais elles vont te présenter un choix à faire et montrer le chemin à parcourir. Nul ne peut vivre à ta place, même pas l'oracle. Passons à la carte suivante, tu veux ? Je rebats les cartes, tu coupes et je tire la septième lame.

Elle exécute les gestes avec précision, comme un mirage, avec une grâce tout aviaire. À la fin, elle retourne une carte et la pose face visible sur la table à droite de la première. Il y est écrit L'EMPEREUR et le numéro quatre en chiffres romains.

- Ah, tiens ! C'est pas tous les jours que cette vieille peau rencontre la Papesse ! Regarde-le bien, comme il est vénérable sur son trône de granite. Habillé en armure sous une tunique rouge, il porte une couronne et tient un sceptre et une pomme dorée dans les mains droite et gauche. Il porte une longue barbe blanche et ses cheveux blancs tombent sur ses épaules.

Tu regardes le vieillard sur la carte dans les yeux. Il fronçe les sourcils. Il est angulaire, pierreux, massif. Il ordonne, il concède, il interdit. Il te fait peur. Tu voûtes le dos en tirant sur ton châle.

- L'Empereur est le prince de ce monde, une autorité. La pomme symbolise l'univers et le sceptre la houlette du berger. Les sujets de l'Empereur sont comme ses brebis. Il leur dit où ils doivent aller. Il les amène dans les pâturages, leur octroie le repos, leur prête la vie ou la leur prend. La puissance des empereurs a longtemps été en conflit avec celle des papes, ici c'est en plus un homme qui s'oppose à une femme.

Tu ne comprends pas tout, mais tu comprends une chose : l'Empereur est un juge. Un nouveau frison parcourt ton échine.

- Si la Papesse est Isis, l'Empereur est Pluton, le dieu des enfers. Il règne sur la matière, c'est le geôlier de l'âme.

Tu écoutes les explications de la femme aux yeux dorés, mais te concentres de plus en plus difficilement. Ta tête tourne un peu et, derrière tes yeux, ton esprit s'enroule dans une spirale luminescente. Ta mémoire est comme une mer orageuse constellée de petits écrans, chacun un souvenir. Tu tentes, nauséuse, de t'accrocher au réel, mais une vague d'images te submerge, puis une blancheur t'entoure.

Tu es sur un lit d'hôpital, adossée à un coussin, tu sens les draps rugueux sur tes jambes. La porte s'ouvre. Un infirmier t'apporte à manger, pose le plateau avec des épinards et pommes de terre sur la table de chevet pour sortir de sa poche un papier. Il t'indique un endroit en bas de la feuille, il faut signer. Tu lèves ta main avec le stylo.

Tu hésites : tu ne te rappelles aucun séjour dans l'hôpital, si ? Tu tentes de lire ce qui est écrit sur le papier, mais ta vue se brouille, les lettres fuient tes yeux. Tu entrevois ta main qui

appose la signature, puis tout se mélange et tu émerges de la vague. Tu es à nouveau assise dans le salon miteux, la lectrice continue son oraison.

- L'Empereur sur la position de l'obstacle signifie que ce qui te dérobe ton souvenir est une autorité ou puissance. Par exemple une autorité familiale ? Ou religieuse ? Ça peut même être l'État ou la loi. Peut-être que ton souvenir est interdit. Il peut être... dangereux. Pour toi, pour les autres... Le comprends-tu ? Veux-tu aller quand même au bout ?

Tu hoches la tête et la cartomancienne se remet à mélanger les cartes. Tu coupes. Elle retourne la septième carte et la pose face visible sur la table à droite des deux premières. Il y est écrit le numéro huit en chiffres romains. Huit coupes figurent en bas de la carte.

- Cette carte montre la solution du problème, la manière de dépasser ou de contourner l'obstacle. Le huit des coupes. Les coupes désignent les sentiments et la vie intérieure. Les huit désignent l'expression libre de leur élément, qui survient après les excès des sept. Ici, tu vois la figure habillée d'un long manteau s'éloigner sur les rochers de la côte sous la face blafarde de la Lune. La marée haute va dérober le sentier derrière elle, effacer ses traces. Elle se retire dans la solitude, elle rentre en elle-même. Cette carte te dit que tu trouveras ta réponse en ton for intérieur.

Ton esprit est calme, comme la mer après l'orage. L'illustration de la carte t'entoure, mais la vision ne te donne, cette fois-ci, pas la nausée. La marée basse découvre une sente, tu t'avances. Tu lèves la tête vers la Lune, c'est le visage de la lectrice. Les astres clignotent sur le ciel bleu encre. Toute seule, tu l'avais été, tant. Tu t'en souviens, dans la solitude que t'offre ce paysage. Tu l'avais été, tu en es sûre, mais tu ne te souviens pas... quand ? Tu avais été... différente des autres. Parlais-tu une langue que les autres ne connaissaient pas ? Étais-tu une étrangère, dans un pays loin de chez toi ? Tu sens un contact sur ta peau, la lectrice a posé sa main sur la tienne.

- Tu veux que je tire une quatrième carte, poupée ?

La marée monte, tu dois marcher plus vite, si tu ne veux pas être séparée de la terre ferme. Tu presses le pas. Tu dis que oui, que tu as besoin qu'on te montre la voie.

- Comme tu veux, ma fille.

La lectrice mélange à nouveau les cartes. Tu coupes. Puis, une par une, six lames sont écartées, les destinées de quelqu'un d'autre. Enfin, la lectrice retourne la septième lame et la pose face visible sur la table en-dessus des trois autres. Il y est écrit LA TEMPÉRANCE et le numéro quatorze en chiffres romains.

- L'ange androgyne des Transformations se tient au bord d'un étang. Il tient dans ses mains deux coupes et verse le contenu de l'une dans l'autre. Son pied droit est dans l'eau, son pied gauche sur la rive. Le Soleil se couche ou se lève, mais l'esprit de l'ange brille de mille feux. Le cercle avec un point au milieu qu'il porte sur son front est le symbole alchimique de l'or. Si on le surmonte d'une croix grecque, on obtient le symbole de l'or vivant ou de la pierre philosophale.

La marée haute se rapproche. Soudainement, tu arrêtes d'avancer. La mer baigne ton pied droit, elle ne monte plus. Tu regardes sa surface qui fait danser les reflets de Séléné, puis fermes les yeux.

- L'ange de la Tempérance réconcilie les contraires. Il habite les deux mondes à la fois et les embrassent de ses ailes.

Brusquement, tu es à nouveau sur ton lit d'hôpital, c'est le matin. Sur la couche à côté, une jeune femme te regarde. Vous vous tenez la main. Tu l'appelles ta sœur et lui dis que tu l'aimes. Tu ne l'as jamais vue, mais tu t'en souviens. Des larmes coulent sur vos joues : vous allez vous oublier, et oublier qui vous êtes, on vous a dit qu'il le faut.

- Le Soleil se lève sur le secret de la Papesse. Veux-tu le voir ? Voici la clef.

*Tu te souviens... peut-être. Tu sens que toute ta mémoire se retourne pour se découvrir.
Tu te souviens, oui, mais pas encore tout à fait, tu te souviens, si tu veux, mais-*

- Veux-tu vraiment te souvenir ?

Peut-être que tu dis oui. Peut-être que tu ouvres les yeux.

*

En 2031, la loi « Famille, genre, sécurité » exige des personnes trans qu'elles subissent après la chirurgie génitale une intervention neurologique qui leur fait oublier qu'elles ont franchi la frontière des genres, afin de protéger l'ordre binaire. Tu as commencé ta transition en 2029. En 2031, tu as été une des premières à subir la chirurgie génitale selon le nouveau protocole. On est en 2036.*

Le poisson des rêves

Nicco Maria Moscatelli

Il avait sept perles au cou quand il assista pour la première fois à la célébration de la fin du Long Rêve. À travers l'ouverture entre deux rochers, il pouvait voir ces corps secs et puissants se contorsionner autour d'une grande table en pierre illuminée par un feu provenant de son centre. Aucune musique ne guidait encore leurs mouvements. Le silence était absolu, brisé seulement par quelques soupirs et le bruit des muscles tendus puis relâchés. Les yeux renversés, les danseur·eu·s attendaient avec le calme d'un volcan endormi.

Soudain, le premier coup de tambour. Puis un autre et encore un autre. Un rythme imprévisible fait de silences abyssaux et de phrasés si tordus qu'ils auraient pu plonger dans la folie tout être doté d'ouïe. Les corps raffinés semblaient synchronisés aux vibrations des peaux de chèvre, comme si c'étaient leurs propres peaux qui avaient été tannées puis tendues sur les châssis en bois. Iels alternaient des mouvements fluides et nauséabonds à des paralysies en positions si peu naturelles qu'elles ne pouvaient qu'être extrêmement douloureuses. Il voyait dans ces torsions grotesques des symboles à interpréter, d'anciennes lettres à déchiffrer régies par une grammaire prophétique. Un sentiment de perte commençait à accabler son cœur, le sentiment d'être poussé de force aux bords du présent.

Nourrit par la musique forcenée, le feu s'intensifiait et allumait les colliers des furies dansantes : trente perles des plus imparfaites et difformes tenues par un fil en fibre végétale, trente gouttes de lait galactique vitrifié s'embrasaient de reflets opalescents.

Iels lancèrent un cri à l'unisson : le *garum* avalé avant le rituel faisait son effet. Il s'agissait d'une huile parfumée extraite des entrailles de la sarpe, le poisson des rêves, après une longue macération dans du sel marin. Ce poisson herbivore typique de la Mer Intérieure broutait des prairies d'algues toxiques comme partie de son régime. Celles-ci fermentaient à l'intérieur de son intestin et se transformaient en une substance psychédélique. Qui en consommait les sucres était plongé dans une transe profonde habitée de délires et d'hallucinations dont il était impossible de s'échapper.

Les anciennes racontaient même que depuis la jonction des Grandes Colonnes et le conséquent réchauffement de la Mer Intérieure, l'huile avait gagné en force et en durée, donnant accès à des sphères de connaissance encore plus éloignées de l'expérience terrestre. Mais ce que cela voulait dire précisément, il ne le savait pas.

Le cri initial se transforma en un chant perturbant. Il avait l'impression d'entendre des grincements de chauve-souris, les mugissements d'un taureau égorgé ou les cris d'un accouchement sous-marin et douloureux. Il dut détourner son regard.

Puis une idée naquit en lui, se faisant de plus en plus de place parmi ses pensées. La portion audible du chant devait être la partie émergée d'une plus profonde montagne qui cachait sa morphologie occulte sous la surface tumultueuse de l'eau. Cette certitude ligota ses yeux aux figures déchaînées et fit couler leur chant dans ses oreilles comme de la cire brûlante. Un besoin inexorable d'absolu le remplit et le plia à crier avec les démons de la nuit :

« ROURARBISAROURBBARIASPHRE TOUCNINATIOURBRAROUSCATE ABRASAX
HHHHA HHHHA AAAAAAARROURABROUMOURA-Ï-ONATOURRRRRRRRRR... ».

Pendant que les ombres projetées sur les parois rocheuses tournoyaient dans un carrousel infernal, la scène dont il était témoin, si claire auparavant, devint floue pour ensuite disparaître complètement.

Tout blanc. Tout noir.

Devant lui, une sphère rose et menaçante flottait au fond de l'espace intersidéral, entourée d'un brouillard en mouvement. Il se sentait appelé par le ciel nocturne, son corps tiré par des cordes invisibles vers le centre chaud de l'univers : ses pieds se soulevèrent pour un instant, comme repoussés par une force minuscule, mais invincible. Il retomba aussitôt au sol, faisant le bruit de cent hommes chutant d'une falaise. En proie à de violentes convulsions, sa bave mousseuse se recueillait dans une flaque à la densité étrange. Il n'entendait plus rien, il ne voyait plus rien.

La mer était calme, elle se réveillait timidement alors que le soleil peinait encore à sortir de ses flots. Lui, il goûtait au sel dans le vent. Ses onze perles accompagnaient le doux mouvement des vagues, dernier chaînon d'une ondulation qui se transmettait depuis l'eau par le long bateau fuselé sur lequel il était assis. Une vingtaine de camarades l'accompagnait dans la traversée maritime : ils étaient ses amis les plus proches, les personnes les plus importantes de sa vie avec lesquelles il partageait ses nuits depuis toujours. En effet, tous les garçons dormaient

dans la même grande salle, une construction basse et étendue bondée de lits doubles, de tables en bois et d'un foisonnement de cabanes en couvertures et de guirlandes tressées. Au loin, il pouvait encore apercevoir le toit transparent de leur château refléter les premiers rayons solaires depuis le haut de la falaise.

Le maître-chasseur appela l'attention des jeunes. C'était un homme dans la fleur de l'âge, avec un visage cristallin éclaté par des yeux et une bouche d'une douceur émouvante. À chaque expédition, il était l'exemple à suivre et le protecteur, il était leur guide généreux et prodigue dans les mondes aquatiques. Tous les jeunes l'admiraient et espéraient un jour devenir comme lui. Debout sur la proue, le maître-chasseur arrêta le bateau d'un geste énergique qui fit sautiller les vingt-neuf perles de son collier : ils étaient arrivés à destination.

Un éperon de roche en forme de sabot se dessinait contre l'horizon, sa pierre blanche était tachetée par des lichens oranges qui s'efforçaient de ne pas prendre des formes géométriques. Perdu parmi ses camarades, il écoutait le commérage gentil des oiseaux nicheurs, observait leurs manières formelles et leurs politesses, les hochements de tête et les clins d'œil malins. Quand une série de "ploufs" le sortit de ses divagations plumées. Les derniers de ses camarades étaient en train de sauter dans l'eau et lui, il n'était pas encore équipé. Rapidement, il ajusta sa membrane respirante sous le menton et derrière les oreilles en faisant attention à bien couvrir le nez, empoigna son harpon décoré et plongea.

Le groupe était déjà descendu le long du sabot et s'était dispersé. S'aidant de quelques coups de pieds, il entama son escalade renversée de la paroi rocheuse. Il gardait les yeux bien ouverts pour s'assurer de ne rater aucun détail qui puisse trahir la présence de sa proie et utilisait le harpon ultraléger comme l'antenne d'une langouste. Chaque trou devait être inspecté, chaque anfractuosité ou fissure examinée.

Un choc de harpon plus sec que les autres fit disparaître la patte d'un poulpe derrière une forêt de gorgones pourpres. Plus loin, un oursin aux aiguilles invisibles essayait de distancer un soleil de mer affamé en une poursuite au ralenti. Poursuivant la descente, sa main se posa sur un grand ensemble d'éponges brunes, un champ de doigts évidés sur lequel était posée une seule petite limace. Sa couleur virait du bleu au jaune fluorescents avec la lenteur d'une marée minuscule. Ses nombreuses excroissances aux reflets métalliques rouge sang étaient toutes pointées vers lui

en signe de reconnaissance et de menace. Il se détourna pour calmer les ardeurs gluantes de l'animal. Il vit alors un poisson-lune recouvert de cicatrices flotter parallèle à la surface de l'eau et une méduse au chapeau surmonté de boursouflures mauves se languir dans les courants, suivie d'une multitude de filaments blancs. De nombreux bancs de poissons se déplaçaient dans l'eau comme des volées d'oiseaux dans les airs.

Au milieu d'un chatolement d'écailles, un œil doré et parfaitement rond le fixait. Une sarpe s'était prise d'intérêt pour lui, laissant son groupe paisible la distancer. Son corps était ovale et comprimé latéralement. Sur les côtés, ses reflets argentés étaient striés d'une dizaine de lignes horizontales de couleur jaune vif et sa bouche petite présentait des dents fines et saillantes, parfaites pour gratter les roches et brouter des algues. Elle restait immobile, fascinée comme si elle se regardait dans un miroir pour la première fois. Son œil qui ne clignait jamais et son attitude décontractée ne donnaient pas l'impression d'une intelligence profonde, mais plutôt celle d'une certitude béate et ignorante. En fin de compte, le poisson des rêves paraissait plutôt anodin, comparé au reste de la vie sous-marine.

Depuis la nuit d'en bas, un clignotement : le maître-chasseur lui envoyait un signal lumineux utilisant la partie réfléchissante de son harpon. Avec quelque puissante accélération, il rejoignit son guide qui de suite lui parla dans la langue-sous-l'eau. C'était un complexe système de communication fait de signes des mains, de lâchers de bulles d'air et de flashes de harpon qui permettaient un niveau de nuances et de détails comparable à celui de la langue-sur-terre. Ils auraient pu discuter pendant des heures de leur journée, décrire avec minutie un champ fleuri ou s'expliquer les règles d'un jeu sans jamais devoir proférer un mot.

« Lumière, lumière, doigts en lame, sept fines bulles, doigts en griffes », il comprit la raison de l'excitation sur le visage du seul adulte de l'équipe. Des crevettes nettoyeuses attendaient patiemment leur client à l'entrée d'une fente dans la roche, l'indice que leur proie se cachait à son intérieur.

L'élève prit alors une grosse respiration et, après avoir chassé les petits crustacés, commença à caresser les bords de l'orifice avec la pointe métallique de son harpon. Il pouvait sentir les vibrations ainsi produites se répandre à travers son corps et combler la cavité sous-marine de

stridulations désagréables. Son regard et toute sa volonté étaient figés sur un point au-delà du noir dans les entrailles de la pierre.

Une murène géante explosa hors de sa demeure. L'éclat d'une couronne de dents acérées décorait sa gueule trop ouverte alors que son corps maculé de noir et d'écarlate décrivait des sinusoïdes furieuses. La scène était terrifiante, la moitié visible du serpent faisait la taille du maître-chasseur, mais lui, il n'eut pas peur. Visant le centre de la grande bouche mortelle, il transperça l'animal deux fois en un seul coup, laissant la murène convulser au milieu d'un nuage rouge. Au bout de son arme, il pouvait sentir la vie de l'animal le quitter lentement malgré sa réticence. Alors il sut que la chasse était finie.

La lune veillait sur la plage avec toute sa parfaite rondeur lors de la Nuit du Perlage. En tant que première perle du ciel, sa présence était considérée comme un bon présage pour l'année à venir. Les vingt-neuf perles qu'il portait au cou semblaient être à connaissance de cette ascendance mythique et reproduisaient avec enthousiasme la lueur de leur aînée.

Tout le village, les nouveau-nés comme les personnes âgées, était descendu vers la plage pour cette importante célébration. Chacun se dirigeait vers des rochers spécifiques, des endroits connus pour abriter les meilleures moules perlières dont la connaissance se passait de génération en génération. Il se sentait confiant dans les bons augures du ciel et pour débiter sa quête avait choisi un écueil peu remarquable qui ne lui avait jamais porté chance lors des Nuits précédentes. Clairement, cette fois était différente car, ouvrant délicatement sa première moule avec un couteau finissime, il sentit tout de suite la lame toucher un objet dur et dense. Sans perdre de temps et afin d'éviter tout dégât permanent à l'animal, il posa une petite cale en os de sèche entre les deux valves de la coquille et procéda à une incision précise dans le corps mou. Un objet tomba directement dans sa paume, une grande et monstrueuse flamme nacrée. Une légère dépression au milieu du corps bulbeux central lui donnait l'allure d'une oreille en feu : ses prières allaient enfin être entendues. Il la perça sur l'axe longitudinal, ouvrit son collier, l'enfila et referma la cordelette. Une nouvelle année de sa vie venait de s'achever.

Iel se posa satisfait·e sur un rocher à regarder le ciel en attendant, comme il était coutume, que le reste du village quitte la plage. Iel avait toujours fait partie de ce convoi festif qui, les colliers refermés, montait graduellement la pente vers le haut de la falaise entonnant des chants propitiatoires. Seul·e qui passait sa nuit-qui-change avait le droit de rester.

Peu avant l'aube, quand les derniers malchanceux incapables de trouver la fin de leur année durent partir à contrecœur, sur la plage il ne restait plus qu'ellui et ses camarades d'antan, les *triacontaperlé·e·s*. Quelle joie ce fut de se retrouver toustes ensemble, isolé·e·s du monde, enfants encore une fois à se raconter les dernières nouvelles, chanter et rigoler parmi les accolades collectives. Le groupe était plus heureux et soudé que jamais, fort de l'amour dans leur passé et de la foi dans leur futur commun.

Les retrouvailles terminées, iels savaient déjà quelle était la première étape avant de s'embarquer dans le Long Rêve qui les attendait. Leurs maîtres et les anciennes leur avaient expliqué en détail les préparatifs à mettre en place pour cette période, peut-être la plus importante de leur vie. Sans même se consulter, iels se dirigèrent vers la mer, vers ces vastes herbiers de plantes aquatiques qui étaient en même temps abri et réserve de nourriture pour les sarpes, leur cible. Les eaux peu profondes où se trouvaient ces prairies étaient tout aussi placides que les poissons qui les habitaient. Chassés seulement une fois par an, ces animaux n'avaient jamais développé une peur de l'humain et, au contraire, montraient curiosité et confiance.

Sans membrane respirante et armé·e·s seulement de leurs mains, les *triacontaperlé·e·s* s'immergèrent à la recherche des bons poissons pour la fabrication du garum. En effet, la concoction de cette huile à l'odeur piquante demandait exclusivement l'utilisation de poissons des rêves ayant accompli leur cycle vital.

Les anciennes racontaient que toute sarpe naissait mâle et qu'ensuite, arrivées à un âge d'environ trois ou quatre ans, mais surtout à une certaine taille, commençait une phase intermédiaire pendant laquelle le poisson traversait un profond changement intérieur. À la fin de cette période, passée majoritairement à l'intérieur de son tanier, la sarpe devenait une femelle à tous égards et se comportait comme telle à l'intérieur de son groupe. Il fallait donc éviter les sarpes mâles à cause de leur petit intestin qui aurait produit des maigres quantités d'huile, mais il fallait aussi éviter les sarpes intermédiaires car tout moment charnière de la vie est délicat et propice au mauvais

sort. Seules des sarpes ayant vécu sept ans ou plus étaient considérées comme adaptées à produire le nectar visionnaire.

Iels sortirent de l'eau l'un·e après l'autre, tenant entre les mains un ou deux poissons qui furent promptement assommés d'un coup sec contre un rocher. Iels se déplacèrent alors vers une pièce excavée dans la roche blanche de la falaise de laquelle s'exhalait une odeur intense de poisson pourri et de marécage salé. Trois tonnelets en bois posés à la verticale sur des trépieds les y attendaient. Celui de gauche était vide, alors que les deux autres paraissaient comme trempés et étaient surmontés d'une large pierre. Derrière, un tas de sel cueilli sur la petite péninsule voisine se cachait dans la pénombre de la grotte taillée. Après avoir décapité et ouvert tous les poissons, iels s'attaquèrent à entasser leurs corps à l'intérieur du tonneau libre. Une première couche terminée, iels la recouvrirent abondamment de sel, tassèrent bien et répétèrent le procédé jusqu'à remplir complètement le contenant. Iels le fermèrent ensuite, elleux aussi, avec un couvercle et une pierre. Dans trois ans, ce tonnelet aurait produit un garum de la meilleure qualité.

C'était donc leur tour de goûter à cette huile sacrée dont iels avaient tant entendu parler. Au milieu de l'indécision causée par la solennité du moment, iel prit son fidèle couteau et perça le fond du tonnelet de droite. Un moment de silence suspendu, puis une goutte de la couleur de l'ambre la plus précieuse se forma lentement et tomba au sol. Son éclatement résonna dans la pièce, l'inondant d'une fragrance sensuelle de putréfaction. Le parfum était si fort que tout son corps en fut capturé et, tendu·e comme iel était entre le plaisir et le dégoût, une présence sembla lui passer devant les yeux.

Revenu·e à ses esprits, iel fit comme les autres et remplit sa fiole indestructible du liquide miraculeux. Une atmosphère de peur de l'inconnu se rependit alors entre elleux, la même qu'iels avaient tous·tes senti enfants au premier saut depuis le haut de la falaise. Le moment de se séparer était venu. Une dernière caresse, un dernier baiser et iels se dispersèrent ainsi, chacun·e se dirigeant vers une grotte encore à découvrir au milieu du vaste désert rocheux qui s'étendait derrière leur plage si chère. Iels se seraient retrouvé·e·s dans quarante jours et quarante nuits, nourri·e·s seulement de leur garum, prêt·e·s à terminer le Long Rêve.

Le ciel rougissait déjà quand, exténué·e, iel put se poser à l'abri d'une grotte convenable. Pour y arriver, iel avait dû traverser la fente serrée au milieu d'une grande pierre cubique qui semblait tombée du ciel. Iel se découvrit alors aux pieds d'un pierrier de roches aiguës encerclé par des parois pentues. Deux pics derrière ellui se tenaient hauts et droits comme les gardiens d'une forteresse inexpugnable, pendant qu'en hauteur une niche décorée de coulures brunes l'appelait depuis l'autre côté de la circonférence. Les signes lui étaient clairs : c'est là qu'iel devait établir sa demeure et son portail.

Remis·e de sa longue marche, iel s'assit méditatif·ve afin d'embrasser du regard ce qui allait être son univers retiré du monde. Ce n'était plus qu'ellui et les pierres ; et les insectes qui vivaient en dessous ; et les plantes aux aiguilles toujours vertes agrippées à la roche ; et les taches orangées ou grisâtres des lichens ; et le rose de certains rochers qui rendaient floues les limites entre chair et minéral ; et le bleu du ciel traversé par les nuages porteurs de messages ; et le vent enragé du Nord qui s'engouffrait dans le cirque ; et les enfants des rapaces qui piaillaient sans cesse. Iel ouvrit sa fiole, une goutte dorée se posa sur sa langue et iel l'avalait.

Un sifflement suivit d'un bourdonnement intense. La voix d'une femme lui chuchota des mots incompréhensibles entre les oreilles et la réalité commença à trembler. La roche environnante respirait, ses veines et ses fractures s'étendaient au-delà de leurs limites pour dessiner une toile d'araignée qui couvrait tout son champ de vision. Devant ellui il n'y avait plus deux pics, mais quatre, qui tournaient lentement jusqu'à toucher leurs extrémités et créer deux lignes parallèles au milieu du ciel. Un souvenir oublié de son enfance fit alors irruption dans son esprit. Iel paniqua.

Le monde qu'iel avait connu toute sa vie s'éloignait d'ellui, il s'effritait à ses pieds portant avec lui les lois qui l'avaient toujours régi. Iel voulut fuir, rentrer à la maison avec ses proches et tout oublier. Iel essayait de résister : ne pas quitter son corps, ne pas quitter son corps, mais il était trop tard. Iel fut brusquement enlevé·e de sa grotte.

Les colonnes d'un palais doré s'étendaient à perte de vue, sans jamais clarifier la différence entre sol et plafond. Chaque surface était décorée de motifs en mosaïques mouvantes dont toutes les tesselles resplendissaient de leur couleur véritable. Avant qu'iel puisse comprendre la géographie du lieu, des personnages apparurent comme s'ils avaient toujours été

là. Ils portaient des larges masques verts avec des grands yeux jaunes et sans pupilles et une longue langue rouge qui en débordait. Certains se tenaient suspendus aux colonnes, d'autres étaient debout ou tête à l'envers et tous indiquaient une série de symboles qui oscillaient entre clarté et confusion. Ils pointaient vers ces signes de manière insistante, presque exaspérés par son incapacité à en reconnaître le sens. Iel était perdu·e et de plus en plus terrifié·e par l'agressivité croissante de ses enseignants. Iel sentit de devoir changer de perspective et commença alors à marcher dans une direction inconnue, dépassant des myriades de colonnes étincelantes.

Progressivement, sa respiration et son esprit se synchronisèrent avec le rythme des vagues de significations qui lui paraissaient se répandre depuis un unique centre. Un point de vue vers lequel toutes les lignes de fuite convergeaient : le sien. D'un coup, tout perdit sens.

Puis, comme en une expansion, tout le regagna à l'unisson. Iel put alors lire sa prophétie, la bonne nouvelle marquée à lettres ardentes dans la trame de la réalité. Les masques tombèrent, une porte s'ouvrit en dessous d'ellui et un vide noir l'engloutit.

Iel se trouva flotter au milieu d'une nuit éternelle. Chaque coin de l'espace cosmique était rempli par le chant doux comme le miel de deux êtres drapés d'une infinité de plis. Ils s'approchèrent d'ellui et lui présentèrent tendrement une petite sphère, rose et parfaite, d'où émanait une chaleur éblouissante. Un ruisseau de larmes sucrées jaillit de ses yeux car iel savait, iel était face au seul vrai monde, au fond indifférencié de toutes les choses : « Ce qui est un est un, ce qui est deux est un aussi ».

Assise au bord de la falaise, ses trente-quatre perles brillaient au soleil radieux et une brise froide et humide lui rafraichissait les joues rougies. Elle regardait l'horizon et les vagues, les oiseaux volaient légers et comme eux ses pensées vaguaient sans soucis. Elle posa une main sur son ventre gonflé. Un battement de cœur.

L'eau ne pleure plus

Juliette

Les sœurs sont arrivées les premières sur la lande brune. Le ciel les remerciait. Elles venaient de la ville et leurs pensées étaient noires. Chacune se distinguait des autres dans leur manière de marcher une fois sorties de la voiture. Leurs dos étaient recroquevillés, leurs mâchoires serrées. Elles ne se regardaient pas dans les yeux.

En arrivant, Cynthia serra le frein de la voiture avec ses deux mains pour tuer définitivement le mouvement du véhicule. Là, assise sur le siège et fatiguée du voyage, elle se caressa l'intérieur des cuisses pour faire passer le malaise qui lui courait le corps de ne pas savoir où elles allaient passer les prochains jours. Elle claqua la porte de la voiture et rangea sa paire de clés dans la doublure de la banane qu'elle portait à la ceinture. Une sœur leur avait dit de venir visiter la grande maison et leurs habitantx, elles pourraient sûrement y trouver des réponses à leurs trop grandes questions. Elles avaient pris le conseil au pied de la lettre et sauté en criant de ressentir de l'espoir dans la proximité du voyage.

Cynthia s'avança la première dans le jardin. La bâtisse trônait dans le village. Elle avait imaginé une maison dans les bois, un havre où elles auraient pu se blottir et ne penser à rien d'autre qu'à la nature qui pousse les jours où la pluie est passée, rassurant les herbes et donnant à boire aux oiseaux. Dans le jardin, il y avait un chien anxieux et des enfants qui couraient à la recherche de leurs mamans. Arrivées fraîches, on pouvait voir qu'elles étaient surprises lorsqu'elles soulevaient leurs sourcils en regardant la paroi tachée de pluie de la grande maison blanche.

Elle était faite de tout un tas de pièces. Au rez-de-chaussée, il y avait un grand salon et une cuisine équipée de couteaux, de planches à découper, de casseroles et de fruits secs. L'étage du dessus comptait des chambres de tailles toutes identiques dans un grand couloir. Dehors, il y avait une grande maison à un étage transformée en dortoir collectif. C'était l'endroit dans lequel les invité·es pouvaient s'installer. Les chambres étaient humides en hiver, mais l'eau de la douche était chaude et les environs calmes et apaisés. Elles dormirent peu les premières nuits. Elles s'habituèrent à sentir l'atmosphère fraîche de leurs nuits se coller à leurs visages.

D'où elles venaient, la vie leur agressait la peau. Postées là, debout, elles ne s'attendaient pas à trouver une taverne engloutie par les rires et les papillons de nuit. Il y avait une odeur de mouillé et de feuilles en décomposition.

Le soir de leur arrivée, elles s'attablèrent après qu'on les ait invitées à s'asseoir. Martha, la maîtresse de maison, servit à chacune une chope d'un liquide chaud prêt à couler dans leurs gorges. Il avait un goût de sureau.

Les heures défilèrent et après avoir bu, mangé, leurs langues se délièrent. Elles répondirent d'abord poliment aux questions que leur posaient ceux qui habitaient la maison. Elles avaient besoin de raconter ce qui, là où elles vivaient, n'arrivait pas à exister sans qu'elles l'inventent. Elles ouvrirent ensuite les vannes bien plus largement pour laisser filer les torrents de leurs maux. Elles racontèrent ce qui leur manquait pour parachever leurs guérisons, terminer leurs histoires. Elles parlaient des empêchements, des stratégies qu'elles déployaient pour être dans leur ville et y grandir comme des plantes en cages.

Marilou, Cynthia et Jessie racontèrent trois histoires de baignade. Les mois d'été qui venaient de finir avaient posé un climat propice à ce qu'elles se rendent compte, enfin, de la présence du soleil. Après leurs premiers échanges avec l'astre, elles s'étaient entendues pour des entrevues régulières sur les berges des lacs, sur les routes et les chemins, à travers les fenêtres coulissantes de leur voiture.

Quand elles se mirent à raconter, quelqu'un·e dit qu'elles devraient le faire au grenier. Elles grimpèrent les escaliers quatre à quatre pour rejoindre la pièce éclairée par les lueurs du sud du jardin. Les marches grinçaient une à une de leurs rires. Autour du petit feu des bougies, naquirent le chant des voix intérieures. Les mots qu'elles n'entendaient plus vibrer dans leurs crânes, venaient à résonner en chacune d'elles. Chacune fit naître une histoire qui vint remplacer des récits anciens.

Les plantes contenues dans leurs têtes cherchaient un espace pour s'étendre chaque jour de quelques millimètres. Cela faisait longtemps qu'elles n'avaient pas quitté la ville.

Cette soirée resta dans les souvenirs de la maison.

Cet été changea quelque chose. Elles firent le constat qu'elles ne supportaient plus l'absence de légèreté de leurs poids. Elles et la Terre pesaient trop. Elles dansaient moins. Elles avaient quitté la ville pour une région de rivières, de lacs et de mers. Cet été-là, Marilou passa d'abord un temps à contempler son corps qui transpirait habillé. Elle suivit ensuite son instinct qui lui racontait que les rivières, de toute façon, ne disent rien, ne commentent pas et se contentent de caresser avec honnêteté ce qu'elles traversent.

Au grenier, elle commença le bal de leurs histoires par un récit de reprise de sa légèreté. Elle s'inventait une place dans le futur.

La rivière I

Avant, j'allais à la piscine municipale, transformer mon anxiété chronique en quelque chose d'autre dans l'eau. Une fois, un homme m'a tapoté sur l'épaule, dans le couloir, pour me dire « les vestiaires pour vous, c'est de l'autre côté monsieur ». Après mes dernières brasses du jour, c'était la dernière fois que j'y mettais les pieds. Les murs des vestiaires surchauffés suintaient des produits de bain que les femmes avant moi avaient laissés derrière elles, dans les cabines. Toutes les bouteilles, plus ou moins vides, positionnées sur le haut d'une étagère espiègle, à ma vue, me regardaient en m'invitant de leurs yeux vers la sortie. J'avais imaginé qu'en déposant tous les fluides des fonds de bouteilles dans une grande vasque, on obtiendrait une mare visqueuse. Seul-es les chien-nes habiles pourraient espérer ne pas trop abîmer leurs pelages en traversant pour se reposer sur la rive qui leur faisait face. Je me serais abîmée. J'ai

regardé le maître nageur avec dédain, et penaude, rejoint le vestiaire de l'autre camp, avec mes cheveux, ma forêt, éparpillée dans le visage.

Après deux ans, j'y suis retournée. C'était pas dans cette piscine, mais c'était dans l'eau. Sous le soleil de l'été, j'ai redécouvert mon corps dans une autre pesanteur, et la joie de flotter dans un mélange d'atomes.

Une fois que je plonge dans l'eau, généralement d'une traite pour ne pas voir défiler mes pensées, je nageotte, comme une petite chienne, tantôt apeurée, tantôt excitée. Puis, j'enclenche le rythme de la brasse, parce que j'ai envie de me laisser parcourir par la grandeur des étendues. Je reviens essoufflée sur la berge, repue de mon shot d'adrénaline. C'est une manière de dire feu, quand tout le reste dit : terre sombre, vaseuse, visqueuse, et toujours, les regards de la norme qui prennent la place de mes ligaments. Quand les premières vaguelettes se collent à ma peau, je sens que ça se met à me picoter sévère. C'est une sensation nouvelle. D'habitude, mon énergie se situe dans le haut de mon corps, dans mes bras, mes mains, dans toutes mes extrémités. Dans l'eau, je me ressens d'un seul flux et d'une électricité qui me parcourt entière. Ce que j'ai l'habitude d'oublier sur terre se rappelle à moi.

À part ses algues, la rivière ne dit rien. Sa vase n'urtique pas. Ses sucs arpentent mon visage et collent mes sourcils entre eux ; ne me défigurent pas. Le froid des torrents, des petites rivières, me serpente, ne m'agresse pas dans le vent quand je sors nue. Je n'ai jamais perçu mon corps dans son unité et ne sais ce qu'il me raconte. Je me perçois continuellement parcellaire, fragmentée. Je me rends compte cet été que j'habite par intermittence des zonages balisés, dans lesquels je concentre mon travail d'usine. Celui propre à faire fonctionner la machine dont je n'ai jamais connu de manuel d'utilisation. J'ai l'habitude de me penser comme un grand oiseau (une avionne) dont les extrémités sont des ailes larges, hyperlaxes, qui me permettent de flotter dans le vent.

C'est tout ce qu'il y a de plus queer dans la nature. Deux complexes de molécules qui s'interpénètrent et s'accueillent. Il n'y a pas d'autres mots que ceux du croisement des forces. La page se remplit toute seule du sens qui vient de mon corps dans l'eau.

Je reviens, essoufflée, me sécher sur ma serviette. Je sèche dans la brise chaude. Mes pensées reprennent, et déjà me content à l'oreille ce que l'eau m'a dit quand j'avais la tête mouillée, les cheveux comme des algues. Je pense à ma bouche dans la tienne, toi mouvante, délivrante, et à ta langue que j'avale. Je lèche des petits morceaux de toi qui font aussi partie de mon corps. Je pense à toi, rivière de mes débuts de nuit. Je me glisse dans mon lit et du bout de mon sexe, je caresse mes draps comme si je caressais ta peau moelleuse. De mes lèvres je m'accroche. Il y a toujours un moment où je me souviens que je suis seule alors que je crois que tu me pénètres. À ce moment-là, dans ma tête, se chevauchent des pensées que je crois être la réalité et des morceaux de rêves, que je découvre parce que je suis peau contre peau avec toi. Je suis rouge et sous les toits je crie de te savoir dans mon lit. Nos rythmes s'accélèrent. On termine d'être l'une avec l'autre ta joue dans la mienne, mon sexe lové dans le creux des deux mottes de tes fesses.

La lune n'a pas dit son dernier mot.

Elle me dit,
avec l'air que j'ai toute ma vie rêvé d'apercevoir sur ton visage,
Reviens quand tu veux,

tu es ici

chez toi.

Quand je pars, elle referme doucement la porte de son appartement et je me retrouve lasse, le sourire aux lèvres, prête à bondir dans l'escalier pour rejoindre la rue.

Le temps passa dans la pièce. Cynthia dégaina une autre histoire de rivière chaude. Elle parla en s'adressant lentement à chacune. Elle n'avait jamais eu peur de regarder ses sœurs dans les yeux alors elle le fit avec la même attention que d'habitude.

La rivière II

Je serpente la route jusqu'au pont de pierre en train d'être retapé. Sur le bord, je descends vers les flots, blancs, transparents entre les rochers, de petite, de moyenne et de grosse taille. Je me répète les mêmes mantras de noms de gare dans ma tête. Je récite des itinéraires de TGV qui traversent la France, par Marne-la-Vallée, Roissy, Lyon. De plus en plus, je laisse de la place à mes dingeries dans ma tête. Je me suis souvent imaginée que les wagons bar des TGV étaient des lieux de drague où on peut se toucher entre les jambes avec les yeux, où on se rêve à califourchon dans un wagon vide en regardant le paysage défiler. Je m'imagine dans les gares changer de hall, mon téléphone à la main, centrée sur mon itinéraire, connecter des réseaux entre eux de ma présence de chienne des rues de béton, des longs couloirs de transit.

Arrivée sur la berge, je dis bonjour poliment pour m'enfuir trouver un coin de solitude. Trois personnes se baignent dans les bacs d'eau formés par le lit du courant dans les gorges. J'ai envie de me baigner nue. Je soupire, et je m'assois pour patienter qu'elles terminent leur nage. Elles sont des corps cis. Je revêt mon costume et mon attirail de grosse pédale entre les mini-rochers. Quand je suis seule avec les corps cis, je calcule tout plus précisément. L'alignement de ma perruque avec la base naturelle de mes cheveux, le trait de mon rouge à lèvres, comment mon visage dépasse de mon foulard noué autour de mon cou ; comment mon menton sort pour dire bonjour. J'ai peur que les fictions dans lesquelles je me tisse un avenir ne

tiennent plus, et qu'un simple « monsieur » vienne inverser le paradigme que je construis petit à petit, chaque jour, comme une souris au pelage gris-roux.

La nature a toujours été mon alliée. Quand j'étais enfant, le week-end, j'avais l'habitude d'esquiver les regards pour m'enfuir dans les bois. Passé le Plateau, la ligne des chênes, mes tympanes ne sifflaient plus, et j'avais le loisir de m'échapper des attentes des autres dans chacun de mes gestes. Je pouvais ne plus être un garçon mais un morceau de caillou, une syllabe de musique du petit ruisseau, des petites touffes de mousse qui poussent et se développent au début du printemps. Je me baigne sur la plage comme je plonge dans les profondeurs du chemin du Vallon : assurée que la matière de mon corps est l'écorce avec laquelle les arbres sont faits.

Je pense à Terre Louve et j'embrasse mon pouce. J'en caresse un bout avec le pointu de ma langue et je gémiss. Le trou dans mon oreille pour ma boucle suinte, j'aimerais le nettoyer dans l'eau douce froide anesthésiante.

Je marche sur les rochers, vers le bain, avec l'habileté d'une mouette. Je ne contrôle pas grand-chose de mes articulations ankylosées des heures de vie sédentaire de ces dernières semaines, dans ma nouvelle petite chambre sous les toits. Je n'en peux plus du goudron sous moi. Je m'assois, offre mes seins à l'air, me laisse caresser par le vent. Je perçois mon nouvel aérodynamisme. Je me dis « wahou ». Je soupèse ma poitrine de mes mains pleines. J'aime mes deux seins comme deux petites mottes de beurre qui reposent sagement dans le haut du frigo. Je ne me regarde plus et prends le temps de pénétrer les nouvelles rides qui me viennent. Les chardons du bord de route ne me grattent plus les mollets. Je ferme les yeux et écoute le bruit de l'eau dans le fond de la vallée. Le vent lui apporte son soutien. Le moment que je préfère, quand je descends dans l'eau, c'est lorsque ma croupe, mon anus, se baignent.

Je me rappelle de la lisière entre moi et la solitude. Demain, j'aurai 27 ans.

Je plonge dans l'eau avec le soleil dans mes yeux. Il y a du courant, alors je joue dans la piscine à vagues. Je brasse dans leur sens et dans leur contraire, sur le dos. À quelques mètres, il

y a un couple qui me regarde avec sympathie, parce que l'on sait dans nos yeux que l'on partage la même joie lorsque l'on se glisse dans la rivière.

L'eau qui descend de la montagne me lave. Mon sexe, ma langue, mes bras qui s'agitent, mes petites jambes, mes chevilles.

L'éternité dure un instant. Le vent chaud me rappelle à la rivière.

Je vois les gens au loin et le vent dans leurs vêtements. Je n'aime pas le soir qui arrive autant qu'il me rassure. J'aime le dimanche soir. Je suis bientôt seule au bord de l'eau. Je veux être nue parmi la foule parce que je ne l'ai jamais été.

Les petits bruits de ma gorge. Les petits bruits venus du fond de mon cœur et de ma gorge en même temps. Le silence entre chacune de mes pensées.

J'ai oublié mon slip à la rivière.

Il sèche, sur le grand rocher.

Il n'y eut pas de blanc après le récit, et Jessie raconta tout de suite. Elle avait pris le train vers l'Est cet été. Un soir, elle s'était extirpée seule du giron de la vieille sorcière magicienne. Elle y dormait avec sa mère, sa sœur, le vieil oncle et sa cousine. Elle avait pris le chemin de la source ; conduit la voiture de sa mère dans une seule direction : l'eau. Dans la promenade, elle

avait eu du mal à rester campée dans ses pieds, une fois dans l'atmosphère chaude et gluante de l'été de la plaine. Elle séjournait entourée, mais bien seule.

Il n'y avait pas eu de marquage au sol lorsqu'elle avait traversé le Rhin pour décamper en Allemagne ce soir de semaine. Sa mère et sa sœur étaient rentrées à la maison après avoir passé l'après-midi auprès de leur vieille sorcière grand-mère qui se reposait dans un EHPAD de la banlieue de Colmar. Dans la voiture, rien n'avait changé depuis la France. Elle se sentait pourtant d'un corps nouveau dont elle avait envie de raconter les recoins à ses sœurs.

La carrière

J'utilise la grosse voiture en plastique de ma mère. Je prends précautionneusement les papiers pour la conduire et les clés accrochées à un petit coussin en tissu bleu qui tient dans ma main. Au volant, je roule le long de grandes lignes droites qui longent le fleuve et je ressens, comme quand j'étais ado, l'appel de mes rencontres imaginaires des aires d'autoroute. Une fois, à cette époque-là, je m'étais masturbée dans la forêt, à l'écart du parking, en cachette de ma famille, pendant un long voyage sur l'autoroute A39. Les nuits qui suivirent j'avais regardé pendant des heures des récits de rencontres entre hommes sur des forums de cruising gay, sur les aires de repos du Jura et de la Haute-Saône. La voiture, quand je suis seule, me rappelle le mystère du désir des hommes que je tiens en moi.

Je me gare sur le petit parking, au bord de l'usine Birkenheim. Il y a une odeur de parfum, et le grand hangar végétalisé est ouvert sur un champ qui donne sur la Forêt Noire. J'oublie mon téléphone dans la voiture, et je suis l'indication « SEE », en fléchage bleu, qui me semble

indiquer la mer, la rivière ; l'étang, dans ce contexte-là. Peut-être que c'est « la plage » en allemand.

L'étang est une ancienne carrière industrielle. Il est planté entre les usines. J'aperçois les premières baigneuses qui se parsèment autour. Certains, certaines sont nus, topless, d'autres posent leurs fesses sur des draps. On se croise du regard. J'avance avec mon petit haut blanc, à moitié à poil. J'ai ma petite sacoche autour du buste, de travers, qui veut dire : « je suis prête à me parer à tout ».

Je n'ai pas ma perruque pour me protéger avec mon armure fem. Dans ces moments-là, je suis d'autant plus vigilante à ce que ça me procure d'être encore quelque part peut-être perçue comme un homme, et en même temps de ne pas savoir ce que les autres pensent de moi. Je marche avec l'idée que je suis une tapette en promenade, qui a bien chaud et envie de se désaltérer.

Je longe une bonne partie du lac jusqu'à trouver un endroit de repos sur ma gauche. Toutes les personnes sont blanches, beaucoup de blonds et de blondes. J'aime avancer avec mon style d'allemande sur ses terres, de chic, de retour au bercail. J'ai la tête qui fourmille. J'entends des mots en français et en allemand. J'imagine les homosexuels me dépiauter vivante de leurs yeux. Ça m'excite, dans un revival ténébreux de mon passé. Cherchant les yeux des hommes, les voulant tous sur moi pour mieux saisir l'inconnu dans mon corps.

Je nage, pendant une bonne trentaine de minutes, la tête en avant, à brasses calmes et régulières. L'eau est chaude et silencieuse. Elle ne ride presque pas. Je plonge tantôt la tête dans l'eau, tantôt recrache un peu de bave et d'écume. Quand je cesse de nager, j'ai peur que le fond m'emporte ou qu'un gros poisson me tire. Je ris de cette idée et je continue à nager avec le soleil dans le visage. Je m'accroche à un gros filin qui baigne dans l'eau et qui rejoint, d'un côté la berge, de l'autre côté, l'usine grise au loin.

L'eau me délivre, parce qu'en elle, je suis mon corps pour lui-même. Dans le liquide, si je ne nage pas, je coule. C'est comme dans la ville, mais c'est nouveau.

Dans la rue, je cours pour ne pas m'offrir aux regards trop longtemps et risquer de périr, moquée, montrée du doigt. Les lianes dans ma tête créent des liens entre ce que j'imagine à partir des regards : ceux qui pensent que je suis une fausse femme, et d'autres, qui pensent que je suis un objet sexuel, ceux qui ne pensent à rien et ne cherchent rien.

Parfois, quand j'y pense, je me demande par combien de paires d'yeux j'ai été regardée, décortiquée, avec toute l'indélicatesse que j'y vois parfois. Combien j'ai été croquée, caressée du regard ? L'eau, cet été, avale le contenu de mes plaies et les cautérise. On s'accueille mutuellement. Mes fesses sont de leur plus beau galbe dans l'eau. Mon visage se rappelle au vrai rythme de ma respiration, mon sexe se détend.

Marilou, Cynthia et Jessie achevèrent de raconter leurs histoires, et elles étaient devenues des créatures. Leurs corps criaient en s'étouffant de leurs hâtes de retrouver les liquides. Cette année-là, elles rentraient en ville dans leurs corps nouveaux, plus poreux et sensibles. Plus ouverts aux nouvelles expériences. Elles se sentaient de nouvelles carcasses. Avant de quitter la grande maison, Cynthia avait eu besoin de s'isoler. Dans la petite chambre, elle se dit qu'elle était en train de s'éteindre à elle-même pour mieux renaître. C'était la première fois qu'elle sentait qu'elle pourrait revenir dans un endroit parce qu'elle avait ouvert son corps à ce qu'elle pensait être des ronces, et qu'elle ne s'y était pas piquée.

La nuit qui suivit, celle qui précédait son départ, Cynthia toqua à la porte voisine de sa chambre. Elle pouvait voir de la lumière en dessous et savait qu'y nichait un oiseau aux grandes ailes. Elle demanda à M. de l'écouter. Pour la première fois, en parlant, elle sentait que dans son cœur, était née une petite case pour y loger ses histoires de futurs.

Le lendemain, elle avait ouvert ses bras pour serrer contre elle chacun·es des habitant·es de la maison. Tous·tes étaient des gemmes de taille et de formation différentes dont il fallait

apprendre à prendre soin. Elle s'était promise d'apprendre à le faire. Marilou se demanda si la créature qu'elle était devenue était une sirène. Elle s'accommoda rapidement de cette idée. Elle avait envie de faire advenir le futur et d'inventer de nouvelles entremises avec l'eau.

Ses rêves se modifièrent. Les nuits d'après leur retour en ville, des douleurs étaient nées dans leurs dos. Elles les réveillaient la nuit et se les décrivaient au matin avec curiosité. Peut-être leur poussait-il de nouveaux membres.

Le temps était passé depuis plusieurs mois ; les métros roulaient, les avions décollaient, le vent soufflait tous les treize jours, un futur était advenu. Une fleur était née dans le ventre de Marilou et elle la regardait pousser avec envie, crainte et curiosité. Elle observait ses anciens fantasmes s'éterniser en elle, comme des être bien vivants qui lui faisaient coucou régulièrement. Ses nuits se peuplèrent d'eux, des hommes, des ronces de ses anciennes histoires, d'ébats ; dansaient des morts et des vivants autour de grandes tablées. Des sœurs, des fantômes, des ectoplasmes qu'elles n'avaient pas vu depuis des lustres se joignirent aux repas. Quelques mois passèrent après l'arrivée de leurs douleurs et elles étaient toujours là. Aucun nouveau membre n'avait poussé. La kinésithérapeute de Marilou était formelle : rien. Elle pensait à des ailes, Cynthia rêvait à des branchies, Jessie à des nageoires. C'étaient, de toute façon, des membres capables de les mettre en mouvement. Après que Marilou édita une nouvelle carte de leur quartier, un matin de janvier 2024, elles se réveillèrent sans elle au petit-déjeuner du mardi vingt-trois. Ce matin là, il y avait un tout petit peu de sang sur les draps de son lit et les gouttes avaient atteint le matelas blanc qu'elles découvrirent ocre en les soulevant avec attention. Elles se dirent que les gouttes avaient affleuré à l'endroit où naissaient les ailes. Elles pensaient aux ailes d'une faune. La porte était bien fermée et la fenêtre aussi. Rien ne donnait d'indices d'une sortie récente. Comme elles l'avaient fait ardemment durant les derniers mois, elles se mirent à croire, en silence, aux prophéties qui les amèneraient vers ailleurs. Elles pensaient au ciel, à la rivière, aux galeries dans les roches en dessous de leurs pieds. Marilou était quelque part. Elles attendraient, comme elles l'avaient fait tous les hivers pendant plusieurs mois, avec le feu, un signal de leur amie.

Les Oiseaux

Lou Pioupiou

I – Le lever

« Soie ? » Une voix me réveille à 5h. J'ignore l'heure qu'il est. J'ouvre les yeux péniblement. J'ignore où je suis. Møon cerveau est envasé juste derrière mes orbites et je masse fermement mes arcades sourcilières rabotés il y a déjà longtemps pour dégluer mes sinus. Entre deux mouvements circulaires du pouce sur mes paupières, je parcours des yeux la petite chambre en bardage bois et le matelas à même le sol qui retient ma masse inerte de laquelle on cherche visiblement à m'extirper.

J'inspire fort et je maugrée.

Tu dis : « Soie... ðl faut être partî dans 45 minutes. »

Je te reconnais : Mûre. On est dans ta maison. Ta voix est douce mais rapide.

En glissant vers moi tes ondes vocales resserrent l'espace alentour et contractent møon périnée. Une fragmente de møon cerveau se demande sur quelle intervalle chromatique se situe ta voix et si tu l'as travaillé *et si oui comment*, pendant qu'une autre fragmente accueille la rituel de protection que ta voix opère en moi, pendant qu'aucune fragmente ne se concentre sur ce que tu me dis.

El faut être partî dans 45 minutes : le plan me revient.

Tu dis : « suis moi. » On traverse la terrasse en bois pendant que l'aube commence à poindre derrière la chaîne de montagnes mauve-foncé, à peine distinguées la veille alors que tu me demandais expressément de tâcher de ne pas retenir la route. Pour distraire mon attention je regardais tøn cœur-corps battre lentement sous ta peau entre la base de tøn cou et ta clavicule et sur l'intérieur de tes bras nues parcourues de veine bleues. Me revient le même état d'hébétude complète en te suivant à travers les terrasses et les jardins læ souffle fixé sur tes trapèzes découvertes par le balancement cadencé de tes cheveux relevés en pony tail. On longe la grange en pierre calcaire et dans la lueur fragile des frondaisons je reconnais l'humeur gazeuse qui émane de l'éclat de ta peau et du mouvement de tes muscles – je le comprends dans cet état de demi-sommeil : c'est la chose qui distingue nos corps de ceux des autres – et que je n'arrive habituellement ni à circonscrire ni à nommer. C'est cette même chose qui quand j'approche l'ure de *nos corps* fait chauffer et fondre la paume de mes mains en petites gouttes légères et invisibles qui s'évaporent vite.

Je dis : « Tout ça va me donner matière à réflexion. »

Tu dis : « Réfléchis pas trop ma belle. Aujourd'hui on y va à fond. »

J'aime quand tu me dis quoi faire.

On absorbe quelques fruits du jardin que tu fourres lentement dans ma bouche en les faisant glisser contre ma langue et contre mon palais. Je couine pendant que tu baises ma bouche du bout des doigts. Je jouis très vite dans mon vêtement léger. Je colle et la sensation me satisfait sans honte.

II – Le départ

On rejoint les autres derrière la maison. On prend le temps le temps d'un rituel d'adieu avec la maison – secrètement je prends le temps d'un rituel d'adieu avec l'aube d'été : je m'allonge dans l'eau endormie du ruisseau. Je choisis cinq étoiles que je vois encore briller dans le ciel levant. Elles forment un pentagone irrégulier. J'étends mes membres et me contorsionne pour recréer le même volume et je sens les cinq étoiles scintiller dans la pulpe de mes doigts, dans les articulations de mes orteils et tout au creux de mon ventre. Le courant froid reprend, active mon souffle et me fait rejoindre doucement le jour.

III – Le braquage & la fuite

On divise le groupe et on monte dans les trois Delorean métallisées. Les sièges sont confortables et à mémoire de forme. Les voitures se séparent pour suivre trois itinéraires différents. Le paysage hostile défile : sites industriels abandonnés ou bien robotisés et surexploités, ponts écroulés, anciennes terres agricoles desséchées. Sur certains murs des impacts de balles. On parcourt la Zone Nord d'Erulef : c'est le nom donné au territoire par le parti d'Erule devenu l'État d'Erulef. Ici les gens l'appellent encore Chubat. Les habitants sont devenues peu nombreuses : des villageois aux regards durs et quelques villas avec jardins clos de murs.

Dans la voiture chacun a le plan et ses missions en tête après un entraînement intensif de six mois sur l'un des quatre sites dédiés du pays. Les sites sont organisés communautairement et communiquent dans le plus grand secret. Ils changent de nom et de clef à chaque lune descendante. Les voitures roulent au biocarburant maison qui sent un peu la bouse de vache brûlée – je faisais ça avec ma cousine quand on était pré-ados ça brûle super vite – elle est devenue facho et elle a soutenu Erule – alors que même mon grand-père de droite en avait vu assez pour voir arriver le pire.

On se retrouve tous à 7h12 autour du site caché numéroté 36B de Pharmatech. On redivise les groupes pour infiltrer simultanément les différentes entrées. Le groupe Agastache force la porte des livraisons et fait diversion auprès des

personnelles et des agent^{es} de sécu sidérés en se livrant à du sexe d'apparence brutale. La diversion opère et læ groupe Consoude s'infiltré dans les bureaux de la direction et gère la prise d'otages. Sous la pression læ groupe Euphorbe se fait ouvrir læ laboratoire, récupère les copies du protocole de fabrication et récupère des stocks : valerate, enanthates, undecyclate, nandrolone, undecanoate...

On fuit avec les otages les plus précieux et on reprend la route vers le nord. La gomme des pneus crisse sur læ mauvaisè asphalté et produit des volutes de fumée grasse.

L'objectif est de rejoindre les hautes montagnes avant midi pour traverser clandestinement la frontière d'Erulef et gagner le village adelphe avant la nuit, en évitant les patrouilles et les éventuelles unités lancées à notre poursuite.

On gagne le lac argenté au pied de la première haute montagne mauve. On n'a pas l'impression d'être suivis mais on est quand même surstressés. A partir d'ici on quitte progressivement les territoires contrôlés par Erulef. On prend le temps d'ue rituel d'adieu avec les voitures avant de débarquer læ stock et les otages et de couler les voitures dans le lac. Les antennes disparaissent en formant des ronds qui se dessinent de plus en plus grand et déforment le reflet pastel et inversé de la montagne mauve. Tu te joins à nous pour observer ce spectacle : je ne te connais pas. Les ronds se calment et le reflet pastel inversé se fixe sous la torpeur du soleil de midi. Un cri de rapace déchire le silence et nous remet en mouvement. On abandonne les otages en leur laissant un casse-croûte de pain de seigle et de confiture de sureau des vieilles lesbiennes – elle est toujours trop liquide.

Tu te présentes. Je comprends **Orme** – je ne suis pas sûre – je comprends mal ton langage qui me paraît étrange. Je n'avais pas vu d'adelphe masc depuis plusieurs mois et ta présence me trouble. Iel me semble que tu interceptes toutes les pensées qui me traversent quand ton regard s'arrête subitement sur le mien.

Tu dis : « **suivez moi.** »

On te suit à travers les succulentes pointues sur une sente presque disparue. Tu dis : « **c'est læ sente de nos ancêtres** » et tu racontes :

IV - L'histoire ancienne

« Avant Erule, avant Erulef, avant les occupations et les annexions, avant Pharmatech, les trans partageaient communautairement le secret de la production des hormones stéroïdiennes humaines. Avec votre accord et celui du conseil nous raviverons le secret dans la chaleur du village adelphe. »

Nous n'osons pas poser de questions et nous marchons plusieurs heures sans bruit tandis que la végétation se densifie jusqu'à devenir jungle sur les versants cachés des montagnes et nous engloutir entièrement.

V – La procession

La nuit s'apprête à tomber dans la jungle-montagne mauve-foncé quand enfin nous atteignons l'autre côté de la forêt succulente. Une procession nous attend et nous escorte jusqu'à la place du village.

La fête est fastueuse. Les humains portent des costumes immenses, flottants et effilés, faits de mélanges de tissus, de matières végétales et d'armatures minérales. On nous offre des boissons légères, sucrées et pétillantes de toutes sortes de couleurs et dans toutes sortes de récipients. Progressivement je comprends que chaque être est transformé en son totem protecteur. Il se joue des choses mystiques que je ne comprends pas : je me fonds dans la fête rituelle. Mon corps danse toute la nuit au contact des autres au son de mélodies qui m'énergisent.

Au petit matin je quitte le groupe : j'observe la flore endormie et je réalise qu'il y a longtemps que je n'avais pas dansé sans plein de petites boules lourdes en moi – dansé en-dehors d'Erulef – en-dehors du trauma et de la peur. Je m'endors sur l'herbe tendre aux côtés de grandes fleurs pourpres.

VI – Le bain

Je me réveille les membres collés à la terre humide. Je ne ressens ni fatigue ni douleur musculaire – seulement une envie de me laver. Sur la place certains se sont changés d'autres non – elles continuent de danser – d'autres encore cuisinent sur des tables immenses avec des marmites en terre cuite façonnées à la main. Une main effleure l'objet et je ressens la caresse dans mes organes internes. Je regarde le visage au bout de la main et celles de ses amis et je m'aperçois que l'âge ne les a pas

atteintes de la même façon que de là d'où je viens. Elle s'aperçoit de mon regard, me sourit et m'indique du doigt des colonnes de pierre au loin.

J'arrive aux thermes. La baignade se fait nue. Je vois les corps et j'expire longuement pour inviter ma sexe à ne pas s'agiter. Je fais un premier pas dans l'eau. Elle est chaude, douce, n'oppose aucune résistance. Mon pied s'enfonce mollement dans une terre glaise accueillante. J'évite de la remuer pour ne pas souiller l'eau qui m'entoure et je m'enfonce très vite dans l'eau et dans la glaise qui m'absorbent entièrement.

Je rouvre les yeux : je suis sous l'eau. Les algues et les coraux s'étendent à l'infini. Ma respiration est calme, contrôlée et mes gestes confiantes. Je dis : « profitons-en pour nous laver. »

J'entreprends de frotter mes aisselles avec mes doigts et je m'aperçois de ta présence : Orme. Tu jettes un regard dans mes yeux et tu baisses les tiens. Je baisse alors mon regard légèrement mais je m'arrête sur la contemplation de ton corps nue. Nos regards remontent à nouveau l'un vers l'autre et j'aperçois la rose te prendre aux joues. Je regarde tes fossettes et je suis le léger spasme qui parcourt tes mâchoires serrées. Tu déglutis et je regarde ta gorge. Mon regard remonte jusqu'à l'angle de ta mâchoire et la repousse des cheveux très fraîchement rasés à la naissance de tes tempes. L'eau me porte un peu plus et je me sens aqueuse. On se considère ainsi longuement en lévitant derrière les colonnes de bulles formées par nos respirations. On sourit et on se rapproche. Tu poses ta main sur la mienne. Une décharge éclate dans mon système nerveux.

Tu ouvres la bouche et tu dis : « Soie. J'ai envie de toi. J'ai envie de sentir ton main caresser mon visage. J'ai envie d'entendre ton cœur battre sous l'effort de nos corps qui s'écrasent. J'ai envie de ton désir. J'ai envie de te connaître et de me livrer à toi entièrement. »

- Je me dis : « Toi t'es une vraie lesbienne. »

- Je te dis : « Je crois qu'à ce stade c'est chimique. Je te comprends comme je n'ai jamais compris personne. Je te désire comme je n'ai jamais désiré personne. »

J'attrape ton bras avec mon autre main pour ne pas me liquéfier complètement. Tu souris et mimes un air défiant :

- « Tu pourras me toucher une autre fois. Je veux frustrer ton désir. »

J'accepte mais pour te châtier je te montre le secret de mes canaux inguinaux dans un gémissement sans fin.

VII – La ballade

On sort de l'eau et tu m'enveloppes dans un drap de lin brut.

- ça te va bien
- toi aussi

On se met à marcher. Le soleil est haut et rayonne chaque goutte qui perle de nos cheveux – et chaque goutte recèle une magie qui désaxe la course du temps.

- penses-tu que cet^e endroit est magique ?
- tu ne le crois pas ?
- ben si justement. Je comprends pas si c'est un rêve ou un paradis
- je suis pas sûre que ce soit aucun des deux.
- depuis combien de temps es-tu ici ?
- je suis née ici
- chez moi Orme est un arbre
- ici je serai qui tu voudras
- tu me dragues ?
- oui
- ça me plaît... mais ça me plaît encore plus quand tu es toi-même

Un vent léger fait frétiler les fleurs et le temps reprend un rythme régulier. On marche encore et on s'arrête pour regarder les adelphe travailler au grand potager. Ils utilisent des outils que je n'ai jamais vus.

- C'est marrant ces outils. Ils ont l'air à la fois tout simples et hyper perfectionnés. Depuis combien de temps vivez-vous en autarcie ?
- Je l'ai toujours connue.

Cette fois-ci j'entends clairement dans mon cœur le cri que tu étouffes dans ta gorge.

- Comment tu te sens ici ? Je veux dire : vraiment ?
- Il y a tellement d'amour... c'est beau et je suis reconnaissante envers ma communauté... mais je me sens pressurisée. on refuse de comprendre que je puisse manquer d'amour pour moi-même parce qu'on refuse d'entendre que je n'aime pas mon corps. c'est pour ça qu'avec certaines on a milité pour vous faire venir. »

Je serre très fort ta main dans la mienne et nos paumes fondent l'une dans l'autre.

Tu me guides à la claière du conseil.

VIII – Le conseil

On s'assied toutes en cercle autour des aînées qui demandent la tenue d'une commission éthique.

Læ plus aînée commence : « Avant Erulef , avant Pharmatech, les trans étaient contraintes à des processus précis. Ces processus engageaient des relations protocolaires entre certaines personnes, certains groupes, leurs corps, certains traitements et certaines technologies. Le choix réel de ces relations leur échappait largement. Les hormones stéroïdiennes humaines ont été autant une délivrance qu'un poison. Il faut se poser la question des enjeux de sa réintroduction dans l'ensemble de la communauté. »

Læ deuxième plus aînée reprend : « La communauté du village adelphe fut fondée pendant les nouvelles guerres. L'objectif principal était de protéger nos communautés du secret, de la perdition et du génocide. Jusqu'à présent une forte autarcie nous a préservées de ces politiques. »

Læ troisième plus aînée prend la suite : « Une ensemble de règles strictes nous ont permis de vivre dans la paix et dans l'harmonie. Parmi elles l'interdiction de communiquer avec l'extérieur en dehors des opérations de sauvetage et d'exfiltration. Cette tabou a été brisée par un groupe du village adelphe et je crains qu'il ne mette en danger la communauté. »

Une jeune membre du groupe tabou continue : « Les aînées connaissaient l'usage des hormones stéroïdiennes humaines et ont choisi de ne plus en rechercher l'approvisionnement en fondant cette communauté. Elles estiment que nos identités ne vivent et ne devraient vivre qu'à travers la regard sociale. Nous nous sentons dépossédées de pratiques et de savoirs communautaires par une faction contrôlante. »

Orme dit : « Nous sommes bloquées dans ce rapport et nous avons besoin des récits de votre pays. »

Nous nous employons alors à décrire au plus juste le monde de l'autre côté de la forêt succulente. Nos récits les font tantôt frémir, vibrer, crier, glousser, hurler. Les aînées se souviennent et pleurent des larmes de mélancolie, de bonheur fugace et d'appréhension.

Mûre dit : « Moi quand même y a un truc que je comprends pas... Pourquoi une société où la transphobie et les normes de genre n'existent plus voudrait recréer des normes physiques et avec elles la dysphorie ? C'est un cadeau précieux que vous vous êtes faites de l'avoir enterrée. »

Orme dit : « C'est plus compliqué que ça... Moi il y a un truc dans l'image que je renvoie aux autres, dans le reflet que j'aperçois partout, qui est une étrangère. Elle est pas

malveillante mais elle fausse toutes les relations que j'ai à moi-même et que j'ai aux autres. J'ai juste pas l'impression de réussir à être moi »

Je dis : « Pour moi il y a des phénomènes physiologiques, et aussi sensoriels et poétiques qui se jouent dans les re-balances hormonales et auxquelles toutes les personnes trans devraient pouvoir accéder. Il y a quelque chose d'absolu et de démiurge dans la possibilité de se créer soi-même. Depuis que j'ai commencé mon traitement hormonal, je sais qu'il y a quelque chose qui se joue autant dans mon cerveau que dans mon toucher. Des propriétés des cellules et de la matière qui s'altèrent et qui deviennent élastiques. Tout ça m'apporte de la joie.

Alors que le soleil commence à baisser vers l'horizon la plus ancienne demande : « Détenez-vous le protocole de fabrication ? Êtes-vous capables de l'interpréter ? »

Mûre dit : « Oui. Nous pourrions y arriver. »

Je dis : « Ma corps est trop épuisée pour réfléchir. »

La séance est levée et reprendra demain.

IX – La résolution

Les débats durent jusqu'à la fin du cycle lunaire : chaque membre du village adelphe est invité à partager craintes, désirs, interrogations, propositions. Pendant ce temps Mûre les autres et moi vivons au rythme du village, nous apprenons la langue adelphe, la spiritualité du village et la culture des plantes et échangeons toutes sortes de savoirs.

A la nouvelle lune, les trans décident de la réintroduction raisonnée sur autoproduction totale. Le matériel est fabriqué en terre cuite et en métaux fondus et richement ornés.

X – L'injection

Le jour est arrivé. Je frappe à ta porte : Orme. Je dis : « c'est aujourd'hui ». On prépare une panier à pique-nique avec des produits frais en sifflotant. On passe par la porte de derrière qui donne directement dans la grande vallée aux reflets dorés. On se promène longtemps en ramassant des fleurs comestibles. On parcourt nos sentiers de

désir, des mauves plein la bouche, des iris dans les doigts. Tu traverses mes os, tu touches ma cœur et elle forme une grande masse éclosée et satinée comme une fleur de dahlia rouge. Une fois la panier rempli on prend un chemin qui serpente encore plus haut vers le sommet de la montagne mauve. Tu m'amènes sur un espace plat taillé par le temps dans la pierre puissante de la montagne. On s'assied et sous nos pieds à perte de vue s'étale la forêt succulente que l'on regarde danser longtemps.

Je te demande de t'emparer d'une aiguille sertie ornée d'une discrète gemme rouge. Je prélève une dose pleine du nouveau standard. Je me place sur tes genoux pour enlever très lentement ma culotte. Tu n'as pas le droit de toucher et tu le vis comme un haut supplice. Je brandis la seringue au-dessus de mes seins et je laisse s'écouler lentement une goutte moirée le long de l'aiguille, le long de mes doigts puis de ma main, elle coule lentement contre mon sein, contre mon téton. Elle finit sa course entre deux bourrelets. Je me lève pour te présenter mes fesses.

Je te montre où piquer. Tu pénètres lentement mon derme. Ton geste est bloqué par mon muscle. Je souffle. Tu pénètres lentement mon muscle. Tu n'oublies pas le retour sanguin. Tu injectes : un, deux, trois – quatre. On se regarde et on éclate de rire.

Je te demande : « Toi aussi ? »

Tu m'en supplies en gémissant.

Je te dis : « Je te supervise » et tu prépares ton matériel sous le regard concentré et bienveillant de la pierre mauve de la montagne. Tu t'injectes seule et j'admire ta confiance en toi. Le liquide épais bat lentement dans ton muscle et irradie bientôt le recoin de chaque cellule.

« Ça me fait penser aux ampoules d'or et d'oligo-éléments que je prenais parfois l'hiver – avant l'occupation – quand j'étais enfant : je pensais que toute mon corps allait briller et que je me transformerais en soleil, en bijou ou en roëine
- **C'est pas exactement ce qu'on fait ?** »

Je me réconcilie avec l'enfant en moi dans un sourire et une larme d'argent.

Je me love dans tes bras, nos regards se perdent encore dans la contemplation de la forêt : je suis le vol d'une groupe d'oiseaux oranges-bleues qui émerge de la canopée pour monter très haut dans le ciel jusqu'à devenir des petites tâches puis des petites pointes clignotantes – et au moment précis où je ne les distingue plus je sais que je resterai ici pour toujours parmi les fleurs de dahlias rouges.

XI – L'éternité



Typographies utilisées :

BBB Baskervvol / crédits : Eugénie Bidaut, Julie Colas, Camille Circlude, Louis Garrido, Enz@ Le Garrec, Ludi Loiseau, Édouard Nazé, Julie Patard, Marouchka Payen, Mathilde Quentin

Adelphe / crédits : Eugénie Bidaut

Couleuvres

Luacée

PARTIE 1 - MAINTENANT

Le vernis sèche sur mes ongles de pieds pendant que je repense à l'année écoulée. Perte de taf, ruptures amicales, tentative de suicide. La totale. Je n'étais pas moi-même. J'étais complètement ingérable, en perte totale de sommeil et d'appétit. Charlotte est quand même restée avec moi alors que ma colère dévastait tout. Je ne sais pas comment elle a fait, à s'accrocher aux restes d'une personne dévorée par la psychose. Je me répète le mantra : "*je suis psychotique, je dois l'accepter*" ; Charlotte l'a compris et accepté bien avant moi. Elle a compris que quelque chose n'allait pas et elle a choisi de m'aimer quand même.

Je regarde mes mains, je vais mettre un vernis doré. Nous sommes en vacances dans les Cévennes. Charlotte dort encore et moi je dors toujours mal. Autour de notre petite maison de village, c'est le silence mis à mal par quelques cigales et une chorale familiale improvisée qui s'interrompt d'un éclat de rire aigu. C'est l'anniversaire d'un grand-père voisin. Je repense au mien qui vient de mourir puis au vocal de ma sœur : « *Ouais alors en fait, avec maman, on préférerait que tu viennes habillée normalement à l'enterrement* ». Je l'ai écouté 3 fois, incrédule. Les servants de la bonne morale s'étaient alignés pour me faire prendre conscience du « *qu'en dira-t-on* ». Le patriarcat a gagné post-mortem ; je ne suis pas allée à la cérémonie. J'ai commencé ma transition physique à 35 ans, j'ai l'impression d'en avoir 463 maintenant. Une distance énorme s'est installée avec ma vie d'avant. Mes interactions sociales se sont limitées et ma famille ne me connaît plus, je n'ose plus aller les voir par peur du choc.

OK, c'est simple de dire que tout est de la faute du patriarcat... Il y a aussi mes choix et j'ai décidé d'y aller à fond : d'être Fem, maquillée tous les jours. Je cultive le choix d'être Fem à tous les niveaux. Dans la baise déjà. J'en ai eu marre de l'intimité foireuse avec des mecs ou des meufs. Être Fem a tout changé. Les hormones aussi. Elles ont dissout ma libido. Même dans le travail, je suis devenue moins prise au sérieux, moins écoutée. Je m'y attendais. Je ne m'attendais pas à ce que ça arrive avec des collègues qui m'ont connue avant ma transition. J'ai quitté mon boulot. Je ne supportais plus les réunions du lundi matin où je les rassurais sur leurs week-ends de merde. Je faisais semblant de trouver intéressant qu'ils aillent bouffer un barbecue pour l'anniversaire d'un énième neveu. Je m'abstenais de leur raconter les miens. Comment dire à ta collègue que tu n'as pas dormi du week-end parce que tu as tapé la moitié de l'alphabet, que tu as fait à bouffer à une soeur qui s'est fait couper un morceau de son corps, ou que, pleine

d'acides, tu as accompagné un bébé queer sur ses problèmes d'addictions ? Vies de merde tristes contre vie de merde épuisante et à leurs yeux dégradante s'ils savaient. Chaque personne fait ses choix, ça c'est sûr. Eux font celui de ne pas en avoir et toute leur vie ils ne se rendront pas compte qu'ils choisissent de rester dans la norme. Celui qu'on m'a présenté, c'est le très binaire : normalisation ou marginalisation ? Je me suis barrée. Donc maintenant, je m'appauvris. Les droits au chômage sont devenus de la merde et ma santé coûte cher. Il faut beaucoup de drogues et un bon psy pour tenir face aux difficultés du quotidien. Bon, ça et quelques personnes qui t'entourent, mais ça coûte très cher. J'analyse les choses ainsi : chaque euro épargné dans la drogue va chez ma psy. C'est des vases communicants. Quand je baisserai le nombre de séances sans augmenter la drogue, j'aurai réussi. Le hic, c'est que j'arrive toujours à trouver des plans moins chers ou que j'achète en gros donc bon, la consommation, elle, reste globalement stable.

Je reçois un sms de ma banque qui m'engueule pour mon découvert. Je ne sais pas ce que je vais faire à la fin du mois. Et je pense à ce qu'il va se passer dans trois semaines. Là, je fais l'autruche avec Charlotte. Elle a trouvé du taf en septembre et moi je ne sais pas si je serai capable de travailler, ni si quelqu'un voudra de moi. Demain c'est presque OK, mais après ? J'ignore à peu près tout de ce qu'il va se passer et prévoir m'est impossible. Puis surtout, ce que je vois me fait peur. Notamment l'omniprésence de symboles républicains me donne un avant-goût du fascisme. Au tabac du village d'à côté, la moitié des briquets sont bleu blanc rouge. Le mec qui a repris le café est un ancien gendarme. Il a placardé des écussons de brigades de flics et de CRS, pour "décorer". Il porte une chemise à demi-ouverte sur un torse velu, où se perd une chaîne en or avec, pour pendentif, une balle de pistolet dorée elle aussi. Il sert des demis Pelforth-sirop de barbe à papa et me dévisage d'un air pas des plus tentants et puis ça y est, ça dérape ; je pense à ce qu'il se passe en Italie, au Mexique. Mon esprit s'emballe ; je dois m'arrêter pour respirer et éviter de commencer à flipper sévère. Combien de temps encore je vais vivre ? Probablement pas assez pour vivre aussi vieille que ma grand-mère. Les statistiques disent que je dois mourir bien jeune. Si c'est pas de mes troubles psy, ça sera d'autre chose.

Quand j'entends les rires de l'anniversaire du grand-père dans la rue, je reviens à la réalité. Je respire profondément. La vache, je suis dark, ça ne va pas tout à fait mieux dans ma tête en fait ? Cette famille de voisins se prend bien en main. Moi plus trop. Enfin si, là je suis

contente de la première couche de vernis sur ma main gauche, c'est les "petites victoires" des psys de merde ça. Je commence toujours par celle-là. Elle me permet de savoir si les tremblements dus au lithium sont trop forts pour vernir mes ongles avec ma main moins agile. Aujourd'hui, c'est OK. Puis je me suis couchée tôt sans trop picoler. Deuxième et troisième petites victoires. Hâte du Grand Chelem quand j'aurais réussi à faire des courses toute seule.

Dehors, la famille s'est éloignée. Il n'y a plus de bruit. Elle s'est dirigée vers la rivière et maintenant, seules les tourterelles roucoulent et seules les cigales crissent. Cette rivière c'est notre repère avec Charlotte, on y va tous les jours, je l'adore. Une étendue d'eau. Une cascade toute petite construite par la main de l'homme. Une source qui jaillit. Un pont sur lequel bronzer. Très peu de monde, des arbres pour se protéger du soleil et un tout petit parking ombragé. Peut-être que la famille y verra la couleuvre vipérine qui a élu domicile au milieu des écrevisses qui attendent au fond de l'eau. L'ambiance est dure, les discours pesants. Ils ramènent à la galère ou la souffrance. C'est répété par les soeurs, Instagram, les proches, la littérature et les documentaires sur la détransition que l'on doit souffrir si on est trans. Adhérer à ces mots ça me permet de légitimer qu'en fait, je galère autant que mes sœurs et que je suis bel et bien trans. Moi je suis une trans bien scolaire. J'intègre tout jusqu'à l'idée qu'il ne reste que le suicide. Ce discours qui décrit un lendemain fragile dans lequel les choses s'organisent pour que notre existence disparaisse. Il faut devenir un animal qui se faufile ; je deviendrai couleuvre. Cet animal inoffensif, rare, qui aime l'eau des rivières, qui a sa petite routine mais que les gens dégomment parce qu'elle est flippante, entachée de cette image catho du serpent et confondue avec d'autres reptiles venimeux.

Tout comme elles, on doit se faufile dans les interstices que laisse la société, on doit se défendre autrement que par la peur qu'on provoque. On doit arrêter notre propension à défendre l'acte de suicide lorsque tout nous pousse à disparaître. Non, rester en vie c'est ça l'acte politique. Défendre le droit de mourir, laissez-ça aux hétéros-cis. C'est leur combat, pas le nôtre. Nous, on doit vivre, on doit transmettre et se reproduire. Pour cela il faut se serrer les coudes, s'entraider. Je sais qui je suis : je suis une meuf trans et je suis normale. Je suis aussi la chose la plus reconfortante que 2 000 ans de civilisation occidentale ont produit. Si je te prends dans mes bras et que je chante pour te consoler, tu sauras que je suis avec toi dans l'adversité. Dans cette

étreinte, je t'offre mon amour et ma tendresse parfois seuls remparts aux attaques de ceux qui veulent que je disparaisse. Cet amour est rare et puissant. Je devrais réussir à consoler une sœur et si c'est trop dur, on peut s'y mettre à plusieurs. En me disant ça, je me persuade que je peux me projeter. Mais c'est galère, je ne connais même pas la fin de mon été. C'est l'angoisse de demain qui vient toquer à la porte. Je sais que je vais devoir retrouver du travail pour vivre un peu ou survivre. Je ne sais pas si beaucoup de personnes seront prêtes à me recruter alors que pourtant je sais en faire des trucs. J'ai su en faire pendant des années en tout cas. Je ne sais pas si je vais réussir à payer mon appart et du coup : devoir déménager avec pertes et fracas, mais vers où ? Ma ville devient trop chère pour y vivre ; j'irai à la campagne mais : pour faire quoi ? Si un jour on m'avait dit que mon avenir ne serait plus que des compromis avec mon estime de moi-même, j'aurais choisi peut-être de me foutre en l'air à ce moment-là, avant ma transition quand le choix du suicide était encore défendable. La société bien normalisée c'est vraiment douloureux à fréquenter de trop près.

Alors je refais les calculs dans ma tête à mesure que le rasoir vient irriter la peau de mon mollet droit. Trois mois, c'est le max de ma survie, au-delà c'est l'inconnu. J'ai pas été élevée dans cette forte incertitude. Je boucle et j'angoisse dessus. Alors je pense au rapport de force qui est encore en notre défaveur. J'ai besoin de poser des questions collectives et politiques qui dépassent celles de notre identité. Comment on s'organise pour montrer que la médecine fait de nous ses cobayes ; pour montrer que l'administration française, du bout des lèvres, nous accorde des différences de traitements ; que l'école violente et discrimine les enfants ? J'ai l'impression qu'entre nous on se pose plus des questions d'addictions et de santé mentale. Mais pour l'instant, je me sens bien seule pendant que le rasoir irrite mon autre mollet et que Charlotte dort.

PARTIE 2 – DEMAIN

Il y a du soleil et l'herbe est complètement cramée. Dans l'eau nage mon amie la couleuvre vipérine. Elle se déplace de pierre en pierre effrayée par les vacanciers. Elle ne sait plus où se foutre. Inoffensive et pourtant réputée dangereuse. Sa forme fait qu'on peut la chasser. Elle ne trouve plus d'endroit serein. Elle est protégée par la loi. Je me sens comme elle mais je ne suis pas protégée. Mon destin ; vivre sous l'eau si je suis à la campagne. Vivre en troupeau si

je suis en ville. Toujours menacée ou incomprise ; on me jettera des pierres, on m'empêchera d'aller où je veux. Tout le monde sera vigilant à ce que je ne m'approche pas trop et surtout pas des enfants, de peur de leur instiller un venin qui n'existe pas puisque ma bouche n'est qu'un orifice. Mon portable sonne dans l'enceinte bluetooth. Encore un message. Je ne le lis pas. Je profite du spectacle. À côté de moi, Charlotte est silencieuse. Ça ne lui ressemble pas. Elle est bavarde d'habitude et elle sait mettre les mots sur ce qui va ou non. Je me souviens qu'à notre rencontre elle m'avait demandé ce que signifiaient les tatouages de mes cuisses. Si j'avais répondu un truc naze, elle ne m'aurait plus jamais parlé. Elle met beaucoup d'intentions dans les relations. C'est pour ça qu'elle a été aussi présente pendant mes crises. La coupure dans les Cévennes, c'est pour continuer à célébrer le fait que j'arrive à ne pas mourir. Un endroit de repos où la question du matin est de savoir si on va au Super U puis à la rivière, ou l'inverse. Pourtant, elle a l'air préoccupée. Je lui caresse l'épaule doucement. Je l'enveloppe comme elle a l'habitude de le faire lorsque je panique. C'est notre geste à toutes les deux.

- *Il faut que je te dise un truc...* Elle est hésitante et joue avec les petits galets de la rive de l'étendue d'eau. Elle les jette par intermittence, sa voix est un peu étouffée par le son de la source, nous sommes à l'ombre sous les arbres.

- *Je t'écoute.* Je me tourne face à elle pour pouvoir capter son regard. *C'est grave ?*

- *Je... Je sais vraiment pas, je suis perdue.* Sa voix s'étrangle un peu.

- *Je t'écoute, je suis là.* Je la rassure en lui prenant la main, elle ne la dégage pas ; elle n'est pas en colère contre moi.

- *Je suis enceinte.*

Pendant un court instant je ne dis rien. C'est un moment que je n'imaginai pas arriver comme ça. On se fréquente depuis un an. Mon sperme s'est tari depuis des mois. Je respire doucement. Le choc émotionnel est compliqué à gérer. J'ai imaginé cette scène si souvent ; de devenir mère avec une personne aimante comme jamais, corriger la violence familiale, préserver de la violence sociale, transmettre. Je suis heureuse de ça, mais c'est trop tôt. On s'est imaginé avoir un enfant. Je me suis toujours freinée vu que je ne savais pas si j'en serais capable... Tout tourne dans ma tête.

- *Je... c'est euh, tu... (ressaisis-toi) tu es contente ?* Je lui demande.

- *J'ai besoin de temps je crois.* Elle me regarde, des galaxies d'émotions dans les yeux. Elle poursuit. *Je suis heureuse, je veux un enfant, mais je ne sais pas si je suis prête là tout de suite.*

Je réfléchis aux prochains mois qu'on va devoir partager et aux options qui semblent s'imposer naturellement en deux verbes : garder ou avorter. C'est quand même un comble de devoir revenir vers la binarité la plus totale pour une personne trans. Comment se faufiler entre ces choix ?

OPTION 1 – CAPACITÉ REPRODUCTRICE

La première option est celle où l'avortement est retenu. Ce n'est pas une décision facile mais elle est logique par rapport à où on en est dans nos vies. Nous nous soutenons car nous restons persuadées de cette envie d'enfant. Nous nous disons que ce n'était pas le moment. Il y a d'abord le partage des frais, puis un autre moment où les contractions commencent, deviennent douloureuses puis sanguinolentes. Une belle incarnation littérale du moment que nous vivons. Sans baignoire, ce sera une serviette sur le lit et des douches chaudes sur le bas-ventre, des bouillottes. Charlotte sera assommée par la fatigue pendant deux ou trois jours. Ensemble, on maugréera sur l'hôpital qui ne prend pas pour la nuit les cas d'avortements médicamenteux. Après cet épisode dans la chair vient celui de la reconstruction. Il y a quelques tensions, mais nous avançons vers quelque chose ensemble. Je soutiens Charlotte. On réfléchit à d'autres façons pour elle de tomber enceinte sans moi. Je serai encore stérile lorsque le temps sera venu de réessayer. Évidemment on aura en tête que le hasard se reproduise. Charlotte reste sans stérilet. Dans cette option, il nous faudra encore quelques mois, voire années de réflexions communes pour décorrélérer la capacité reproductrice de la capacité parentale. Ça veut dire en d'autres termes qu'on accepte un donneur qui me ressemble à *avant* parce que ça me rassure dans l'idée que cet enfant me ressemble. Ce donneur accepte aussi d'être identifié plus tard par l'enfant pour que ce dernier comprenne comment il a été conçu et choisi. On sent l'injustice. Pourquoi nous qui faisons ce choix assumé d'être des parents qui ne sont pas les reproducteurs nous est réprouvé alors qu'existent tant d'enfants non reconnus par leurs pères biologiques ? Une fois de plus, l'hypocrisie gifle nos couples en plein dans la gueule. On sait que ce sera dur et qu'on ne retrouvera peut-être jamais cette opportunité, mais on fait un pari. Je compromets ma chance d'être mère et me normalise dans le couple queer simple et sans enfant...

OPTION 2 - FONCTION MATERNANTE

La seconde option vient gratter une chose qui nous est encore impossible à projeter. Celui de la maternité physique. Je ne peux pas être le support physique d'une pousse de soja dans un utérus qui devient fœtus puis enfant. Ce n'est pas l'envie qui manque, mais ce n'est pas encore possible. Ce n'est pas ce dont j'ai envie non plus personnellement, de me faire greffer un utérus. Pourtant, je mets le reste de la société au défi. Ma féminité je l'ai construite en me réappropriant les clichés. Je m'en affranchis aujourd'hui en jouant les stéréotypes. J'accepte, je comprends et au fond de moi je sais que ce qui est important ce n'est pas la féminité mais ce que je pourrai en faire. Je serai une très bonne mère. Car être mère, c'est une fonction. Ce n'est pas un rôle social ni une assignation. Je *veux* materner mon enfant, en prendre soin, lui calmer ses chagrins. Je *sais* déjà que je l'aimerai dans la plus grande des douceurs, que je serai à ses côtés, que je lui ferai à manger car j'adore cuisiner ; qu'il me sera possible d'apporter des tartines de chocolat le soir à l'école, j'ai envie d'être calme et présente, de l'accompagner aux devoirs, de faire les courses et toutes ces autres choses qui rythment la vie de mère cumulées à l'épuisement et l'amour infini. Et je veux le faire avec tant d'amour que le chagrin disparaîtra pour des années. Je veux gommer cette injustice de la nature et m'inscrire dans une maternité tellement douce qu'elle est une protection impénétrable. Cette maternité chaleureuse et bienveillante vient guérir l'incapacité actuelle que j'ai de porter un enfant. Mais je me limite au simple rôle alors que je veux être reconnue comme mère biologique. Cette réalité binaire ne peut pas aller. C'est nécessaire de reposer la question de qui est génitrice, qui est mère, qui est parent et qui a quel rôle dans ce couple de femmes. Il y a là un pacte de responsabilité des parents biologiques et de la famille plus largement. Celle des proches, qui sont là, qui s'impliquent et qui sont aussi la famille.

PREMIER INTERSTICE - DEUXIÈME PARCOURS MÉDICAL

Dans un cas comme dans l'autre, la médecine sera curieuse et exigeante. Elle interviendra à plusieurs niveaux mais toujours pour favoriser ce que la société exige. À savoir que l'humain se reproduise. Charlotte sera écartée de moi dans les choix qui se porteront sur elle. Dans de nombreux rendez-vous médicaux, ma présence sera questionnée. Qui je suis si je ne suis pas la mère biologique ? Charlotte devra répondre aux questions indiscrettes alors que j'ai appris à ne plus le faire. Tout ça pour tester la solidité de notre lien et la fiabilité de cette personne qui l'accompagne car il serait préférable qu'elle s'en éloigne. On se sera concertées sur tout ce que

l'on veut vivre ensemble, les institutions rejettent ma présence et rendront solitaires les choix de Charlotte. C'est parce que je n'ai pas ma place que je tiendrai bon pour avancer et être ensemble. Charlotte entendra les violences de la médecine et m'épargnera. Je saurai ce qui est raconté à travers l'expression de son visage. Parcours trans versus parcours parental. La médecine réagit différemment. Elle attire Charlotte dans les griffes de la norme hétérosexuelle, tandis qu'elle me rejette aux confins de la marge de la personne qui abuse de la sécurité sociale. Je saurai l'aider à résister à l'angoisse médicale, je le fais depuis des années en ayant conscience de ce qui est important pour moi, pour faire le lien entre nous deux.

SECOND INTERSTICE – ATTRIBUTION PARENTALE

Une fois ce truc rose posé entre mes mains, il est probable que je m'évanouisse. C'est en me réveillant que je réaliserai la force et la prouesse de ce qui se tiendra entre nous. Fruit de l'amour et du hasard. Sans en faire un étendard politique, c'est notre enfant, mais il nous faut témoigner de tout ce qui a été plus difficile pour garder le droit d'être considérées comme de vraies mères. Une chose que les CECOS nous refusent ou nous accompagnent mal, que la filiation s'obtient devant les tribunaux faisant de notre amour et volonté une chimère. Sans compter combien la morale réproouve le fait d'avoir deux mères biologiques sur le livret de famille. Sacrée morale ! J'aurai besoin de défendre cette fragile chose pleine d'amour contre nos voisins et voisines, espérer que dans six ans, l'école communale tolèrera les enfants de couples queers et leurs parent.e.s, que des blagues ne se feront pas et qu'on sera invitées aux anniversaires ou en sorties scolaires comme tout le monde. Qu'on sera ensemble pour se rassurer et partager l'éducation, pour mes sœurs qui n'auront pas ce privilège d'avoir des enfants, pour mes copains gays ou mes copines lesbiennes, pour leur donner l'amour que je pourrai donner à tout le monde. Qui devient le parent ? Pourrais-je l'être alors que je n'en ai pas le droit ?

- *Victoria ?* Charlotte me regarde, interrogative.

- *Oui, pardon...* Ma bouche est sèche. Je prends une gorgée d'eau dans la bouteille en verre rose.

- *Tu penses à quoi ?* Elle me demande. Au-dessus de nous se pose un pigeon ramier. Maladroit, il fait tomber quelques feuilles sur notre futah violette.

- *Je... Je ne sais pas vraiment. C'est embrouillé. Je... J'ai besoin de temps aussi je crois. Mais j'ai des sentiments positifs.* Je fais une pause, le pigeon ramier s'envole. *C'est soudain.* Je poursuis. *Je ne pensais pas que ça marcherait sans ton stérilet et avec ma fertilité inexistante.*

- *Supposément inexistante, tu veux dire ?* Elle se moque en plissant le nez. Elle sourit tendrement. Je lui réponds en me fondant dans ses bras. De la tendresse, voici ce qu'il nous faut pour chaque instant de notre vie.

- *Et toi ?* Nos paroles disparaissent dans la fragilité du moment, je ne respire presque plus. *Enfin, je veux dire, ça pourrait être quelqu'un d'autre que moi ?*

- *Bin non... Enfin oui, théoriquement mais le dernier rapport que j'ai eu avec un keum... Enfin j'ai calculé et c'est pas possible ; ça fait plus de deux mois.*

- *Mmmh mmmh...* je fais en hochant la tête pensive.

Elle continue :

- *Ça fait un mois qu'on est que toutes les deux en autarcie. Là j'ai des symptômes depuis deux semaines à peine, mes règles n'arrivaient pas, je suis allée chercher un test et voilà quoi.*

Je marque une longue pause dans ses bras. L'étreinte est resserrée. Je lui glisse dans l'oreille :

- *Oui. Je crois qu'il faut qu'on discute de tout et quand les choses se présentent non ?* Je respire l'odeur de ses cheveux. Je continue : *Je suis contente. Je sais, je ressens, que je suis contente.*

- *C'est vrai ?*

- *Oui. Je crois.* Je sens ses yeux posés sur moi et elle ne bouge plus. C'est comme ça qu'elle écoute. *Je panique pas et je me sens proche de toi. C'est comme si je ressentais un truc profond, comme une envie.* Je vois ses sourcils se froncer très légèrement. Elle trouve que ce que je dis est superficiel. Je poursuis. *Je flippe hein ! C'est clair que c'est flippant mais j'ai pu penser à de nouvelles choses.*

- *Comme quoi ?* Elle me demande.

Sa main se détend et se rapproche de ma joue pour la caresser. On se sourit toutes les deux.

- *J'ai arrêté de penser qu'à moi. Tout nous pousse à nous regarder le nombril. Genre tout me fait penser au fait qu'être trans c'est la survie. Tout me fait penser à mes difficultés. Là, j'ai pensé à nous, aux différents scénarios probables. Même s'ils sont brouillons et mal dégrossis, j'ai pensé à demain. J'ai pensé à un truc concret, positif. J'ai pensé au futur et dans longtemps.*

Je marque une pause.

- *Ça me fait du bien. Je mets le doigt sur ce qui est plus important ; pour pas disparaître, on doit survivre, peut-être se reproduire et transmettre toujours. Mes yeux s'embrument. Avec toi je sens que c'est possible.*

- *Si on choisit d'avoir un enfant, j'ai envie que ce soit toutes les deux. Je veux que tu sois sa daronne aussi.*

- *Oui, je veux rien te promettre là, mais je capte. Il faut que l'on construise notre avenir par ici. Avoir du taf même si c'est pas l'idéal. Puis ça passe par accepter de mieux vivre ma bipolarité pour moi et pour nous ; comprendre pourquoi je consomme autant. Tous ces trucs dont on parle souvent.*

Elle s'écarte doucement.

- *Tu le fais déjà et c'est lent.*

- *Oui, je sais mais ça me donne une raison supplémentaire d'avancer. Je ressens l'envie de construire ça ensemble. Juste ça : construire. C'est peut-être ça mon futur.*

Au creux de l'ombre des arbres, au son de la source qui jaillit, accompagnées des serpents, nos deux mains s'entrecroisent. Même si c'est difficile de savoir quelle sera la suite et ses étapes, cette envie est partagée et chacune le ressent. Ça donne de la respiration. Je surmonte peu à peu mon propre mur de manque de perspectives. Il faut que de couleuvre, l'on devienne vipère, que l'on se démultiplie aussi par la reproduction, aidées par la plus irrésistible des forces : notre volonté. Le futur est synonyme d'incertitudes. Quand tout s'effondre c'est impossible d'avoir un travail, de garder un appartement. Parce qu'on nous inculque qu'on n'y a pas notre place. OK, alors on n'a qu'à inventer d'autres choses. Pendant les moments durs, c'est nos pairs, les amis ou la famille qui nous permettent d'espérer ou de trouver des ressources. Face à Charlotte, je comprends que j'ai un futur. Peut-être pas celui-là, peut-être pas ici, mais en tout cas un futur de cet ordre. Construire une famille. C'est à mon tour de le faire et de penser à ce qu'il peut se passer dans quelques années. Il reste beaucoup d'interstices à explorer. Se glisser dans autre chose que le choix binaire d'être parent biologique ou ne pas être parent. Nos mains se serrent. Il y a de la joie qui s'écoule avec l'eau de la source. Je regarde Charlotte, je la désire par le feu.

hautes songes

théodora

cette nuit elle emprunte la sente
des vieilles crêtes
passée la dernière gorge elle gravit le grand ressaut
la chaume déroule ses broussailles
sous la lune son souffle asthmatique
est tout ce qui agite
les anciennes estives
elle connaît chacune des pierres sèches
et porte sur son dos les provisions du mois

la ravine apparaît
son dévers est dangereux chaque
pas est une précaution
sur ces chemins on glisse à pic
la boue l'herbe mouillée les roches qui lacèrent
et nulle âme pour vous sauver

à part celle d'Haïlé

« j'ai souvenir de grandes bourrasques
sur les taillis du jardinet nous
habitions mes parents ma grand-mère
dans une ferme aux volets orange
j'allais sur mes cinq ans je jouais

à promener les gendarmes sur
les tiges du noisetier très jeune
plus tard tout brûla les gorges prises
les fumées des toits voltaïques »

tu n'as pas de véritable nom. celui que l'on te donne parfois semble dépourvu de toute histoire. des ombres te traversent en altitude. tu prends ce qui demeure et soignes à ta façon.

« j'ai souvenir d'incendies les
adultes parlaient de feux majeurs
quatre-vingt dix pourcents des forêts
en une année toutes en flammes
nous fuîmes un été vers la plaine
la poursuite de l'enfance errante
tous ces corps méfiants alentours
les questions aux parents et les yeux
qui craignent la sortie de norme »

enfin surgissent les pommiers
au détour d'une brèche
le casseillier
la vague des mûriers
et d'autres petits fruits semés avec ardeur

établie sur l'ubac dans un
recoin discret
leur maison tient lieu de miracle
ni brûlée ni éboulée
ielles l'ont découverte presque par hasard
Haïlé avait cru repérer
les traces d'une source
ielles trouvèrent ensemble
et l'eau et le logis

ainsi pu débiter
la vie dans les hautes songes

*les ancien-nes disaient la ligne de tes crêtes est d'un bleu verdoyant. en quelques millénaires tes vallées
ont perdu en superbe tes formes se sont faites plus anguleuses. tu as mué.*

« j'ai souvenir vers quinze ou seize ans
d'être comme morte à l'intérieur
mon père était souvent appelé
en renfort sur la digue de l'ouest
elle menaçait de rompre alors

je restais entre mère et grand-mère
qui tentaient en vain de conformer
l'ado aux saintes instructions
digne et corps ont fini par céder »

*les humain-es s'affalaient dans l'herbe grasse l'horizon à leurs pieds. la nuit c'était au tour des
chevreuils des chamois du dernier grand tétras. chacune de tes chaumes était un lieu d'éveil.*

elle annonce son retour à la porte
du bout des doigts
d'un rythme su par l'autre
depuis dix ans le danger a faibli
on meurt moins de violence
moins de la rage
restent la défensive et les verrous solides

La voici dans l'unique pièce
terre battue plafond bas
du mobilier rustique porté à l'os
planche par planche vertèbres
tassées
depuis les plaines

c'est drôle après tout ça
toute cette merde
pense-t-elle
d'éprouver le confort d'une pierre d'eau
d'un matelas de paille
d'un poêle plus vieux que soi

elle embrasse Haïlé
l'amour par dessus tout

« j'ai souvenir de fuir à vélo
loin la famille loin les tensions
j'étais presque majeure et prenais
les œstro en surplus d'une amie
le monde faisait mine de rien
mais à l'est la guerre s'embrasait
l'eau manquait les nappes phréatiques
vides ou propriétés privées
je vivais une angoisse invasive »

Haïlé l'aide à sortir
les paquets ficelés avec soin
farine sucre et pois chiche des piémonts
elle a pu échanger quelques fruits

contre de beaux tissus datés
un velours cramoisi à partir duquel
elle coudra un haut charmant

la montagne n'a que faire des habits
pense-t-elle
n'a que faire de ma vie

et pourtant qu'elle est belle
dans ses fripes esthétiques
d'après la fin du monde

le dernier paquet renferme la médecine
les piqûres d'insuline
l'inhalateur pour l'asthme
les patchs d'estradiol
une fortune dépensée chaque mois

la montagne c'est aussi
vivre au crochet des villes
de leurs centrales électriques

ta mémoire est curieuse elle n'a pas d'origine. on t'a creusée ratissée bombardée brûlée. des chablis ont recouvert ta peau. ta terre fut morte un temps cependant tu demeures chaque lever du jour.

« j'ai souvenir d'années de plomb
on parlait de charniers et de fosses
de régions disparues des côtes
en un jour rayées de la carte
j'avais coupé les ponts seul mon père
déposait en secret de la thune
je recherchais du sens et j'errais
dans les squats hors de portée un jour
l'amour s'est révélé Haïlé »

de toi les gens des hauts prenaient grand soin. à l'aube iels disaient y a les renards qui fument et toute la forêt s'ébrouait de vapeurs. c'était un temps de rites de gestes répétés. tu portais ton éternelle robe émeraude.

ielles parlent à présent
des jours l'un·e sans l'autre
leurs mains soixantaines disent
la rigueur
la méticulosité
les dangers
la passion d'une vie hors

des clous hors

de contrôle

être deux dans les monts

c'est occuper les terres oubliées

faire ancrage et racines

sur une talvera

maintenant Hailé parcourt

les muscles de son dos

les détend un à un

la marche a été rude il a fallu

gravir les rupts les éboulis

sa peau a désormais

la même rugosité

que le granit altier

« j'ai souvenir d'une marche noire
aux airs d'évasion dans nos sacs
de quoi vivre à l'écart quelques mois
conserves vieille tente habits sales
pas mal d'argent et quelques outils
Hailé marchait vite son rythme
allait locomotive mais moi

je craignais les premières montées
dans la nuit venaient les hautes songes »

ielles puisent l'eau de source
à l'ombre des rochers
la patience est de mise
il faut tendre le bras si fort si
fort entre les pierres
pour sentir le filet

les membres sont cagneux
les fibres endommagées
le coeur d'Haïlé souvent rate le coche

le climat des hauteurs
affaiblit leurs défenses

elle a prévu de concerter
les rares oiseaux des crêtes
un faucon crécerelle
battrà le ciel
le merle à plastron des grands printemps
cadencera leurs gestes

ielles sauront quand mourir
quand rompre avec le souffle

*quelques nappes quelques sources s'écoulent encore en ton sein. elles alimentent tes poumons les strates
de tes roches. on dit dans les vallées que l'eau sera un jour saine à nouveau. tu pourrais ne pas être
éteinte.*

J'ai rêvé d'un Palais en Sucre

Slania

Avertissement pour le genre Vespula.

Nemel est le nom qu'on m'a donné quand je suis arrivée et qu'on m'a sauvée. J'ai supplié que l'on me ramasse et que l'on me reconstruise. Mais ce n'est pas que ce qu'il fallait car mon corps et mon esprit se sont régénérés d'eux-mêmes par ce que j'ai senti. Pour moi, c'était inédit. Toutes les fourmis, toutes mes semblables avaient compris.

L'attaque que j'ai vécu m'a fait me sentir écrasée sous le poids d'une douleur tellement forte que j'ai fini par ne plus sentir mon corps, ce qu'il représente pour moi, pour les autres, mon amour pour lui, sa forme. J'en étais dissociée. Déjà fragilisé à l'origine, il est décomposé et nécessiterait, dans l'urgence, une métamorphose. Ce que d'autres qui ont vécu la même expérience que moi appellent la méta-formose, la transition et la reconstruction qui nous fait dire de nous qu'on en ressort que plus belles.

«Métamorphose, méta-formose, mets ta forme, ose, Métafourmiose ! Et les petits insectes sous la terre deviennent grandioses !».

Cette phrase me donnait de l'espoir. Elle est significative de notre histoire et de notre persévérance, mais je pense qu'il est aussi possible d'être grandiose par nos idées. C'est une question de choix qui incombe au degré de dangerosité de nos propres situations personnelles. Ainsi, rien n'est beau quand on découvre où la vie nous a fait naître.

Ici, je suis arrivée tuméfiée, blessée, deux pattes en moins et une antenne brisée. Ils voulaient me manger, eux, les frelons. Je suis leur repas préféré et savent que je ne peux pas voler. Je ne me souviens pas vraiment de l'attaque. Je n'ai vu que cinq ombres noires, suffisantes pour en couvrir vingt comme moi du soleil. Elles m'ont survolées et ont fini par se planter sur moi. J'ai été traînée, roulée, ils ont commencé à me dévorer le corps mais par chance, j'ai des pattes entraînés et j'ai su m'enfuir jusqu'au prochain trou dans le sol. Ils ont abandonné après avoir tenté d'agrandir la cavité de mon abri pour m'attraper. Jamais ils n'y sont parvenus. C'est à cette heure ma plus grande victoire avec néanmoins le goût du sang de la défaite. Ils ont une de ces facilités à pouvoir nous tuer en un rien de temps alors qu'un est seul sur dix d'entre nous.

Pour eux, nous sommes petites, faibles car la plupart d'entre nous ne peuvent développer leurs ailes pour s'envoler. En réalité, nous sommes organisées et résilientes, cela fait des millions d'années que nous nous adaptons, développons, disparaissions, renaissions et sommes résilientes face à celles et ceux qui veulent occuper le peu de place qui nous est accordé. Les temps ont toujours été durs mais nous sommes toujours ici et je suis certaine que l'on est plus nombreuses que ce que l'on pense.

Une fois réveillée de mon coma, conséquence de mes blessures, chose étrange, mes sœurs ne m'ont pas encore soignées. Cela devait faire un temps que j'étais allongée. Je les voyais s'agiter, leurs odeurs faisaient transparaître à la fois du stress et de l'excitation. Quelque chose semblait se préparer et concerner l'ensemble d'entre elles. Cela a attisé ma curiosité, alors je me suis relevée dans la souffrance en me demandant où j'étais. L'une d'entre elles m'a répondu «Tu es dans l'Ant-renaissance Chiomara, un des derniers bastions contre les frelons et les guêpes. Ici cohabitent les abeilles qui en sont les créatrices originelles et les fourmis comme nous. C'est un lieu d'organisation et de luttes qui a émergé en vue de la menace qui pleut sur nous. Plus que cela, c'est un lieu de vie unique composé quasi-exclusivement de réfugiés de guerre et d'Andelipa, le surnom que l'on donne aux fourmis et abeilles orphelines ou survivantes. Bravo, tu es l'une d'entre elles, Nemel Andelipa. Ici, nous avons toutes un mode de vie dans lequel chacune d'entre nous occupe plusieurs rôles qui se transmettent de jour en jour, s'échangent. Un jour, tu seras garde de l'Ant-Renaissance Melita, une autre fois tu te chargeras de t'occuper des blessé.e.s ou des membres en situation d'addiction, une autre tu feras à manger, une autre tu aideras à l'entretien et à l'approvisionnement en vivres sous la direction de la camarade Aestia qui est une fourmi qui se charge de superviser la survie et la pérennité logistique du groupe.»

«Enfin bon, tu as compris. Chacune a sa place pour vivre, cette initiative est née d'une volonté de créer un mode de vie parallèle à celui qu'on nous dit d'absolument suivre. C'est un peu sombre par ici, mais on s'y fait vite tu verras. Ce soir, tu ne feras rien car il y a un discours qui sera porté par Boudicca et deux autres fourmis, et tout le monde est convié pour venir l'écouter. C'est une

intervention capitale et décisive pour la suite de nos actions. Comme tu le sais, nous sommes à une période décisive de nos existences. Nous devons être unies. Alors, rendez-vous dans la salle Anderson à vingt-heures.»

Et c'est là, que j'ai compris. J'ai compris que je n'avais pas besoin d'être soignée éternellement mais qu'à un moment, j'allais me reconstruire seule quand j'ai entendu le nom de «Boudicca». La venue des Fourmis de Feu, celles d'entre nous faisant partie de la frange armée de l'organisation de «l'Ant-Haine». Elles sont plus radicales que nous et souhaitent imposer leur présence par l'auto-défense la plus efficace en cherchant à égaliser les frelons et les guêpes en termes d'équipements. Chaque Ant'Renaissance est un lieu de défense et de résistance efficace à son échelle, mais peu d'entre elles savent attaquer et répliquer aux assauts du genre *Vespula*.

Les fourmis d'Ant'Haine, elles, forment un véritable réseau parallèle d'où elles se procurent tout le matériel nécessaire pour mener leurs offensives à bien. Elles s'opposent à l'esclavagisation des fourmis soumises par les frelons, à leur système politique reposant sur une production accrue de richesses au détriment de la santé du collectif inter-espèces, mais également à la volonté du genre *Vespula* de nous exterminer du fait que pour la plupart d'entre nous, nous ne volons pas, et que nous formons une communauté émancipatrice qui elle même vise à l'autonomie et qui transcende les volontés et codes qu'il souhaite imposer. Ce qui différencie l'Ant'Haine et l'AntRenaissance, est que cette première est mobile et intervient dans tous les lieux où l'on réside pour nous ôter la peur de vouloir nous battre de front. C'est une organisation qui n'a pas peur de l'affrontement et souhaite seulement nous donner les outils pour que l'on s'arme et survive contre nos oppresseurs. Du côté de l'AntRenaissance, nous prenons partie de la résilience et de la solidarité avec ce qui nous reste pour subsister. Nous avons peur mais nous sommes solides, et la crainte nous fait vivre dans l'instant présent, l'incertitude de l'après, et constitue une merveilleuse bienveillance comme jamais j'en verrais ailleurs. Cela me suffit en soi, mais il est normal et compréhensible que certaines veulent transcender cette école.

Les Frelons sont les dirigeants suprêmes de notre monde. Ils aspirent à uniformiser tous les insectes semblables à eux afin que l'on corresponde à leurs attentes. Que l'on devienne une force singulière à un ordre mondial destructeur dans lequel eux seraient les seuls maîtres qui se débarrasseraient de l'instinct de survie et de la possible disparition qui fait tant peur, dans un

monde hostile mais surtout diversifié en espèces. Ainsi, chaque particularité de l'identité de chacun.e et chaque différence morale, physique et culturelle leurs sont un frein considérable parce qu'il y aura toujours des divergences qui contesteraient leur hégémonie. Ainsi, nous, les fourmis, avons pris le parti de demeurer comme nous sommes car être autre ne serait que nous tuer. Malheureusement, nous ne sommes plus surprises de la mort, désormais, mais malgré tout, ce qu'on est n'est pas imputable à notre espèce et nous subissons juste un état de souffrance qui ne peut être justifié. Nous avons besoin d'espace car notre survie et ce sur quoi on se définit sont fondés sur les critères de compréhension des êtres vivants par les Frelons. Une fois qu'on se sera débarrassé de leurs idéologies, nous ne serons plus obligées de nous appeler «Fourmis».

Pour l'heure, nous luttons pour construire notre propre monde qui ne prendrait qu'une place parmi toutes les autres. Nous voulons juste un espace plus grand que les sous-terrains desquels on se fait chasser si on a le malheur de vouloir nous rassembler. Toute réunion est un outil de révolte pour les Frelons mais je pense pour ma part que c'est un outil de vie comme on construirait un simple foyer qui prendrait juste l'espace qu'il lui faudrait.

L'heure du rendez-vous est arrivée. Je suis venue avec quelques belles âmes rencontrées. Il y a une sœur du nom de Martha qui a fui l'endroit d'où elle venait car elle s'était rendu compte qu'elle était une fourmi. Elle n'aurait pas survécu si elle n'était pas venue se réfugier ici. Là où elle était, elle devait jouer un rôle de guêpe mais refusait de s'envoler car elle ne pouvait pas, elle n'avait pas d'ailes tout simplement. Si elle essayait, elle mourait. Je vois dans ses yeux que ce qui va se produire est l'ultime chance qu'elle a de pouvoir garder sa tête relevée, avant qu'elle ne soit à jamais attirée par un sol froid et austère. Quand elle me communique ses phéromones, je sens de la revanche mais surtout de l'espoir, chose inédite quand ce que je sens des autres est composé de peur, de stress et de colère. L'olfactif est chez nous le sens premier, celui du signal dans la discrétion.

«Mais ici, nous crierons pour la première fois et nos antennes vibreront sempiternellement, autant de fois qu'il le faudra et tant qu'on sera vivantes».

Arrivées dans la grande salle Anderson à l'heure convenue, la présence des Fourmis de Feu se fait attendre, nous commençons à nous impatienter. Il fait si chaud. Chacune d'entre nous se transmet de la chaleur, premier signe de soutien mutuel et qui symbolise cette famille que nous formons. Tout à coup, nous voyons trois grandes silhouettes monter une estrade de terre. Elles semblaient roides, déterminées, droites, fières, vêtues d'habits semblant signaler qu'elles revenaient d'une lutte localisée à un énième terrier ou une énième ruche dont nous n'avons pas le nom.

Nous savons qu'elles sont armées, ce sont des Fourmis de Feu. Elles sont rouges et menaçantes. L'une d'entre elles tourne son regard vers nous sans décrocher un rictus de reconnaissance comme nous avons l'habitude de faire quand nous nous connaissons et nous nous savons. La salle est sombre, seulement éclairée par quelques torches à la flamme si peu vivante que nous serions capables de nous effrayer nous-mêmes dans l'obscurité. Néanmoins, elles rayonnent par leur simple déplacement. Leurs yeux sont rouges mais impossible pour nous de déterminer si ce sont les larmes qu'elles retiennent depuis tant d'années ou le sang de leurs ennemi.e.s qu'elles n'ont pu ôter de leur visage et de leurs mandibules intimidantes, abimées, dont on espère qu'elles aient pu broyer les pattes de quelques frelons ou guêpes imprudentes.

Elles achèvent de s'installer les unes à côté des autres et le silence s'installe simultanément à leur corps devenant statique et affrontant le nombre que nous formons. Elles se présentent à tour de rôle.

«Bonsoir à toustes, je m'appelle Boudicca, je suis une Fourmi de Feu survivante de la destruction de l'Ant-Renaissance du trou de la Taupe. J'interviens aujourd'hui pour vous communiquer ma gratitude d'avoir lutté toutes ces années pour l'autonomie, la reconnaissance pleine de notre existence, de nos souffrances, de nos choix et de nos conditions de vie déplorables et qui ne devraient pas, que dis-je, plus exister. Le lieu où j'habitais, bien loin des esclavagistes de la Ruche qui me tenaient en otage, a été détruit il y a deux ans par un raid de *Vespa Mandarinia*, les pires ennemis à qui nous avons affaire aujourd'hui, les plus dangereux. Ils sont capables de faire s'effondrer les parois avec peu de force et de tuer plus d'une vingtaine d'entre nous en moins de deux minutes et ce, même si nous sommes toutes des Fourmis de Feu. Laissez-moi vous rappeler qu'à l'heure actuelle, il ne resterait plus que dix Ant-Renaissances encore actives sur les

trente-cinq que nous avons en début d'année dans notre secteur. Trois-cent mille d'entre nous ont perdu la vie ou se sont faites attraper pour être esclaves. Nous ne pouvons plus mener que des actions de résistance en ignorant le danger du mieux que nous pouvons, car aujourd'hui, ce n'est plus possible et j'en suis une preuve encore vivante. Il faut l'affronter de front avec toute l'adelphité que nous avons fait grandir pendant des centaines d'années. Nous devons créer un réel espace protégé par la force dans un premier temps et espérons-le par la morale ensuite. Ainsi, demain, ce sera sûrement cet espace dans lequel nous nous situons, la Galerie, qui sera réquisitionné. Le bruit court que les guêpes veulent s'en emparer pour en faire une usine qui exploite et mange les abeilles si elles n'adhèrent pas à leurs idées nous concernant. Oui, les guêpes veulent amener à la division, première étape précédant celle de l'extinction menée par les frelons. C'est une collaboration de la mort. Alors, rejoignez-nous et devenons toutes des Fourmis de Feu !»

Un tonnerre de vibrations se fait ressentir. Les phéromones dégagées par Boudicca réveillent les esprits et les galvanisent. Ils embaument la salle, ce sont des paroles en continu et bien diffusées.

Vient le tour de la seconde Fourmi de Feu.

«Salut. Moi c'est Alix, je suis une Fourmi de Feu ayant habitée notre regrettée Sucrière. Pour celles et ceux qui ne savent pas, la Sucrière était un lieu de vie comme celui-ci où nous accueillions autrefois toutes les fourmis et les abeilles dans le besoin. C'était aussi un lieu qui enseignait les différentes actions de résistance et proposait des cours de défense individuelle et collective. En plus de cela, nous accueillions de nombreuses conférences et tables rondes qui faisaient état de nos luttes, des modes d'actions, et qui permettaient des débats remplis d'échanges d'idées dans l'unique intérêt de nous permettre la vie.

Comme chacun.e d'entre vous le sait sûrement, la Section de Sécurité des frelons a fait une descente chez nous. Ils veulent se réapproprier ces lieux pour en faire des logements neufs qui serviront d'espaces de ponte à frelons et guêpes maçonnes, et sans prévenir personne naturellement. Les crimes se sont multipliés envers nous et sont maintenant encouragés. Deviennent-ils sincères dans leur démarche ? On ne peut pas leur retirer ça. Cinq cent de nos

sœurs ont péri dans la résistance en voulant seulement se cacher et en sachant qu'elles ne pouvaient plus lutter, au bout de leurs forces. Bref, vous l'aurez compris, ce n'est qu'une pierre de plus dans le processus de notre destruction. Ils veulent nous écarter de leurs milieux et nous marginaliser davantage alors que nous avons des droits que nous pouvons appliquer ! La patience a atteint ses limites, elle est épuisée comme nous.

Si nous sommes ici, c'est pour vous proposer notre présence et nous sommes plus que trois à venir ce soir vous voir. La solution ? Nos mandibules. Elles sont empoisonnées et peuvent causer de sérieux dommages à nos agresseurs. Si nous touchons les vôtres, alors vous deviendrez des Fourmis de Feu à votre tour. Nous sommes ici pour vous en distribuer à foison afin que nul d'entre vous ne manque de quoi que ce soit pour se défendre. Ce contact, ce geste est un acte de résistance et de défense dont on peut se saisir pour vivre. Ce moment de retrouvailles est l'occasion de renforcer notre lutte. Après la dernière prise de paroles, nous nous retrouverons dans la salle Hazera pour la transmission. Merci.»

Toutes les antennes vibrent de plus belle, il règne dans la salle une atmosphère agitée, presque martiale. La troisième fourmi appelle au calme d'un grand cri en rappelant sans un mot l'urgence de la situation et les réjouissances qui doivent encore attendre.

«Vix, ancienne habitante de la Sucrière comme Alix. Pardonnez-moi d'avoir attiré votre attention d'une manière aussi violente mais voilà... Ma tristesse est trop grande et j'ai pensé mille fois à abandonner le combat. Beaucoup d'entre nous ne sont plus en état de se battre et à raison. Nous sommes épuisées. Nous ne pouvons plus faire l'éducation des quelques guêpes et frelons conciliants. Nous ne pouvons plus subir le fait de se cacher et de ne rien dire sur ce qu'on est et ce qu'on a envie, à savoir, créer un monde autonome et bienveillant dans lequel nous sommes capables de prouver que nous pouvons être autonomes et plus sous l'emprise des grands ailés. Ce n'est pas parce qu'ils savent voler haut et loin qu'ils peuvent se prétendre dominants. Ils ne savent pas qu'il existe un monde souterrain duquel nous sommes les seules maîtresses. Ils ont si peur du fait de ne pas avoir le contrôle dessus que la seule conclusion valable à leurs yeux est de détruire cet univers que nous comprenons mieux que quiconque. Ils craignent la concurrence, on serait plus fortes qu'eux apparemment, plus vicieuses, plus perverses. Quand la Sucrière fut détruite et

qu'on fut toutes délogées, capturées et emprisonnées, j'ai senti qu'on était faillibles alors que la veille, je pensais qu'on était invincibles. Oui, la nuit avant la descente, j'ai rêvé d'un palais en sucre. Un lieu si clair qui reflétait sur ses carrés la douce lumière du soleil. Une grande maison en surface dans laquelle on pouvait enfin se déplacer sans courir, dans laquelle nos enfants et nos adelphe pourraient enfin se débarrasser de ce stress sous-jacent qui définit en partie notre vision de la vie. Un immense foyer qui étale notre force et notre fragilité sans que ni l'une ni l'autre ne soit vue comme une menace ou un prétexte. Plus les frelons et les guêpes nous chasseront, plus nous creuserons profondément sous le sol. Nous saurons toujours nous adapter, mais un jour, nous vivrons à la surface. Nous le méritons. Nous nous battons. L'Ant-Renaissance Chiomara est le lieu d'un souffle ressuscité. Nous n'avons pas peur de la mort, elle nous a lâché depuis longtemps.»

Ces derniers mots sont la raison d'une senteur extrême dans l'entièreté de la salle Anderson. Tous les phéromones de chaque fourmi se propagent jusqu'à chacun de nos récepteurs et me voilà semble-t-il sur la voie de la guérison.

Par la suite, nous nous sommes dirigées en direction de la salle Hazera et chacune d'entre nous a rejoint une des nombreuses Fourmis de Feu qui nous attendaient là. Elles étaient des centaines, les bras ouverts, prêtes à nous accueillir et à nous injecter la substance tant attendue qui provoquerait un tel état d'euphorie et de sentiment de puissance que notre corps s'en trouverait réparé de biens des blessures tout en devenant plus imposant et affirmé. De fait, j'ai rencontré la première Fourmi de Feu qui a accepté de me donner un peu de son venin.

Nous nous sommes présentées l'une à l'autre, elle m'a donné son prénom, je lui ai donné le mien et m'a demandé également à quelle vitesse je voulais qu'elle plante ses mandibules dans les miennes. Je lui ai dit très lentement, je suis très sensible au contact. Elle m'a fait un grand sourire et m'a gentiment prévenu lorsqu'elle allait commencer la transfusion.

«Étant donné que c'est la première fois pour toi, je ne peux que te conseiller de bien respirer et de fermer les yeux. La sensation peut être un peu brutale au début mais on s'y fait étonnamment rapidement. Normalement, tu ne sens pas le liquide couler mais ça peut arriver si tu es trop concentrée sur l'injection. Il te suffit de ne pas bouger, de te laisser porter et de sentir la force

monter en toi. C'est rapide, tu te sentiras bien et forte. Tu devras refaire cette injection plusieurs fois dans des temps assez espacés de cinq jours à une semaine avant que ton corps adopte cette particularité génétique d'en produire lui-même. Quand ça arrivera, tu le sentiras. Certaines glandes en toi vont gonfler et tu le sentiras aussitôt, ça fait un peu mal au contact mais c'est largement supportable. Ce liquide est bénéfique pour toi mais peut s'avérer létal pour les frelons qui le redoutent bien. Je sais qu'ils en ont peur, c'est ça qui est parfait. En revanche, on doit s'en servir qu'en cas d'urgence et ne pas faire trop de vagues. De base, je ne suis pas pour être offensive avec d'autres êtres vivants mais malheureusement, il faut croire que nous n'avons plus le choix et qu'il faut rendre la monnaie de sa pièce à chaque individu s'en prenant à nous frontalement. Bref, tu es prête ?»

Je fais «oui» d'un ton décidé et me voilà toute à elle. Je sens ses mandibules me toucher, s'accrocher à moi et se loger progressivement dans les miennes. Je sursaute légèrement à la pointe de douleur que cela procure mais je ne me plains pas et je sais qu'en cas de doute, je peux me rétracter. Mais, je suis pleinement consentante et une fois le contact entièrement établi, je sens le contenu se déverser en moi pour atteindre mes glandes jusque là atrophiées. Elles se mettent à enfler instantanément mais cela reste anecdotique en termes de sensation. Je ressens, par ailleurs, une étrange satisfaction à cet instant relationnel privilégié avec cette belle âme qui me partage son savoir et son vécu à travers une substance et accessoirement ce qui fait qu'elle existe toujours dans ce monde qui nous est hostile.

Une fois la passation achevée, je regarde autour de moi et vois mes sœurs dans le même processus. Je vis ce moment comme un évènement unique d'adelphité en collectif qui doit se pérenniser et devenir banal. Je sais que c'est illégal et que l'on garde le secret pour nous à notre détriment, c'est aussi ça que je veux voir changer dans notre monde futur.

Je me sens déjà guérie, prise d'une force nouvelle. Les parties de mon corps mutilées vont se régénérer, mes plaies se refermer, ma détermination s'enflammer. Ce liquide fait des miracles, il va modifier le fonctionnement biologique de mon corps, je dirais même comme tant d'autres le disent, que je vais muter. Me voilà Fourmi de Feu en devenir. Demain, j'aurais des cours d'autodéfense en vue d'aller sur le front un jour peut-être. Le bruit court qu'une représaille est en train de se préparer sur un important nid de frelons qui retient bien des nôtres dont beaucoup que

certaines ici connaissent. On risque notre peau à se lancer dans de telles opérations mais il y a des jours où j'ai envie de faire partie de celles qui pensent n'avoir plus rien à perdre. Qui plus est, désormais, je suis armée et mieux préparée à terroriser l'ennemi. Je ne sais pas ce que je vais devenir quand je m'observe par la lunette du futur proche mais je pense, au final, que cet inconnu me plaît en sachant pertinemment que je ne pourrai jamais dominer ce monde archaïque. Oui, ça permet d'aimer l'instant présent et de moins être surprise par les coups que je vais recevoir. Nous sommes beaucoup à procéder ainsi dans notre précarité.

Cette réunion a finalement abouti à une fête. Cela faisait si longtemps que ça n'était pas arrivé et je vois en chacune la crainte que ça soit la dernière. Malgré tout la fureur de bouger notre corps provoque celle du liquide qui se propage plus rapidement par le mouvement. Je retrouve Martha dont le souffle de sa joie me fait sentir l'exaltation et l'euphorie comme jamais je ne l'ai ressenti avant. Nos corps sont si proches, nos antennes se frôlent et finissent par se caresser avec délicatesse. Le temps ne s'arrête pas mais il ralentit considérablement. Concentrées par cet échange passionnel, personne ne peut dire qu'il n'y a pas une concertation sur une potentielle stratégie d'attaque et une union de nos pouvoirs pour vaincre dans ce perpétuel champ de bataille. Le rayonnement de nos offensives vont laver le sol des cadavres à la senteur de fer et amener à la victoire. On ira empoisonner et contaminer les frelons avec notre venin et les regarderont lentement souffrir. Peut-être ne mourront-ils pas ? Néanmoins, nous pouvons concentrer une mémoire commune de la souffrance avec une simple piqûre bien placée. Eux font la même chose sur nous, ils sont aussi traumatisés par leur propre système autoritaire et le déverse avec engagement sur nos corps. Nous serons plus hautes qu'eux alors qu'ils se débatteront allongés sur le dos en battant vigoureusement de leurs ailes couvrant grossièrement leurs hurlements. Nous donnerons à manger à nos enfants leurs ailes qui symbolisent une suprématie infâme, alors que dans les faits, ce n'est qu'un outil pour fuir le danger du sol que nous allons représenter. Leurs espaces seront occupés et nous libérerons nos adelphe de l'emprise de *Vespulia*, le nom ridicule qu'ils ont donné à l'ensemble de notre monde. Mourir de faim et de fatigue nous a donné les meilleures idées. Il fallait savourer l'effusion, nous pouvions enfin voir dans le noir. Chaque couche d'odeur des corps, de terre et d'humidité en cet endroit devient un cocktail d'espérance. La salle paraît plus grande malgré notre grand nombre et les parois paraissent s'élargir pour accueillir de nouvelles fourmis.

Merde...je sens un accès de violence monter en moi...je...je ne saurais pas vraiment l'expliquer...ce n'est pas bien car les traumatismes peuvent engendrer d'autres traumatismes...mais...mais ça me fait me sentir légère...grande...et... je peux regarder devant moi...oui...oui...j'ai tout soigné. Enfin, je pense...je suis reconnectée à la perception de mon corps que je pensais avoir abandonné, qu'il était lui Andelipa et moi Nemel. Ce baiser n'est rien mais il existe, c'est le plus important. L'amour et la colère exhibés...nous encouragent à transcender le stade du feu qui se définit comme étant une période liminaire pour devenir à terme, des Fourmis à Balle de Fusil.

Nouvelle Arrivée

Lisa Hunt

Lili devait avoir dix-huit piges, deux boyfriends, et un loup maladroitement tatoué sur le poignet lorsqu'elle arriva à Paris. Une nana optimiste, mais chaotique.

Passé le périph, elle déposa son baluchon sur le premier coin de béton, je cite, "un peu pratique". C'est à dire à deux pas de Porte de Clignancourt, juste en face de l'entrée d'un MacDo. Un vrai phénomène... Moi, je l'ai connue peu de temps après. Et ça me cringe de devoir l'admettre, mais elle avait déjà de quoi faire la belle. Quand je dis *ça me cringe*, je veux dire que je me suis beaucoup demandé – et je suis sûre que vous aussi, en y pensant un peu *trop* – comment elle faisait pour choper autant. À l'époque, elle se sapaait dans un style interdit qu'on aurait pu appeler "bohemian cagole", du genre grandes robes lumineuses, dentelle de poupée et foulard dans les cheveux, et quand elle sortait dans ce fichu quartier, elle se faisait tellement allumer qu'elle finissait la soirée à siphonner les saunas les plus crados du boulevard de Clichy. Pas très *lady*, vous pensez pas ? Mais si vous pensiez à elle *juste un peu* et pas trop, vous pouviez constater qu'elle se débrouillait pas trop mal pour son âge.

Par exemple, l'année dernière, on a fait Noël dans une boîte de nuit des Champs avec la Paloma, et un gros bonnet de type libertin à col bleu qu'elle avait rencontré quelques semaines plus tôt au Crazy Horse. On se faisait bien rincer par notre dindon lorsqu'un jeune nerveux se met à l'agresser. Rapidement, c'est devenu évident qu'elle avait monté l'affaire. Sauf que notre ami s'est effondré d'une crise de tétanie au beau milieu du club. Eh bien, perdue pour perdue, la petite fonce lui filer un xanax et jouer aux sauveuses en prenant sa tête sur ses genoux... Et ça marche ! Du Lili tout craché... Pas deux idées qui s'emboîtent correctement, mais réalisation toujours quasiment parfaite...

Bref. Mais cette fois-là, elle venait de se tailler de chez ses parents, ce qui veut dire qu'elle devait probablement porter un jean sale, un élastique scoubidou, et une veste à capuche. Après quelques nuits à célébrer les trésors de la capitale, elle arrive à peine à sortir la tête hors du matelas. Il devait être 18h. Encore 2h pour aller s'acheter une flasque et un redbull, mais c'est là qu'elle a compris qu'elle avait séché presque toutes ses économies. *Surprise...* Changement de cap, du coup. Elle décide de casser son dernier 20 euros dans une SIM, s'installe face au MacDo, sur son matelas gonflable, et compose le seul numéro qu'elle connaissait par cœur : "Allo, maman ?"

- Mon fils ! Oh dieu soit loué... dieu soit loué... »

Lili décolla légèrement le téléphone de son oreille. “Oui maman, comment vas-tu ?”

- Je me suis fait un sang d'encre, enfin ! Pourquoi n'as-tu pas appelé plus tôt ? Est-ce que tout va bien ?!

- J'ai essayé hier soir et le soir d'avant, mais le tél...

- Tu es sûr que tout va bien, Lilian ?!

Lili tourna le téléphone davantage vers l'extérieur.

- Je vais bien, il ne fait pas si chaud, les mecs sont..

- Mais pourquoi n'as-tu pas téléphoné plus tôt ?!

- Maman-chérie, ne crie pas s'il te plaît, je t'entends parfaitement, le réseau est très bon ici.” dit Lili. “J'ai essayé hier et...

- J'ai dit à ton père que tu appellerais certainement hier... Mais non. Il fallait qu'il ... est-ce que tu es sûre que ça va ?

- Oui maman, est-ce que tu peux arrêter de me demander ça s'il te plaît.”

- Quand est-ce que tu es arrivé ?

- Hier matin, j'ai à peine eu le temps de...

- Où est-ce que tu dors ?

- Chez Jerem” dit Lili. “Mais ne t'en fais pas. Je t'ai dit qu'il avait trouvé du travail ? Il est devenu droit dans ses baskets, si tu...”

- Ohlala, ca y est, tu emménages... ? Et c'est ton copain, celui-là ?!

- Maman, je viens de te dire. Il est devenu très sérieux. Il travaille dans un café depuis un an, littéralement... Et non, ce n'est pas mon copain, tu sais bien que Jerem aime les hommes plus vieux.”

- Hmpf.. je ne veux pas savoir. Tu trouves toujours les pires...

- Maman” coupa Lili “J'ai dit qu'il était très sérieux, il travaille beaucoup. Et il a le droit de faire comme il veut ! D'ailleurs, tout le monde est gentil ici. Les mecs me demandent toujours si je suis majeure et tout. Ils savent être polis, vraiment. Ils font attention, ça se voit.

- Je t'ai dit que j'avais revu ton professeur de chimie ?

- Non, pourquoi ?

- Jeudi dernier, au marché. Il m'a demandé des nouvelles. Il dit que tu pourrais être pris dans son établissement technique, si tu voulais. Celui juste à côté de l'avenue du Général, tu te souviens ?

- Oui maman, je suis partie y'a 5 jours” dit Lili. “Et que veux-tu que j'y fasse ?”

- Eh bien, ton professeur dit qu'on peut y apprendre plein de métiers différents, comme la peinture ou le jardinage. Il pense que ce serait bien pour toi. Tu sais que les fils Davezac ont étudié là-bas pour monter leur entreprise de plomberie ?

- Maman-chérie, n'insiste pas," dit Lili. "Je n'ai aucune envie de prendre racine dans ce bled de croc-maïs. Mon seul truc en commun avec ces gens, c'est qu'on voit mon cul quand je me baise" Lili ria un instant.

- Pfff, tu ferais bien d'aller t'acheter une ceinture, d'ailleurs. J'ai trouvé ta lettre dans la chambre... » la mère de Lili prit un air fâché « mon chéri, qu'est-ce que c'est que ces pilules et cette grande boîte de préservatifs dans...

- Maman..." Lili roula les yeux en se tapant l'entrejambe.

- Tu vas toujours te mettre dans des situations pas possibles. Faut quand même admettre que ton père a parfois raison. Le pauvre, tu aurais vu sa mine de chien triste lorsqu'il a compris à quoi servaient ces médicaments...

- Maman..."

- Tu sais bien que ça ne va pas fort ces derniers temps. Entre lui, l'alcool, et toi et les trucs de gays. C'est toujours la même chose avec vous deux. Quand c'est pas l'un, c'est l'autre...

- C'est justement de ça dont je voulais te parler.

- Mon chéri ! Oh merci seigneur...

- Une seconde, maman." Lili bascula de l'autre côté du matelas pour attraper ses cigarettes, en alluma une, puis se remit en place contre le lampadaire.

- Je savais que tu essaierais de faire des efforts. Ça me fait plaisir...

- Maman, je n'en peux plus de papa..." dit-elle en recrachant une bouffée de fumée.

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Tu vois bien que ça ne marche plus...

- Ça ne marche plus ? Oh, enfin ! Mais en voilà une nouvelle ! C'est comme tout, il y a des hauts et des bas... comme dans un mariage réussi... Tu verras plus tard. Parfois il faut faire des concessions...

- Maman, je veux te dire que je m'en vais. Je ne compte pas me marier, ni faire de concessions. La maison, le village, pour moi, c'est fini.

La mère commence à pleurer.

- ... mon poussin d'amour... enfin... tu ne vas quand même pas faire une chose pareille... à ta famille qui t'aime ?
 - ... Et qui me fait dormir dehors...
 - Mon chou, enfin.
 - ... pour avoir amené un copain à la maison...
 - un copain *gay*...
 - et... ?
 - et vous étiez en train de...
 - et... ?
 - dans *notre* lit !
 - Pfff..." soupira Lili. "Et j'étais censée faire quoi ensuite ?"
 - Bon, mais faut pas prendre la mouche pour ça." Insista la mère. "Tu sais bien que ton père change toujours d'avis.
 - Maman, je te dis que je suis prête ! Je vais aller habiter en ville et faire ma vie. Je n'ai pas besoin de vous !
 - Et tu vas faire quoi mon amour ? Tu vas aller vivre avec une bande de travestis criminels ?
 - Tu te fais des films, maman.
 - Je te connais bien mon fils. Les gens que tu fréquentes, ils finissent tous au bois de Bourgogne...
 - Au quoi ?!
 - Au bois de Bourgogne, chez les putes !
 - Maman, au Bois de Boulogne...
 - Oui voilà, tu sais très bien ! Et qu'est-ce que tu fais des voleurs d'enfants ? Tu es encore si jeune et naïf. Même ton père...
 - Maman, je vais raccrocher. »
- La mère de Lili se mit à pleurer.
- Tu vas m'abandonner... moi qui t'ai toujours bien traité ...
 - Je ne t'abandonne pas, on se reverra.
 - Mais ... tu ne seras plus le même !
 - J'espère pas !"

Après ça, la p'tite michto grimpa les pentes de Montmartre pour se rincer l'œil sur cette foutue ville. Elle se jura de ne jamais revenir dans son bled pourri.

De retour au bistrot, elle se décida à appeler Jerem.

« Héhé, comment vas-tu, princesse ? Tu restes un peu ?

- Pas prête de repartir.

- Ouaiiiiis. Tu crèches où ?

- ... justement... je voulais te demander si t'avais un peu de place ce soir ?

- Hm... toujours aussi directe... avec plaisir, chérie.